

ŒUVRES
SPIRITUELLES
DE GRENADE.

TOME I.

On trouve chez les mêmes Libraires l'ouvrage suivant du même Auteur.

CATÉCHISME, ou Introduction au Symbole de la foi, où il es traité des moyens par lesquels les créatures peuvent s'élever Dieu qui les a créées; de l'excellence de la religion chrétienne du mystère de la rédemption, et de la certitude de la venue d Jésus-Christ: traduit en français par Girard: édition augmentée d'une notice sur la vie de l'auteur, et d'une nouvelle table géné rale des matières; 5 volumes in-8, *jolie édition*, et 6 vol. in-12 *bonne édition.*

LYON. — IMPRIMERIE D'ANTOINE PERISSE,
IMP. DE N. S. P. LE PAPE
ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE.

LE
GUIDE DES PÉCHEURS,

PAR LE R. P. L. DE GRENADE,
DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE ;

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR M. GIRARD.

ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE
PAR L'ABBÉ M***.

A. M. D. G.

TOME PREMIER.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Lyon,	Paris,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.	RUE DU POT-DE-FER-S.-SULPICE, 8

1840.

A LA TRÈS-HONORÉE SŒUR

EN JÉSUS-CHRIST,

LA SŒUR ANNE-MARIE

DE JÉSUS,

RELIGIEUSE AU GRAND COUVENT

DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES, A PARIS.

MA TRÈS-HONORÉE SOEUR EN JÉSUS-CHRIST,

Vous ne pouviez, peut-être, ni donner une plus grande preuve de votre humilité, ni en exiger une plus rigoureuse de mon obéissance, que l'inscription dont vous m'avez commandé absolument de me servir au commencement de cette lettre. Je suis presque le plus ancien des serviteurs de votre maison, puisqu'il y a près de quarante ans que j'eus l'honneur de rendre mes premiers services à feu monseigneur le duc d'Epernon, votre aïeul; aussi y a-t-il peu de personnes qui sachent mieux que moi ce qui est dû à ce grand nom que vous portez, et, si vous souffrez que je le dise, à ces grandes qualités de l'ame que vous avez reçues par la naissance. Mais vous ne me donnez pas seulement la liberté de les exprimer; et si vous pouviez aussi-bien commander à ma mémoire qu'à ma plume, vous m'en interdiriez sans doute le souvenir. Il faudrait que j'eusse pour cela un aussi grand détachement des choses de la terre, que celui que vous avez fait paraître lorsque, connaissant la vanité de tous ces biens, vous les avez généreusement méprisés pour embrasser, avec la croix, la seule qualité d'épouse de Jésus-Christ. C'est à ses

pieds que vous avez sacrifié les grandeurs dont vous étiez environnée ; que vous vous êtes ensevelie toute vivante ; et que, vous dépouillant entièrement de vous-même, vous ne voulez pas qu'on s'aperçoive seulement que vous avez été autrefois mademoiselle d'Epernon. Que vous êtes heureuse, ma très-honorée sœur en Jésus-Christ, de vous être trouvée en cet état à la nouvelle du déplorable accident qui vient de vous arriver ! Car si vous eussiez été aussi sensible aux biens et aux maux de la terre, que ceux qui vivent dans le monde, comment auriez-vous pu supporter la violente attaque qui vous a blessée dans la meilleure partie de vous-même ? Vous voyez bien que je vous parle de la perte incomparable que vous venez de faire de ce généreux prince monseigneur le duc de Candale votre frère, auquel la nature ne vous avait pas unie si étroitement que la tendresse de votre affection. Il vous a été enlevé dans les plus beaux jours de sa vie, et lorsque vous deviez le moins vous y attendre ; au plus haut point de sa gloire, et dans un temps que les grands services qu'il avait rendus à la France nous promettaient en sa faveur tout ce que l'Etat pouvait donner de récompense à un de ses plus forts et plus fidèles appuis. Nous l'avions vu, à l'âge de 24 ans, à la tête des armées du roi en Guienne, réduire par sa rare valeur et son excellente conduite cette province sous l'obéissance légitime. Après la fin de cette guerre, il avait été fait vice-roi en Catalogne ; et quoique, pour soutenir ce grand emploi, les forces qu'on lui avait données fussent infiniment disproportionnées à celles des ennemis, il en avait néanmoins si bien ménagé la conduite, et son exemple avait inspiré tant de vigueur aux troupes, que durant trois ans qu'il en a été le général, il a combattu souvent les ennemis avec avantage, et ne les a jamais vus en campagne sans leur faire souffrir ou quelque perte ou quelque affront. Lorsqu'il était attendu à la cour pour recevoir les applaudissemens que méritaient tant de belles actions ; et que vous rendiez peut-être grâces au Ciel de l'avoir retiré des périls de

a guerre pour le faire jouir des fruits du repos et du calme, un coup imprévu, mais un coup adorable de la Providence divine, est venu renverser toutes vos attentes, et a mis en un moment au cercueil ce que tant de vertus n'avaient accompli qu'avec beaucoup de temps et beaucoup de peine. Si vous n'aviez puisé dans la source même des consolations celles qui vous étaient nécessaires dans une si funeste rencontre, je ne sais comment vous auriez pu supporter votre douleur. Quelque grandes et quelque excellentes que fussent les qualités que monseigneur votre frère possédait, je suis assuré néanmoins que vous lui en souhaitiez encore une par-dessus toutes les autres, qui était cette seule chose nécessaire de l'Evangile : vous saviez que le fond de son ame était rare et enrichi d'une grande grâce ; mais vous eussiez désiré que Jésus-Christ y eût régné avec moins d'opposition que son âge, sa naissance, et le rang qu'il tenait ne lui en causaient malgré lui ; et c'était sans doute par cette raison que vous m'aviez commandé avec tant d'instance de mettre la dernière main à la traduction de ce traité que je vous offre, et que j'avais fait il y a déjà quelques années par votre ordre. Je vous avoue aussi qu'en ce travail j'avais jeté les yeux principalement sur lui. Je savais quel fruit avait produit ce beau livre dès le temps qu'il vit le jour pour la première fois, et combien il avait acquis de serviteurs à Jésus-Christ : je savais encore qu'il contenait une manière de servir Dieu, non-seulement très-solide, mais très-facile, et très-convenable aux personnes de sa condition ; et je ne doutais point que votre nom, qui devait paraître à la tête du livre, et votre recommandation ne le lui rendissent cher et considérable : ainsi j'espérais que ce sûr Guide serait tout employé pour lui faire chercher le Ciel parmi les plus beaux emplois que donne la terre, et qu'il lui ouvrirait les moyens pour passer de la grandeur où il était dans ce royaume, en une plus glorieuse en celui de Dieu. Mais ce grand Dieu, dont les desseins et les secrets sont impénétrables, et qui appelle souvent

les hommes dans le plus bel âge de leur vie, l'a tiré à lui par des moyens plus courts et plus assurés : il lui a abrégé le chemin de la félicité, où vous le verrez un jour couronné de gloire; mais de cette gloire solide et éternelle, pour laquelle vous méprisez, par une grâce si extraordinaire, toute celle de la terre. Encore que votre premier dessein, qui était celui que je m'étais aussi proposé, n'ait pas eu l'effet que je pensais, il ne faut pas laisser néanmoins de servir le public, parce que cette intention était jointe à l'autre. Sans doute si le même esprit qui anima les premières pensées de ce saint auteur que j'ai traduit, anime encore mes paroles, je dois espérer que mon travail ne sera pas inutile. Tout le bien qui en résultera vous appartient de droit, ma très-honorée sœur en Jésus-Christ : il a été entrepris par votre ordre, et c'est par le même ordre que je l'ai mis en état de voir le jour; de sorte que tout ce qu'il a du mien n'étant que l'emploi de quelques heures, je ne puis, sans quelque sorte d'injustice et d'ingratitude, me dispenser de vous dédier cet ouvrage, puisque la part que vous y avez surpasse de beaucoup celle que j'y puis prétendre. Mais quand le droit que j'y ai serait encore plus grand, je vous l'offrirais de bon cœur, aussi-bien que tous les autres services dont je suis capable, comme un témoignage éternel de mon zèle pour votre illustre maison, de la vénération que j'ai pour votre sublime vertu, et du profond respect avec lequel je serai inviolablement toute ma vie,

MA TRÈS-HONORÉE SOEUR EN JÉSUS-CHRIST,

Votre très-humble, très-obéissant,
très-obligé et très-affectionné
serviteur,

GIRARD.

PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

Dites *au juste ce seul mot :* Bien. (*Is.* 3. *v.* 10). Telle est l'ambassade que Dieu envoie par Isaïe à tous les justes ; si elle est courte en paroles, elle est riche en dons et en grâces. Les hommes sont ordinairement aussi généreux à promettre qu'ils sont avares à exécuter ; mais Dieu, au contraire, est si libéral à accomplir ce qu'il a une fois promis, que les plus magnifiques paroles sont toujours infiniment au-dessous des effets. Que peut-on dire de plus court que cette promesse : *Dites au juste*, Bien ? Et qu'est-ce qui n'est point enfermé sous cette divine parole, *Bien ?* Je ne doute point qu'elle n'ait été laissée de la sorte, sans être développée davantage, afin de mieux faire connaître aux hommes que ce mot ne pouvait recevoir d'explication assez expresse pour signifier tout ce qu'il contient. Il n'admet aucune différence de bien, parce que tout est compris sous ce mot, *Bien* : de sorte que comme Moïse (*Exod.* 3. *v.* 14) demandant à Dieu quel était son nom, Dieu lui répondit qu'il était celui qui *est*, sans ajouter rien davantage, pour nous apprendre que son être n'était ni fini, ni limité, mais général et universel,

contenant en soi tous les êtres et toutes les perfections ; ainsi il a voulu se servir en ce lieu de cette simple parole, *Bien* , pour nous apprendre que tous les biens que le cœur de l'homme peut concevoir, se trouvaient dans ce *Bien* qui est promis au juste pour récompense de sa vertu.

C'est le principal point que je traiterai dans ce livre, avec l'assistance de Dieu. J'y ajouterai les avis et les préceptes que l'homme doit suivre pour se rendre vertueux, afin de posséder ce bien; et ainsi l'ouvrage sera composé de deux parties principales : la première contiendra les grandes obligations que nous avons de suivre la vertu , et les avantages inestimables qui l'acompagnent ; la seconde nous fera voir combien est heureuse la vie qui est réglée par la vertu ; à quoi j'ajouterai les instructions nécessaires pour l'acquérir. Car il faut deux choses pour rendre un homme vertueux : l'une, qu'il désire véritablement l'être; l'autre, qu'il sache les moyens de le devenir. Tel est le sujet et le partage de nos deux livres : *Ceux qui nous veulent exciter à la vertu*, dit un ancien auteur , *sans nous donner les préceptes nécessaires pour atteindre à ce souverain bien, font comme ceux qui allument la lampe sans y mettre l'huile pour la faire brûler.*

Quoique cette seconde partie soit très-nécessaire, la première néanmoins l'est sans comparaison davantage ; parce que la seule lumière de la justice naturelle qui naît avec nous , nous aide infiniment à connaître la différence du bien et du mal ; mais

pour aimer l'un et haïr l'autre, nous éprouvons au dedans et au dehors de nous-mêmes des contradictions extrêmes, qui nous sont causées par le péché. Etant composés d'esprit et de chair, et chacune de ces deux parties désirant naturellement ce qui lui est semblable, nous sentons que la chair demande des choses charnelles, d'où naît le vice ; et que l'esprit en demande de spirituelles, d'où naît la vertu. De là vient que l'esprit souffre d'étranges contradictions du côté de sa propre chair, qui ne se soucie que de ce qui contente ses désirs. Tous ces mouvemens sont très-violens depuis le péché originel, parce que le premier des malheurs que le péché a introduits dans le monde, a été de rompre tous les liens par lesquels la justice originelle tenait l'esprit dans le devoir. Mais ce n'est pas la chair seule qui répugne à la vertu ; le monde armé de vices, comme dit saint Jean, et le diable, ennemi de tout bien, s'opposent encore directement à elle ; et la mauvaise coutume, seconde nature, en ceux qui ont contracté des habitudes vicieuses, lui fait la même résistance. Qui ne voit donc toutes les difficultés qu'il nous faut surmonter, et le besoin que nous avons d'un puissant secours pour vaincre tant d'obstacles, et pour suivre le chemin de la vertu malgré tous les efforts de la chair?

Pour satisfaire donc en quelque sorte à ce dessein, j'ai écrit le premier de ces deux traités, où j'ai employé en faveur de la vertu toutes les raisons que la qualité de ce discours m'a pu permettre. J'ai pro-

posé non-seulement les grands avantages qui l'accompagnent en cette vie et en l'autre, mais aussi les obligations qui nous invitent à la suivre. Elles ne sauraient être plus grandes, puisque Dieu même, à qui nous sommes si redevables, tant à cause de sa propre excellence et de ce qu'il est en lui-même, qu'à cause de ce qu'il nous est, et des droits que ses inestimables bienfaits lui ont acquis sur nous, nous l'a très-étroitement recommandée. Ce qui m'a principalement engagé à traiter cette matière, c'est que j'ai remarqué qu'encore que la plupart des hommes estiment et louent la vertu, ils ne laissent pas néanmoins de suivre les vices. Entre plusieurs raisons de cet égarement, une des principales est que ces personnes ne connaissent ni la nature, ni la condition de la vertu ; ils la prennent pour une chose rude, stérile et fâcheuse ; et c'est ce qui fait qu'ils s'abandonnent aveuglément aux vices, qu'ils se figurent plus agréables, se séparant sous ce faux prétexte du parti de la vertu. C'est pourquoi, me sentant touché d'une juste compassion de voir les hommes dans une erreur si dangereuse, j'ai entrepris de bon cœur cet ouvrage, dans lequel j'ai dessein de les détromper, en leur découvrant les richesses, les plaisirs, la dignité et la beauté de cette épouse céleste, qui n'est abandonnée des hommes que parce qu'elle n'en est pas connue, et de leur faire naître enfin de l'amour pour une chose si précieuse. S'il est vrai qu'entre tout ce qu'il y a de plus excellent et de plus relevé dans le Ciel ou sur la ter-

re, et entre ce qu'il y a dans l'un et dans l'autre de plus digne d'être aimé, la vertu tient un rang des plus illustres; n'est-ce pas un étrange sujet de compassion de voir que les hommes aient si peu de connaissance de cette beauté, et qu'ils s'éloignent volontairement de la jouissance de ce trésor? C'est aussi pour cette raison que j'ai estimé que celui qui s'emploîrait à lui faire rendre l'honneur qui lui est dû, et à la remettre sur son trône, puisqu'elle est reine et maîtresse de toutes choses, ferait un des plus grands biens qui se puissent concevoir.

Avant de m'engager dans ce discours, je veux montrer par un exemple ce que doit se proposer celui qui en voudra faire la lecture. Les païens nous racontent qu'Hercule ayant atteint les premières années de sa jeunesse, temps auquel les hommes choisissent la vie qu'ils veulent suivre, se retira dans un lieu solitaire pour penser attentivement à une affaire d'une telle importance : ce fut là, disent-ils, qu'il découvrit deux chemins, dont l'un conduisait à la vertu, et l'autre à la volupté et aux vices. Après avoir bien considéré ces deux voies si différentes, il résolut généreusement de laisser celle des plaisirs pour suivre celle de la vertu, quoiqu'en apparence elle parût rude et difficile. En effet, s'il est une chose qui mérite d'être sérieusement examinée, n'est-ce pas celle-ci? Car si nous apportons tant de circonspection à ce qui sert aux usages de la vie, combien est-il plus juste que nous en apportions à faire un bon choix de la vie même, puisque

dans le monde il y en a de tant d'espèces différentes !

Ce que je désire donc, mon cher lecteur, est que vous vous sépariez pour un peu de temps de l'embarras des pensées et des affaires du monde, pour entrer dans la solitude spirituelle. Considérez avec soin quelle condition de vie vous avez dessein de suivre : souvenez-vous qu'entre toutes les affaires humaines, il n'y en a point que l'on doive traiter avec plus d'attention, ni sur laquelle on doive veiller davantage, que sur le choix de la vie que l'on doit entreprendre. Si vous rencontrez bien en ce point, vous ne sauriez manquer au reste ; comme au contraire, si vous vous égarez dès le commencement, il est presque impossible que vous ne demeuriez engagé dans de continuelles erreurs. Les autres choix et les autres erreurs regardent les choses particulières ; mais ce point est général, et comprend en lui tous les autres. Et en effet, quel moyen de bâtir un bon édifice sur un mauvais fondement ? De quoi servent tous les bons desseins si la vie est en désordre ? Au contraire, quel mal vous peuvent faire tous les maux et toutes les adversités, si elle est bien réglée ? « Que sert à l'homme, dit le Sau- » veur (*Matth.* 16. *v.* 26), de gagner le monde, » s'il vient à perdre son ame ? » D'où on peut juger qu'il n'y a point d'affaire plus importante que celle-ci, plus digne du soin de l'homme, ni qui le touche de plus près ; car il ne s'agit pas du bien ou de l'honneur, mais de la vie de l'ame et du salut. Aussi,

ne faut-il pas se contenter de lire ce discours à la hâte, comme la plupart des autres livres, passant plusieurs feuillets sans s'arrêter, pour trouver bientôt la fin : il faut s'asseoir comme juge dans le tribunal de son cœur, et goûter en silence et en repos la vérité de mes paroles. Ce n'est point ici une lecture qu'il faille faire précipitamment, c'est une affaire de loisir, et qu'il faut conduire avec patience, puisqu'elle regarde la régle de toute la vie, et tout ce que nous devons ou espérer ou craindre après qu'elle sera passée. Voyez avec combien de circonspection vous agissez dans les affaires humaines : vous ne vous contentez pas, pour peu qu'elles soient importantes, de les examiner une fois ; vous voulez qu'elles soient vues et revues, afin que s'il y a eu erreur dans les premiers avis, elle soit réparée par les autres. Il s'agit ici, non pas d'une affaire de la terre, mais du Ciel ; non pas de vos affaires seulement, mais de vous-même. Ne délibérez donc pas sur ceci avec négligence, ni comme un homme endormi ; mais faites-le avec toute l'attention de votre cœur.

Si nous avons failli jusqu'ici, pensons que nous naissons comme de nouveau, et que nous recommençons à vivre : entrons en jugement avec nous-mêmes; arrêtons le cours de nos fautes; et commençons à vivre d'une autre manière que nous n'avons fait jusqu'ici.

Plût à Dieu que je fusse assez heureux pour pouvoir vous persuader les vérités que je vous propose; que m'écoutant avec attention, et comme des juges

bons, justes et équitables, vous voulussiez prononcer une sentence selon les preuves que je vous apporterai! Combien aurais-je heureusement employé ma peine! Je sais bien que je fais un grand souhait, et qu'il n'y a point de livres ni de paroles qui puissent produire l'effet que je désire : c'est aussi pour cela que, me prosternant aux pieds de Dieu, je m'adresse dès le commencement de cet ouvrage à celui qui est la vertu et la sagesse même du Père, à celui qui tient en ses mains la clef de David, qui ouvre et qui ferme à qui il lui plaît, pour le supplier de favoriser mon dessein, de se mêler dans mes paroles, et de leur donner l'esprit et la vie pour toucher et pour animer ceux qui les liront.

Quand je ne retirerais d'autre fruit de mon travail, que celui d'avoir contenté le désir que Dieu m'a donné, de m'employer à louer une chose aussi digne d'être louée que la vertu, grâce que je souhaite depuis long-temps; j'aurais trop de sujet d'être satisfait, et je tiendrais mes peines bien récompensées. J'ai tâché, en ce traité, comme en tous mes autres ouvrages, de me faire à toutes sortes de personnes, spirituelles et non spirituelles; afin que, comme les besoins sont communs, mes écrits le fussent aussi. Par ce moyen, les bons en me lisant, se confirmeront davantage dans l'amour de la vertu, et les autres reconnaîtront peut-être ce qu'ils perdent en la perdant : les gens de bien pourront élever leurs enfans dans la lecture de ce livre; afin que, dès leurs premières années, ils conçoivent un

grand respect pour la vertu, et qu'ils lui donnent toutes leurs affections, puisque le plus solide contentement qu'un bon père qui aime ses enfans puisse recevoir, est de les voir portés au bien

Mais cette doctrine servira principalement pour ceux qui ont dans l'Eglise des charges et des emplois qui les obligent d'enseigner les peuples, et de leur persuader la bonne vie : ils trouveront ici par ordre les principaux motifs et les principales raisons qui peuvent inviter les hommes à aimer la vertu ; car tout ce qui y est contenu se peut rapporter à cet objet. Mais parce que nous y traitons aussi des biens de la grâce proposés dès cette vie pour la récompense de la vertu, et qu'ils nous sont tous venus par Jésus-Christ ; il est certain que l'on ne tirera pas peu de lumière de cette doctrine, pour mieux entendre les livres de l'Ecriture qui traitent de ces mystères, et du bienfait inestimable de notre rédemption, dont le prophète Isaïe a parlé si clairement, dont Salomon nous a révélé tant de choses en son Cantique des cantiques, et dont les autres auteurs sacrés ont fait le sujet le plus ordinaire de leurs écrits.

ABRÉGÉ DE CE QUI EST CONTENU EN CE PREMIER LIVRE.

Mon cher lecteur, ce premier livre contient une longue exhortation à la vertu, qui consiste à observer les commandemens de Dieu. Il est divisé en trois parties.

La première est employée à persuader d'embrasser la vertu ; et pour cet effet, elle rappelle toutes les raisons que les saints ont apportées le plus ordinairement, telles que les grandes obligations que nous avons à Dieu, tant à cause de ce qu'il est en lui-même, qu'à cause de ce qu'il est à notre égard et notre propre intérêt. La considération des quatre dernières fins de l'homme, la mort, le jugement, le paradis et l'enfer, prouve assez de quelle importance il est pour nous de pratiquer la vertu.

La seconde partie nous apprend la même chose par de nouvelles raisons, qui sont les biens de la grâce promis à la vertu, même dès la vie présente. Elle propose douze priviléges particuliers, et elle traite séparément de chacun d'eux. L'auteur s'est étendu au long sur cette matière ; et il l'a fait d'autant plus soigneusement, qu'il a reconnu qu'encore que les saints aient touché succinctement dans leurs ouvrages ce qui regarde ces priviléges, et qu'ils aient parlé de la paix, de la lumière, de la véritable liberté, de la joie de la bonne conscience, et des consolations du Saint-Esprit qui sont ordinaire-

ment les sujets et les apanages de la vertu ; néanmoins l'on n'a pas vu jusqu'ici qu'aucun d'eux ait traité cette matière exprès, ni avec l'ordre et l'étendue qui eussent été à désirer. Il a donc fallu y apporter un peu plus de soin et de travail pour tirer et pour recueillir toutes ces choses de divers endroits de la sainte Ecriture, pour leur donner les noms qui leur conviennent, les mettre dans quelque ordre, et les établir par divers témoignages des Livres sacrés, et par les expressions avec lesquelles les saints en ont parlé. Ce travail s'est trouvé nécessaire pour ceux qui ne se portant pas à l'amour de la vertu par l'espérance des biens à venir, qu'ils ne regardent que comme fort éloignés, pourraient se laisser persuader par les avantages que recueillent dès maintenant ceux qui la suivent.

Mais ce n'est pas assez de produire toutes les raisons qui justifient la bonté d'une cause, si l'on ne détruit celles qu'on lui peut opposer ; et c'est ce qui fait le sujet de la troisième partie de ce livre, dans laquelle on répond à toutes les mauvaises excuses dont les hommes vicieux se servent pour rejeter la vertu.

Le premier livre répond au premier du Mémorial de la vie chrétienne, qui contient aussi une exhortation à la vertu ; avec cette différence, que dans ce Mémorial cette exhortation est fort courte, comme elle doit être dans un mémorial, et qu'ici elle est plus étendue, et qu'il est traité plus amplement et plus à dessein de ce riche sujet, qui sert de

matière à tout ce qui a jamais été écrit de bon. Quant au second livre, il a de la connexion avec la règle prescrite au même Mémorial pour vivre chrétiennement ; mais elle est ici beaucoup plus développée.

Le lecteur remarquera que par le mot de vertu, l'on n'entend pas seulement la simple habitude de la vertu, mais aussi tous les actes et tous les devoirs auxquels cette noble habitude se rapporte ; suivant cette figure si connue dans la manière ordinaire de parler, de signifier l'effet par le nom de la cause, et la cause par celui de ses effets.

LE GUIDE
DES PÉCHEURS.

LIVRE PREMIER.

Motifs qui doivent déterminer l'homme à pratiquer la vertu et à observer les commandemens de Dieu. — Réfutation des prétextes allégués par le pécheur pour s'en dispenser.

CHAPITRE PREMIER.

Premier motif qui nous oblige à la vertu et au service de Dieu: son Etre en lui-même et ses perfections divines.

Deux motifs excitent ordinairement les hommes aux travaux honorables, quelque difficiles qu'ils soient : le premier est la considération du devoir et de la justice ; le second, celle des avantages qu'ils procurent. Tous les sages disent qu'il faut avant tout connaître ce qui est honnête et ce qui est utile, comme les deux plus puissans motifs pour porter notre volonté à exécuter ce qu'elle veut entreprendre. Entre ces deux motifs, quoique notre intérêt nous fasse ordinairement rechercher l'utile, néanmoins l'honnête doit être le plus puissant, parce qu'il n'est point d'avantage qui soit comparable à l'excellence de la vertu, ni de perte que le sage ne souffre, plutôt que de s'exposer à tomber dans quelque vice. C'est pourquoi, dans le dessein que je me suis proposé d'exciter ici les hommes

à l'amour de la vertu, je commencerai par la raison la plus importante, le précepte qui nous y oblige; il est le même que celui qui nous fait un devoir d'aimer Dieu, qui, étant la vertu même, ne veut et ne nous commande autre chose que la vertu. Considérons donc maintenant, avec toute l'attention de nos cœurs, par combien de raisons Dieu exige de nous cet amour.

Comme ces raisons sont sans nombre, nous nous contenterons d'en remarquer six principales, pour montrer que l'homme est absolument redevable à Dieu de tout ce qu'il est, et de tout ce qui est en sa puissance.

La première, quoique la plus forte et la plus constante, est peut-être celle qu'il est le plus difficile de faire vivement sentir; c'est que Dieu est celui qui est; ce qui exprime la grandeur de sa majesté infinie et de toutes ses perfections; l'immensité incompréhensible de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice, de sa sagesse, de sa puissance et des autres richesses et perfections infinies qui sont en sa divine essence. Car elles sont si grandes et si admirables, que, comme dit un saint docteur, (*S. Aug., Manual. c.* 2), si tout le monde était rempli de livres, si toutes les créatures étaient autant d'écrivains, et si toute l'eau de la mer était convertie en encre, les livres seraient plus tôt remplis, les écrivains plus tôt lassés, et la mer plus tôt épuisée, que l'on n'exprimerait une seule de ces perfections. Ce même docteur ajoute, que si Dieu avait à dessein fait un homme avec un cœur qui eût la grandeur et la capacité de tous les cœurs, et que cet homme, favorisé d'une lumière extraordinaire, pût parvenir à la connaissance d'une seule de ses in-

compréhensibles qualités, il se perdrait dans la douceur et dans la joie qu'il en ressentirait, si Dieu ne le soutenait par une grâce particulière.

Voilà quelle est la première et la principale des raisons qui nous obligent d'aimer et de servir Dieu; et c'est une chose si généralement établie, que les épicuriens mêmes, qui ont détruit toute la philosophie, puisqu'ils niaient la divine providence et l'immortalité des ames, n'ont osé rejeter la religion, qui est le culte et l'adoration que nous devons à Dieu.

L'un de ces philosophes que Cicéron (*De Nat. Deor.*) fait parler sur ce sujet, prouve, par des argumens invincibles, qu'il y a un Dieu; que ce Dieu est rempli d'une infinité de perfections infinies, qui le rendent digne du respect et de l'adoration des hommes; et que les créatures, quand aucune autre considération ne les y obligerait, sont tenues de rendre ces devoirs à cet Etre seul nécessaire. Si nous traitons avec honneur un roi, par la seule considération de sa personne, et sans attendre de lui aucune grâce, combien plus justement rendrons-nous ces devoirs à ce Roi et à ce Seigneur qui, comme dit saint Jean (*Apoc.* 19. *Isa.* 49), porte écrit sur ses vêtemens et sur sa cuisse, le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs! C'est lui qui de trois doigts tient suspendue toute la masse de la terre; c'est lui qui dispose les causes, qui meut les cieux, qui change les temps et altère les élémens, qui partage les eaux, qui produit les vents, qui engendre toutes choses; c'est lui qui donne la vertu et l'influence aux planètes, et qui, comme le Roi et le Seigneur de tout ce qui existe, fait vivre et conserve toutes les créatures.

Le royaume qu'il possède ne lui vient ni par succession, ni par élection, mais par nature; et comme naturellement l'homme est au-dessus d'une fourmi, ainsi cet Etre infini surpasse si éminemment toutes les choses créées, que l'univers est à peine devant lui comme un de ces vils insectes. Si les ténèbres de la philosophie n'ont pu obscurcir cette vérité, de quel éclat doit-elle briller au sein des lumières de la religion chrétienne !

Cette religion divine nous enseigne que, quelles que soient d'ailleurs nos obligations envers Dieu, son infinie grandeur est le premier motif qui nous fait un devoir de l'adorer, et que seule elle suffit pour lui mériter l'amour et le service des hommes. Tous les saints, dont l'amour était si pur et si fidèle, ont connu cette vérité; et c'est ce qui a fait dire à saint Bernard traitant de cette matière (*Serm.* 83, *in Cant.*), « que le vrai et parfait amour ne se fortifie » pas par la confiance, et qu'il ne diminue point par » la défiance; » pour nous faire entendre qu'il n'entreprend pas de servir Dieu pour les récompenses qu'il en attend, et qu'il ne se ralentirait point, quand il n'aurait rien à espérer, puisque l'intérêt n'a point de part en lui, et qu'il n'est animé que par la considération du pur amour dû à cette bonté infinie.

Quelque certaine que soit cette vérité, ce motif est néanmoins celui qui touche le moins ceux qui ne sont pas encore parfaits, parce qu'ils sont d'autant plus esclaves de leur intérêt que l'amour-propre règne davantage en eux; et que, encore grossiers et ignorans, ils ne peuvent comprendre la beauté et l'excellence de cette bonté souveraine. En effet, s'ils avaient

un peu plus de lumière, le seul éclat de cette divine beauté ne ravirait-il pas tellement leurs cœurs, qu'ils ne désireraient rien davantage ? C'est pourquoi il ne sera pas hors de propos d'éclairer leurs esprits, afin qu'ils puissent pénétrer un peu plus avant dans les grandeurs de Dieu.

Tout ce dont je me servirai pour cela, sera tiré de saint Denis (*De Myst. Theolog. cap.* 41), qui, dans sa théologie, a eu dessein de nous faire connaître la disproportion infinie de la dignité de l'Etre divin, avec tous les êtres créés; pour nous apprendre que si nous voulons entrer dans la connaissance de Dieu, il faut nécessairement retirer nos yeux des perfections que nous remarquons dans les créatures, afin que nous ne nous trompions point en voulant mesurer notre Dieu avec des choses si disproportionnées à sa grandeur. Laissons-les dans leur bassesse, et élevons nos ames à la contemplation d'un Etre au-dessus de tous les êtres, d'une substance au-dessus de toutes les substances, d'une lumière qui obscurcit toutes les lumières, et d'une beauté qui surpasse tellement toutes les beautés visibles, que la plus parfaite n'est que laideur et difformité devant elle.

C'est ce que nous marquait cette obscurité dans laquelle Moïse (*Exod.* 24) entra pour parler à Dieu; elle lui ôta la vue de tout ce qui n'était pas Dieu, afin qu'il pût le connaître seul. La même chose nous est encore marquée par Elie (3 *Reg.* 19), qui se couvrit de son manteau, lorsqu'il vit passer devant lui la gloire de Dieu. Il faut de même que l'homme ferme les yeux à toutes les choses du monde, comme étant viles et méprisables, lorsqu'il voudra s'élever à la con-

templation de la gloire de son Dieu. Nous connaîtrons bien mieux cette vérité, si nous considérons la disproportion qui est entre cet Etre incréé et tous les êtres créés, entre le Créateur et ses créatures. Tout ce qui a été fait ayant eu un commencement, peut avoir une fin ; mais celui qui a fait toutes choses, étant sans commencement, ne peut aussi être borné par la mesure du temps. Les créatures reconnaissent un supérieur de qui elles dépendent ; Dieu, qui n'a point de dépendance, ne reconnaît rien au-dessus de lui : les créatures sont variables, inconstantes et sujettes au changement ; Dieu demeure toujours égal, et affranchi de toutes vicissitudes ; les créatures sont composées, Dieu est simple dans son essence, et exempt de cet assemblage de parties qui entre dans la composition des corps.

Les créatures, quelque parfaites qu'elles soient, peuvent l'être encore davantage ; elles peuvent avoir plus qu'elles n'ont, et savoir plus qu'elles ne savent : mais Dieu ne peut être plus qu'il n'est, parce qu'il a en soi la perfection de tous les êtres ; il ne peut avoir rien au delà de ce qu'il possède, parce qu'il est l'abîme de toutes les richesses ; il ne peut savoir plus que ce qu'il sait, parce que sa sagesse est infinie, et que son éternité, à laquelle toutes choses sont présentes, ne souffre pas que rien se puisse dérober à sa connaissance. C'est pourquoi le premier de tous les philosophes profanes l'appelle un acte pur, c'est-à-dire, la dernière et absolue perfection, qui ne peut recevoir d'accroissement, n'y ayant rien qui soit au-dessus d'elle, comme il ne se peut rien imaginer qui lui manque. Toutes les créatures sont sujettes à la vicissi-

tude et au mouvement, afin que, comme elles sont pauvres, elles puissent par ces changemens trouver ce qu'elles n'avaient pas; Dieu, au contraire, demeure ferme et immobile dans son être, parce que n'ayant besoin d'aucune chose, et se trouvant en tous lieux, tous les mouvemens, les altérations et les changemens, lui seraient entièrement inutiles.

Toutes les choses créées diffèrent entre elles, et se peuvent aisément distinguer les unes des autres; mais Dieu ne souffre aucune distinction, à cause de la simplicité de son essence; de sorte que son être est son essence, son essence est sa puissance, sa puissance est sa volonté, sa volonté est son entendement, son entendement est son être, son être est sa sagesse, sa sagesse est sa bonté, sa bonté est sa justice, et sa justice est sa miséricorde; et quoique sa miséricorde produise des effets contraires à sa justice; parce que le devoir de l'une est de pardonner, et que celui de l'autre est de punir, elles sont néanmoins si absolument en lui une même chose, que sa justice est sa miséricorde, comme sa miséricorde est sa justice. De sorte qu'en Dieu il semble qu'il y ait des perfections et des qualités contraires, quoiqu'elles ne le soient pas, comme le remarque saint Augustin (*Med. cap.* 12 *et* 19), parce qu'il est très-caché et très-présent, très-beau et très-fort, stable et incompréhensible, sans lieu et en tous lieux, invisible et qui voit tout, immuable et qui change tout : c'est lui qui agit toujours, et qui se repose éternellement; c'est lui qui remplit tout, et qui ne peut être resserré dans aucun espace; qui pourvoit à tout sans empressement; qui est grand sans quantité, et par conséquent sans me-

sure ; qui étant bon sans qualité, est souverainement bon. Enfin, pour abréger, et pour ne pas nous perdre dans cet abîme, nous pouvons dire que comme toutes les créatures ont un être limité, dans les bornes duquel elles sont enfermées, elles ont aussi un pouvoir déterminé, au delà duquel elles ne peuvent s'étendre. Les œuvres auxquelles elles s'occupent, sont bornées ; les lieux où elles demeurent, sont limités ; elles ont des noms par lesquels elles sont désignées, des définitions par lesquelles elles sont connues, des genres particuliers auxquels elles se rapportent : mais pour cette suprême justice, comme elle est infinie dans son être, elle l'est aussi dans sa puissance et dans tous ses attributs ; elle n'a point de définition qui l'exprime, point de genre sous lequel elle soit comprise, point de lieu qui la renferme, point de nom qui la distingue. Au contraire, comme dit saint Denis (*de Divin. Nom., cap.* 1), sans avoir aucun nom, elle a tous les noms, parce qu'elle contient en elle toutes les perfections signifiées par les noms. De sorte que l'on peut dire que comme toutes les créatures sont limitées, elles sont aussi compréhensibles ; au lieu que cette essence divine étant infinie, est, par cette raison, incompréhensible à tout entendement créé. Car, comme dit Aristote, ce qui est infini, ne peut être compris que par celui-là seul qui comprend toutes choses.

Cette grandeur incompréhensible de Dieu nous est figurée par ces deux séraphins qu'Isaïe (6) vit auprès du Seigneur, assis sur un trône élevé ; chacun avait six ailes ; deux couvraient la face de Dieu, et deux autres les pieds N'était-ce pas pour nous faire enten-

dre que ces intelligences supérieures à toutes les autres, qui occupent les premières places du Ciel, et approchent le plus près de Dieu, ne sont pas capables de connaître entièrement ce qu'il est, bien qu'elles aient le privilége de le voir clairement dans son essence même, et dans toute sa beauté? C'est ainsi que ceux qui sont au bord de la mer, la voïent véritablement sans que leurs regards puissent en embrasser toute l'immensité. Ces esprits bienheureux avec tous les autres élus qui demeurent dans le Ciel, voient Dieu réellement; mais ils ne peuvent comprendre ni l'abîme de sa grandeur, ni la durée de son éternité. C'est pour cette raison qu'il est dit que *Dieu est assis sur les Chérubins*; et quoiqu'ils soient remplis des trésors de la sagesse, il est dit néanmoins que Dieu est sur eux; pour montrer qu'ils ne peuvent ni atteindre à sa grandeur, ni comprendre son essence.

Ce sont en effet ces ténèbres dont parle David (17, v. 12), lorsqu'il dit «que Dieu a environné son » tabernacle de ténèbres,» pour nous faire entendre ce que l'Apôtre a expliqué plus clairement, lorsqu'il dit «que Dieu habite dans une lumière inaccessible.» Car de même que le soleil tout brillant de lumières, ne peut être vu parce que notre regard est trop faible pour le fixer; de même, Dieu, le plus intelligible des êtres, puisque c'est en lui que nous comprenons toutes choses, n'est pas connu en cette misérable vie à cause de l'extrême faiblesse de notre intelligence.

C'est pourquoi, lorsque celui qui veut en quelque sorte s'élever à sa connaissance, sera parvenu au plus haut point des grandeurs qu'il puisse comprendre, il doit reconnaître avec humilité, qu'il lui reste encore

un espace infini à parcourir. Ce qu'il ignore est infiniment plus grand que tout ce qu'il a pu concevoir et plus il avouera cette incompréhensibilité, plus il approchera de cette haute connaissance. Cette merveille a fait dire à saint Grégoire, sur ces paroles de Job, *C'est lui qui fait des choses grandes et incompréhensibles sans nombre :* « Nous ne parlons jamais mieux des œuvres de la toute-puissance divine, que lorsque surpris d'étonnement et ravis d'admiration, nous demeurons dans un respectueux silence. » Comme ceux qui ont dessein de louer quelqu'un, ne pouvant assez exprimer par les paroles la grandeur du mérite qu'ils se sont proposé, semblent en se taisant s'acquitter mieux de ce qu'ils ont entrepris ; ainsi, selon l'opinion de saint Denis, nous devons révéler les secrets de cette déité suprême avec un saint et profond respect de notre ame, et avec un chaste et religieux silence.

Il semble qu'en cela ce saint ait voulu faire allusion aux paroles de David (*Ps.* 64, *v.* 2), qui, selon la traduction de saint Jérôme, signifient *que pour vous les louanges se taisent, ô Dieu, en Sion :* paraissant nous faire entendre que la plus parfait louange que l'on puisse donner à Dieu, est celle qu'on lui rend par le silence. Il faut que nous reconnaissions l'incapacité de notre entendement, et que nou confessions que la sublimité de cette substance ineffable ne se peut concevoir ; que son être est au-dessus de tous les êtres, sa puissance au-dessus de toutes les puissances, sa grandeur au delà de toutes les grandeurs, et que sa substance surpasse infiniment, et avec des différences incompréhensibles, toute autre substance, soit visible, soit invisible. Sur quo

saint Augustin (*Conf. lib.* 10. *c.* 6) a fort bien dit : « Quand j'aime Dieu, je n'aime pas la beauté du » corps, ni ce qu'il y a d'agréable dans les saisons, » ni l'éclat de la lumière ; je n'aime ni la mélodie des » voix, ni l'odeur des fleurs, ni la douceur des par- » fums ; je n'aime pas aussi la délicatesse du goût, » ni quoique ce soit qui puisse tomber sous les sens : » je n'aime rien de tout cela lorsque j'aime Dieu ; » mais j'aime une lumière qui est au-dessus de tou- » tes les lumières, quoique les yeux ne la puissent » voir ; une voix qui est par-dessus toutes les voix, » quoique les oreilles ne la puissent ouïr ; une odeur » par-dessus toutes les odeurs, quoique le nez ne la » puisse sentir ; une douceur par-dessus toutes les » douceurs, quoique le palais ne la puisse goûter : » car cette souveraine lumière éclaire sans avoir de » lieu ; cette voix retentit sans frapper l'air ; cette » odeur se sent sans être portée par les vents ; et ce » goût donne du plaisir, où il n'y a point de palais » pour le goûter. »

§.

Si toutes ces raisons ne peuvent encore vous satisfaire, et si vous désirez concevoir quelque petite partie de cette grandeur ineffable, jetez les yeux sur l'Univers, ouvrage des mains de Dieu, afin que, par la contemplation d'un si noble effet, vous connaissiez quelque chose de l'excellence de la cause. Il faut avant tout supposer ce que nous enseigne saint Denis, qu'en toutes choses on remarque l'être, la puissance et l'action ; ces trois conditions ont une telle proportion entr'elles, que tel est l'être des choses, telle est la puissance ; telle est la puissance, telle est l'action. Ce

principe établi, regardez la beauté, l'ordre et la grandeur de ce monde. Il y a dans le ciel des étoiles qui sont quatre-vingt-dix fois plus grandes que la terre et la mer jointes ensemble. Considérez encore combien ce monde est peuplé de diverses espèces qui vivent sur la terre, dans l'eau et dans l'air : vous verrez une telle harmonie entre tous ces êtres, que, hors les monstres, vous ne pouvez rien désirer ni retrancher Or, selon saint Augustin (*l.* 9. *de Genes. c.* 28) ce monde, si grand et si admirable, fut créé de Dieu en un seul moment : il tira l'être du non être; ce grand ouvrage se fit sans aucune matière, sans aide d'aucun ministre, sans serremens et sans machines, san- modèle extérieur, sans aucun espace ni intervalle de temps ! une seule et simple démonstration de sa volonté a produit la terre, et tout ce qu'elle contient en son étendue.

Considérez encore, que Dieu pouvait aussi facilement produire un million de mondes beaucoup plus grands, plus beaux et plus peuplés que celui-ci, qu'après les avoir faits, il pouvait, avec la même facilité, les réduire au néant, sans y trouver de résistance : et après cela, si par les effets ou l'action des causes, nous montons, comme nous l'avons supposé, à la connaissance de leur pouvoir, et de la connaissance de leur pouvoir à celle de leur être ; quelle doit être la puissance qui produit de si merveilleux effets ! par conséquent combien sera grand l'être qu la possède ! Sans doute la moindre de ces merveilles surpasse la capacité de tous les entendemens humains Il faut aller encore plus avant, et considérer que tous ces grands et parfaits ouvrages, soit ceux qui

ont été faits ou ceux qui ont pu l'être, ne sont rien en comparaison de cette divine puissance qui les a produits : ils demeurent au contraire infiniment au-dessous, parce que cette infinie puissance est infiniment au-dessus de tout ce qu'elle fait. Qui ne sera donc ravi hors de lui-même, en considérant la grandeur d'un être si éminent, et d'une puissance si relevée ? Quoique les hommes ne puissent l'apercevoir par la vue corporelle, il est impossible néanmoins que par les conjectures ils n'en comprennent assez pour concevoir combien elle est grande et incompréhensible.

Cette idée de l'être de Dieu, quelque imparfaite qu'elle soit, nous fait comprendre quelles doivent être ses perfections, puisqu'elles lui sont proportionnées. L'Ecclésiaste nous enseigne ce rapport en parlant de sa miséricorde (*Eccl.* 2) : « La miséricorde de Dieu, » dit-il, est aussi grande que son essence. » Il en est ainsi de toutes ses autres perfections ; sa beauté, sa clémence, sa majesté, sa sagesse, sa bonté, sa noblesse, sa toute-puissance et sa justice ; ainsi, il est infiniment bon et infiniment doux, infiniment amoureux, infiniment aimable, et très-digne, par ces raisons, d'être obéi, d'être craint et révéré de toutes les créatures de la terre. Si le cœur de l'homme était capable d'un amour et d'une crainte infinis, il les devrait par droit de justice à la grandeur et à l'excellence de Dieu. Car s'il est vrai que plus une personne est élevée en dignité, plus il lui est dû d'honneur ; il est visible que l'excellence de Dieu étant infinie, il est digne aussi d'un respect infini. Ainsi, tout ce qui manque à notre amour pour atteindre à cette mesure, ne lui manque que parce que notre infirmité ne

peut rendre ce qui est dû à la dignité de cette grandeur sans mesure.

Puisque cette seule considération est un motif assez fort pour nous obliger d'aimer Dieu, que peut aimer celui qui n'aimera pas souverainement cette bonté? Que craindra celui qui ne craindra pas cette majesté infinie? A qui obéira celui qui ne voudra pas obéir à ce Seigneur? La volonté ne nous a-t-elle pas été donnée pour aimer et pour embrasser le bien? Si ce grand Dieu est le souverain bien, pourquoi notre volonté fera-t-elle difficulté de l'embrasser et de le suivre? Si c'est un grand mal de ne pas l'aimer, et de ne pas avoir pour lui plus d'amour et plus de respect que pour toutes les créatures les plus admirables, que doivent attendre ceux qui l'estiment moins que les moindres choses de ce monde? Qui pourrait s'imaginer que l'ingratitude et la malignité des hommes pût se porter à cet excès? Et néanmoins n'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours arriver à ceux qui, pour un plaisir brutal, pour un petit point d'honneur, ou pour un intérêt de néant, offensent cette souveraine bonté? O aveuglement incomparable! ô insensibilité pire que celle des bêtes! ô témérité diabolique! Que ne mérite point celui qui se laisse emporter à ce crime! et quels châtimens ne doit point attendre celui qui a la hardiesse de mépriser une si haute majesté! Il ne faut point douter qu'une ame si misérable ne soit punie par la rigueur des peines qui lui sont de tout temps préparées: encore sera-ce peu en comparaison de la grandeur de ses fautes.

Voilà la première raison par laquelle nous sommes obligés d'aimer Dieu. Cette obligation est si grande,

si étroite, que toutes celles qui nous peuvent lier aux créatures, ne se doivent pas appeler obligations, en les comparant à celle-ci : parce que, comme toutes les perfections des choses créées, en comparaison des perfections de Dieu, ne sont qu'imperfections; de même, tous les devoirs qui les regardent, ne peuvent justement être appelés devoirs, si on les compare à ceux qui nous lient à Dieu : comme aussi, toutes les offenses commises contre les pures créatures, ne doivent point porter le nom d'offenses, en comparaison de celles qui se commettent contre le Créateur. C'est pour cette raison que David, dans le psaume de sa pénitence, s'écrie : (*Psalm.* 50), qu'il a péché contre Dieu, quoiqu'il eût péché contre Urie, qu'il avait fait mourir; contre sa femme, qu'il avait déshonorée, et contre tous ses sujets, qu'il avait scandalisés par son mauvais exemple. Quelque connaissance qu'il eût de toutes ces fautes, il publie néanmoins qu'il a péché contre Dieu seul, sachant que toutes les autres offenses n'étaient rien en comparaison de celle de Dieu. Aussi, il était tellement affligé de ce crime, qu'il ne prenait presque pas garde aux autres, parce que, comme Dieu est infiniment plus grand que toutes les créatures, aussi les obligations qui nous lient à son service, et les offenses que nous commettons contre sa divine majesté, sont infiniment plus grandes, n'y ayant aucun rapport ni aucune proportion du fini à l'infini.

CHAPITRE II.

Seconde raison qui nous oblige d'aimer la vertu et de servir Dieu : le bienfait de la création

Nous ne sommes pas seulement obligés d'aimer la vertu, et de garder les commandemens de Dieu, à cause de ce que Dieu est en lui-même ; ce qu'il est envers nous, nous en fait aussi un devoir. Quoique nous ayons déjà parlé de cette vérité, nous ne laisserons pas d'en faire ici une petite répétition, afin que nous reconnaissions mieux les obligations que nous avons à la main libérale qui nous a si abondamment comblés de bienfaits.

Le premier de tous est la création ; cette grâce seule oblige la créature de se donner tout entière au service de son Créateur, puisqu'elle lui est redevable de tout ce qu'elle a reçu. Il est certain que par ce premier don elle a reçu son être, c'est-à-dire le corps avec tous ses sens, et l'ame avec toutes ses puissances : d'où il suit qu'elle est obligée d'employer l'un et l'autre au service de son auteur, sous peine d'être ingrate et injuste envers celui de la bonté duquel elle tient tout ce qu'elle est. La maison appartient à celui qui l'a bâtie ; la vigne, à celui qui l'a plantée. Les enfans se doivent tout entiers à celui de qui ils tiennent la naissance. Cette obligation a paru si grande à quelques législateurs, qu'ils ont donné au père le droit de vendre ses enfans, de disposer même de leur vie. Si l'empire du père sur les enfans est si absolu, quel devra être celui de Dieu, auteur de tous les êtres ?

Et si ceux qui reçoivent quelque grâce sont obligés, comme dit Sénèque (*de Beneficiis*), d'imiter les bonnes terres, qui rendent beaucoup plus qu'on ne leur a donné, quelle sera notre reconnaissance envers Dieu, puisque nous ne pouvons lui offrir que ce que nous avons reçu de lui ? et si celui-là ne satisfait pas au précepte de ce philosophe, qui rend tout ce qu'il a reçu, que dirons-nous de celui qui n'en rend pas seulement la moindre partie ?

Aristote assure qu'il est impossible aux hommes de satisfaire entièrement pour les dons qu'ils ont reçus des pères et des Dieux. Que pourrons-nous donc rendre à ce grand Dieu, le père de tous les pères, qui nous a plus donné que tous les pères ensemble ? Si la rébellion et la désobéissance d'un fils envers son père est un si grand mal, que sera-ce que d'être rebelle à Dieu, qui est notre père par tant de justes titres, qu'il n'en est point qui mérite ce nom autant que lui ? C'est avec grande raison qu'il se plaint de cette ingratitude par un prophète, en ces termes (*Malach. c.* 1. *v.* 6) : « Si je suis votre père, où est » l'honneur que vous me devez ? Et si je suis votre » Seigneur, où est la crainte et le respect que vous » avez pour moi ? » C'est encore pour la même ingratitude qu'il témoigne ailleurs son indignation, avec des paroles plus vives et plus enflammées (*Deut. c.* 32. *v.* 6) : « Est-ce là ce que vous rendez au Sei- » gneur, peuple insensé et ingrat ? Ne suis-je pas » votre père ? N'est-ce pas moi qui suis votre maître ? » Moi qui vous ai fait, qui vous ai créé ? »

Ils sont ingrats, en effet, ceux qui ne lèvent jamais les yeux en haut pour contempler le Ciel, et qui

ne les tournent seulement pas sur eux, pour se considérer eux-mêmes. S'ils avaient voulu s'arrêter à cette considération, ils se seraient interrogés, et auraient du moins voulu prendre quelque connaissance de leur origine ; ils auraient voulu savoir qui est celui qui les a faits, et à quelle fin il les a faits ; et par là ils connaîtraient une partie de ce qu'ils doivent être. Mais, faute de cette connaissance, ils ignorent nécessairement leurs obligations, et ils vivent comme s'ils s'étaient faits et formés eux-mêmes. Telle était la conduite de ce malheureux roi d'Egypte, que Dieu menaça avec tant de rigueur par son prophète, lorsqu'il lui dit (*Ezech. c.* 29. *v.* 3) : «C'est à vous que je » parle, Pharaon, roi d'Egypte, qui, semblable à un » dragon monstrueux, reposez étendu au milieu de » vos fleuves en vous disant: le fleuve est à moi, et » c'est moi qui me suis fait moi-même.» Ces paroles sont ordinairement, sinon dans la bouche, au moins dans le cœur de tous ceux qui pensent aussi peu à leur Créateur, que s'ils étaient les auteurs de leur être. Saint Augustin avait bien d'autres sentimens, puisque, de la connaissance de son origine, il passa à celle de son Créateur. C'est ainsi qu'il en parle dans un de ses Soliloques (*L.* 31) : « Je me suis retourné » vers moi, je me suis regardé intérieurement, et je » me suis demandé à moi-même : Qui êtes-vous ? et » je me suis répondu : Je suis un homme raisonnable » et mortel : et celui qui s'est trouvé tel, s'est incontinent tourné à Dieu pour lui demander : O grand » Dieu, d'où cet être, d'une composition si admirable, peut-il avoir reçu son origine sinon de vous ? » C'est vous qui m'avez fait et non pas moi ; c'est par

» vous que je vis, et par vous que toutes choses vi-
» vent et subsistent. Est-il quelqu'un qui puisse être
» l'ouvrier de lui-même ? Est-il quelque chose qui
» puisse tirer son être d'un autre que de vous ? N'ê-
» tes-vous pas l'être d'où sortent tous les êtres ? N'êtes-
» vous pas la vie d'où découlent toutes les vies ? C'est
» vous enfin, Seigneur, qui m'avez fait, et sans qui
» rien ne peut être fait : vous êtes mon Créateur, et
» je suis votre créature. Soyez loué, grand Dieu par
» qui je vis et par qui toutes choses vivent et se con-
» servent ; soyez loué, mon Créateur, parce que c'est
» vous qui m'avez fait et formé ; soyez louée, mon éter-
» nelle lumière, parce que c'est vous qui m'avez con-
» duit à la connaissance de votre grandeur et à celle
» de ma bassesse. »

C'est donc dans la création que consiste la première des grâces de Dieu, elle est le fondement de toutes les autres, puisque toutes la supposent. S'il est vrai que Dieu ait un soin si particulier de nous demander quelque reconnaissance pour les biens qu'il nous communique, que pensons-nous qu'il nous demandera pour celui-ci, le fondement de tous les autres ? Car, comme Dieu est très-libéral à faire des grâces, il est aussi très-exact à nous en demander la reconnaissance, non qu'il lui en revienne aucun bien, mais parce que c'est pour nous un devoir dont l'accomplissement peut seul faire notre bonheur.

Nous lisons dans l'Ancien Testament (*Exod.* 12), qu'à peine Dieu avait achevé de faire une grâce à son peuple, qu'il lui ordonnait incontinent d'en conserver le souvenir. Aussitôt qu'il eut tiré de la captivité d'Egypte ce peuple qu'il aimait tendrement, à l'heure

même il lui commanda (*Exod.* 13) de faire chaque année une fête solennelle en mémoire de ce bienheureux jour. Il fit mourir tous les premiers-nés des Egyptiens ; mais il voulut en même temps (*Exod.* 16) que tous les premiers-nés qui viendraient de son peuple lui fussent offerts, afin que ce peuple n'oubliât jamais le bienfait de sa délivrance. Un peu après la sortie d'Egypte, ayant nourri les Israélites durant quarante ans de manne dans le désert, il n'eut pas plus tôt commencé à la faire pleuvoir, qu'il voulut qu'on en amassât une certaine quantité dans un vase, que l'on garderait dans le sanctuaire, afin que toute leur postérité conservât le souvenir d'une faveur si remarquable. Quelque temps après, il leur fit gagner contre Amalech une signalée victoire ; mais ils ne l'eurent pas sitôt obtenue, qu'il dit à Moïse (*Exod.* 17. *v.* 14) : « Ecrivez cette victoire dans un livre, afin que jamais » la mémoire ne s'en puisse perdre, et donnez ce li- » vre à garder à Josué. » Si Dieu a apporté tant de soin pour que son peuple se souvînt éternellement de quelques bienfaits temporels, que ne nous demandera-t-il point pour le bienfait éternel de la création, puisque l'ame qu'il nous a donnée est immortelle.

Les anciens patriarches, fidèles à ce devoir de la reconnaissance, avaient coutume (*Genes.* 12, 13 et 22) d'élever des autels toutes les fois qu'ils recevaient quelque grâce signalée de Dieu ; en donnant les noms à leurs enfans, ils prenaient garde qu'ils exprimassent les biens qu'ils avaient reçus, afin qu'ils ne fussent jamais oubliés. Un grand saint (*S. Aug. Soliloq.* 18) a été jusqu'à dire que l'homme doit se souvenir de Dieu autant de fois qu'il respire, parce que

ce besoin continuellement nécessaire à l'entretien de notre vie, est comme un monument de la création, qui, en conservant notre être, nous rappelle celui qui nous l'a donné.

Ce devoir oblige si étroitement les hommes, que les philosophes mêmes les exhortent à ne jamais l'oublier. Epictète (*Epist. l. 2. cap. 2*), un des plus célèbres stoïciens en parle en ces termes: « O homme, » gardez-vous bien d'être ingrat envers Dieu, non- » seulement pour le sens de l'ouïe et de la vue qu'il vous » a donné, non-seulement pour la vie, ou pour les » commodités dont il vous a favorisé; non-seulement » pour les fruits agréables, pour le vin, l'huile et toutes » les autres choses qu'il vous a accordées; mais glo- » rifiez-le principalement de ce qu'il vous a donné la » raison, pour savoir user à propos de toutes ces cho- » ses, et pour en connaître la valeur et l'excellence. » Si un philosophe païen demande de nous de si grands devoirs pour ces dons communs et ordinaires, quel doit être le sentiment d'un chrétien, qui a reçu de plus les lumières de la foi, dont le bienfait est inestimable!

Vous me direz peut-être que ces biens communs à tous les hommes, et qui semblent plutôt des ouvrages ordinaires de la nature que des bienfaits extraordinaires de Dieu, ne sont qu'une suite et une disposition des causes, qui vont toujours d'un même cours. Cette objection n'est pas digne d'un chrétien, ni même d'un infidèle, et ne peut tomber que dans le sentiment d'un être sans raison. Voyez comment ce philosophe païen la condamne: « Vous direz peut- » être que la nature vous donne tous ces biens, ô in-

» sensé que vous êtes ! ne voyez-vous pas qu'en disant » cela, vous ne faites que changer le nom de Dieu ? » Qu'est autre chose la nature, sinon Dieu, qui est » auteur de la nature ? de sorte que, ô homme ! » vous n'excusez pas votre ingratitude, en disant que » vous êtes redevable de cette dette à la nature et » non à Dieu, puisque sans Dieu, il n'y a point de » nature. Si vous aviez emprunté quelque chose de » Lucius Sénèque, et que vous dissiez que vous ne » demeurez obligé qu'envers Lucius, et non pas en- » vers Sénèque, votre créancier ne serait pas changé » pour cela, mais son nom seulement. »

§.

Autre raison par laquelle nous sommes obligés de servir Dieu.

Ce n'est point par le seul titre de justice que nous sommes obligés au service de notre Créateur; c'est aussi par notre propre intérêt, si nous voulons parvenir à la félicité et à l'entière perfection de notre être. Pour bien entendre ceci, il faut savoir que, généralement parlant, les êtres ne naissent pas avec toute leur perfection ; ils en ont quelque chose, mais il leur en manque beaucoup, et ils ne peuvent être entièrement achevés que par celui qui a commencé l'ouvrage ; la même cause qui a donné le commencement à l'être, pouvant seule le conduire à sa fin, et ainsi le perfectionner : aussi, tous les effets ont leurs inclinations vers les causes qui les ont produits, afin d'en recevoir leur dernière perfection. Les plantes cherchent le soleil, et s'enracinent le plus qu'elles peuvent dans la terre qui les a fait germer : les poissons

demeurent dans l'eau qui les a engendrés, le poulet n'est pas sitôt éclos, qu'il cherche les ailes de sa mère, et la suit pour y trouver son asile ; l'agneau s'attache à la brebis qui vient de lui donner naissance, il la reconnaît entre mille autres de même couleur, il la suit sans la perdre de vue, et semble lui dire : C'est ici que j'ai reçu ce que j'ai, c'est ici que je recevrai ce qui me manque.

Il en serait de même des œuvres de l'art, si elles avaient du sentiment et de la vie. Si un peintre, après avoir tiré un portrait, avait laissé les yeux à faire, que ferait ce tableau s'il connaissait son défaut? Où irait-il? Ce ne serait pas sans doute chez les rois ni chez les princes, qui, avec tout leur pouvoir, ne sauraient l'achever ; mais il irait chez le maître qui lui a donné les premiers traits, afin qu'il lui donnât ce qui lui manque. N'est-ce pas ici votre leçon, ô créature raisonnable ! Vous n'êtes pas encore achevée : ne vous flattez point des avantages de votre première condition ; vous avez reçu quelque chose à la vérité, mais il vous faut beaucoup encore pour arriver au point de votre excellence ; vous n'êtes presque qu'ébauchée : tout le lustre et la beauté de l'ouvrage vous manquent. Vous le connaîtrez clairement, si vous considérez les inclinations continuelles de la nature, qui, reconnaissant ses imperfections, ne cesse de soupirer, et de demander en sa manière ce qu'elle n'a pas. Le Seigneur, qui vous a formée, a voulu vous prendre par la faim : il a voulu que vos besoins lui fissent ouvrir vos portes, et le rendissent maître de vous. C'est pour cela qu'il n'a pas voulu vous achever, lorsqu'il vous a commencée. S'il ne

vous a pas enrichie d'abord, ce n'est pas par avarice mais par amour; ce n'est pas pour vous laisser pauvre, mais pour vous rendre humble; ce n'est pas pour vous abandonner à votre indigence, mais afin que vous tournant vers lui, vous lui demandiez ce qui vous manque. Puisque vous êtes pauvre et aveugle, pourquoi n'allez-vous pas au père qui vous a engendrée, et au peintre qui vous a ébauchée, pour obtenir ce que vous n'avez pas encore? David entendait ce secret, et le mettait en usage lorsqu'il disait (*Ps.* 118, *v.* 73): « Seigneur, vos mains m'ont fait et » formé; donnez-moi l'entendement, afin que j'ap» prenne vos préceptes; » ce qui est la même chose que s'il eût dit: Ce sont vos mains, Seigneur, qui ont fait tout ce qui est en moi; mais votre ouvrage n'est pas achevé: les yeux de mon ame ne sont pas encore ouverts; je n'ai pas assez de lumière pour connaître ce qui m'est propre. A qui m'adresserai-je pour obtenir ce qui me manque, sinon à celui qui m'a donné ce que j'ai? Donnez-moi, Seigneur, la lumière qui m'est nécessaire; éclairez les yeux de cet aveugle-né, afin qu'il vous connaisse, et ce sera l'accomplissement de ce que vous avez commencé en moi.

Puisqu'en effet c'est à ce grand Dieu de donner à l'entendement sa perfection, ce sera aussi à lui de la donner à la volonté, et à toutes les autres puissances de l'ame, afin que celui qui a commencé l'ouvrage y mette les derniers traits. Car c'est ce même Seigneur qui rassasie sans défaillance, qui agrandit sans bruit, qui enrichit sans ostentation, et qui donne un parfait repos, sans qu'il soit besoin de posséder beaucoup

coup de choses. Avec lui, la créature vit pauvre et contente, seule et bienheureuse, dépossédée de tout, et maîtresse de tout. C'est pour cette raison que le Sage a fort bien dit (*Prov*. 13. *v*. 7) : « Qu'il y a un » homme riche, n'ayant rien, et un autre véritable- » ment pauvre, quoiqu'il ait beaucoup de richesses. » Car le pauvre qui a Dieu pour lui, comme saint François, est véritablement riche ; et celui à qui Dieu manque est très-pauvre, quand il posséderait toutes les richesses de la terre. Que servent aux riches et aux puissans toutes les grandeurs, s'ils sont rongés de soins et de désirs qu'ils ne peuvent assouvir avec tout ce qu'ils possèdent ? Que peuvent les meubles précieux, les mets exquis, et les coffres pleins d'or et de richesses, pour diminuer les amertumes et les inquiétudes de l'esprit ? Combien de fois le riche s'agite toutes les nuits dans son lit délicat, sans que ses trésors puissent lui donner le sommeil, ni adoucir les chagrins de son ame ! De là nous pouvons comprendre combien nous sommes tous obligés de servir notre Dieu, qui, nous ayant donné l'être, peut aussi seul nous donner le bien-être, dans lequel consiste notre dernière félicité.

CHAPITRE III.

Troisième raison par laquelle nous sommes obligés à Dieu : notre conservation, et le soin qu'il a de nous conduire.

NON-SEULEMENT Dieu a créé l'homme, mais à chaque instant encore il veille à sa conservation ; de là un nouveau titre qui nous engage envers lui. Nous dé-

pendons autant de la main de Dieu, pour la continuation de notre existence que pour son principe ; et il y a autant d'impossibilité que nous vivions maintenant sans lui, qu'il y en avait, avant la création, que nous fussions sans lui. Cette seconde obligation n'est pas moindre que la première : et même, si vous la voulez bien examiner, vous la trouverez sans doute plus grande. Nous n'avons été créés qu'une fois ; à chaque instant Dieu veille à nous conserver : ce soin perpétuel de la Providence est comme une création continuée qui ne demande ni moins d'amour ni moins de puissance. Nous ne pourrions faire un pas, si Dieu ne nous faisait mouvoir ; nous ne pourrions ouvrir ni fermer les yeux, s'il n'y mettait la main. Si vous ne croyez pas que c'est Dieu qui donne le mouvement à vos membres, vous n'êtes pas chrétien ; et si vous le croyez, et qu'après cela vous ayez la témérité de l'offenser, je ne saurais dire ce que vous êtes.

Répondez-moi, je vous prie. Si un homme au haut d'une tour en tenait un autre suspendu avec un filet, croyez-vous que celui qui serait si près d'être précipité osât offenser de paroles celui qui le tiendrait en cet état ? Telle est cependant votre position. Vous dépendez de la volonté de Dieu comme d'un filet ; et de telle sorte que s'il vous abandonnait un moment, vous seriez aussitôt réduit en votre premier néant. Comment avez-vous l'insolence d'oser irriter une si haute majesté, qui a la bonté de vous soutenir au moment même où vous l'offensez ? Car il est certain, comme dit saint Denis (*Ep.* 8. *ad Demophon.*), « que la vertu du souverain bien est telle,

» que lors même que les créatures lui sont désobéis-
» santes, c'est lui qui leur donne le pouvoir dont
» elles usent pour lui être rebelles. »

Comment est-il donc possible qu'avec les mêmes sens et les mêmes membres que Dieu vous conserve, vous ayez la hardiesse de l'offenser? O aveuglement et rébellion incroyables! Qui a jamais vu les membres se révolter contre leur chef, pour lequel ils devraient mille fois périr? Un jour viendra où cette injure sera punie, et où les plaintes que fera devant la justice divine son propre honneur foulé aux pieds, seront écoutées. Vous avez conjuré contre Dieu, infidèles et ingrates créatures : n'est-il pas juste que tout l'univers s'élève, et conjure contre vous; que Dieu arme toutes ses créatures pour tirer raison de ses offenses (*Sap.* 5), et que toute la terre combatte contre les ingrats? Ceux qui n'ont pas voulu ouvrir les yeux par un si grand nombre de grâces, lorsqu'ils en ont eu le temps, les ouvriront par la force des châtimens, lorsqu'il n'y aura plus de remède.

Que sera-ce si nous ajoutons à tous ces bienfaits ce monde qui est comme un palais riche et magnifique, que Dieu a créé et préparé pour votre service particulier? Tout ce qui est sous le ciel est absolument pour l'homme, ou pour ce qui se rapporte à son usage; si le moucheron n'a pas été fait pour nous nourrir, il est l'aliment des oiseaux que nous servons sur nos tables. L'homme ne se repaît pas de l'herbe des champs, elle est la pâture des troupeaux, qui sont nécessaires à notre vie (*Ps.* 8). Jetez les yeux vers toutes les parties du monde, et vous verrez combien vos terres et vos possessions sont spacieuses, et com-

bien votre héritage est immense. Tout ce qui marche sur la terre, tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole dans l'air, et tout ce qui luit dans les cieux, est à vous: toutes ces richesses sont des dons de la libéralité de Dieu, des ouvrages de sa providence, des rayons de sa beauté, des témoignages de sa miséricorde, des effets de sa charité, et des bouches qui publient sa magnificence. Considérez combien Dieu vous envoie de prédicateurs pour vous donner les moyens de le connaître. « Toutes les choses, dit saint » Augustin (*Conf. lib.* 10. *c.* 9), qui sont sur la terre » ou dans le ciel, ne cessent de m'exhorter, Sei» gneur, à vous aimer. » Elles tiennent à tous le même langage, afin que personne ne se puisse légitimement dispenser de satisfaire à un si juste devoir.

O si vous aviez des oreilles pour ouïr la voix des créatures, que vous entendriez bien comment elles vous convient toutes d'un même langage à aimer Dieu! Elles publient dans leur silence même qu'elles ont été faites pour votre service, afin que pour vous et pour elles vous aimiez et vous serviez ce commun Seigneur. Le ciel vous dit: Je vous éclaire le jour et la nuit avec mes astres, afin que vous ne marchiez point dans l'obscurité; je vous envoie, de plus, diverses influences, pour produire ce qui est nécessaire à votre vie. D'un autre côté, l'air vous dit: C'est moi qui vous donne la respiration, qui vous rafraîchis, et qui tempère l'ardeur de votre corps, afin que vous n'en soyez pas consumé: n'est-ce pas pour vous que je soutiens cette diversité presqu'infinie d'oiseaux, qui réjouissent vos yeux par la beauté de leur plumage, votre ouïe par leurs chants, et votre goût par

leur délicatesse ? L'eau de sa part vous représente que c'est pour vous qu'elle verse ses pluies, pour vous qu'elle fait couler ses ruisseaux et ses fontaines, qu'elle produit une infinité de poissons pour votre nourriture, qu'elle arrose vos terres et vos jardins, et que, rapprochant en votre faveur les contrées les plus éloignées, elle vous donne le moyen de parcourir tout le monde, et de joindre les trésors étrangers à vos richesses domestiques.

Que dirai-je de la terre, qui est la mère commune de toutes choses, et le magasin universel où se forment et se rassemblent tous les effets de la nature ? Elle vous dira, avec beaucoup de raison comme les autres, que c'est elle qui vous porte et vous soutient ; que c'est elle qui vous nourrit de la diversité de ses fruits ; que pour votre seul service, elle entretient commerce avec tous les autres élémens et avec les cieux, pour en recevoir les influences ; et qu'enfin, comme une bonne mère, elle ne vous abandonne ni à la vie ni à la mort : car c'est elle encore qui vous reçoit après la mort en son sein, où elle vous donne un lieu de repos. Enfin, tout le monde vous crie à haute voix : Regardez, mortel, et considérez quel a été l'amour de celui qui vous a créé, puisque c'est pour vous qu'il m'a fait, et qu'il veut pour l'amour de lui que je vous serve, afin que vous aimiez et que vous serviez celui qui m'a créé pour vous, et vous pour lui.

Cette voix, chrétien, est la voix de toutes les créatures. N'avouerez-vous donc pas que c'est une stupidité étrange de n'avoir point d'oreille pour l'entendre, et une ingratitude sans exemple, d'être insensi-

ble à tant de bienfaits ? Si vous n'avez pas honte de recevoir le bien, pourquoi refusez-vous à celui dont vous le tenez, un simple devoir de reconnaissance, pour éviter le châtiment que mérite votre ingratitude ? Car il n'y a point de créature au monde, selon ce que dit un grand docteur (*Richard de saint-Victor*), qui ne dise ces trois mots à l'homme : « Prenez, ren- » dez, craignez ; c'est-à-dire, prenez le bienfait, » rendez ce que vous devez, et craignez la peine qui » suivra l'ingratitude. »

Admirez comment Epictète a pu élever son esprit à cette sublime théologie, puisqu'il veut que dans toutes les créatures nous contemplions le Créateur : « Lors, dit-il (*Epict. l. 3. cap.* 1), que le corbeau » croasse, et que par là il vous avertit de quelque » changement de temps, c'est Dieu et non le cor- » beau qui vous donne cet avis. » Si par la voix et les paroles des hommes vous recevez quelques autres avertissemens, n'est-ce pas Dieu qui a créé ces hommes, qui leur a donné le pouvoir de vous avertir, cette divine puissance usant de tous ces différens moyens pour faire réussir ce qu'elle désire ? Lorsqu'elle veut nous communiquer de plus grands biens, elle nous envoie de plus excellens ministres. Puis il ajoute (*Ibid.*) : « Enfin, lorsque vous achèverez de » lire mes conseils, dites en vous-même : Ce n'est » pas Epictète qui m'a tenu ce discours, c'est Dieu » même ; car d'où aurait-il tiré le pouvoir de me » donner ces préceptes, si Dieu ne les lui avait ins- » pirés ? »

Quel chrétien pourrait s'empêcher de rougir de honte, s'il n'allait jusqu'où est arrivé un philosophe

païen ? Faut-il que des yeux éclairés par les lumières de la foi, ne puissent pénétrer aussi avant que ceux qui étaient encore ensevelis dans les ténèbres de la raison humaine ?

§.

L'auteur conclut de ce qu'il a dit jusqu'ici, que c'est une chose honteuse de ne pas servir Dieu.

C'est une étrange ingratitude d'être environné d'un si grand nombre de grâces, et de ne point se souvenir de celui qui en est l'auteur. Saint Paul dit (*Rom.* 12. *v.* 20), que celui qui fait du bien à son ennemi, amasse des charbons ardens sur sa tête. Si toutes les créatures sont autant de faveurs de Dieu, cet univers ne sera-t-il pas un feu, à qui tout ce qui existe sert d'aliment et de matière ? Comment donc trouver un cœur qui, au milieu de ces flammes, au lieu d'en être consumé entièrement, n'en soit pas seulement échauffé ? Est-il possible que recevant sans cesse tant de grâces, vous ne tourniez pas une seule fois les yeux vers le Ciel, pour voir d'où elles descendent ? Si vous faisiez un long voyage, et qu'à demi mort de faim et de lassitude, vous fussiez contraint de vous asseoir au pied d'une tour, du haut de laquelle quelque personne charitable prît soin de pourvoir à tous vos besoins, pourriez-vous vous empêcher d'élever quelquefois les yeux en haut, pour regarder au moins celui qui vous témoignerait tant de bonté ? Que fait Dieu pour vous, sinon de répandre continuellement du haut du Ciel toutes sortes de biens sur votre tête ? Est-il une seule chose au monde, que vous ne deviez à une providence particulière ? Et néanmoins vous ne

jetez pas un seul regard en haut pour connaître et pour aimer un bienfaiteur si libéral ! Que dire de cet endurcissement, sinon que l'homme s'est dépouillé de sa propre nature, et qu'il est devenu plus insensible que les bêtes ? Il y a véritablement grand sujet de rougir, que des comparaisons si honteuses représentent l'état où notre ingratitude nous réduit ; mais il est bien juste que l'homme entende ce qu'il mérite. Nous sommes en effet semblables à ces animaux qui paissant sous un chêne, pendant que leur maître leur secoue le gland du haut de l'arbre, ne font autre chose que gronder et se heurter pour leur pâture, sans regarder celui qui la leur donne, et sans lever les yeux en haut pour voir de quelle main ils reçoivent ce bienfait. O brutale ingratitude des enfans d'Adam ! Vous n'avez pas seulement reçu la raison de plus que les autres animaux ; vous avez encore le corps droit et les yeux tournés vers le ciel ; et vous ne voulez pas y élever les yeux de vos ames, pour voir le lieu d'où découlent tous vos biens !

Plût à Dieu qu'en cela nous ne fussions point encore surpassés par les bêtes ! En effet, la loi de la reconnaissance est si avant imprimée par le doigt de Dieu dans toutes ses créatures, que même les plus farouches n'ont pas été privées de cette noble inclination. Nous en avons pour preuve plusieurs exemples rapportés par des témoins oculaires. Appien, auteur grec, écrit qu'un homme qui s'était caché par hasard dans la caverne d'un lion, lui ayant tiré une épine du pied, cet animal eut une telle reconnaissance de ce bienfait, que chaque jour il partageait sa proie avec son médecin. Long-temps après, ce malheureux, pris

pour ses crimes, fut exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome, pour être dévoré : le lion, qui avait été pris aussi peu de temps auparavant, ayant été lâché contre lui, le considéra d'abord, et l'ayant bientôt reconnu, s'approcha doucement de lui, le caressant comme nous voyons que les chiens caressent leurs maîtres, lorsqu'ils ont été quelque temps sans les voir; et l'on vit depuis le lion suivre l'homme sans fierté par la ville, et sans faire mal à personne.

Nous lisons encore qu'un autre lion, ayant reçu le même bienfait d'un voyageur qui avait été jeté par une tempête sur la côte d'Afrique, lui portait tous les jours une partie de sa chasse, dont le naufragé et ses compagnons vécurent jusqu'à ce que le temps leur permît de se rembarquer. Un autre combattant contre un serpent, en était si fort pressé qu'il était en danger d'être tué; un cavalier qui passait par là le secourut, et tua le serpent. Ce lion, en reconnaissance de ce bienfait, se donna dès lors à son libérateur, le suivit toujours, jusqu'à lui servir de lévrier lorsqu'il allait à la chasse. Enfin ce cavalier s'étant embarqué sur la mer, son lion resta sur le rivage, mais son impatience et son attachement le firent mettre bientôt à la nage pour suivre son bienfaiteur; et ne pouvant ni le joindre, ni être assez tôt secouru, il se noya.

Que dirai-je de la reconnaissance et de la fidélité des chevaux ? Pline (*Lib.* 8, *c.* 14), raconte qu'il s'en est trouvé qui ont été si vivement touchés de la mort de leurs maîtres, qu'on leur avait vu jeter des larmes : d'autres, dit-il, s'étaient laissés mourir de faim : d'autres avaient mis les assassins en pièces à coups de pieds ou de dents.

Le même auteur rapporte de la reconnaissance des chiens (*Lib.* 8, *c.* 48), des choses presque incroyables. Il raconte qu'un de ces animaux, après avoir combattu jusqu'à l'extrémité pour défendre son maître attaqué par des voleurs, s'assit près du corps mort pour empêcher que les oiseaux ou les bêtes ne le dévorassent. Un autre ayant perdu son maître, ne voulut jamais manger, et se laissa mourir. Pline raconte encore une autre histoire arrivée à Rome de son temps, beaucoup plus remarquable : un homme ayant été condamné à mort, un chien qu'il avait nourri ne le quitta jamais durant sa prison, ni ne l'abandonna après le supplice ; étant toujours auprès de lui, il faisait connaître sa tristesse par ses hurlemens. Si on lui jetait quelque morceau de pain, il le prenait pour le porter à son maître. Enfin le corps, après le supplice, ayant été jeté dans le Tibre, le chien s'y précipita pour le soutenir, et pour empêcher qu'il n'allât à fond. Que peut-on imaginer de plus reconnaissant ?

Quoi donc, si les bêtes, qui n'ont qu'une petite étincelle d'instinct, se portent avec tant d'ardeur à la reconnaissance ; si cette lueur d'intelligence les anime à servir si généreusement leurs bienfaiteurs ; sera-t-il possible que l'homme, rempli d'une si grande lumière pour connaître le bien, puisse vivre dans un tel oubli des grâces que Dieu lui a faites ? Sera-t-il possible qu'il se laisse surpasser par des êtres sans raison, en humanité, en fidélité et en gratitude, d'autant plus que les biens qu'il reçoit de Dieu sont si fort au-dessus de ceux que les bêtes reçoivent des hommes ? Celui qui donne avec un tel excès, que son

amour surpasse même la grandeur des biens qu'il nous prodigue, puisqu'il n'a en vue que notre seul intérêt, sans que le sien y ait aucune part, sera-t-il donc seul privé de toute sorte de reconnaissance ? C'est en effet un sujet d'étonnement incroyable, et qui prouve seul qu'il faut que nos esprits soient aveuglés par les démons, nos volontés endurcies, et notre mémoire absolument éteinte, pour ne nous pas souvenir d'un bienfaiteur si libéral.

S'il y a tant de mal à oublier ce Seigneur, combien y en aura-t-il plus à l'irriter et à se servir de ses propres bienfaits pour l'offenser ! Sénèque (*Senec. l.* 1, *de Benef. c.* 12) dit que le premier degré d'ingratitude est de ne pas répondre à son bienfaiteur avec des bienfaits réciproques ; le second, d'oublier ce qu'on a reçu ; le troisième, de faire le mal pour le bien, et ce dernier surpasse tous les autres. Que sera-ce donc d'offenser son bienfaiteur avec les biens mêmes qu'il a donnés ? Je ne sais s'il y a eu quelques hommes au monde qui aient traité leurs semblables aussi mal que les hommes traitent Dieu.

Quel être si méchant qui, recevant de grands biens d'un prince, allât en même temps les employer pour lever des troupes contre lui ? Et vous, malheureux ! avec les propres biens que vous avez reçus de Dieu, vous lui faites incessamment la guerre ! Que se peut-on imaginer de plus abominable ? Que diriez-vous de la trahison d'une femme, qui, ayant reçu de riches pierreries de son mari, comme témoignage de son affection et du désir qu'il a d'être aimé à son tour, les donnerait à l'heure même à un adultère, afin de le lier d'une plus étroite amitié, et de posséder plus sû-

rement son cœur ? Ce serait sans doute la dernière de toutes les infamies ; et ici néanmoins l'offense n'est qu'entre des personnes égales. Combien donc s'augmente le mal, quand la même injure se fait de l'homme à Dieu ! Car, n'est-ce pas la conduite de ceux qui emploient toutes leurs forces, leurs biens et leur santé pour faire de mauvaises actions ? leurs forces ne servent qu'à les rendre plus superbes, la beauté plus vains, et la santé plus ingrats.

Quel usage font-ils de leurs richesses ? Ils s'en servent à opprimer les pauvres, au lieu de soulager leurs misères ; à contester avec les puissans ; à donner au corps tous les plaisirs ; à corrompre la chasteté d'une innocente ; à faire qu'elle vende, comme un autre Judas, le sang de Jésus-Christ, et qu'eux, comme les Juifs, s'en rendent les acheteurs. Ils abusent ainsi de tous les bienfaits de Dieu. La mer sert à rassasier leur gourmandise ; la beauté des créatures, à contenter leur impureté ; les fruits et les biens de la terre, à satisfaire leur avarice ; leur beauté et leur adresse naturelle, à augmenter leur insolence : les prospérités les élèvent jusqu'à la folie, et les adversités les abattent jusqu'au désespoir. Ils se prévalent des ténèbres (*Job.* 24) de la nuit pour couvrir leurs larcins, et de la lumière du jour pour tendre leurs filets ; enfin, tout ce que Dieu a créé dans le monde pour sa gloire, ils l'emploient à contenter leur imagination et leurs folies.

Que dirai-je de leurs eaux de senteur, de leurs parfums, de leurs ameublemens, de leurs grandes terres, des délices de leurs tables, de la délicatesse, de la superfluité et des déguisemens de leurs viandes ?

On a réduit en art ces infâmes excès ; et pour nos péchés on en a composé et publié des livres ; tant le luxe et la sensualité ont pris de licence ! On a corrompu l'usage de toutes choses ; et au lieu qu'elles étaient données pour louer Dieu, on les a employées à servir la débauche et à contenter la vanité, pervertissant le légitime usage des créatures ; ce qui devait servir d'aiguillon pour la vertu, on en a fait l'instrument du vice : enfin, toutes choses ont été sacrifiées aux plaisirs des sens et de la chair, et rien n'a été réservé pour le prochain, que Dieu nous a si étroitement recommandé. On n'est pauvre que pour les pauvres, et on ne se souvient de ses dettes que lorsqu'il faut faire des aumônes.

Ne différez donc pas, mon frère, jusqu'à l'heure de la mort à disposer de vos biens ; n'attendez pas que ce dangereux fardeau vous accable en ce temps : plus il aura été grand, plus sera grande l'obligation que vous avez d'en rendre compte. C'est déjà une espèce de malédiction, d'avoir beaucoup reçu, et d'être peu reconnaissant ; et c'est une marque de réprobation de Dieu, lorsqu'il donne du bien à celui qui en fait toujours un mauvais usage. Mourons de honte de voir que les brutes aient quelque avantage sur nous, puisqu'elles ont de la reconnaissance pour leurs bienfaiteurs. Si ceux de Ninive doivent s'élever au jour du jugement, pour condamner les Juifs de ne pas s'être disposés à la pénitence après les prédications de Jésus-Christ, prenons garde que ce même Seigneur ne nous condamne par l'exemple des bêtes, qui ont tant aimé leurs bienfaiteurs, au lieu que nous avons tellement oublié le nôtre.

CHAPITRE IV.

Quatrième raison qui nous oblige à la vertu : le bienfait inestimable de notre rédemption.

Passons maintenant au bienfait inestimable de notre rédemption. Je me trouve si incapable de parler de ce mystère, que je ne sais ni par où commencer, ni par où finir, ni ce qu'il faut dire, ni ce que je dois taire. Si les hommes n'avaient besoin de cet aiguillon pour être portés au bien, il vaudrait mieux révérer par le silence la grandeur de ce mystère, que de l'obscurcir par la faiblesse de nos paroles. On rapporte qu'un peintre fameux représentant dans un tableau la mort de la fille d'un roi, donna des visages tristes à tous ses parens et à tous ses amis, peints autour d'elle ; il fit celui de la mère beaucoup plus affligé que tous les autres ; mais lorsqu'il vint à celui du père, il le couvrit à dessein de quelques ombrages, parce que l'expression d'une si grande douleur surpassait toute l'industrie de son art.

Si tout ce que nous pouvons dire n'est pas capable d'expliquer le bienfait de la création, quelle éloquence pourra louer dignement celui de la rédemption ? Dieu, par un simple mouvement de sa volonté, créa tout l'univers, sans épuiser la moindre partie de ses trésors, et sans diminuer la force de son bras tout-puissant ; mais pour le racheter, il sua trente-trois ans dans le monde, il répandit jusqu'à la dernière goutte de son sang, et voulut qu'il ne restât pas une seule partie de son corps, qui ne souffrît les plus cruels assauts de la douleur. C'est faire outrage, en

effet, à la grandeur de ce mystère, que d'oser entreprendre d'en parler. Que faire donc? Dois-je parler, ou me taire? Je ne dois pas me taire, et d'ailleurs je ne puis parler. Comment laisser dans le silence de si grands effets de la miséricorde de Dieu? Mais comment aussi parler d'un mystère si ineffable? Se taire est une espèce d'ingratitude, en parler est une sorte de témérité. Je me prosterne donc devant vous, mon Dieu, et je conjure votre bonté, que si, dans le dessein que j'ai d'élever votre gloire, mon incapacité et la bassesse de mon style en diminuent plutôt la grandeur, il vous plaise de faire cependant que ceux qui vous savent louer dignement dans le Ciel, vous rendent une partie de la gloire qui vous est due; qu'ils suppléent à mon défaut, qu'ils remplissent ce que je laisserai de vide, et qu'ils ornent et embellissent ce qu'un homme mortel ne peut que gâter par son peu de capacité.

L'homme tiré du néant et établi roi et seigneur d'un lieu de délices et de richesses, s'enhardit à offenser son Créateur par les bienfaits mêmes qui auraient dû l'attacher à lui. Il mérita, par cette ingratitude, d'être chassé du Paradis, qui lui avait été donné pour sa demeure. Il eut le monde comme un lieu de bannissement, et fut condamné aux peines de l'enfer, afin que, comme son orgueil l'avait rendu complice de la faute des démons, il le fût aussi de leurs peines et de leurs supplices. Le prophète dit à Giézi, son serviteur, après qu'il eut reçu les dons de Naaman le lépreux (4 *Reg*. 5. *v*. 26, 27): « Vous avez pris des » biens de Naaman; que la lèpre de Naaman s'atta- » che à vous et à vos descendans à jamais. » Dieu

prononça contre l'homme un pareil jugement, voulant que puisqu'il avait désiré les richesses de Lucifer, c'est-à-dire, son crime et son orgueil, il fût aussi atteint de sa lèpre, qui fut la peine de son attentat. Ainsi l'homme devint semblable aux démons, et l'imitateur de leurs péchés fut destiné à être le compagnon de leurs peines.

Dans une si étrange disgrâce, ce même Dieu, dont la miséricorde égale la majesté, ne considéra pas tant l'injure faite à sa souveraine bonté, que notre propre misère. Plus affligé de notre état qu'irrité de nos offenses, il résolut de secourir l'homme, et de rendre son Fils unique médiateur de notre réconciliation. Mais quelle fut cette réconciliation ? Comment une langue mortelle pourra-t-elle expliquer cette grâce ? Le Verbe établit une si étroite amitié entre Dieu et l'homme, que, non-seulement Dieu pardonna à l'homme, le remit en sa grâce, et le fit une même chose avec lui par l'amour ; mais, ce qui surpasse tout ce que l'on peut dire, il s'unit tellement avec notre humanité, qu'entre toutes choses créées, il n'y a rien de si étroitement lié que la nature humaine et la nature divine, puisqu'elles ne sont pas seulement un en amour et en grâce, mais aussi en personne.

Qui eût jamais pu se persuader un tel mystère ? Qui eût pu s'imaginer que ces deux Etres entre lesquels la nature et le péché avaient mis une si grande distance, eussent jamais pu se réunir, je ne dis pas dans une même maison, à une même table, dans une même liaison de grâce et d'amour, mais dans une même personne ? Quelle plus grande différence que celle qui est entre Dieu et le pécheur ?

Qu'y a-t-il de plus proche maintenant que Dieu et l'homme? « Il n'y a rien, dit saint Bernard (*Serm.* » 3, *in vigil. Nativitatis*), de plus élevé que Dieu, » ni rien de plus bas que l'homme : néanmoins Dieu » est descendu avec tant d'humilité dans cette boue » dont l'homme a été formé, et cette boue est mon- » tée à Dieu avec tant de dignité, que l'on peut dire » que la boue a fait tout ce que Dieu a fait, et que » Dieu a souffert tout ce que la boue a souffert. »

Qui eût jamais pu persuader à l'homme, lorsque honteux de sa nudité et ennemi déclaré de Dieu, il cherchait les plus obscurs recoins du Paradis terrestre pour se cacher, qu'il viendrait un jour où cette vile substance s'unirait en une même personne avec Dieu? Cette alliance a été si étroite et si indissoluble, que lorsqu'au jour de la passion l'ame fut séparée du corps, les natures restèrent unies; car la mort à la vérité fut bien capable de briser une union naturelle, mais elle ne put séparer Dieu, ni de l'ame, ni du corps, cette union de la personne divine, parce que le Verbe n'abandonna jamais ce qu'il avait pris pour l'amour de nous.

Voilà comment s'est faite notre paix, et quel est le remède qui nous est venu par la main de notre médiateur. Quel qu'en soit le prix, la manière dont il nous a été donné ne mérite pas moins notre reconnaissance. Je vous suis infiniment redevable, ô mon Dieu, pour m'avoir délivré de l'enfer, et pour m'avoir réconcilié avec vous; mais je vous le suis beaucoup plus de la manière dont vous m'avez donné la liberté, que de ma liberté même. Vos œuvres, Seigneur, sont admirables en toutes leurs parties; et

quoiqu'il semble à l'homme que son esprit se perde dans la contemplation d'une seule de vos merveilles, cette merveille s'évanouit lorsqu'on lève les yeux au ciel pour en considérer une autre. Ce n'est pas, Seigneur, une diminution de vos grandeurs, si elles semblent s'effacer ainsi les unes les autres, mais c'est une preuve de votre gloire.

Mais, Seigneur, de quelle voie et de quels moyens vous êtes-vous servi pour remédier à mon mal? Vous en aviez une infinité, par lesquels sans peine, et sans qu'il vous eût rien coûté, vous pouviez pourvoir à mon salut. Votre libéralité néanmoins a été si grande et si merveilleuse, que pour me faire voir plus clairement la grandeur de votre bonté et de votre amour, vous avez voulu soulager mes maux par vos souffrances. Ces souffrances furent si cruelles, que la seule pensée tira de vos veines une sueur de sang; mais quand vous les ressentîtes en effet, elles furent capables de briser les pierres de douleur. Que les Cieux et les anges vous louent à jamais, mon Dieu, et qu'ils publient vos merveilles! Quel besoin aviez-vous de nos biens, et que pouviez-vous craindre de nos maux? « Si vous péchez, dit Job (35, v. 6), quel » mal lui ferez-vous? et quand vos iniquités seraient » infinies, quel dommage lui en reviendra-t-il? Si au » contraire vous faites le bien, que lui donnerez-vous? » ou que pourra-t-il recevoir de vos mains? » Ce grand Dieu, si fort au-dessus de tous les maux; dont les richesses, la puissance et la sagesse ne sauraient ni croître, ni diminuer; qui, après la création du monde, n'a été ni plus grand, ni moindre qu'il n'était auparavant; qui ne reçoit pas plus de gloire par

toutes les louanges que lui donnent les anges et les hommes, qu'il n'en a de toute éternité, et qui ne serait pas moins grand quand toutes les bouches le blasphèmeraient; ce Seigneur, si infini en majesté, quoique par nos infidélités et par nos trahisons nous eussions attiré sa haine sur nous, n'a pas laissé néanmoins, sans qu'il eût aucun besoin de nous, mais par le seul mouvement de sa charité, d'abaisser les cieux de sa grandeur pour descendre en ces lieux de bannissement, de se vêtir de notre chair mortelle, de prendre sur lui toutes nos dettes; et pour nous acquitter, de souffrir les plus horribles tourmens qui aient jamais été soufferts, et que l'on souffrira jamais.

C'est pour moi, Seigneur, que vous êtes né dans une étable, que vous avez été mis dans une crèche, que vous avez été circoncis, que vous avez fui en Egypte; c'est pour moi que vous avez été persécuté par une infinité d'injures et d'opprobres; c'est pour moi que vous avez jeûné, veillé, marché, sué, pleuré, et que vous avez voulu supporter tous les maux que méritait mon péché, quoique vous fussiez seul l'offensé, bien loin d'être le coupable; c'est pour moi que vous avez été pris, que vous avez été abandonné, vendu, renoncé, présenté devant divers tribunaux et devant divers juges; que vous avez été accusé en leur présence, injurié, couvert de crachats et de soufflets, fouetté, mis à mort et enseveli. Pour remédier à mes maux, vous avez voulu expirer sur une croix, à la vue de votre très-sainte mère; dans une pauvreté si grande, que vous n'avez pas eu une seule goutte d'eau pour étancher votre soif; et dans un si étrange délaissement de toutes choses, que même

vous avez été abandonné de votre Père : que peut-on s'imaginer de plus épouvantable, que de voir un Dieu d'une si haute majesté venir finir sa vie sur un gibet, comme un criminel ?

Lorsqu'un homme, quelque vil qu'il soit, souffre un supplice pour la punition de ses crimes, on ne saurait, pour peu qu'on l'ait connu auparavant, le regarder sans être surpris, à la vue du déplorable état où l'a réduit son malheur. S'il y a quelque sujet d'étonnement de voir une personne de basse condition en cet état infâme, que sera-ce d'y voir le Seigneur de toutes les choses créées ? Que sera-ce de voir un Dieu traité comme un coupable ? Car, puisque plus la personne que l'on punit est élevée, plus sa chute nous donne d'effroi ; quel doit avoir été le vôtre, ô anges bienheureux, qui avez tant de connaissance de la grandeur de ce Seigneur ? Quels furent vos sentimens lorsque vous le vîtes sur la croix ?

Dieu commanda que l'on mît aux côtés de l'arche du Testament deux chérubins (*Exod.* 15), la face tournée vers le propitiatoire, et se regardant l'un l'autre, pleins d'admiration : n'est-ce pas pour nous enseigner combien ces intelligences suprêmes doivent être touchées d'un saint étonnement en considérant l'effet d'une charité si admirable, à la vue de ce grand Dieu, créateur du ciel et de la terre, devenu la propitiation du monde sur le bois sacré de la croix ? La nature même en est tout effrayée, toutes les créatures en sont surprises, et les principautés et les puissances du Ciel demeurent ravies de cette inestimable bonté qu'elles reconnaissent en Dieu. Qui, après cela, ne sera point absorbé dans l'abîme de ces

merveilles ? Qui ne sera point noyé comme dans l'Océan de ces bontés infinies ? Quel est celui qui pourra se contenir, et ne pas s'écrier, à l'exemple de Moïse, lorsque Dieu lui montra sur la montagne la figure de ce mystère (*Exod.* 34, v. 6.)) : « O miséricordieux ! ô débonnaire ! ô patient ! ô Dieu de » miséricorde ! » sans jamais pouvoir faire autre chose que de publier à haute voix l'infinie miséricorde que Dieu lui faisait voir ? Qui ne se couvrira les yeux comme Elie (3 *Reg.* 19), lorsqu'il voyait passer son Dieu, non sous l'éclat de sa majesté, mais caché sous le voile de la petitesse ; non renversant les montagnes, ou brisant les rochers par sa toute-puissance, mais réduit sous la puissance des méchans, et faisant amollir et rompre les pierres de compassion ? Qui ne fermera les yeux de son entendement, et qui n'ouvrira le sein de sa volonté, afin qu'elle s'enflamme de reconnaissance à la vue d'un tel excès d'amour, et qu'elle aime autant qu'elle en sera capable, sans prescrire ni de bornes ni de mesure à sa passion ? O sublime charité ! ô profonde humilité ! ô infinie miséricorde ! ô abîme incompréhensible de bonté !

Que ne vous dois-je point, Seigneur, pour m'avoir racheté de cette sorte ? Vous avez souffert des douleurs et des opprobres incroyables ; vous vous êtes fait pour moi le rebut des hommes et le mépris du monde ; vous m'avez honoré par votre déshonneur ; vous m'avez justifié par vos accusations ; vous m'avez lavé par votre sang, vous m'avez ressuscité par votre mort ; et par vos pleurs vous m'avez délivré du grincement de dents et des larmes éternelles. Que vous êtes un bon père, puisque vous aimez ainsi vos en-

fans ! Que vous êtes un bon pasteur, puisque vous vous donnez vous-même pour nourriture à votre troupeau ! Que vous êtes un fidèle et soigneux gardien, puisque vous vous livrez si librement à la mort pour ceux que vous avez pris sous votre garde ! Avec quels dons correspondrai-je à ce don ? Avec quelles larmes récompenserai-je ces larmes ? Avec quelle vie payerai-je cette vie ? Quel rapport y a-t-il de la vie d'un homme à la vie d'un Dieu, et des larmes d'une créature à celles de son Créateur ?

S'il vous semble, ô homme vain, que votre obligation soit moindre, parce que Jésus-Christ n'a pas souffert pour vous seul, mais pour tous les hommes, ne vous trompez pas : il s'est tellement donné pour tous, qu'il s'est néanmoins donné tout entier pour chacun. Sa sagesse infinie lui a représenté aussi parfaitement et aussi distinctement tous ceux pour qui il a souffert, que s'il n'y en eût eu qu'un seul ; et sa charité immense, qui les lui a tous fait embrasser en général, a souffert pour chacun d'eux en particulier ; de sorte qu'il a aussi-bien répandu son sang pour chacun des hommes, que pour tous les hommes ensemble : et sa miséricorde a été si grande, que si un seul entre tous les hommes eût été coupable, il aurait souffert pour celui-là seul ce qu'il a enduré pour tous. Considérez après cela ce que vous devez à ce Seigneur, qui a tant fait pour vous, et qui, s'il eût été nécessaire, aurait fait bien davantage.

§.

On peut recueillir de ce qui a été dit, quel mal c'est d'offenser Dieu.

J'appelle ici maintenant toutes les créatures, pour leur demander si l'on peut concevoir un plus grand bienfait, une plus grande grâce, ou une obligation plus extrême. Que tous les chœurs des anges me déclarent si jamais Dieu a tant fait pour eux. Qui, après cela, ne s'offrira tout entier au service de ce Seigneur? « Je vous suis redevable, Seigneur, dit saint » Anselme (*Lib. Medit. de Redempt. hom. c. 7*), » de tout ce que je suis, pour trois différentes raisons : » parce que vous m'avez créé, je vous dois tout ce » qui est en moi ; parce que vous m'avez racheté, je » vous dois encore à plus juste titre les biens que je » possède ; et parce qu'après tant de grâces vous me » promettez encore des récompenses, ne me dois-je » pas tout entier à votre bonté? » Pourquoi ne me donnerais-je donc pas une seule fois à celui à qui je me dois tant de fois? O ingratitude insupportable ! ô dureté inflexible du cœur humain, de ne pouvoir être attendri par tant de bienfaits ! Il n'est rien qui ne se ramollisse par quelque artifice : les métaux se fondent au feu, le fer se rend flexible à la forge, la dureté du diamant se dompte par le sang de quelques animaux ; mais, ô cœur malheureux ! n'êtes-vous pas plus dur que le fer et que le diamant, si vous ne pouvez être attendri ni par le feu de l'enfer, ni par les soins d'un père si charitable, ni par le sang de l'agneau sans tache, répandu pour vous?

Vous avez eu la bonté, Seigneur, de témoigner aux hommes tant de miséricorde et tant de douceur ; et après cela souffrirez-vous encore qu'il y en ait qui ne vous aiment pas et qui vous offensent ? Que pourra aimer celui qui ne vous aimera pas ? Quels bienfaits pourra ressentir celui qui ne ressentira pas les vôtres ? Comment m'empêcher de servir celui qui m'a ainsi aimé, qui m'a cherché avec tant de soin, et qui m'a racheté de cette sorte ? « Lorsque je serai élevé de la » terre, dit le Sauveur (*Joan.* 12, v. 32), je tire- » rai toutes choses à moi. » Avec quelles forces, Seigneur, avec quelles chaînes ? Avec les forces de mon amour, avec les chaînes de mes bienfaits. « Je les ti- » rerai à moi avec les cordes d'Adam, dit le Sei- » gneur, et avec les liens de l'amour. » Qui ne cédera point à cette douce violence, qui ne se laissera point lier par ces chaînes, et qui ne sera point gagné par ces bienfaits ?

Si c'est un si grand mal de ne pas aimer ce grand Dieu, que sera-ce de l'offenser, et de mépriser ses commandemens ? Comment faire injure à ces mains qui ont été jusques à se laisser clouer pour vous sur une croix ? Lorsque cette mauvaise femme sollicita le saint patriarche Joseph à trahir son maître, ce chaste et généreux jeune homme s'en défendit par ces paroles (*Genes.* 39, v. 3) : « Considérez que monseigneur » m'a confié tous ses biens, à la réserve de vous seu- » le, qui êtes sa femme : comment, après cela, pour- » rais-je commettre une si grande infidélité contre » lui, et un si grand crime contre Dieu ? » Il faut remarquer, qu'il ne s'est pas contenté de dire : Je ne dois pas, ou il n'est pas juste que je l'offense ; mais il

parle

parle en des termes bien plus pressans : *Comment pourrai-je t'offenser ?* Pour nous faire connaître que lorsque nous avons reçu des bienfaits signalés, nous ne devons pas seulement nous dépouiller de la volonté, mais aussi en quelque façon de la puissance d'outrager notre bienfaiteur.

Puisque cette confiance de Putiphar envers Joseph méritait une si grande reconnaissance, que ne méritent point les bienfaits que nous avons reçus de Dieu ? Ce maître avait mis entre les mains de Joseph tous ses biens, lui en donnant seulement la conduite ; Dieu a mis dans les vôtres presque tout ce qu'il a, pour vous en laisser la possession. Regardez, je vous prie, combien les richesses de Dieu surpassent les richesses de cet homme, et considérez qu'ayant reçu de Dieu beaucoup plus que Joseph n'avait reçu de son maître, vous êtes obligé à une reconnaissance beaucoup plus grande.

En effet, Dieu ne possède point de biens qu'il ne vous ait communiqués. Le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, les rivières, les mers, les oiseaux, les poissons, les arbres, les animaux, enfin tout ce qui est sous le ciel, il l'a mis en votre puissance. Il ne s'est pas contenté de vous donner ce qui est sous le ciel, il vous fait encore présent de tout ce qui est dans le ciel même, en vous offrant la gloire et les richesses dont il est rempli : « Toutes choses sont » à vous, dit l'Apôtre (1 *Cor.* 3, v. 22), soit Paul » ou Apollo, soit Pierre ou le monde, soit la vie ou » la mort, le présent ou l'avenir ; » tout est à vous, parce que tout contribue à votre salut. Et non-seulement nous avons ce qui est dans les cieux, mais le

Seigneur même des cieux, qui s'est donné à nous en mille manières; comme père, comme tuteur, comme sauveur, comme maître, comme médecin, comme notre prix, notre exemple, notre nourriture, notre remède et notre récompense. Enfin le Père nous a donné son Fils, le Fils nous a rendus dignes du Saint-Esprit, et le Saint-Esprit nous fait mériter le même Père et le même Fils, de qui découlent toutes sortes de biens.

S'il est vrai que Dieu nous ait mis entre les mains tout ce qu'il a, et que vous ayez employé ses propres biens pour offenser un maître si magnifique et si libéral, n'êtes-vous pas monté au dernier degré de la malice? Que sera-ce d'ajouter à l'ingratitude le mépris et l'offense du bienfaiteur? Si le jeune Joseph se trouvait incapable d'offenser un maître qui avait mis entre ses mains la conduite de sa maison, comment pourrez-vous offenser celui qui vous a donné le ciel, la terre, et lui-même? O malheureux! si vous ne connaissez pas votre mal, n'êtes-vous pas plus ingrat que les brutes, plus farouche que les plus cruels animaux, et plus insensible que les êtres inanimés? car il n'y a point de lion ni de tigre qui s'emporte à faire du mal à celui qui lui a fait du bien. Saint Ambroise écrit (*lib.* 6. *Hex.*, *c.* 4) qu'un chien ayant vu tuer son maître par un de ses ennemis, passa toute la nuit à aboyer et à se plaindre auprès du corps; et que le lendemain une grande foule de peuple s'étant approchée pour voir le mort, le chien, qui aperçut dans la troupe le meurtrier, se jeta incontinent sur lui, et par ses cris et ses morsures fit connaître ce crime, qui autrement fût demeuré caché. Si un

chien, pour un peu de pain qu'il avait reçu de son maître, lui conserva tant d'amour et de fidélité, comment pourrez-vous être assez ingrat, pour oublier celui qui vous a tout donné? Un être sans raison fait paraître tant de fureur contre le meurtrier de son maître, et vous, vous allez jusqu'à chérir ceux qui ont fait mourir le vôtre! Qui pensez-vous que sont ces meurtriers, sinon vos péchés? Ce sont eux qui l'ont pris, qui l'ont lié, qui l'ont fouetté, et qui l'ont mis sur une croix; car jamais les bourreaux n'eussent eu ce pouvoir, s'il ne leur eût été donné par vos crimes.

Pourquoi ne vous armez-vous donc point contre ces cruels homicides qui ont ôté la vie à votre Dieu et à votre Seigneur? Pourquoi, le voyant mort devant vous et pour vous, n'augmentez-vous point votre amour pour lui, et votre haine contre le péché, qui l'a fait mourir; d'autant que tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a souffert en ce monde, n'a été que pour faire naître en nos cœurs l'horreur du péché? Il est mort pour faire mourir le péché, et il a laissé clouer ses pieds et ses mains, afin de l'enchaîner, et de le réduire en servitude. Pourquoi donc voulez-vous que les travaux, les peines et les sueurs de votre Sauveur vous deviennent infructueux? Pourquoi voulez-vous demeurer toujours esclave, après qu'il vous a délivré de vos fers par son sang? Comment ne tremblez-vous point au seul nom du péché, voyant Dieu faire tant de choses extraordinaires pour le détruire? Que pouvait-il faire davantage pour en détourner les hommes, que de se mettre entre eux et le péché, attaché sur le bois d'une croix? Qui serait assez téméraire pour oser offenser Dieu,

s'il voyait le paradis et l'enfer ouverts devant lui ? Je vous montre quelque chose de plus, un Dieu sur une croix : si l'homme n'est point touché d'un tel spectacle, à quoi sera-t-il sensible ?

CHAPITRE V.

Cinquième raison par laquelle nous sommes obligés à la vertu : notre justification.

En vain Notre-Seigneur serait mort pour nous, si cette grâce n'est suivie de celle de la justification de nos ames, par laquelle le souverain bienfait de la rédemption nous est appliqué. Car, comme les médicamens, quelque excellens qu'ils soient, demeurent inutiles et sans effet s'ils ne sont mis sur les parties affligées, et si les malades ne les reçoivent ; de même cette céleste médecine du sang du Fils de Dieu ne nous profitera jamais, si elle ne nous est appliquée, et si nous ne sommes disposés à la prendre. Or, cette application est particulièrement attribuée au Saint-Esprit, à qui appartient la sanctification de l'homme : c'est lui qui va au-devant du pécheur par sa miséricorde ; c'est lui qui, l'ayant prévenu, l'appelle ; qui, l'ayant appelé, le justifie ; et qui, l'ayant justifié, le conduit par les sentiers de la justice, et ainsi l'élève à la perfection par le don de la persévérance, pour lui donner la couronne de la gloire. Voilà quels sont tous les degrés de la grâce, compris dans ce grand bienfait de la justification.

Le premier de tous est celui de la vocation. Elle a lieu lorsque l'homme, par la force de cet esprit

divin, ayant rompu toutes les chaînes et tous les liens de ses péchés, se dégage de la tyrannie et de la captivité du diable, que de la mort il ressuscite à la vie, que de pécheur il devient juste, et que d'enfant de malédiction il devient fils de Dieu ; tout cela ne se peut faire sans un secours particulier de la faveur divine. Le Sauveur du monde nous l'a témoigné lorsqu'il a dit (*Joan.* 6, v. 44) : « Personne ne peut » venir à moi, si mon Père ne l'attire ; » le libre arbitre de l'homme, et tous les avantages de la nature humaine, ne sont pas suffisans d'eux-mêmes pour l'élever de l'abîme du péché à l'état de la grâce, si le bras tout-puissant de Dieu ne le secoure. Saint Thomas, interprétant ces paroles, dit (*Lib.* 2. *Sent. dist.* 28. *c.* 1) : « Que comme la pierre de sa nature » tend en bas, et ne peut s'élever en haut sans quel- » que aide extérieur, ainsi l'homme, par son incli- » nation naturelle, que la corruption du péché a dé- » pravée, se porte toujours en bas par un désir des » choses terrestres, de sorte que pour s'élever en haut, » c'est-à-dire, à l'amour et au désir surnaturel des » choses célestes, il faut nécessairement que Dieu » lui prête la main. » C'est un point très-digne de notre attention, et non moins de nos larmes ; que l'homme donc se connaisse lui-même, qu'il remarque la corruption de sa nature, et la nécessité où il est de demander incessamment le secours et l'assistance de Dieu.

Il est donc impossible à l'homme de passer du péché à la grâce, si la main toute puissante de Dieu ne l'attire. Mais qui pourra expliquer combien de grâces il lui faut pour arriver à la justification ? Car puis-

qu'il est très-certain que par elle le péché, source de tous les maux de notre ame est effacé, détruit, quel doit être ce bien qui chasse et bannit tant de maux ? Or, parce que la considération de ce bien est très-puissante pour nous porter à la reconnaissance, et très-efficace pour nous attacher à la conquête de la vertu, j'expliquerai en peu de paroles les grandes richesses qui nous en reviennent.

C'est par la grâce sanctifiante, premièrement, que l'homme est réconcilié avec Dieu, et qu'il est remis en son amitié : le plus grand de tous les maux que le péché cause en nos ames, c'est de les mettre dans la haine de Dieu, qui, étant la bonté même, a pour la malice une haine proportionnée à sa bonté. C'est pourquoi le Prophète dit (*Ps.* 5, *v.* 7) : « Vous avez » en horreur tous ceux qui font le mal, et vous con» fondrez tous ceux qui disent le mensonge. Le Sei» gneur aura en abomination l'homicide et le trom» peur. » C'est en effet la haine de Dieu qui est le plus grand de tous les maux et la source de tous les autres, comme au contraire son amour est le plus grand de tous les biens et la source de tous les biens. C'est donc de cette haine que nous sommes délivrés par le moyen de la justification, puisque par elle nous sommes réconciliés avec Dieu, et que d'ennemis que nous étions, nous devenons amis, non-seulement en un degré médiocre d'amitié, mais au plus haut qui puisse être, savoir, en celui d'un père envers son fils

C'est cet amour que le bien-aimé évangéliste saint Jean estime tant, lorsqu'il dit (1 *Joan. c.* 1. *v.* 1) : « Considérez combien grand est l'amour que Dieu a » pour nous, puisqu'il nous élève à un si haut degré

» d'honneur, que nous sommes appelés enfans de » Dieu, et que nous le sommes en effet. » Il ne s'est pas contenté de dire que nous étions appelés les enfans de Dieu, mais il a ajouté que nous l'étions en vérité; afin que la défiance humaine, source de tant de faiblesse et d'imperfection, pût clairement et distinctement reconnaître la libéralité de la grâce divine, et qu'elle sût que cette illustre qualité de fils n'est pas donnée à l'homme quant au nom seulement, mais quant à l'effet et à la vérité. Si c'est un si grand mal d'être dans la haine de Dieu, quel bien sera-ce d'être dans sa grâce ! Les philosophes disent qu'une chose est d'autant plus excellente, que son contraire est plus mauvais ; d'où il faut tirer cette conséquence nécessaire, que cette chose est souverainement bonne, dont le contraire est souverainement mauvais, telle qu'est la haine de Dieu. Si les hommes prennent tant de soin pour se maintenir dans l'amitié de leurs maîtres, de leurs pères, de leurs princes, de leurs supérieurs et de leurs rois, que sera-ce d'être en grâce avec ce puissant prince, ce prince céleste, seigneur souverain, en comparaison duquel toutes les dignités et toutes les principautés de la terre sont comme si elles n'étaient point! Cette grâce est d'autant plus grande qu'elle est plus gratuite ; car il est certain que, comme avant la création l'homme ne pouvait avoir rien pour mériter l'être, aussi étant tombé dans le péché, il ne pouvait rien faire qui fût digne du don de la justification.

Le second bienfait de la grâce sanctifiante est de délivrer l'homme des peines éternelles auxquelles il était assujetti. Car le péché nous rendant odieux à

Dieu, et personne ne pouvant être dans sa haine sans un extrême malheur, il s'ensuit que les méchans s'étant séparés de Dieu, et l'ayant méprisé, méritent très-justement d'être méprisés et d'être rejetés de lui; et parce qu'ils ne se sont éloignés de Dieu que par un amour déréglé pour les créatures, il est juste qu'elles servent à les tourmenter : c'est pour cela qu'ils sont condamnés aux peines éternelles, dont la rigueur est telle que, si nous leur comparons celles de cette vie, elles paraîtront plutôt imaginaires que réelles. Ajoutons encore à ces maux ce ver immortel qui rongera incessamment les entrailles et les consciences des méchans; la compagnie de tous ces malheureux esprits, celle de tous les damnés; cette demeure horriblement triste et obscure, pleine de ténèbres et de confusion, toujours sans ordre, sans joie, sans repos, sans paix, sans soulagement, sans satisfaction, sans espérance; où règnent les pleurs éternels, les grincemens de dents, la rage, les blasphèmes et les malédictions éternelles. C'est de tous ces maux que Dieu délivre ceux qu'il justifie, qui, réconciliés avec lui, et remis en sa grâce, demeurent affranchis de sa colère et de sa vengeance.

La justification produit encore un autre bien plus spirituel que celui dont nous venons de parler, c'est-à-dire, le renouvellement et la réformation de l'homme intérieur, défiguré par le péché. L'ame coupable est privée, non-seulement de Dieu, mais de toutes les forces naturelles, et de tous les trésors du Saint-Esprit dont elle était enrichie, de sorte qu'une fois dépouillée des biens de la grâce, elle est aussitôt offensée et blessée dans toutes les puissances de la na-

ture; parce que l'homme étant une créature raisonnable, et le péché une œuvre contre la raison, ce sont deux contraires qui se détruisent; ainsi, plus les péchés se multiplient, plus les puissances de l'ame se pervertissent; non pas à la vérité en elles-mêmes, mais dans les dispositions naturelles qu'elles ont à faire le bien. Les péchés rendent donc l'ame misérable, faible, paresseuse, peu ferme dans le bien, et portée à toute sorte de mal; lâche à résister aux tentations, et pesante pour marcher dans le chemin des commandemens de Dieu. Ils la privent de la vraie liberté et de l'empire qu'elle doit avoir, et la rendent esclave du diable, du monde et de la chair, la réduisant dans une servitude plus dure et plus misérable que n'était celle d'Egypte ou de Babylone. Enfin, ils l'accablent de telle sorte, et détruisent tellement tous ses sentimens spirituels, qu'elle ne peut entendre la voix de Dieu, apercevoir les grands maux qui lui sont préparés, sentir l'odeur agréable des vertus des saints, goûter les douceurs que Dieu lui offre, reconnaître les traits de sa main, et les grâces qu'il fait couler en elle pour l'exciter à son amour. Outre tous ces malheurs, elle est privée de la paix et de la joie de la conscience; et la ferveur de l'esprit éteinte, laisse l'homme en un état si hideux, qu'il devient abominable devant Dieu et devant les saints.

C'est de tous ces maux que nous délivre la grâce de la justification. Dieu, qui est un abîme infini de miséricorde, ne s'est pas contenté de nous pardonner nos péchés, et de nous remettre en son amitié; il a voulu bannir aussi de nos ames tous les désordres que le péché y avait apportés, en renouvelant notre

homme intérieur : de sorte qu'il guérit nos blessures, il lave nos impuretés, il brise nos liens, il lève le joug des mauvais désirs, il nous affranchit de la servitude et de la captivité du diable, il adoucit la fureur de nos passions, il nous remet dans la véritable liberté, il redonne la beauté à nos ames, la joie et la paix à nos consciences, il anime nos sentimens intérieurs, il nous rend empressés pour le bien, et lents pour le mal, il nous fortifie contre les tentations; après tous ces avantages, il nous enrichit du trésor des bonnes œuvres, et répare de telle sorte notre homme intérieur et toutes ses puissances, que l'Apôtre ne fait pas difficulté d'appeler ceux qui sont ainsi justifiés, *des hommes nouveaux et de nouvelles créatures.*

Cette grâce est si grande, que lorsqu'elle nous est donnée par le baptême, elle se nomme régénération; et quand c'est par la pénitence, on l'appelle résurrection, non-seulement parce que l'ame est par ce moyen ressuscitée de la mort du péché à la vie de la grâce, mais parce que ce renouvellement imite en quelque façon la beauté de la résurrection dernière. Cette vérité est si admirable, que n'ayant point de langue qui puisse dignement déclarer la beauté d'une ame justifiée, il en faut réserver l'expression à cet Esprit divin qui l'a embellie, et qui en fait son temple et sa demeure. Si nous voulions comparer toutes les richesses de la terre, tous les honneurs du monde, toutes les grâces de la nature, et toutes les vertus acquises, avec les beautés et les richesses de cette ame, tout cela ne paraîtrait que bassesse et obscurité en sa présence; parce que les mêmes avantages que le ciel a sur la terre et l'esprit sur le temps, la vie de la grâce

les a sur la vie de la nature, la beauté de l'ame sur la beauté du corps, les richesses intérieures sur les extérieures, et la force de l'esprit sur la force corporelle.

La raison de ceci est que tous les biens naturels sont limités et passagers, qu'ils n'ont de beauté que pour les yeux du corps, et n'ont besoin que du concours général de la puissance divine ; au lieu que les biens surnaturels ont besoin d'un concours particulier et spécial. On ne saurait les appeler temporels, puisqu'ils nous conduisent à l'éternité ; ni même les appeler simplement finis, puisqu'ils nous font mériter l'infinité de Dieu auquel ils sont si chers et si précieux, qu'ils le rendent amoureux de leur beauté. A tant de biens, Dieu a voulu ajouter toutes les vertus infuses, et les sept dons du Saint-Esprit ; ainsi l'ame, non-seulement en son essence, mais aussi en toutes ses puissances, est revêtue et parée de tous les ornemens du Ciel.

Ce n'est point encore assez : cette infinie bonté, cette libéralité sans mesure a mis le comble à tous ses dons par la présence du Saint-Esprit et de toute la très-sainte Trinité, qui descend dans l'ame de l'homme justifié, pour lui montrer de quelle sorte il doit user de ses richesses, comme un bon père qui, ne se contentant pas de laisser tous ses biens à ses enfans, les pourvoit encore d'un tuteur pour en avoir la conduite : de sorte que, tandis que l'ame de celui qui est en péché est une retraite de vipères, de dragons et de serpens, c'est-à-dire, d'une infinité d'esprits malins qui y habitent, selon ce que Jésus-Christ dit dans saint Matthieu (*Matt.* 12. *Luc.* 21), au con-

traire, le Saint-Esprit et la très-sainte Trinité remplissent l'ame justifiée de leur présence. Le Sauveur l'a expressément témoigné par ces paroles (*Joan.* 14, *v.* 23) : « Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandemens, et il sera aimé de mon Père; nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Les saints Pères, et avec eux les docteurs scolastiques, concluent qu'en vertu de ces paroles, le Saint-Esprit habite dans l'ame justifiée; distinguant le Saint-Esprit et ses dons, ils confessent que, non-seulement cette ame jouit des dons du Saint-Esprit, mais qu'elle jouit du Saint-Esprit même, qui entre en elle pour en faire son temple et sa demeure : il la lave et la sanctifie lui-même, et l'embellit de tous ses dons, afin qu'elle soit plus digne de le recevoir.

Une des suites les plus admirables de cette présence du Saint-Esprit, c'est que tous les justifiés sont membres vivans de Jésus-Christ, au lieu qu'auparavant ils étaient des membres morts, et incapables de recevoir les influences de sa grâce. De là naissent plusieurs autres nouvelles et grandes prérogatives; il s'ensuit que le Fils de Dieu les aime, et qu'il prend le même soin d'eux que de ses propres membres; il répand continuellement sa vertu sur eux, comme le chef sur ses membres, et le Père éternel les regarde avec des yeux d'amour, parce qu'il les considère comme les membres vivans de son Fils unique, unis et incorporés avec lui par la participation de son Esprit; toutes leurs actions lui sont agréables : elles sont aussi méritoires, étant faites par les membres vivans de N. S., qui opère toutes sortes de biens en eux.

Lorsque ceux qui sont ainsi justifiés demandent à Dieu quelque grâce, ils le font avec une parfaite confiance ; parce qu'ils savent que ce n'est pas tant pour eux qu'ils la demandent, que pour le Fils de Dieu même, qui est en eux, et qui est honoré et glorifié avec eux : car il est certain que le bien qui se fait aux membres, se fait aussi au chef; et comme les justes ont Jésus-Christ pour chef, ils ne sauraient rien désirer pour eux, qu'ils ne le désirent pour lui. S'il est vrai, comme dit l'Apôtre (*Act.* 9), que ceux qui pèchent contre les membres de Jésus-Christ, pèchent contre Jésus-Christ même, et que Notre-Seigneur se tient outragé quand ses membres sont outragés à son occasion, c'est une conséquence que ses membres étant honorés, il le soit aussi en eux.

Cette vérité étant indubitable, quelle confiance n'auront point les justes en leurs prières, lorsqu'ils considéreront qu'en demandant pour eux, ils demandent aussi en quelque sorte les grâces du Père éternel pour son Fils bien-aimé ! puisqu'il est certain que lorsqu'une grâce s'accorde aux prières d'un autre, elle semble faite plutôt à celui qui la demande, qu'à celui qui la reçoit, comme nous voyons que celui qui sert le pauvre pour l'amour de Dieu, ne sert pas tant le pauvre que Dieu.

Finissons par le dernier et par le plus important de tous ces biens, et par celui qui est comme le terme auquel tous les autres se rapportent, le droit qu'ont tous les justifiés au bonheur du Ciel. Comme Dieu, qui est aussi miséricordieux qu'il est juste, condamne tous les pécheurs impénitens à des tourmens éternels, il conduit aussi tous les véritables pénitens à la

vie éternelle. Quoiqu'il pût pardonner les péchés des hommes, et leur donner part en son amitié et en sa grâce, sans les élever à la participation de sa gloire, il ne l'a néanmoins pas voulu; mais, par un excès de miséricorde (*Rom.* 8), il a justifié ceux à qui il a pardonné; il a fait enfans de Dieu ceux qu'il a justifiés; et ceux qu'il a faits ses enfans, il les a aussi rendus ses héritiers, et les a reçus en partage de ses biens avec son Fils unique.

Cette espérance vive qui réjouit les justes dans toutes les afflictions, naît de ces gages qui leur sont donnés par avance du bonheur qui les attend; quoiqu'ils se voient environnés de toutes parts des travaux, des infirmités et des misères de cette vie, ils sont assurés (*Ibid.*) que tout ce qu'ils peuvent souffrir de maux en ce monde, ne saurait entrer en comparaison avec la gloire qui leur est préparée dans l'autre; et qu'au contraire (2 *Cor.* 4. *v.* 17), « Les afflictions de cette vie, quoique momentanées et légères, produisent un poids de gloire éternelle que l'on ne saurait assez estimer. »

Voilà donc tous les biens que comprend en soi cet inestimable bien de la justification. Saint Augustin (*Tract.* 72 *in Joan.*) le préfère, avec beaucoup de raison, à celui de la création du monde entier; parce qu'avec une seule parole Dieu créa tout l'univers; mais pour justifier l'homme criminel, il répandit tout son sang, et souffrit des douleurs et des tourmens incroyables. S'il est vrai que nous soyons si étroitement obligés à la bonté de Dieu pour le don de la création, combien lui serons-nous plus redevables pour celui

de la sanctification dont la reconnaissance doit être proportionnée à ce qu'il a coûté.

Quoique personne ne puisse évidemment connaître s'il est justifié, on peut néanmoins l'espérer, principalement si nous pouvons nous rendre le témoignage que notre vie est changée, et que nous avons autant d'horreur du péché, qu'autrefois nous avions de facilité à le commettre. Que celui qui se trouve en cet heureux état, juge combien il est obligé de servir son Seigneur, qui l'a ainsi sanctifié, l'ayant en même temps délivré de tous les maux, et comblé de tous les biens que nous avons exprimés. Et si par malheur quelqu'un de ceux qui liront ce discours est dans le déplorable état du péché, je ne vois rien qui puisse plus puissamment exciter dans son ame le désir de s'en retirer, que la vue des maux que le péché attire après lui, et des trésors que cette grâce incomparable de la justification apporte avec elle.

§.

Des autres effets que le Saint-Esprit produit dans l'ame de l'homme justifié, et du sacrement de l'Eucharistie.

Quelque grandes que soient les grâces que nous venons d'énumérer, là ne se bornent point les effets que produit le Saint-Esprit dans l'ame de celui qui est justifié. Car il ne se contente pas de nous prêter son secours pour entrer dans le chemin de la justice, il nous aide encore à nous y avancer par les meilleures voies, jusqu'à ce qu'au travers des tempêtes et des orages de ce monde il nous ait conduits en as-

surance dans le port de notre salut. Aussi ne demeure-t-il pas oisif lorsqu'il est entré dans l'ame par la grâce de la justification : il ne lui suffit pas d'honorer seulement cette ame par sa présence ; il la sanctifie par sa vertu, faisant en elle et avec elle tout ce qui est nécessaire pour son salut. Il y habite comme un père de famille dans sa maison pour la régler, comme un précepteur dans son école pour la diriger, comme un jardinier dans son jardin pour le cultiver, comme un roi dans son Etat pour le conduire, comme le soleil dans le monde pour l'éclairer, et enfin comme l'ame dans le corps pour lui donner la vie.

Que peut-on désirer de plus précieux que d'avoir en soi un tel hôte, un tel gardien, une telle compagnie, un tel gouverneur, un tel tuteur et une telle lumière ? Comme il est en effet toutes ces choses, il les opère dans l'ame où il établit sa demeure. Aussi voit-on que comme un feu il éclaire l'entendement, il échauffe la volonté, et nous élève de la terre jusqu'au Ciel. C'est lui qui, comme une colombe nous fait simples, paisibles, doux, et amis les uns des autres ; c'est lui qui, comme une nuée, nous défend contre les ardeurs de notre chair, qui modère la fureur de nos passions, et qui, comme un vent violent et impétueux, pousse et fait pencher nos volontés vers le bien, les éloignant de toutes les affections qui pourraient les porter au mal. Par la faveur de ses grâces, ceux qui ont été justifiés ont en horreur tous les vices qu'ils avaient aimés avant la réforme de leur vie, et ils aiment les vertus qu'ils avaient en horreur auparavant.

David nous donne en sa personne un modèle de cette

disposition de l'ame justifiée, lorsqu'il dit en un endroit de ses psaumes (*Psal.* 118 : « Qu'il avait en » horreur le mensonge et l'iniquité ; » Et dans un autre : « Qu'il se plaisait en la loi de Dieu comme » dans les plus grandes richesses. » C'est que le Saint-Esprit, comme une bonne mère, lui avait mis l'absynthe sur les mamelles de ce monde, et un miel très-doux dans les commandemens de Dieu. Par là on peut voir clairement que tout ce que nous avons de bien est si absolument dû au Saint-Esprit, que si nous nous retirons du mal, et si nous nous portons à la vertu, c'est par sa grâce, si nous persévérons, c'est par son assistance ; et qu'enfin, si nous recevons un jour la récompense de nos œuvres, c'est lui-même qui nous la donne. Aussi saint Augustin a fort bien dit (*Epist.* 105 *ad Tim.* 2) : « Que lorsque » Dieu récompense nos services, il récompense ses » bienfaits ; » et qu'ainsi pour une grâce il nous en donne une autre.

Le saint patriarche Joseph ne se contenta pas (*Genes.* 42), lorsque ses frères passèrent en Egypte, de leur donner le blé qu'ils venaient acheter ; il commanda de plus qu'on remît à l'entrée des sacs l'argent qu'ils avaient apporté pour le payer. C'est ce que fait continuellement le Sauveur à l'égard des siens : il ne leur donne pas seulement la vie éternelle, il leur en donne encore le prix, c'est-à-dire, la bonne vie. Sur quoi Eusèbe d'Emesse, ou plutôt saint Eucher a fort bien dit (*Homil.* 8. *de Paschate*) : « Que celui qui est adoré afin qu'il fasse miséricorde, a déjà fait miséricorde afin d'être adoré. » Que l'homme jette donc les yeux sur le cours de sa

» vie, et qu'il considère combien de grâces Dieu lui
» a accordées, et de combien de maux, de trompe-
» ries, d'adultères, de larcins et de sacriléges il l'a dé-
» livré, par là il jugera quelle reconnaissance il lui
» doit, parce que, comme dit saint Augustin (*S. Aug.*
» *ad quamdam virginem*) : Il n'y a pas moins de
» miséricorde en Dieu d'avoir prévenu le péché par
» sa grâce, afin que l'homme ne le commît pas, que
» de le pardonner après qu'il l'a commis ; et même
» cette grâce est beaucoup plus grande, comme le
» même saint nous l'apprend. L'homme, dit-il, doit
» penser que Jésus-Christ lui a pardonné tous les pé-
» chés, puisqu'il lui a donné la grâce de ne les pas
» commettre. C'est pourquoi vous ne le devez pas
» peu aimer, comme s'il vous avait peu pardonné ;
» mais vous devez l'aimer beaucoup, parce qu'il vous
» a pardonné beaucoup. Ne doit-on pas autant de
» reconnaissance au bienfaiteur qui vous fait un pré-
» sent, qu'au créancier qui vous remet une dette ?
» La bonté de Dieu a donné la pureté à celui qui dès
» le commencement de sa vie a vécu chastement,
» sa miséricorde a remis la dette de celui qui d'impu-
» dique est devenu chaste, mais sa justice abandon-
» nera à jamais celui qui demeure jusqu'à la fin dans
» le vice. »

Que nous reste-t-il donc, sinon de dire avec le Prophète (*Psalm.* 70, *v.* 8) : « Seigneur, que ma bou-
» che se remplisse de cantiques de louanges, afin que
» je chante votre gloire, et que durant tout le jour
» je célèbre votre grandeur ! » Saint Augustin, sur
ces paroles, dit (*S. Aug. in Psalm.* 70) : « Que
» veut dire tout le jour, sinon je vous louerai éter-

» nellement et sans relâche ? dans les prospérités, » parce que vous me consolez ; dans les adversités, » parce que vous me châtiez ; avant que je fusse, » parce que vous m'avez fait ; depuis que je possède » l'être, parce que vous me l'avez donné. Je vous » louerai quand je suis en péché, parce que vous me » pardonnez ; quand je reviens à vous, parce que » vous me recevez ; et quand je persévère dans le bien » jusqu'à la fin, parce que vous me couronnez. C'est » pour cela, Seigneur, que ma bouche sera remplie » de vos louanges, et que je chanterai votre gloire » durant tout le jour. »

Ce serait ici le lieu de traiter de la grâce des sacremens, qui sont les instrumens de notre justification, et particulièrement du baptême ; de la foi et de la grâce qui nous est donnée avec lui ; mais parce que nous en avons amplement parlé ailleurs, je n'en dirai rien ici. Toutefois je ne saurais passer sous le silence cette grâce des grâces, ce sacrement des sacremens, par le moyen duquel Dieu a voulu demeurer sur la terre avec les hommes, et se donner tous les jours à eux pour être leur aliment et leur remède. Il a été une seule fois offert en sacrifice sur la croix pour l'amour de nous ; mais ici il est offert tous les jours sur l'autel pour nos péchés : faites ceci, dit-il (*Luc. c.* 22, *v.* 19) en mémoire de moi. O gage précieux de notre salut ! ô sacrifice singulier ! hostie très-agréable ! pain de vie ! aliment délicieux ! viande des rois ! manne qui contient toute sorte de goûts agréables ! qui pourra jamais vous louer dignement ? qui vous pourra recevoir, qui vous pourra jamais honorer avec le respect et l'amour qui vous sont dus ? Mon

ame tombe dans la défaillance en pensant à vous ; ma langue ne peut parler, et je ne saurais selon mon désir dire la moindre partie de vos merveilles.

Si Notre-Seigneur n'avait accordé le pouvoir de consacrer qu'à ceux dont la conscience est pure de tout péché, ce serait toujours un bienfait inestimable. Mais par une incomparable charité, il consent à passer par les mains souillées de plusieurs mauvais ministres, dont les ames sont la demeure des démons, dont les corps sont des vases de corruption, et dont la vie sacrilége s'écoule tout entière dans le vice ! Il se laisse toucher par ces mains impures ! Il veut bien être reçu par ces bouches profanes ; et consent d'être enseveli dans ces corps abominables, s'exposant à de tels outrages pour pouvoir aller visiter et consoler ses amis. Son sacré corps n'a été vendu qu'une seule fois, mais il l'est mille fois en ce sacrement. On ne s'est moqué de lui qu'une fois en sa passion, il n'y a été méprisé qu'une fois, mais il est méprisé mille fois par ces mauvais ministres à la table de l'autel. Il n'a été crucifié qu'une seule fois entre deux larrons, et mille fois le jour il se voit ici crucifié entre les mains des pécheurs.

Après cela, comment pourrons-nous dignement servir un Seigneur qui se ménage si peu pour procurer notre bonheur ? Que lui donnerons-nous pour cet aliment admirable ? Si les serviteurs obéissent à leurs maîtres, pour en recevoir de quoi vivre ; si les soldats, par le même motif ne craignent ni le fer ni les flammes ; que ferons-nous pour ce Seigneur qui nous nourrit de cette viande céleste et immortelle ? Si ce grand Dieu, dans la loi ancienne, demandait

une telle reconnaissance à cause de la manne qu'il envoyait d'en haut, quoique ce ne fût qu'une nourriture corruptible, que demandera-t-il pour cette manne céleste, qui n'est pas seulement incorruptible, mais qui rend encore immortels et incorruptibles ceux qui la reçoivent dignement? Si le Fils de Dieu, en son Evangile (*Joan.* 6), rend des actions de grâces à son père pour un seul repas de pain d'orge, quelles grâces ne lui doivent point rendre les hommes pour ce pain de vie! Si nous devons remercier Dieu tous les jours de l'aliment qu'il nous fournit pour conserver notre être, quelles obligations ne lui aurons-nous point pour celui qu'il nous donne pour nous conserver l'être surnaturel de la grâce

Nous ne louons pas un cheval parce qu'il est un cheval, mais parce qu'il est un bon cheval; ni le vin parce que c'est du vin, mais parce que c'est du bon vin. De même l'homme n'est pas honoré simplement parce qu'il est homme, mais parce qu'il est homme de bien. Si vous m'avouez que vous êtes si fort redevable à celui qui vous a fait homme, combien le serez-vous à celui qui vous a fait homme de bien! Si vous lui êtes si obligé pour les biens du corps, à combien plus forte raison pour ceux de l'ame! Si vous lui devez tant de reconnaissance pour les biens de la nature, combien plus pour ceux de la grâce! et enfin, si vous lui êtes si redevable pour vous avoir fait fils d'Adam, à quel point le serez-vous pour vous avoir fait fils de Dieu même! Il est certain, comme dit fort bien saint Eucher (*Homil.* 8. *de Paschate*), « que le jour où nous naissons pour l'éternité, est in» comparablement à préférer à celui qui nous donne

» la vie pour nous exposer aux périls et aux travaux
» de ce monde. »

CHAPITRE VI.

Sixième raison par laquelle nous sommes obligés à la vertu : le bienfait inestimable de la divine prédestination.

Il faut ajouter à tous les bienfaits que nous avons déjà exposés, celui de l'élection, qui appartient seulement à ceux que Dieu a choisis de toute éternité pour la gloire. C'est pour ce grand bienfait que l'Apôtre rend grâces à Dieu, tant en son nom qu'au nom de tous les élus, écrivant en ces termes à ceux d'Ephèse (*Ephes.* 1. *v.* 3) : « Béni soit Dieu, le Père de
» notre Seigneur Jésus-Christ, lequel dans le même
» Jésus-Christ nous a bénis de toutes les bénédictions
» spirituelles, lorsque par lui il nous a élus avant la
» création du monde, afin que nous fussions saints
» et purs devant ses yeux, nous ayant prédestinés
» pour être ses enfans adoptifs, par Jésus-Christ son
» Fils. » David relève infiniment la grandeur de cette grâce, lorsqu'il dit (*Ps.* 64. *v.* 5) : « Bienheureux,
» Seigneur, est celui que vous avez choisi et pris
» pour vous, parce qu'il habitera avec vos élus dans
» votre sainte demeure ! » Aussi pouvons-nous appeler cette grâce, la grâce des grâces, parce qu'elle se donne avant le mérite, par la seule bonté de Dieu, qui, ne faisant tort à personne, assistant au contraire tous les hommes d'un secours suffisant pour acquérir

leur salut, étend sur quelques-uns les richesses de sa miséricorde, comme un roi qui est le maître absolu de son bien.

Elle est encore la grâce des grâces, non-seulement parce qu'elle est la plus grande de toutes, mais aussi parce qu'elle est la cause de toutes les autres. Car Dieu ayant choisi l'homme pour sa gloire, il lui donne en considération de cette première grâce tous les moyens qui sont nécessaires pour répondre à sa vocation. Un saint prophète nous a bien exprimé cette vérité, lorsqu'il dit (*Jer.* 31. *v.* 3) : « Je vous ai aimé d'une charité éternelle ; c'est pour cela que je » vous ai attiré à moi ; » c'est-à-dire, je vous ai appelé à ma grâce, afin que par elle vous arrivassiez à ma gloire. Mais l'Apôtre nous le fait encore mieux connaître par ces paroles (*Rom.* 8. *v.* 29) : « Le Seigneur a appelé ceux qu'il a prédestinés pour être » faits conformes à l'image de son Fils, qui est le » premier-né entre plusieurs frères, et il a justifié » ceux qu'il a appelés, et il a glorifié ceux qu'il a » justifiés. » Car comme Dieu dispose toutes choses doucement et avec ordre, dès qu'il lui a plu d'élire quelqu'un pour sa gloire, cette grâce est la source de beaucoup d'autres nécessaires pour arriver au terme de cette bienheureuse élection, de sorte que, comme un père qui élève quelqu'un de ses enfans pour l'Eglise ou pour les lettres, commence dès son enfance à l'occuper des choses qui ont rapport à l'Eglise ou aux sciences, voulant que tout ce qu'il fait tende à cette fin ; ainsi le Père éternel, ayant choisi un homme pour sa gloire, à laquelle nous sommes sûrement conduits en suivant les voies de la justice, prend

soin de le mener par ce chemin, afin qu'il puisse parvenir à cette fin qui lui est préparée.

Aussi, est-il bien raisonnable que ceux qui reconnaissent en eux quelques marques de ce grand don, en rendent grâces à Dieu de tout leur cœur. Car, quoique ce soit un secret caché aux yeux des hommes, néanmoins, comme on peut se croire justifié lorsqu'on a sincèrement changé de vie, on peut aussi espérer qu'on est prédestiné, lorsqu'on persévère dans la bonne vie: parce que celui qui a vécu long-temps en la crainte de Dieu, et dans un soin très-grand d'éviter toute sorte de péchés, peut pieusement croire «que, comme dit l'Apôtre (1 *Cor.* 1. *v.* 8), » Dieu le préservant du péché, l'affermira dans le » bien jusques au jour de l'avénement de notre Sei» gneur Jésus-Christ. »

Il est vrai néanmoins que personne ne doit pour cela se tenir entièrement assuré, puisque nous voyons que Salomon, après avoir si long-temps vécu saintement, fut trompé à la fin de sa vie: mais aussi cet exemple est une exception particulière à la règle générale, dont nous avons pour garant la parole de l'Apôtre ainsi que celle du même Salomon qui nous enseigne dans ses Proverbes (*Prov.* 22. *v.* 6): « Que » communément un homme ne se détournera pas » dans la vieillesse, du chemin qu'il a tenu en ses » jeunes ans; » de sorte que s'il a été vertueux étant jeune, il le doit être aussi étant vieux. Par ces conjectures, ou d'autres semblables, que les saints ont laissées par écrit, un homme peut avec humilité espérer de la bonté de Dieu qu'il est du nombre de ses élus; et comme il espère de sa miséricorde qu'il se

sauvera

sauvera un jour, ainsi il peut prétendre avec humilité qu'il est du nombre de ceux qui doivent être sauvés, puisque l'un suppose l'autre.

Quelle obligation a l'homme de servir Dieu qui a daigné l'écrire dans ce livre dont Jésus-Christ, parlant à ses apôtres, disait (*Luc.* 10. *v.* 20) : « Ne vous » réjouissez pas de ce que les esprits vous obéissent ; » mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits » dans les Cieux ! » Et en effet, quel avantage n'est-ce point d'avoir été aimé et choisi de Dieu de toute éternité, depuis que Dieu est Dieu ; d'avoir été placé comme dans son sein, et choisi pour son fils adoptif, dès lors que son fils naturel fut engendré dans les splendeurs des saints présens dans l'entendement divin !

Considérez donc attentivement, chrétiens, toutes les circonstances de cette élection divine, et vous verrez qu'il n'y en a aucune qui ne soit en elle-même un grand et signalé bienfait, et une nouvelle obligation d'aimer Dieu. Et d'abord, quelle est la dignité de celui qui vous a élu? c'est ce même Dieu infiniment riche, infiniment puissant et bienheureux, qui n'avait besoin ni de vous, ni de personne au monde. D'un autre côté, combien celui qui a été élu est-il de lui-même indigne de cette grâce, puisque la foi ne nous montre en lui qu'une misérable créature, mortelle, sujette à toutes les nécessités, à toutes les infirmités et misères de cette vie, et obligée par ses fautes à souffrir les peines éternelles de l'autre ! Combien ensuite cette élection est relevée, puisque vous avez été choisi pour être fils de Dieu, héritier de son royaume et participant de sa gloire ! Combien elle est

gratuite, puisqu'elle prévient, comme nous avons dit, toute sorte de mérites, et qu'elle se fait par le seul mouvement de la volonté divine, et comme dit l'Apôtre (*Ephes.* 1. *v.* 6), « pour la gloire et pour la » louange de l'immense libéralité de Dieu et de sa » grâce! » Considérez encore l'ancienneté de cette élection, qui n'a pas seulement commencé avec le monde, mais beaucoup avant le monde, puisqu'elle est coéternelle à Dieu, qui, étant de toute éternité, a aussi de toute éternité aimé ses élus, les a toujours depuis tenus en sa divine présence, les y tient encore, et les regarde avec des yeux pleins d'amour, toujours résolu de leur faire une telle grâce. Qui n'admirerait donc une faveur si grande et en même temps si privilégiée, puisqu'entre tant de nations barbares Dieu a voulu vous admettre au nombre de ses élus, vous ayant séparé de cette masse condamnée, pour vous élever à l'union sainte avec les anges? Il faudrait cesser ici d'écrire ou de parler, pour s'occuper tout entier à ressentir, à admirer, et à savoir dignement reconnaître cette grâce inestimable. Elle est d'autant plus grande que le nombre des élus est plus petit, et que celui des damnés est si prodigieux, que, comme dit Salomon (*Eccl.* 1. *v.* 15), il est infini. Que si tout ceci n'est pas capable de vous toucher, soyez au moins sensible au prix excessif qui a dû être donné pour mériter votre élection. Pour vous acquérir, Dieu a livré la vie et le sang de son Fils unique, qu'il résolut de toute éternité d'envoyer au monde pour exécuter son ordonnance divine.

Quel temps après ceci vous pourra suffire pour penser dignement à tant de miséricordes? quelle lan-

gue pour l'exprimer ? quel cœur pour la ressentir ? quels services pour la reconnaître ? Avec quel amour l'homme pourra-t-il répondre à cet amour éternel de Dieu ? Qui attendra la fin de sa vie pour aimer celui qui l'a aimé de toute éternité ? Qui voudra changer cet ami pour quelque autre ami que ce soit ? Puisque dans l'Ecriture (*Eccl.* 9), l'ancien ami est tant estimé, combien le doit être davantage l'ami de toute éternité ! Si l'on ne doit pas changer l'ami ancien pour un nouveau, qui voudra donner l'amour de cet ancien amant, pour celui de tous les amis du monde ? S'il est vrai qu'une possession immémoriale donne droit à celui qui ne l'a point d'ailleurs, que sera-ce de cette possession éternelle par laquelle Dieu a voulu que nous fussions à jamais du nombre des siens ?

Après ceci, peut-il y avoir des biens ou des honneurs dans le monde, que l'on ne doive changer contre cette sainte amitié ? ou des maux que l'on ne doive supporter avec plaisir, plutôt que de la perdre ? Quel est l'homme qui, s'il a un peu de foi, ne se courberait pas pour baiser la terre qu'aurait foulée un mendiant, comme par révélation, pour être prédestiné à cet amour éternel de Dieu ? qui ne courût après lui pour se prosterner à ses genoux, et lui donner mille bénédictions ? qui ne s'écrierait : O bienheureux ! est-il possible que vous soyez de cette troupe choisie des élus ? Est-il possible que vous soyez prédestiné pour voir un jour notre grand Dieu dans sa beauté même ? que vous soyez prédestiné pour être compagnon et frère de tous les élus ? Vous devez donc être mis entre les chœurs des anges ? Vous devez en-

tendre cette musique céleste ? Vous verrez le visage resplendissant de Jésus-Christ, et celui de sa sainte mère ? O jour heureux dans lequel vous avez pris naissance ; mais beaucoup plus heureux celui de votre mort, puisque ce sera un passage à une vie éternelle ! Béni soit le pain que vous mangez, et bénie la terre sur laquelle vous passez, puisqu'elle porte en vous un trésor incomparable ! mais beaucoup plus heureux les travaux que vous endurez, et les privations que vous souffrez, puisqu'elles vous ouvrent le chemin pour aller vous reposer dans l'éternité ! Peut-il y avoir quelque nuages d'affliction que les gages de cette espérance ne dissipent ?

Nous considérerions sans doute un prédestiné avec ces transports, si nous connaissions certainement qu'il fût en cet état. Et en effet, si un prince destiné à la succession d'un grand royaume, passait par une ville, tout le monde ne sortirait-il pas pour le voir ? On admirerait la bonne fortune de ce jeune homme venu au monde pour succéder à un grand Etat : combien y aurait-il plus de sujet d'admirer le bonheur d'un homme choisi dès sa naissance, et sans qu'aucun mérité eût précédé, non pour être roi temporel sur la terre, mais pour régner éternellement dans les Cieux !

Vous pouvez par là connaître, chrétien, l'obligation que les élus ont à Dieu pour un bien tel que celui de leur élection. Personne ne doit s'en croire exclus, s'il veut faire ce qu'il doit : au contraire, *que chacun travaille*, comme dit saint Pierre, *à rendre son élection certaine par ses bonnes œuvres*. Nous sommes très-assurés que celui qui se conduira

bien sera sauvé ; et nous savons encore que la faveur et la grâce divine n'ont jamais manqué et ne manqueront jamais à personne : dans la certitude de ces deux vérités, persévérons dans les bonnes œuvres, afin que nous soyons du nombre de ces bienheureux élus.

CHAPITRE VII.

Septième raison par laquelle l'homme est obligé de suivre la vertu : la première de ses quatre dernières fins, savoir, la mort.

Il n'y a aucune des raisons que nous avons déjà traitées, qui ne fût assez puissante pour disposer les hommes à se donner entièrement au service d'un maître auquel ils se doivent à tant de titres ; mais parce que nos esprits se conduisent plus par l'intérêt et l'utilité, que par le devoir et la justice, nous ajouterons à ce qui a déjà été dit les signalés avantages qui sont proposés dans cette vie et dans l'autre, pour prix et récompense de la vertu. Il nous faut parler premièrement des deux principaux priviléges, qui sont la gloire que nous acquérons, et la peine que nous évitons, si nous nous attachons fidèlement à suivre cette vertu. Ces deux motifs sont les deux principales rames qui nous servent dans cette navigation, et comme les aiguillons qui nous font marcher avec plus de soin dans ce voyage. Aussi le bienheureux saint François en sa règle, et saint Dominique en la sienne, poussés tous deux d'un même esprit

qui leur a inspiré les mêmes paroles, ordonnent à leurs prédicateurs de ne prêcher jamais que les vices et les vertus, les peines et la gloire; l'un pour nous enseigner à bien vivre, l'autre pour nous exciter à mettre ces leçons en pratique.

L'opinion commune de tous les philosophes, est que la peine et la récompense sont comme les deux poids qui tiennent en équilibre la balance de la vie humaine. Nous sommes tous si malheureux, et notre nature est si corrompue, que la vertu pour nous attirer à elle a besoin d'être accompagnée de la crainte du châtiment, et de l'espoir de la récompense. Mais parce qu'il n'y a point de châtiment ni dé récompense plus considérable qu'une peine ou une gloire éternelle, nous exposerons ici ces deux puissans motifs, en les faisant précéder de la pensée de la mort et du jugement; chacun de ces sujets exactement considéré, peut servir infiniment à nous faire aimer la vertu, et à nous faire haïr le vice. Aussi le Sage a-t-il dit (*Eccl.* 7, v. 40) : « Souvenez-vous de vos » fins dernières, et vous ne pécherez jamais. » Par ce mot de fins dernières il a entendu les quatre que nous avons ici nommées, et dont nous allons traiter.

§.

La mort est d'autant plus capable de nous toucher, qu'elle est plus certaine, plus ordinaire et plus familière : mais elle nous frappera bien davantage, si nous considérons le jugement particulier qui doit la suivre. Ce jugement ne sera point changé au jugement général, et ce qui sera alors ordonné de nous

demeurera éternellement. Combien rigoureux doit être le compte qui sera exigé de nos actions ! Mes paroles pourraient paraître douteuses ou trop sévères ; écoutez donc sur ce sujet une histoire que saint Jean Climaque rapporte, comme témoin (*S. Joan. Climachus*, *Grad.* 6) : « Il écrit que de son temps, en » un certain monastère, il y avait un moine assez né» gligent en sa vie, qui approchant de l'article de la » mort, fut long-temps ravi en esprit, et vit pendant » son ravissement la rigueur et la sévérité épouvanta» ble qui s'exerce en ce jugement. Depuis, par une » providence particulière de Dieu, ayant obtenu quel» que temps pour faire pénitence, il pria, dit ce » saint, tout ce que nous étions de religieux auprès » de lui de sortir de sa cellule. En ayant fait à l'heure » même murer la porte, il demeura dedans jusques » au jour de sa mort, qui n'arriva que douze ans » après, sans sortir et sans parler, ni manger autre » chose durant tout ce temps-là que du pain, et boire » de l'eau. Etant assis dans cette cellule, il était com» me hors de lui-même ; et repassant continuellement » en son esprit ce qu'il avait vu dans son ravissement, » sa pensée était tellement attachée à cet objet, que » sa vue demeurait toujours fixe en un même lieu : » il ne pouvait la tourner ni d'un côté ni d'un autre ; » et ses yeux versant continuellement des larmes, » faisaient assez connaître les mouvemens de son » cœur. Enfin l'heure de sa mort étant proche, nous » rompîmes la porte qui avait été murée dès le pre» mier jour de sa pénitence. Lorsque tous les moines » du désert furent entrés dans sa chambre, nous le » priâmes avec instance de nous vouloir dire quel-

» ques paroles d'édification ; mais jamais nous n'en
» pûmes tirer que celle-ci : En vérité, en vérité, si
» les hommes savaient combien le dernier état et
» combien le jugement de la mort est redoutable,
» ils ne pourraient jamais offenser Dieu.»

Saint Jean Climaque, rend ainsi témoignage de ce qu'il a vu ; et quoique la chose semble incroyable, on ne saurait néanmoins en douter, sur le rapport d'un témoin si grave et si fidèle. Que ne devons-nous point craindre, si nous faisons attention à la vie que mena ce saint homme ? Mais n'aurons-nous pas encore plus de sujet d'appréhender, si nous considérons la vision épouvantable qui donna sujet à sa longue pénitence ? Tout cela justifie la vérité de cette sentence du sage (*Eccl.* 7, v. 40) : « Souvenez-vous de vos
» fins dernières, et jamais vous ne pécherez. »

Rappellez-vous donc que vous êtes chrétien, et que vous êtes homme. En qualité d'homme, vous savez que vous devez mourir ; et comme chrétien, vous savez que vous devez rendre compte de toute notre vie, aussitôt qu'elle finira par votre mort. La foi que nous professons ne nous permet pas de douter de cette dernière vérité, et l'expérience ne nous permet pas non plus de douter de l'autre. Il n'est personne qui puisse s'exempter de la nécessité de mourir : les papes ni les rois ne l'éviteront pas. Pour tous viendra le jour qui n'aura point de nuit, ou la nuit qui n'aura plus de jour ; il viendra ce moment que vous ne connaissez pas, où vous-même, qui lisez maintenant cet écrit, étant parfaitement sain, et mesurant les jours de votre vie à la qualité de vos affaires et de vos desseins, vous vous verrez étendu dans un lit, un cierge à la

main, attendant le coup de la mort, et l'exécution de la sentence portée contre tous les hommes, et de laquelle il n'y a point d'appel.

Considérez premièrement combien cette heure est incertaine, parce que d'ordinaire elle survient au temps où les hommes y pensent le moins. C'est pour cela qu'on dit communément que la mort vient en larron (*Luc.* 12; 1 *Thess.* 5; 2 *Pet.* 3), parce qu'elle arrive lorsque les hommes dorment le plus profondément et avec le plus de sécurité. La maladie violente qui terminera vos jours est comme l'annonce de la mort : les douleurs, les ennuis, les chagrins, et les nuits longues et importunes qui vous accablent en cet état, sont les voies et les dispositions qui y conduisent. Comme nous voyons qu'avant d'entrer par force dans une place, il faut d'abord faire jouer une rude batterie, pour ébranler et abattre les murailles, ainsi une violente maladie précède ordinairement la mort; elle bat avec tant de furie et si peu de relâche les forces naturelles et les principales parties de notre corps, que l'ame ne pouvant plus résister, est contrainte de se rendre.

Lorsque la maladie fait des progrès, et que le médecin ou elle-même nous détrompe, en nous ôtant l'espérance d'une plus longue vie, quelles sont les inquiétudes et les peines dont nous sommes attaqués! Alors se présentent à nous la sortie de cette vie, et l'abandon de tout ce que nous y avons d'aimable : la femme, les enfans, les amis, les parens, les richesses, les honneurs, les charges et les offices; tout cela nous quitte avec la vie. A toutes ces douleurs il faut ajouter les derniers accidens qui surviennent aux ap-

proches de la mort, beaucoup plus fâcheux que les premiers. Les pieds sont glacés, les narines se rétrécissent, la langue bégaye et ne peut plus faire son office ; et enfin, dans l'empressement du départ, tous les sens et tous les membres se mettent en confusion. Ainsi l'homme paye, au sortir de sa vie, les souffrances qu'il a causées aux autres en y entrant ; et il endure en partant les maux qu'il fit sentir à sa mère au moment de sa naissance.

Après les accès de ces violentes douleurs, l'agonie de la mort représente à notre esprit la vie qui s'échappe, l'horreur de la sépulture, l'état misérable du corps près de devenir la nourriture des vers ; et, ce qui est plus effroyable que tout le reste, la déplorable condition de la pauvre ame, qui se trouvant encore dans le corps, ne sait pas où elle sera dans deux heures : il lui semble déjà qu'elle est devant le tribunal de la justice de Dieu, et que tous ses péchés l'accusent. Alors vous apercevrez, malheureux, combien grands étaient les maux que vous commettiez avec tant de facilité ; vous maudirez mille fois le jour auquel vous avez péché, et les plaisirs qui vous ont séduit. Vous ne pourrez, en ce triste état, assez déplorer votre folie aveugle ; voyant que pour des satisfactions si légères, vous vous êtes exposé au danger de souffrir les peines rigoureuses que vous commencerez dès lors à ressentir : car, comme les plaisirs sont déjà passés, et que le jugement commence à paraître, la vanité de ce monde qui disparaît, ne semble plus rien ; et la réalité de celui qui s'avance, et qui se rend très-présent en cet instant, paraît alors clairement ce qu'elle est

Ainsi, pour des choses vaines et de néant, vous vous trouvez en état de perdre tout le bien que vous pouviez espérer ; et de quelque côté que vous tourniez les yeux, vous êtes environné de sujets de peines et de douleurs. Il ne vous reste plus de temps ni de vie pour faire pénitence ; le cours de vos années est déjà fini ; ni les amis, ni les idoles que vous adoriez, ne peuvent vous secourir ; au contraire, ce que vous avez le plus aimé vous causera le plus de tourment. Dites-moi, je vous prie, en cette extrémité que penserez-vous ? où irez-vous ? que ferez-vous ? à qui aurez-vous recours ? Retourner en arrière, cela ne se peut ; passer outre, vous ne pouvez le supporter ; demeurer en l'état où vous êtes, cela ne vous est pas permis. Que ferez-vous donc ?

Dieu a dit par son prophète (*Amos*. 8, v. 9) : « Le soleil se couchera pour les méchans en plein » midi, et je ferai qu'ils ne verront pas la terre en » plein jour : je convertirai leur joie en pleurs, et » leurs derniers jours en des jours d'amertume. » Qu'y a-t-il de plus redoutable que ces paroles ? Le soleil se couchera en plein midi, parce qu'alors les méchans auront devant les yeux la multitude de leurs péchés, qui leur feront voir que la justice de Dieu commence à arrêter le cours de leur vie. Ils concevront la plupart des craintes si désespérées, qu'il leur semblera qu'ils sont tout-à-fait abandonnés de la miséricorde de Dieu. Ainsi, encore au milieu du jour, c'est-à-dire, dans les termes de la vie, et dans le temps de mériter ou de démériter, il leur semblera qu'il n'y a plus pour eux ni mérite ni démérite, et que toutes les voies du pardon leur sont déjà fermées.

La passion de la crainte est bien puissante ; elle a le pouvoir d'augmenter les choses qui sont petites, et de rendre présentes celles qui sont les plus éloignées : et si quelquefois une crainte légère a tant de force, que fera alors la crainte d'un juste et véritable péril ? Ils se voient ayant encore un peu de vie, parmi leurs amis, et néanmoins il leur semble qu'ils commencent à ressentir déjà la peine des damnés ; il leur semble qu'ils sont vivans et morts ; et s'affligeant de perdre les biens présens qu'ils abandonnent, ils commencent à souffrir les tourmens à venir qu'ils appréhendent ; ils estiment heureux ceux qui demeurent au monde, et l'envie qu'ils leur portent est un accroissement de leur propre douleur.

Ce sera donc alors que le soleil se couchera véritablement pour eux en plein midi ; ce sera alors qu'il leur semblera, de quelque côté qu'ils tournent la vue, que les chemins pour aller au Ciel leur sont fermés, et qu'ils ne découvriront pas un seul rayon de lumière. S'ils regardent la miséricorde de Dieu, ils s'en croient indignes ; s'ils regardent sa justice, elle paraît s'appesantir déjà sur leur tête, et leur jour semble fini, et celui de Dieu commence à paraître. S'ils se représentent leur vie passée, elle s'élève tout entière contre eux pour les accuser ; s'ils considèrent le temps présent, ils se voient mourans, et près de paraître devant leur juge qui les attend pour prononcer leur condamnation. Parmi de si étranges objets de crainte, que feront-ils ? où pourront-ils aller ?

Le Prophète dit quelque chose de plus : *La lumière sera pour eux convertie en ténèbres en plein jour.* Que veut dire cela, sinon que les choses qui

leur ont autrefois donné le plus de joie, leur causeront alors le plus de douleur? La vue de ses enfans, de ses amis, de sa maison, de ses biens, et de tout ce qu'il aime, est un objet très-agréable à celui qui jouit de la vie; mais cette lumière se convertira alors en ténèbres, parce que toutes ces choses donneront au mourant plus d'affliction, et seront les plus cruels bourreaux de ceux qui s'y sont uniquement attachés. Plus la présence d'une chose nous donne de joie, plus sa privation nous cause de tourment: aussi voyons-nous que l'on écarte les enfans du lit de leur père mourant; que la femme affligée s'éloigne de son mari, afin de ne pas se causer mutuellement les plus cruelles douleurs; ce départ pour un si long voyage et pour un si long temps, rendant toutes les civilités superflues, celui qui s'en va ne se met guère en peine de prendre congé de ses amis. Si vous vous êtes jamais vu en cet état, vous reconnaîtrez bien que je ne dis rien qui ne soit véritable. Mais si vous ne l'avez pas encore éprouvé, croyez-en ceux qui y ont passé; «puisque, comme dit le Sage (*Eccl.* 43. » *v.* 26), il appartient à ceux qui ont voyagé sur la » mer, d'en raconter les périls.»

Si les accidens qui précèdent la mort sont si effroyables, quels seront ceux qui la suivent! Le malade n'a pas sitôt fermé les yeux, qu'il lui faut rendre son compte devant le tribunal de Dieu, exact et redoutable vengeur des offenses que l'on a commises contre lui. Pour vous éclaircir de ces importantes vérités, il ne faut pas vous adresser aux hommes du monde, qui habitant dans l'Egypte, c'est-à-dire, vivant dans les ténèbres d'une ignorance très-profonde, vivent

aussi dans des erreurs et des aveuglemens incroyables ; mais allez aux saints qui habitent dans la terre de Jessen, ils y sont sans cesse éclairés des lumières de la vérité. Ils vous apprendront, non-seulement par leurs paroles, mais beaucoup mieux par leurs actions, combien redoutable est ce jugement.

La sainteté de David a été grande ; et néanmoins il était tellement pénétré de la juste appréhension du compte qu'il avait à rendre, qu'il ne cessait de prier Dieu (*Psal.* 142, *v.* 2) : « Qu'il n'entrât point en ju-
» gement avec son serviteur, parce qu'il n'y avait
» personne entre les vivans qui se pût justifier devant
» sa face. »

Arsène était aussi un grand saint ; il avait passé plusieurs années au désert, dans une vie très-innocente et très-austère : néanmoins, se voyant sur le point de mourir, il fut tellement saisi de la terreur de ce jugement, que ses disciples, qui étaient assemblés autour de lui, s'apercevant de sa crainte, ne purent s'empêcher de lui dire : *Eh quoi, mon père, vous craignez maintenant !* A quoi le saint homme répondit : *Mes enfans, la crainte en laquelle vous me voyez n'est pas nouvelle ; je l'ai toujours eue durant le cours de ma vie.*

On rapporte encore de saint Agathon, que se trouvant, en ce même passage, plein des mêmes frayeurs, on lui demanda quel sujet il pouvait avoir de craindre, ayant passé sa vie avec tant d'innocence, il répondit : *Parce que les jugemens de Dieu sont bien différens de ceux des hommes.*

Saint Jean Climaque raconte un autre exemple d'un saint religieux ; et parce que la chose est fort

remarquable, je rapporterai ici les propres expressions de ce saint homme (*Grad.* 7. *Num.* 51): « Un » religieux, dit-il, nommé Etienne, demeurant en » ce lieu, désira fort se retirer, pour mener une vie » tranquille et solitaire. Après s'être exercé durant » un long temps en l'austérité de la vie monastique, » et avoir acquis le don des larmes, celui des jeû- » nes, et plusieurs autres grands priviléges de sain- » teté, il fit bâtir une petite cellule au pied de la mê- » me montagne où Elie le prophète eut jadis sa vision » sacrée. Ce Père, d'une vie si austère et si religieu- » se, aspirant à une plus grande rigueur de péniten- » ce, passa de ce lieu en un autre, nommé Sidey, » où étaient des religieux anachorètes. Après avoir » vécu avec beaucoup d'austérité dans cet ermitage, » éloigné de soixante-dix milles de toute sorte de con- » solations et de conversations humaines, étant déjà » fort vieux, il retourna dans sa première cellule, au » pied du mont sacré, où il avait laissé deux fort » bons religieux de la Palestine, qui avaient eu soin » de conserver son petit logement en son absence. » Au bout de quelques jours, il tomba dans la mala- » die dont il mourut. La veille de sa mort, se trou- » vant dans un transport d'esprit, et ayant néanmoins » les yeux ouverts, il regardait à droite et à gauche » de son lit; et comme s'il eût vu des personnes qui » lui fissent rendre compte de ses actions, il répon- » dait si haut, que tous ceux qui étaient présens le » pouvaient entendre : *Il est vrai, vous avez rai-* » *son, j'en demeure d'accord; mais j'ai jeûné* » *pour cela tant d'années.* Puis il disait ensuite : *Non,* » *cela est faux, je ne l'ai point fait;* et ensuite :

» *Vous dites vrai, je le confesse; mais j'ai
» pleuré et servi mon prochain tant d'années
» pour cela.* Puis il disait : *Je le confesse, et n'ai
» point d'excuse à alléguer; mais j'espère en la
» miséricorde de Dieu.* C'était, à ce que rapportè-
» rent depuis ceux qui y furent présens, un horrible
» et épouvantable spectacle, d'entendre cet invisible
» et rigoureux jugement. Malheureux et misérable que
» je suis! que deviendrai-je, puisque ce grand ami
» de la retraite et de la solitude n'avait rien à répon-
» dre aux accusations de quelques péchés qu'il avait
» commis, bien qu'il eût passé quarante ans dans la
» vie monastique, et qu'il y eût acquis la grâce et
» le don des larmes? Je puis ajouter encore, pour une
» plus grande marque de la sainteté et de l'innocen-
» ce de ce bon religieux, ce que quelques-uns m'ont
» assuré, que dans son ermitage il donnait à manger
» de sa main à un léopard : et toutefois, quand, au
» sortir de cette vie, on lui a demandé compte de ses
» actions, il nous a laissés dans l'incertitude de son
» salut! » Toutes ces paroles sont de saint Jean Climaque; elles nous font assez connaître quelle doit être, au sortir de cette vie, la crainte de ceux qui l'ont négligemment passée, puisque de grands saints en cet état se sont trouvés dans de telles extrémités.

Si vous me demandez quel peut être le sujet qui, dans ce passage, a donné tant de crainte à des ames si relevées en sainteté, saint Grégoire répondra pour moi; au quatrième livre de ses Morales, il dit (*cap.* 16, 17 *et* 18) : « Que les saints, considérant avec at-
» tention combien est équitable le juge devant lequel
» ils rendent compte de leurs actions, se proposent

» tous les jours devant les yeux le dernier moment » de leur vie ; qu'ils examinent avec soin ce qu'ils » pourront répondre devant leur juge sur chaque chef » de ses demandes : s'ils se trouvent exempts de tou- » tes les mauvaises œuvres qu'ils pouvaient commet- » tre, ils craignent de n'avoir pas évité les mauvai- » ses pensées qui naissent à tous momens dans le » cœur de l'homme : car, s'il est facile de surmonter » les tentations qui portent aux actions mauvaises, » il n'est pas si aisé de se défendre de la guerre con- » tinuelle des mauvaises pensées ; et quoiqu'en tout » temps ils craignent les secrets jugemens de ce juste » juge, ils les redoutent principalement lorsqu'ils sont » plus proches du moment où il faut payer la dette » de la nature, et qu'ils se sentent près de paraître » devant leur souverain maître.

» Mais cette crainte croît beaucoup plus lorsque » l'âme va se séparer du corps. C'est en ce temps que » s'évanouissent les vaines pensées, que les fantaisies » de l'imagination se dissipent, et que rien du siècle » ne se représente à l'esprit de celui qui n'est pres- » que plus du siècle : de sorte que ceux qui meu- » rent ne pensent plus qu'à eux et à Dieu, qui leur » est présent ; et tout le reste, comme une chose su- » perflue, n'a plus de part en leur imagination. Si » en cet état ils se souviennent de n'avoir jamais » omis de faire le bien qu'ils connaissaient, ils crai- » gnent de n'avoir peut-être pas fait celui qu'ils ne » connaissaient pas, parce qu'ils ne peuvent ni se ju- » ger, ni se connaître parfaitement ; et c'est pour » cela qu'au départ ils sont si fort combattus de ces » grandes et secrètes frayeurs, parce qu'ils sont assu-

» rés que bientôt ils trouveront ce qu'ils ne pourront » jamais changer. » Ces paroles nous prouvent qu'il y a plus à craindre dans ce jugement et à cette dernière heure, que les hommes du monde ne se l'imaginent.

Si ce jugement est si rigoureux, et si les saints l'ont tant appréhendé, et avec tant de raison, que feront ceux qui ont employé en vanités la plus grande partie de leur vie, qui ont méprisé Dieu tant de fois, qui ont vécu dans un si grand oubli de leur salut, et qui ont apporté si peu de soin à se préparer à cette dernière heure? Si le juste craint, que doit faire le pécheur? Que fera le roseau du désert, si le cèdre du Liban tremble de la sorte? et enfin, comme dit saint Pierre (1 *Pet.* 4. v. 18), « Si le juste à peine est » sauvé, que deviendra le pécheur? »

Quelles seront vos pensées en cette dernière heure, lorsqu'après être sorti de cette vie, seul, pauvre, nu, sans autre assistance que celle de vos bonnes œuvres, et sans autre compagnie que celle de votre propre conscience, vous comparaîtrez devant un tribunal si rigoureux, où il ne s'agit pas d'une vie temporelle, mais d'une vie et d'une mort éternelle? Si dans le compte que vous rendrez de vos actions vous demeurez redevable, quel sera alors votre repentir! De quelle confusion serez-vous remplis! L'étonnement des princes de Juda fut sans doute très-grand, lorsqu'ils virent l'épée victorieuse de Sesach, roi d'Egypte, voler par toutes les places de Jérusalem; ils connurent la grandeur de leur faute passée par le châtiment présent: mais qu'est-ce que tout cela en comparaison du trouble des méchans à l'heure de la

mort ? Que feront-ils ? où iront-ils ? Comment se défendront-ils ? les larmes seront inutiles, les repentirs ne serviront de rien, les prières ne seront plus écoutées, les promesses de mieux faire à l'avenir ne seront plus reçues ; il n'y aura plus de temps pour la pénitence ; les richesses, la noblesse ou la faveur du monde auront encore moins de crédit, parce que, comme dit le Sage (*Prov.* 11. v. 4), « Les richesses » ne sont d'aucun usage au jour de la vengeance ; » mais la justice seule délivrera de la mort. »

Que fera donc l'ame malheureuse, se voyant dans de telles extrémités ? Elle dira sans doute avec le Prophète (*Psal.* 114, v. 3) : « Les douleurs de la mort » m'ont assiégée, et les maux qui mènent aux enfers » m'ont remplie de tristesse et de frayeurs. » O misérable pécheur ! en quel état m'ont réduit mes crimes ! combien soudainement m'a surpris cette heure malheureuse ! Comment est-elle survenue lorsque j'y pensais le moins ? De quoi me servent maintenant tous mes honneurs et toutes mes dignités passées, tous mes amis et mes serviteurs, toutes les richesses et les biens que j'ai possédés, puisqu'il faut que je me contente de sept pieds de terre, et d'un drap où je suis enseveli ? Pour comble de malheur, les richesses que j'ai amassées avec tant de soins et d'injustices, demeurent ici-bas pour être dissipées par d'autres ; et les péchés que j'ai commis en les acquérant injustement me suivent en l'autre monde, pour m'y faire souffrir des peines éternelles.

Que me servent à cette heure tous mes plaisirs et tous mes contentemens passés, puisque désormais ils sont tous finis ? le calice des plaisirs est épuisé ; il ne

reste que la lie, c'est-à-dire, les scrupules et les remords de ma conscience, qui remplissent aujourd'hui mon cœur d'amertume, et qui le tourmenteront éternellement. Pourquoi ne me suis-je pas plus tôt préparé à cette dernière heure? Combien de fois ai-je été averti du mal que je souffre, sans prêter l'oreille! Pourquoi ai-je eu en horreur la correction? Pourquoi n'ai-je pas voulu obéir à mes maîtres, et suivre les préceptes de ceux qui m'enseignaient mon bien? J'ai vécu au milieu de l'Eglise et à la face du peuple, dans toute sorte de péchés.

Voilà quels seront les chagrins et les peines des méchans; voilà les pensées dont ils seront tourmentés à leur dernière heure. Or, mon frère, afin que vous ne tombiez pas dans cette extrémité, je vous conjure de recueillir, de tout ce que j'ai dit, trois points seulement, pour les garder à jamais en votre mémoire. Le premier est la considération des peines que vous ressentirez à l'heure de votre mort, pour toutes les offenses que vous aurez commises contre Dieu durant votre vie; le second est de penser souvent de quelle manière vous voudriez alors avoir servi le Seigneur pour le trouver favorable; et le troisième est de vous demander quelle pénitence vous voudriez venir faire dans le monde, si en ce moment redoutable vous pouviez obtenir la grâce d'y retourner. Si vous êtes fidèle à méditer quelquefois ces trois points, vous commencerez dès cette heure à vivre de la même façon que vous voudriez alors avoir vécu.

CHAPITRE VIII.

Huitième raison par laquelle l'homme est obligé de tendre à la vertu ; savoir, le jugement final, la seconde des quatre dernières fins.

Après la mort suit le jugement particulier de chacun, et après celui-là viendra le jugement général de tous les hommes ensemble, lorsque s'accomplira ce que dit l'Apôtre (2 *Cor.* 5, *v.* 10) : « Il faut que » nous soyons tous présentés devant le tribunal de Jé- » sus-Christ, afin que chacun rende compte du bien » et du mal qu'il a fait en son corps. » Mais parce que nous avons traité en un autre lieu des signes épouvantables qui doivent précéder ce grand jugement, nous ne parlerons maintenant que du compte exact et rigoureux qui nous y sera demandé, et de ce qui doit arriver ensuite, afin que l'homme connaisse par là combien il est obligé de se rendre vertueux.

Cette recherche exacte que Dieu fera de nos actions, est si redoutable, qu'une des choses dont le saint homme Job s'étonnait le plus, était de voir que l'homme étant une créature si fragile, un si grand Dieu pouvait néanmoins exercer une telle rigueur envers lui, et qu'il n'y avait ni paroles, ni pensées, ni mouvemens qu'il n'écrivît dans le livre de sa justice, pour en demander un compte très-particulier. Après s'être étendu fort amplement sur cette matière, il poursuit (*Job.* 13, *v.* 24) : « Pourquoi, Seigneur, » me cachez-vous votre face, et me traitez-vous com- » me votre ennemi ? Voulez-vous faire paraître votre

» puissance sur une feuille qui se meut à tout vent,
» et poursuivre une paille desséchée ? Vous avez écrit
» les peines que vous réservez à mes péchés, et vous
» voulez me perdre et m'anéantir à cause des erreurs
» de ma jeunesse ! Vous avez enchaîné mes pieds ;
» vous avez observé attentivement tous les sentiers de
» ma vie, et vous avez considéré la trace de mes pas,
» quoique je ne sois que comme la pourriture qui se
» consume, et comme un vêtement que les vers dé-
» vorent. »

« L'homme né de la femme, n'a que peu de temps
» à vivre, et néanmoins il est rempli de beaucoup de
» misères : il paraît comme une fleur qui se flétrit en
» un instant ; il fuit comme l'ombre, et jamais il ne
» demeure dans un même état : et quoiqu'il soit si
» peu de chose, vous n'estimez pas indigne de votre
» grandeur d'arrêter sur lui vos yeux, et d'entrer
» avec lui en jugement ! Quel autre que vous seul,
» mon Dieu, peut purifier une créature conçue dans
» le péché ? » Surpris et étonné de la sévérité que la justice divine exerce contre une misérable et faible créature, si portée à toutes sortes de vices et de péchés, Job proférait ces redoutables paroles. Si Dieu usait de cette rigueur envers les anges, ces intelligences si pures, cela semblerait moins étrange ; mais qu'il l'exerce contre les hommes, dont les mauvaises inclinations sont sans nombre, et qu'avec cela sa justice demande un compte si exact de toute notre vie, qu'elle ne laisse pas une parole oisive, ni un moment mal employé sans l'examiner ; n'est-ce pas une chose qui doit surpasser toute l'admiration dont nos esprits sont capables ? Qui ne sera point étonné après

cela de ces paroles du Sauveur (*Math.* 12, *v.* 36) : « Je vous dis en vérité qu'au jour du jugement les » hommes rendront compte de toutes les paroles oi- » seuses qu'ils auront proférées. »

Si nous devons rendre raison de ces paroles, qui n'offensent personne, que sera-ce des paroles déshonnêtes, des pensées impudiques, des mains sanglantes, des yeux adultères ? Que sera-ce enfin de tout le temps de la vie employé en de mauvaises actions ? Après cette menace de l'Evangile peut-on dire quelque chose de la sévérité de ce jugement, qui ne soit infiniment au-dessous de la réalité ? Quel sera l'effroi de l'homme, lorsque devant un sénat si redoutable il se verra accusé d'une parole dite autrefois sans dessein ! Qui ne serait surpris d'une si nouvelle accusation ? Qui aurait osé dire cela, si Dieu même ne l'avait dit ? O sublimité de la religion chrétienne, combien est grande la pureté que vous enseignez ! mais combien est exact le compte que vous demandez, et combien est rigoureux le jugement avec lequel vous l'examinerez !

Si l'étonnement des hommes doit être si grand au temps du jugement, quelles doivent être alors la honte et la confusion des pécheurs ? Toutes les iniquités si soigneusement cachées dans le secret de leurs maisons, toutes les actions honteuses commises depuis le jour de leur naissance, et tout ce qu'il y aura eu de mauvais dans le plus profond repli de leurs cœurs, sera là exposé en public et aux yeux de tout l'univers. Qui peut se confier assez en la bonté et en la pureté de sa conscience, pour ne pas commencer dès cette heure à changer de couleur, et à craindre cette con-

fusion ? Le seul motif d'une mauvaise honte empêche souvent les hommes de découvrir à leur confesseur, sous le sceau inviolable de la confession, le secret de leurs péchés, et cette seule considération en a retenu plusieurs, qui ont mieux aimé que leur ame demeurât chargée du fardeau de leurs fautes, que de s'exposer à la honte de les dire : que doit faire à plus forte raison la honte dont on sera couvert devant Dieu, devant tous les siècles présens, passés et à venir ! Elle sera si grande, dit le Prophète, que les méchans diront (*Os.* 10, *v.* 8) « aux montagnes : couvrez-nous ; » et aux collines : tombez sur nous. »

Mais que sera-ce d'entendre l'éclat foudroyant de cette dernière sentence (*Math.* 25, *v.* 41) : « Allez, » maudits, au feu éternel qui est préparé pour Satan » et pour ses anges ! » Quel sera le sentiment des damnés au bruit de ces épouvantables paroles de Dieu ! « Si à peine, dit Job (*Job.* 26, *v.* 14), nous » pouvons écouter la moindre de ses paroles, qui est » celui qui pourra supporter le tonnerre épouvanta- » ble de sa majesté ? » Cette parole sera si terrible, et aura tant de force, qu'elle ouvrira la terre en un moment, pour enfoncer dans les abîmes (*Job.* 21. v. 12) « ceux qui, comme dit le même Job, faisaient » résonner ici les instrumens de musique, se réjouis- » sant dans la douceur et dans la mélodie de leurs sons. » Saint Jean décrit cette chute dans son Apocalypse, par ces paroles (*Apoc. c.* 18. v. 21) : « J'ai vu un » ange qui descendait du Ciel avec une grande puis- » sance, et qui était environné de tant de lumière, » qu'il donnait de la splendeur à toute la terre. Il » criait à haute voix : Elle est tombée, elle est tom-

bée

» bée cette superbe Babylone ; elle est devenue la
» demeure des démons , la prison de tous les esprits
» immondes, et de tous les oiseaux impurs et abo-
» minables. » Le saint évangéliste ajoute incontinent, que cet ange prit une pierre grosse comme une meule de moulin , et que la laissant tomber d'en haut dans la mer il dit (*Ibid.* v. 21) : « C'est avec cette même
» impétuosité que la superbe Babylone sera précipi-
» tée dans l'abîme, et elle ne reparaîtra plus. » C'est ainsi que les méchans, marqués par Babylone, seront précipités en ces prisons de confusion et de ténèbres.

Quelle langue pourra expliquer la grandenr des peines qu'ils souffriront en ce lieu ? Leurs corps y brûleront dans de vives flammes qui ne s'éteindront jamais; leurs ames y seront rongées et déchirées par ce ver de la conscience , qui ne se lassera jamais de les dévorer. C'est là que ne cesseront jamais ces larmes et ces grincemens de dents, dont nous sommes si souvent menacés dans l'Ecriture; c'est là que les malheureux , poussés d'un furieux désespoir, tourneront leur rage contre Dieu et contre eux-mêmes , dévorant leur propre chair de leur bouche, déchirant leurs entrailles par leurs soupirs, rompant leurs dents à force de les serrer, mettant en pièces, comme des enragés , leurs propres membres , et blasphémant sans cesse contre le juste qui les a condamnés à ces supplices.

Il n'y en aura aucun qui ne maudisse mille fois le jour et l'heure de sa naissance, et qui ne répète ces tristes paroles de Job, quoique par un sentiment bien différent de celui qui animait ce juste souffrant (*Job*

3, v. 3) : « Que le jour qui me donna naissance pé» risse avec la nuit en laquelle il fut dit : Un homme » a été conçu ! Que ce jour se change en ténèbres ; » que Dieu n'en tienne point compte ; qu'il ne soit » jamais éclairé de la lumière ; qu'il soit obscurci des » ténèbres et des ombres de la mort ; qu'il soit rem» pli d'obscurité et d'amertume ; qu'un tourbillon » ténébreux le couvre pour jamais ; qu'il ne soit mis » au nombre ni des autres jours, ni des mois de l'an» née. Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de » ma mère. Pourquoi le moment de ma naissance » ne fut-il pas celui de mon trépas ? Pourquoi les ge» noux de ma nourrice m'ont-ils reçu, pourquoi ai» je été nourri du lait de ses mamelles ? » Voilà les plaintes que les damnés feront éternellement.

O langues malheureuses, qui ne proférerez plus que des blasphèmes ! O misérables oreilles, qui n'entendrez plus que des plaintes ! Yeux infortunés, qui ne verrez plus que des misères ! Tristes corps, qui, au lieu de rafraîchissement, brûlerez toujours dans les flammes ! En quel état seront alors ces voluptueux qui auront passé toute leur vie en délices ? Combien a été de peu de durée le plaisir qui leur a attiré une si longue suite de misères ! Fous et insensés ! de quoi vous servent maintenant vos divertissemens qui ont passé si vite, puisque désormais vous pleurerez éternellement ? Que sont devenues vos richesses ? Où sont tous vos trésors ? Où sont vos délices et toutes vos joies ? Les sept années de fertilité se sont écoulées, et ont été suivies de sept autres d'une stérilité si grande, qu'elles ont dévoré toute l'abondance passée, sans qu'il en reste aucune trace. Votre gloire est en-

fin périe, et votre félicité a fait naufrage dans l'abîme de vos douleurs. Vous êtes tombés dans une telle indigence, que vous ne pouvez trouver une seule goutte d'eau pour tempérer cette soif enragée qui dévore vos entrailles.

Loin de tirer quelque soulagement de vos douceurs passées, leur souvenir sera une des choses qui vous tourmenteront le plus cruellement, parce qu'alors s'accomplira ce qui est écrit au livre de Job (*Job.* 24. v. 20) : « La douceur des méchans les rongera com-» me des vers. » Ce qui arrivera, comme l'explique saint Grégoire, quand la mémoire de leurs voluptés passées sera changée en l'amertume des douleurs présentes ; quand ils se souviendront du temps qu'ils ont vu, et de celui auquel ils se trouvent, éprouvant, par une malheureuse expérience, que pour des choses qui ont duré si peu, ils souffrent ce qui ne finira jamais. Ce sera alors qu'ils connaîtront clairement les mensonges de l'ennemi ; ce sera alors qu'étant surpris dans ses filets, ils commenceront à dire ces paroles de la Sagesse (*Sap.* 5. *v.* 6) : « Malheureux que nous » sommes ! nous voyons maintenant combien nous » nous sommes écartés du chemin de la vérité. Nous » voyons que la lumière de justice ne nous a pas » éclairés, et que le soleil de l'intelligence ne s'est » pas levé sur nos têtes. Nous nous sommes fatigués » à marcher dans les voies de malice et de perdition ; » nous avons suivi les sentiers rudes et difficiles, sans » jamais pouvoir trouver le chemin du Seigneur, qui » est si aisé et si uni. » Telles seront les plaintes de ces malheureux : mais tout leur sera inutile ; car le temps de tirer quelque fruit de leur pénitence sera passé.

Ces considérations sont de grands motifs pour nous exciter à la vertu. Aussi c'est par là que le grand saint Chrysostôme (*S. Chrys. Hom.* 10, *in* 2 *ad Cor.* 5) nous y exhorte en plusieurs endroits de ses homélies : Afin que vous prépariez de bonne heure votre ame pour être le temple et la demeure de Dieu, souvenez-vous, dit-il, de ce jour terrible auquel nous comparaîtrons devant le trône de Jésus-Christ, pour rendre raison de toutes nos œuvres. Considérez en quel état ce Seigneur viendra juger les vivans et les morts : combien de milliers d'anges l'accompagneront. Représentez-vous que vous entendez déjà le son de cet épouvantable arrêt que Jésus-Christ prononcera pour la dernière fois contre tout le monde : songez qu'après cet arrêt les uns seront précipités dans les ténèbres extérieures ; que l'entrée du Ciel sera fermée à d'autres, quoiqu'ils aient conservé avec beaucoup de travail leur virginité ; que d'autres étant liés ensemble comme des faisceaux de mauvaises herbes, seront jetés dans les flammes, et que d'autres seront abandonnés au ver immortel, aux grincemens de dents, et à des larmes éternelles. Puisque nous ne pouvons douter de ces vérités, que ne nous écrions-nous de bonne heure, avec le prophète (*Jerem.* 9. *v.* 1) : « Qui » donnera de l'eau à ma tête, et des fontaines de lar- » mes à mes yeux, pour pleurer jour et nuit ? » Venez donc, mes chers frères, lorsqu'il est encore temps, et prévenons tous ensemble le juge par la confession de nos fautes, puisqu'il est écrit (*Ps.* 6 ; *S. Chrys.*, *Hom. de Contin.*, *de Virg.*, *et de pœnit.*) : « Qui » est-ce, Seigneur, qui célébrera vos louanges dans » les enfers ? »

Dieu ne nous a donné qu'une ame ; de sorte que si nous la perdons, il ne nous en restera plus pour jouir de la gloire immortelle. Employons donc tous nos soins pour la conserver, puisque c'est elle qui, en la compagnie du corps, doit un jour être sauvée ou condamnée, et qu'elle comparaîtra devant le tribunal de notre grand Dieu. Ne pensez pas vous excuser alors en disant que l'argent vous a éblouis, car le Juge vous répondra : Ne vous avais-je pas avertis de ce danger ? vous ayant dit moi-même (*Matth.* 16. *v.* 26) : « Que sert-il à l'homme d'acquérir la pos- » session de tout le monde, s'il perd son ame ? » Si vous dites : Le diable m'a trompé ; il vous rappellera qu'il ne servit de rien à Eve de dire que le serpent l'avait séduite.

Le prophète Jérémie (*Jerem.* 1) vit une verge veillante, et ensuite une grande chaudière de métal posée sur des brasiers ardens qui la faisaient bouillir, c'est une figure de la conduite de Dieu envers les hommes : il les menace premièrement, mais après il les châtie ; et il ne faut point douter que celui qui ne voudra point se soumettre à la correction de la verge, souffrira la peine de cette chaudière bouillante. Nous voyons dans l'Evangile que personne ne se présente pour secourir ces malheureux condamnés par Jésus-Christ : le frère n'assiste pas son frère (*Ézech.* 14), ni l'ami son ami, ni le fils son père, ni le père son fils. Mais qu'est-il besoin de parler des pécheurs, puisque Noé, Daniel, Job, quelque pieux qu'ils fussent, ne peuvent changer la sentence de ce grand Juge. Personne ose-t-il ouvrir la bouche en faveur de ce misérable chassé des noces (*Matth.* 22) ? Quel-

qu'un se charge-t-il de défendre celui qui, ayant reçu le talent du Seigneur, ne voulut pas le faire profiter (*Matth.* 25)? Les cinq vierges à qui l'entrée du Ciel fut refusée, trouvent-elles un avocat qui plaide leur cause? Jésus-Christ les nomma folles, parce qu'ayant méprisé les plaisirs de la chair et mortifié le feu de la concupiscence, elles se gouvernèrent follement en leur conduite; et qu'ayant observé le grand précepte de la virginité, elles négligèrent le commandement de l'humilité qui semble plus facile, et firent gloire de leur pureté. Ce riche qui n'avait point eu de compassion de Lazare, étant brûlé dans les flammes, ne demande-t-il pas en vain une goutte d'eau, parmi les ardeurs qui le tourmentent (*Luc.* 16)?

Puisque ces vérités sont établies par les principes de notre foi, pourquoi ne nous aiderons-nous pas les uns les autres par les offices d'une charité mutuelle? Pourquoi ne rendrons-nous pas gloire et louange à Dieu, avant que le soleil de justice ne se couche, et que sa lumière ne se cache à nos yeux? Il vaut bien mieux que notre langue se sèche par les jeûnes durant le peu de temps de cette vie, que d'être brûlée dans l'autre par les ardeurs d'une soif que rien ne pourra apaiser. Si nous sommes si délicats que nous ne puissions supporter ici la chaleur d'une petite fièvre, comment pourrons-nous alors souffrir ces éternelles ardeurs? Si une sentence de mort prononcée par un juge de ce monde, nous trouble si fort, quoiqu'elle ne nous prive que de quelques années d'une vie incertaine, comment ne redouterons-nous point la sentence de ce Juge qui nous peut ôter la vie éternelle?

Nous sommes étonnés de voir exercer quelquefois des jugemens rigoureux contre les criminels, lorsque les bourreaux les enlèvent de force, qu'ils les fouettent, les écorchent, les démembrent, les mettent en pièces, ou les font brûler. Mais qu'est-ce que cela, sinon un songe ou une ombre, en comparaison des tourmens de l'autre vie ? Tous ces maux finissent par la mort, au lieu que dans l'enfer le ver de la conscience ne meurt jamais, la vie ne prend jamais de fin, le bourreau ne se lasse pas, le feu ne s'éteint point ; de sorte que tout ce que l'on peut comparer à ce mal, soit le feu, soit le fer, soit les bêtes, ou quelque autre sorte de tourment, n'est qu'une ombre ou un mensonge.

Que feront donc les malheureux qui, étant privés de tant de biens, se verront condamnés à souffrir de si grands maux ? Que diront-ils ? comment s'accuseront-ils eux-mêmes ? quels seront leurs gémissemens et leurs soupirs ? Ils seront horribles, mais ils seront inutiles. Les mariniers ne servent plus de rien après la perte du vaisseau, ni les médecins après la mort du malade. Ce sera alors que les impies commenceront à se ressouvenir de leurs fautes, et à dire : Il fallait nous conduire autrement, et nous devions éviter notre malheur. Hélas ! combien de fois en avons-nous été avertis, et nous avons toujours résisté ! Alors les Juifs connaîtront celui qui est venu au nom du Seigneur ; mais cette connaissance ne leur servira de rien, parce qu'ils l'auront rejeté dans le temps qui leur avait été donné. Et nous autres misérables, que pourrons-nous alléguer pour notre défense, ayant le ciel et la terre, le soleil et la lune, la nuit et le jour,

et tout le monde ensemble, pour témoins des maux que nous avons commis? Mais quand toutes les créatures demeureraient muettes, n'aurons-nous pas notre propre conscience, qui s'élevera contre nous pour nous accuser? Toutes ces paroles sont presque de saint Chrysostôme; et elles nous peuvent aisément faire juger combien les hommes doivent avoir vivement empreinte dans leurs ames la terreur de ce jour redoutable, s'ils se sont écartés de la vertu. Saint Ambroise était pénétré de cette crainte; quoiqu'il fût très-sévère observateur de toutes ses œuvres, écrivant sur saint Luc, il dit ces mots (*Sanct. Ambr. in cap. 3 Lucæ, lib. 2*): « Malheur à moi, Seigneur, » si je ne pleure mes péchés! Malheur à moi, si je ne » me lève à minuit pour louer votre saint nom! Mal- » heur à moi, si je trompe mon prochain, si je parle » contre la vérité; parce que la cognée est déjà à la » racine de l'arbre: c'est pourquoi, que celui qui est » en état de grâce s'efforce de produire des fruits de » justice, et celui qui est en péché, d'en produire de » pénitence: car le Seigneur est proche; il vient » pour recueillir le fruit, pour donner la vie à ceux » qui travaillent fidèlement et utilement, et la mort » à ceux qui sont négligens et inutiles. »

CHAPITRE IX.

Neuvième raison par laquelle nous sommes obligés à la vertu, savoir, la troisième de nos dernières fins, le Paradis.

Il n'est pas une des considérations que nous avons présentées, qui ne dût seule être assez forte pour nous porter à la vertu ; mais la révolte du cœur de l'homme est si grande, que toutes ensemble ne sont pas capables de le vaincre. C'est pourquoi j'ajouterai encore ici un autre motif, non moins puissant que les précédens : ce sera la joie et la grandeur de la récompense qui est promise à la bonne vie dans la possession de la gloire du Paradis, où nous avons deux choses remarquables à considérer : l'une est la beauté du lieu, qui est le Ciel, et l'autre la beauté du roi qui y fait sa résidence avec tous ses élus.

Pour ce qui regarde la beauté du lieu, quoiqu'il n'y ait point de langue qui la puisse expliquer, nous ne laisserons pas d'essayer par nos conjectures de découvrir, comme de loin, quelque partie de ce qui en est. Le premier motif qui peut nous donner quelque idée de la magnificence du Ciel, est la fin pour laquelle cet excellent ouvrage a été créé ; car c'est une des raisons qui fait voir d'ordinaire plus clairement le prix des choses. Cette fin est la manifestation de la gloire de Dieu ; quoique toute créature n'ait été tirée du néant que pour ce motif, comme le dit Salomon (*Prov.* 16), il est certain néanmoins que c'est dans le Ciel

que Dieu fait principalement reluire sa grandeur et la magnificence de sa gloire. Assuérus (*Esther*. 1), qui régna autrefois sur cent vingt-sept provinces, prépara un festin solennel durant l'espace de cent quatre-vingts jours dans la ville de Suze, avec toute la somptuosité qui se pouvait imaginer, pour faire paraître aux yeux de ses Etats la grandeur de sa puissance et de ses richesses ; c'est ainsi que le Roi des rois a voulu faire un festin solennel, non pas durant cent quatre-vingts jours seulement, mais pour toute l'éternité, afin de manifester l'immensité de ses richesses. C'est de ce festin que parle Isaïe lorsqu'il dit (*Is*. 25, *v*. 6.) : « Le Seigneur fera sur cette montagne un ban-» quet à tous les peuples, qui sera de vins et de vian-» des délicates, » c'est-à-dire, de choses très-délicieuses. Si Dieu a préparé ce banquet afin que la grandeur de sa gloire fût reconnue, il faut croire nécessairement, que puisque cette gloire est si relevée, la magnificence du lieu lui sera proportionnée.

Nous jugerons encore mieux de la beauté de cet heureux séjour, si nous considérons la puissance et les richesses du Seigneur qui l'a choisi pour sa demeure. Sa puissance est si grande, qu'avec une seule parole il a créé de rien tout le monde, qu'il peut détruire encore avec une seule parole ; il pourrait créer encore, non-seulement un monde, mais cent mille mondes, et les anéantir, d'une autre parole ; et, ce qui est plus considérable, c'est qu'il a fait sans peine tout ce qu'il a fait, et qu'avec la même facilité qu'il a créé la moindre fourmi, il a créé le plus grand des séraphins ; parce que cette puissance infinie ne se lasse point dans ses plus grands ouvrages, et ne se

relâche point dans les moindres ; elle peut tout ce qu'elle veut, et elle fait tout ce qui lui plaît, par sa seule volonté. Si la toute-puissance de ce Seigneur, si la gloire de son saint nom, si l'amour qu'il a pour sa gloire sont si grands, quelle doit être la maison qu'il a préparée pour nous manifester ces divines perfections? Qu'est-ce qui peut y manquer? Elle ne sera point demeurée imparfaite par la faiblesse de l'ouvrier. Celui qui l'a élevée est infiniment puissant, infiniment sage, infiniment bon, infiniment riche : quel sera donc l'ouvrage dont les apprêts sont si grands! Quel sera l'ouvrage qui partira de la toute-puissance du Père, de la sagesse du Fils, et de la bonté du Saint-Esprit! où la bonté ordonne tout, la sagesse dispose tout, et où la toute-puissance accomplit tout ce que désire la bonté infinie, et tout ce que la sagesse infinie ordonne, quoique tout ne soit qu'un dans les personnes divines!

Mais Dieu n'a pas seulement préparé ce superbe lieu pour son honneur, mais aussi pour la gloire de ses élus. Considérons, je vous prie, quel est le soin que Dieu prend pour les honorer, et pour accomplir ce qu'il a dit lui-même (1 *Reg.* 2, *v.* 30) : « J'honore ceux qui m'honorent. » Dès cette vie mortelle il a assujetti à leur empire et à leur commandement toutes les choses de ce monde : car quelle autorité fut celle de Josué, quand il commanda au soleil de s'arrêter au milieu de sa course! Ne semblait-il pas qu'il eût entre les mains les rênes de tout le monde, pour retenir ainsi cet astre (*Josué*, 10, *v.* 14) : « Dieu » se rendant obéissant, comme dit l'Ecriture, à la » voix d'un homme? » Quel était le pouvoir du pro-

phète Isaïe (*Isa.* 38), lorsqu'il proposa au roi Ezéchias de faire avancer le soleil, ou de le faire retourner sur ses pas, l'un et l'autre lui étant également faciles ? Quel était celui du prophète Elie, capable de suspendre les eaux (3 *Reg.* 18) et les nuées du Ciel, autant de temps qu'il lui plut, et de leur commander une autre fois de se fondre en pluie par la puissance de sa parole ?

Ce n'a pas été seulement durant la vie de ces saints que Dieu a voulu leur donner tant de puissance ; il l'a continuée même après leur mort, et l'a conservée à leurs os et à leurs cendres. Les os du prophète Elisée eurent la force de redonner la vie à un mort, que des voleurs jetèrent par hasard dans son sépulcre. Dieu a voulu que toute l'Eglise fît une fête pour les liens et les chaînes de saint Pierre, afin de faire voir combien il estime les corps de ses saints, puisqu'il commande que les chaînes qui les ont seulement touchés dans les prisons, soient si solennellement révérées. Mais quelle proportion peut avoir tout ceci à l'honneur extraordinaire que Dieu fit, non pas à la chaîne de cet apôtre, non pas à ses os, non pas à son corps, mais seulement à son ombre ? Saint Luc écrit dans les Actes (*Act.* 5), qne Dieu lui donna la vertu de guérir tous les malades sur lesquels elle passait. O Dieu infiniment admirable ! O Dieu infiniment bon, et qui sait honorer les bons infiniment ! Il donna à un homme une puissance qu'il ne voulut pas exercer lui-même ; car on n'a jamais vu Jésus-Christ guérir les malades avec son ombre. S'il est vrai que Dieu se plaît tant à honorer ses saints, même dans le temps et dans le lieu qui ne sont pas destinés à leur récom-

pense, mais à leurs travaux, quelle sera la gloire préparée pour les honorer, et pour glorifier Dieu en eux! Celui qui a tant de désir de les exalter, et qui peut et sait si bien faire ce qui est capable de contribuer à leur gloire, ne doit-il pas avoir disposé toutes choses pour ce sujet dans le Ciel?

Considérons encore combien Dieu est libéral à récompenser les services qu'on lui rend. Il commanda à Abraham de lui sacrifier son fils, qui lui était infiniment cher, et comme ce saint patriarche était sur le point d'accomplir cet ordre, le Seigneur l'arrêta et lui dit (*Genes.* 22): « N'étendez pas votre main sur » votre fils, et ne lui faites point de mal: je sais » maintenant que vous craignez Dieu, et qu'à cause » de moi, vous n'avez pas épargné votre fils unique... » Parce que vous avez fait cette chose, j'ai juré par » moi-même que je vous bénirai: et je multiplierai » vos enfans comme les étoiles du ciel et le sable de la » mer.... *Toutes les nations seront bénies en celui* » *qui sortira de votre race*, parce que vous avez » obéi à ma voix. » Ce service n'est-il pas bien payé? En effet, c'est une récompense digne d'un Dieu, parce que Dieu doit paraître Dieu en toutes choses, aussi-bien dans les récompenses que dans les châtimens.

Le prophète David réfléchissant qu'il avait un palais, et que l'arche de Dieu était sous des tentes, se résolut de lui élever un temple. Dès le lendemain, Dieu lui envoya un prophète pour lui dire (2 *Reg.* *c.* 7): « Le Seigneur vous annonce qu'il vous élevera » lui-même une maison, lorsque vos jours seront ac- » complis, et que vous vous endormirez avec vos pè-

» res, j'éleverai votre fils après vous.... et j'affermirai » son règne... Je fonderai son trône à jamais ; je se- » rai son père et il sera mon fils..... et je ne retirerai » pas ma miséricorde de lui. » Il le dit, et il l'accomplit ainsi qu'il l'avait dit, parce que le royaume d'Israël fut gouverné par les princes de la race de David, jusques à la venue de Jésus-Christ, qui y règne et y régnera éternellement. Si nous considérons que le Paradis n'est autre chose que la récompense générale des services de tous les saints, et qu'en même temps nous méditons combien Notre-Seigneur est magnifique en ses dons, à quel point devons-nous conjecturer que montera cette gloire ? C'est un abîme dont la profondeur ne se peut sonder.

Nous en pouvons juger quelque peu en réfléchissant au prix par lequel Dieu a voulu qu'elle fût acquise : étant aussi libéral envers nous, nous ne devons pas croire qu'il ait voulu mettre aux choses un prix au delà de leur valeur. Néanmoins, pour nous donner la gloire après le péché, il ne s'est pas contenté de moins que de la mort et du sang de son Fils unique ; de sorte que par la mort et les afflictions d'un Dieu, la vie et la félicité de Dieu même ont été données à l'homme ; et parce que Jésus-Christ a été mis sur la croix entre deux larrons, nous avons reçu la grâce d'être placés entre les chœurs des anges. Quel doit être ce bien, pour le prix duquel un Dieu a sué du sang, a été fait prisonnier, a été flagella, couvert de crachats, souffleté, et attaché à la croix ? Qu'est-ce que Dieu, si magnifique dans ses dons, préparera pour payer une telle dette ? Celui qui pourrait pénétrer le fond de cet abîme comprendrait bien

mieux par ce moyen les grandeurs de la gloire, que par tous les autres que l'on saurait imaginer.

Ce qui doit encore faire naître en nous l'estime de ce bien, c'est ce que Dieu veut que l'homme fasse pour y parvenir. Il lui ordonne de prendre sa croix ; de s'arracher l'œil droit, s'il le scandalise ; de n'avoir aucune considération pour son père, pour sa mère, ni pour quoi que ce soit au monde, lorsqu'il s'agira de violer quelqu'un de ses commandemens. Lorsque nous aurons accompli fidèlement tout ce qui nous est prescrit, et tout ce qui dépend de nous, il nous dit encore que nous ne devons espérer sa gloire que par une pure grâce, tant sa grandeur surpasse le mérite de nos œuvres ! En effet, il est dit dans saint Jean (*Apoc.* 21. *v.* 6) : « Je suis le commencement » et la fin de toutes choses : je donnerai gratuite- » ment à boire de l'eau qui donne la vie à celui qui » aura soif. »

Quel doit être ce bien, pour l'acquisition duquel Dieu nous demande tant de choses ? et après que nous lui avons tout sacrifié, il dit encore qu'il nous le donne gratuitement ; car nos actions ne sauraient par elles-mêmes mériter une récompense éternelle ; mais lorsqu'elles ont pour principe la grâce de Jésus-Christ, alors le Ciel leur est vraiment dû. Or, si Dieu est si libéral à prodiguer des bienfaits qu'il ne devait pas, s'il a donné indifféremment aux justes et aux injustes, aux bons et aux méchans, les créatures du ciel et de la terre, le monde entier, quels trésors aura-t-il réservés pour ceux envers qui il a contracté une véritable dette ! Celui qui est si libéral à faire des grâces, combien plus le sera-t-il à récom-

penser des services ! Et si sa générosité, lorsqu'il donne, se répand si abondamment, quelle sera sa magnificence quand, en quelque sorte, il fera des restitutions ! Sans doute nous ne saurions exprimer, non pas même concevoir la gloire dont il comblera ses amis, puisqu'il a favorisé même les ingrats de tant de bienfaits.

§. I.

Nous pouvons encore avoir quelque idée de la gloire du Ciel par les expressions dont l'Ecriture se sert pour le désigner; elle l'appelle (*Psal.* 26 *et* 141), *la terre des vivans;* et cela nous doit faire connaître que cette terre dans laquelle nous sommes, est la terre des mourans. S'il est vrai que dans cette terre des morts il y ait tant de belles et excellentes choses, qu'y aura-t-il dans la terre de ceux qui vivent éternellement ? Jetez les yeux vers toutes les parties de ce monde, et considérez-en la magnificence : regardez la grandeur du ciel, la clarté du soleil, de la lune et des étoiles, la beauté de la terre et des arbres, des oiseaux et des autres animaux; considérez combien est agréable cette vaste étendue des champs, l'inégalité des montagnes, la verdure des vallées, la fraîcheur des fontaines, la beauté des rivières, divisées comme des veines dans tout le corps de la terre; considérez encore l'étendue prodigieuse des mers, remplies d'une si grande diversité de merveilles : que dirons-nous des lacs et étangs d'eaux claires et pures ? ne semble-t-il pas que ce soient les yeux de la terre ou les miroirs des cieux ? Et les prairies ne semblent-elles pas un ciel semé d'étoiles en une belle nuit ?

Que dirons-nous des mines d'or et d'argent, et des autres riches métaux ; des rubis, des émeraudes, des diamans, et des pierres précieuses, qui semblent disputer aux astres le prix de la beauté ? de cette variété de couleurs et de peintures des oiseaux, des animaux, des fleurs, et d'une infinité d'autres objets admirables ? Nous avons même joint l'industrie de l'art aux grâces de la nature : ainsi la beauté des choses a reçu un nouvel éclat. De là sont venus ces ouvrages si admirables, éclatans d'or et de pierreries, les beaux dessins et les modèles si accomplis, les jardins si bien plantés, les superbes édifices, les temples et les palais revêtus d'or et de marbre, et une infinité d'autres choses merveilleuses.

Si dans la terre des mourans il y a tant de choses agréables, que doit-il y avoir dans ce lieu si relevé, qui surpasse tous les autres en richesses, en dignité, en beauté, et en toutes sortes de perfections ? Si nous considérons encore que les astres que nous voyons, la lune, le soleil et les étoiles surmontent en clarté, en puissance, en beauté et en durée toutes les choses d'ici-bas, d'une manière si excellente ; que sera-ce de ce qui est exposé dans l'autre monde à des yeux immortels ? A peine pouvons-nous y atteindre par nos conjectures.

Si cette terre d'exil est aussi belle et aussi riche, quelle sera l'étendue et la magnificence de la patrie ! Nous pouvons le conjecturer par la différence qui est entre les habitans de ces deux demeures, parce que l'excellence des édifices doit être proportionnée à la condition de ceux qui y habitent. Considérons donc que ce monde est la terre des mourans, l'autre le

lieu de ceux qui vivent ; que l'un est la demeure des pecheurs, l'autre celle des justes ; l'un est le séjour des hommes, l'autre celui des anges ; l'un est le lieu des pénitens, l'autre celui des justifiés ; l'un est le champ des combattans, l'autre celui des triomphans ; et enfin l'un renferme les amis et les ennemis, et l'autre, les amis et les élus seulement.

Si la différence est si grande entre les habitans de ces deux demeures, quelle sera celle des demeures mêmes que Dieu a créées conformes à la dignité des habitans ! « On a dit de vous des choses vraiment il- » lustres et glorieuses, cité de Dieu (*Psal.* 86. *v*. 3). » Vous êtes très-grande en votre étendue, très-belle en votre structure, très-précieuse en votre matière, très-noble en la compagnie que vous contenez, très-agréable en vos exercices, très-riche en toute sorte de biens, très-libre et très-exempte de toute sorte de maux ; vous êtes très-grande en tout, parce que celui qui vous a faite est très-grand, que la fin à laquelle il vous a destinée est très-haute, et que les citoyens pour qui il vous a créée, sont les plus grands de tous les hommes.

§. II.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici regarde la gloire accidentelle des saints ; mais il y a une autre sorte de gloire infiniment plus relevée, qui est celle qu'on appelle essentielle. Elle consiste en la vision et en la possession de Dieu même ; et c'est d'elle que saint Augustin parle, lorsqu'il dit, « Que le prix de » la vertu sera Dieu même, qui l'a donnée ; on le » verra sans fin, on l'aimera sans dégoût, et on le

» louera sans se lasser. » De sorte que cette récompense est la plus digne qui puisse être ; car ce n'est ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni aucune autre créature, mais Dieu même.

Pour entendre ceci, il faut savoir qu'une des plus grandes merveilles qui soient dans cette divine substance, est, qu'encore qu'elle soit très-simple, elle comprend néanmoins en elle, avec une éminence infinie, les perfections de toutes les créatures; parce que, comme c'est Dieu qui les a faites, et qui les a conduites à leur dernière fin, il faut nécessairement qu'il ait ce qu'il donne aux autres. Il suit de là que tous les bienheureux posséderont et verront en lui toutes choses, chacun néanmoins à proportion de ce qu'il aura de gloire. Car, de même que les créatures sont maintenant comme un miroir dans lequel on peut apercevoir quelque partie des beautés de Dieu; ainsi, Dieu sera alors le miroir dans lequel on verra la beauté des créatures, mais plus parfaitement sans comparaison que si on les voyait en elles-mêmes. Ainsi, Dieu sera le bien universel de tous les saints, leur félicité parfaite, et l'accomplissement de tous leurs désirs. Il sera un miroir à nos yeux, une musique à nos oreilles, la douceur même à notre goût, et un parfum très-agréable à notre odorat. Dans lui, nous verrons la diversité et la beauté des temps et des saisons, la fraîcheur du printemps, la clarté de l'été, l'abondance de l'automne, et le repos de l'hiver: enfin, on trouvera en lui tout ce qui peut contenter les sens de notre corps, et les puissances de notre ame. « C'est en lui, comme dit saint Bernard (*S.* » *Bernard, serm.* 11. *in Cant.*), que nous trou-

» verons la plénitude de la lumière pour nos enten-
» demens, l'abondance de la paix pour nos volontés,
» et la continuation de l'éternité pour notre mémoi-
» re. » C'est en lui que la science de Salomon ne paraîtra qu'ignorance, que la beauté d'Absalon ne sera que laideur, que la force de Samson passera pour faiblesse, la longue vie des premiers hommes pour mortalité, et les richesses de tous les rois de la terre pour pauvreté et indigence.

Pourquoi donc vous arrêtez-vous à chercher des pailles dans l'Egypte, et à boire des eaux troubles dans les bourbiers, au lieu d'aller à cette source de félicité, et à cette fontaine d'eau vive? Pourquoi mendiez-vous par parties ce que vous trouverez recueilli en ce grand tout? Si vous cherchez des plaisirs, élevez votre cœur, et considérez de quels plaisirs doit être accompagné ce bien qui contient tous les plaisirs et tous les biens : si vous vous plaisez en cette vie créée, combien vous plairez-vous davantage en celle qui a tout créé! Si la santé vous contente, combien plus vous contentera celui qui a fait la santé de tous les hommes! Si la connaissance des créatures vous est agréable, combien le sera davantage celle du Créateur!

Si la beauté vous plaît, c'est lui qui par sa beauté obscurcit celle du soleil; si vous demandez la noblesse, il est l'origine et le fondement de toute noblesse; si vous souhaitez une longue vie, il est la vie éternelle; si vous désirez l'abondance, il est le comble de tous les biens; si vous aimez la musique et les belles voix, les anges chantent incessamment en sa présence; si vous recherchez les entretiens et les compagnies, vous vivrez en la maison de Dieu avec tous les

bienheureux qui ne sont qu'un cœur et une ame ; et enfin, si vous souhaitez de vous voir affranchi de toute sorte de peines, c'est là que vous en serez heureusement délivrés.

En l'ancienne loi Dieu commanda à son peuple de célébrer au huitième jour la circoncision : c'était pour nous apprendre qu'au huitième jour, c'est-à-dire, au jour de la résurrection générale, qui viendra après la semaine de cette vie, il circoncira et retranchera toutes les misères de ceux qui pour son amour se seront circoncis eux-mêmes, et qui auront retranché tous leurs désirs sensuels, toutes leurs superfluités et tous leurs défauts. Que peut-on désirer de plus heureux qu'une vie de cette sorte, libre de toute sorte de maux, qui ne sera jamais sujette ni à la crainte de la pauvreté, ni à l'infirmité des maladies ; où il n'y a ni colère ni envie ; où l'on ne connaît plus la servitude de la faim et de la soif, l'ambition des honneurs et des dignités mondaines ; là nulle crainte des démons, nulle appréhension de l'enfer, ni de la mort du corps ou de l'ame, mais une vie toujours contente, accompagnée des douceurs de l'immortalité, sans guerre ni divisions, parce que toutes choses y seront dans une parfaite paix et dans une parfaite concorde ?

Il faut ajouter à tous ces biens, celui de jouir de la compagnie des anges, de la présence de toutes ces sublimes intelligences, de voir ces belles troupes de saints plus brillans que les étoiles du ciel. Les patriarches y paraîtront avec splendeur, par la sainteté de leur obéissance ; les prophètes, par celle de leurs espérances ; les martyrs s'y verront ornés de couron-

nes teintes de leur sang ; et les vierges parées de robes blanches, pour marque de leur pureté. Mais quelle langue pourra parler de ce souverain monarque qui réside au milieu d'eux ? Certainement, si nous avions à souffrir chaque jour de nouveaux tourmens, si nous avions même à supporter durant quelque temps les peines de l'enfer, pour voir le Seigneur dans sa gloire, et jouir de la compagnie bienheureuse de ses élus, tant de douleurs seraient peu de chose pour atteindre au comble de cette félicité.

Quel sera donc le bonheur des yeux qui jouiront de ces objets ! Que sera-ce de voir la beauté de cette superbe cité, la gloire de ces illustres citoyens, la face de ce Créateur, la magnificence de ces édifices, la richesse de ces palais, et la joie commune de cette céleste patrie ? Que sera-ce de voir tous les ordres de ces bienheureux esprits, l'autorité de ce sacré sénat, la majesté de ces vénérables vieillards, que saint Jean vit assis dans des trônes en la présence de Dieu (*Apoc.* 4) ? Que sera-ce d'ouïr ces voix angéliques, ces chantres excellens, et cette musique ineffable ? Quel plaisir d'entendre de leur bouche cet agréable cantique, que le même saint Jean leur ouït prononcer (*Apoc.* 7, *v.* 12) ! « Bénédiction, clarté, sagesse, » action de grâces, honneur, vertu et force à notre » Dieu, dans tous les siècles des siècles. *Amen.* »

Si cette harmonie des voix est si douce à l'oreille, combien le cœur sera plus touché des rapports ineffables d'amour qui uniront les élus entre eux et avec Dieu ! Les habitans du Ciel ne formant tous qu'un cœur et qu'une ame, seront assis à cette table magnifique, au festin de ces noces mystérieuses aux-

quelles Jésus-Christ nous a invités. C'est là que se reposeront les bienheureux, qu'ils jouiront pleinement des biens éternels, qu'ils chanteront, qu'ils loueront, et qu'ils glorifieront à jamais le Dieu qui les a sauvés. Si la foi promet de si grands biens à la vertu, qui sera assez aveugle pour ne se pas résoudre à la suivre, dans l'espérance d'une telle récompense ?

CHAPITRE X.

Dixième raison par laquelle nous sommes excités à la vertu, savoir, la dernière des quatre fins de l'homme, les peines de l'enfer.

La moindre partie de cette grande récompense que nous venons de proposer, devrait être capable d'enflammer nos cœurs à l'amour de la vertu. Mais que sera-ce si, à la grandeur de la gloire destinée aux bons, nous ajoutons la grandeur des peines préparées aux méchans ? Car il n'y a point en ceci de milieu : il ne faut pas que l'impie se console en disant : Si je vis dans le désordre, tout ce qui m'en peut arriver est de ne pas jouir de Dieu : du reste je n'attends ni peine ni gloire. Il n'en sera pas ainsi ; il faut nécessairement se trouver dans l'un de ces deux états si contraires, ou régner avec Dieu éternellement, ou brûler éternellement avec les démons (*Jérem.* 24). Dieu figura cette terrible alternative par ces deux vases qu'il montra au prophète Jérémie devant les portes du temple ; l'un était rempli de figues excellentes, l'autre de figues si mauvaises qu'il était impossible

d'en manger. Image fidèle de deux genres de personnes ; les unes, objet de la miséricorde de Dieu ; les autres, de sa justice. Comme le sort des unes ne peut être plus favorable, celui des autres ne peut être plus malheureux ; car il s'ägit ou de voir Dieu, ce qui est le comble de tous les biens, ou d'être privées éternellement de sa vue, ce qui est le plus grand de tous les maux.

Les hommes qui pèchent si hardiment devraient bien réfléchir sur cette vérité, pour connaître de quel poids ils se chargent volontairement. Ceux qui gagnent leur vie à porter des fardeaux, considèrent ce qu'on leur présente à porter, et le soulèvent un peu pour voir si leurs forces sont proportionnées à sa pesanteur. Et vous qui êtes nourris dans les appas et dans les attraits du monde, vous vous laisserez tellement corrompre, contre la volonté de Dieu, par vos désirs sensuels, que pour d'infâmes plaisirs vous vous obligerez sans réflexion à porter pour jamais le pesant fardeau du péché ! Considérez au moins sa pesanteur, c'est-à-dire, la peine qui y est attachée, pour voir si vous serez capables de la supporter. Pour mieux vous faire connaître la grandeur de cette peine, et la pesanteur de la charge que vous vous imposez lorsque vous péchez, je désire vous proposer quelques réflexions ; et quoiqu'en d'autres lieux j'aie déjà traité le même sujet, je ne dois pas laisser d'en parler encore en cet endroit. Il est vrai aussi que ce sera d'une autre sorte, parce que ce sujet est si vaste, qu'il fournit assez de matière pour tout ce que nous en dirons.

Méditons premièrement sur la grandeur immense de

de Dieu, qui punira le péché. Comme il est Dieu en tout ce qu'il fait, il le paraîtra dans la vengeance qu'il tirera du péché. C'est pour cette raison qu'il a dit par Jérémie (*Jerem.* 5, *v.* 22) : « Vous ne me » craindrez pas, vous ne tremblerez pas devant moi ! » moi qui ai mis le sable pour bornes à la mer ; elle » a entendu mon commandement et elle ne le trans- » gressera jamais ! En vain ses vagues impétueuses » s'élèvent ; elles sont impuissantes, et elles ne pas- » seront pas les limites que je lui ai prescrites. » Comme s'il avait voulu dire plus clairement : N'est-il pas bien juste de craindre celui à qui rien ne résiste ? Admirable en toutes ses œuvres, il ne le sera pas moins en ses châtimens ; et comme il mérite d'être infiniment loué pour les biens qu'il nous a faits, il mérite aussi d'être craint pour les maux qu'il nous peut faire. Aussi Jérémie, quoiqu'innocent et sanctifié dès le ventre de sa mère, proférait ces paroles (*Jerem.* 17, *v.* 7) : « Qui ne frémira devant vous, Roi de toutes » les nations, parce que la gloire est à vous, Sei- » gneur ? » Et en un autre lieu (*Jerem.* 15, *v.* 17) : « J'étais, dit-il, seul et éloigné de la compagnie des » hommes, parce que mon cœur était rempli de la » crainte de vos menaces. » Quoique ce saint Prophète sût que ces menaces ne le regardaient pas, elles étaient néanmoins si redoutables qu'elles le faisaient frémir.

L'Ecriture dit que les colonnes du Ciel tremblent devant la majesté de Dieu, et que toutes les puissances et les principautés frémissent devant sa face. Ce n'est pas qu'elles soient en doute de leur salut ; mais elles sont dans l'admiration de sa majesté infinie. Si

ces purs esprits ne sont pas exempts de crainte, quelle doit être la terreur des coupables et de ceux qui méprisent les commandemens de Dieu, puisque ce sera sur eux qu'il déchargera les foudres épouvantables de sa vengeance ? Voilà sans doute une des causes principales qui doivent exciter en nos ames la crainte du Seigneur. Saint Jean nous l'enseigne admirablement dans son Apocalypse, où il dit, en parlant des châtimens de Dieu (*Apoc.* 18, *v.* 8) : « Un jour toutes » ces plaies tomberont sur Babylone, la mort, les » pleurs, la faim et le feu ; car le Dieu qui la doit ju- » ger est très-fort. » Et parce que l'Apôtre connaissait parfaitement cette force, il dit (*Heb.* 10, *v.* 31), « que c'est une chose horrible de tomber entre les » mains du Dieu vivant. »

C'est pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ disait à ses disciples (*Luc.* 12, *v.* 4) : « Ne craignez point » ceux qui tuent le corps, et après cela ne peuvent » rien de plus. Je veux vous montrer celui que vous » devez craindre : craignez celui qui, après la mort, » peut envoyer l'ame dans les enfers; je vous le dis, c'est » lui que vous devez craindre. » C'est entre les mains de cet Etre tout-puissant que l'Apôtre dit qu'il est horrible de tomber. Il semble que ceux-là savaient fort bien ce que pouvaient ces mains redoutables, qui disaient dans l'Ecclésiastique (*Eccl.* 2, *v.* 22) : « Si nous ne » faisons pénitence, nous tomberons entre les mains » de Dieu, et non en celles des hommes. » Ainsi donc Dieu très-grand en puissance, en autorité et en toutes ses œuvres, le sera de même en sa colère, en sa justice, et dans le châtiment qu'il fera des méchans.

C'est ce que nous voyons en partie dans les puni-

tions épouvantables dont les exemples remplissent presque toute l'Ecriture-Sainte. Combien fut remarquable le châtiment que Dieu exerça contre Datan, Abiron (*Num.* 16), et tous leurs complices, qui furent engloutis tout vifs, et jetés au profond des enfers, pour s'être élevés contre leurs prélats! Qui a jamais ouï des menaces et des malédictions semblables à celles que nous lisons au Deutéronome contre les violateurs de la loi? Entre plusieurs autres, en voici de terribles. Dieu dit (*Deut.* 28. *v.* 20): « Le » Seigneur vous enverra la faim, l'indigence; toutes » vos œuvres seront maudites. A ces maux, le Sei» gneur ajoutera la peste. Il vous frappera de la pau» vreté, de la fièvre, du froid; il vous enverra un » air brûlant et corrompu; il vous poursuivra jus» qu'à ce que vous périssiez. Le ciel sera pour vous » d'airain et la terre de fer. »

Ces châtimens, effroyables sans doute, ne sont qu'une ombre légère et une figure, en comparaison de ceux qui sont réservés en l'autre vie, au temps où la justice divine éclatera contre ceux qui ont méprisé sa miséricorde. Si la seule image est si redoutable, combien plus le sera la vérité! et si maintenant la rigueur de la justice, tellement modérée par la douceur de la miséricorde, nous paraît cependant si terrible, et le vin de la colère, tempéré avec tant d'eau, se trouve néanmoins de si mauvais goût; que sera-ce lorsqu'il nous le faudra boire tout pur, et lorsque les jugemens de Dieu s'exerceront sans miséricorde contre ceux qui n'auront pas voulu user de miséricorde? Toutes ces peines néanmoins, quelque gran-

des qu'elles soient, n'égaleront jamais ce que mérite le péché.

Mais ce n'est pas seulement par la considération de la grandeur de la justice que nous pouvons comprendre la rigueur des châtimens de Dieu; c'est aussi par l'excès de sa miséricorde, dont les méchans se flattent si fort: car, qu'y a-t-il qui puisse donner plus d'étonnement, que de voir un Dieu revêtu d'une chair humaine, et souffrant en son corps tous les tourmens et tous les opprobres qu'il endura, jusqu'à finir ses jours sur un gibet? Quelle plus grande miséricorde que de se réduire jusqu'à cet abaissement; de se charger de tous les péchés des hommes, pour en délivrer le monde; de donner son sang pour le salut même de ceux qui le répandaient? Or, la justice divine ne sera pas moins terrible dans ses vengeances que sa miséricorde a été admirable; car toutes les perfections de Dieu sont égales, puisqu'elles sont toutes infinies.

Si lorsque Dieu voulut manifester au monde sa miséricorde, il fit des merveilles si incompréhensibles, qu'elles passèrent pour folie aux yeux du monde; que fera-t-il au temps de son second avénement, où il a réservé de faire paraître la grandeur de sa justice? Elle éclatera d'autant plus, que la multitude de nos iniquités lui offrira mille sujets de se manifester, tandis que rien en nous ne réclamait la miséricorde, puisque pécheurs, nous étions indignes de pardon.

Saint Bernard a fort bien expliqué cela en un de ses sermons de l'avent, par ces paroles (*Serm.* 1. *de Epiphan.*): « Comme Notre-Seigneur, dit-il, ve-

» nant la première fois au monde, s'est montré très-
» indulgent et très-facile à pardonner ; de même au
» second avénement, il ne sera pas moins sévère à pu-
» nir ; et comme il n'est personne maintenant qui ne
» puisse se réconcilier avec lui, il n'y aura personne
» alors qui le puisse faire ; parce que, comme au
» premier avénement sa clémence a paru avec excès,
» ainsi au second la rigueur de sa justice sera extrê-
» me : car Dieu est infini en sa justice comme en sa
» miséricorde ; il est grand à pardonner, et grand à
» punir. Il est vrai que la miséricorde tient le pre-
» mier lieu, pourvu que nous ayons conduit de telle
» sorte nos actions, qu'elles ne donnent pas lieu aux
» mouvemens rigoureux de sa justice. » Ces paroles nous font voir que par la grandeur de la miséricorde de Dieu, nous pouvons conjecturer quelle sera la grandeur de sa justice. L'une et l'autre nous ont été encore divinement enseignées par le Roi prophète, lorsqu'il a dit (*Ps.* 67. *v.* 21) : « Notre Dieu est Dieu ;
» c'est le propre de sa bonté de sauver les hommes,
» et de les retirer des portes de la mort ; mais il bri-
» sera aussi les têtes de ses ennemis, et il n'épargnera
» aucun de ceux qui persévéreront dans leurs pé-
» chés. » Voyez par là combien il est doux et favorable à ceux qui se convertissent ; mais combien au contraire il est rigoureux aux endurcis et aux rebelles.

La même chose nous est encore fort bien enseignée par l'extrême patience dont use Dieu tant envers tout le monde en général, qu'envers chacun des méchans en particulier. Ne voyons-nous pas une infinité de gens si corrompus, que dès le moment qu'ils ont eu l'usage de la raison, jusqu'aux dernières an-

nées de leur vie, ils ne se sont servis de leur esprit que pour offenser Dieu, sans se mettre en peine ni de ses promesses, ni de ses menaces, ni de ses bienfaits, ni de ses préceptes, ni d'aucune chose qu'il ait pu faire pour leur conversion ? Durant tout ce temps, cette bonté souveraine les a toujours attendus avec patience sans retrancher un moment de leur vie malheureuse, et sans se lasser de les appeler à la pénitence par divers moyens, mais toujours inutilement. Que fera-t-il donc lorsqu'après avoir épuisé cette longue patience, sa colère, qu'il avait longtemps resserrée dans le sein de sa justice, rompra les digues qui la tenaient ? Avec quelle impétuosité, avec quelle violence se déchargera-t-elle sur eux? Quelle autre chose nous voulait enseigner l'Apôtre, lorsqu'il disait (*Rom.* 2. *v.* 4): « Ignorez-vous, ô » homme, que la bonté de Dieu vous appelle à pé» nitence ? et vous, au contraire, demeurant endur» ci en votre cœur, vous ne voulez pas le fléchir ; » vous amassez sur votre tête un trésor de colère et » de vengeance au jour du juste jugement de Dieu, » lorsqu'il rendra à chacun selon ses œuvres. »

Que veut-il dire, *vous vous faites un trésor de colère*, sinon que, comme ceux qui amassent des trésors entassent chaque jour or sur or et richesses sur richesses, afin d'ajouter sans cesse à leur fortune, ainsi Dieu augmente tous les jours le trésor de sa colère, comme le méchant augmente celui de ses péchés qui en sont la cause ? Si un homme s'appliquait de telle sorte à former un trésor, qu'il ne laissât passer ni jour ni heure sans y mettre quelque chose, et qu'il agît durant cinquante ou soixante ans, quel

amas ne trouverait-il pas lorsqu'au bout de ce temps il viendrait à ouvrir ses coffres ? Que sera-ce donc de vous, qui ne laissez presque passer aucun instant sans ajouter quelque chose au trésor de la colère divine, qui croît à tous momens par quelqu'un de vos péchés ? Quand il n'y aurait que les seuls regards déshonnêtes de vos yeux, les haines et les mauvais désirs de votre cœur, les paroles et les blasphèmes de votre bouche, cela seul ne serait-il pas capable de remplir un monde de péchés ? Que sera-ce lorsqu'à ces mots l'on en ajoutera tant d'autres que vous commettez tous les jours ? Quel trésor de colère et de vengeance aurez-vous accumulé contre vous au bout de tant d'années !

Si nous considérons aussi sérieusement l'ingratitude et la malice des méchans, elles ne serviront pas peu à nous faire connaître combien le châtiment qui les attend doit être sévère et rigoureux. Pour en bien juger, mettons d'un côté la bonté avec laquelle Dieu a traité les hommes, ce qu'il a fait et ce qu'il a dit pour eux étant en ce monde, ce qu'il a souffert ; les dispositions et les moyens qu'il leur a donnés pour bien vivre ; ce qu'il a pardonné et dissimulé en leur faveur ; les biens qu'il leur a faits, les maux dont il les a délivrés, et une infinité d'autres grâces qu'il leur a prodiguées à toute heure : mettons d'un autre côté l'oubli que les hommes ont eu de Dieu, leurs ingratitudes, leurs rébellions, leurs infidélités, leurs blasphèmes, le mépris qu'ils ont fait de lui et de ses commandemens ; il a été tel qu'ils les ont foulés aux pieds, non-seulement pour le moindre intérêt, mais souvent sans raison, de gaîté de cœur, et par un excès de

témérité et d'impudence. Ceux qui ont méprisé une si haute majesté avec la même facilité que si ce n'était qu'un dieu de bois ; « ceux qui ont tant de fois, comme dit l'Apôtre (*Hebr.* 10. *v.* 29), « foulé aux » pieds le Fils de Dieu, et profané le sang de son al» liance ; » qui l'ont tant de fois crucifié, en faisant plus de mauvaises actions qu'un païen n'en aurait osé concevoir ; qu'ont-ils à attendre, si ce n'est des peines proportionnées aux injures qu'ils auront faites, parce que Dieu est un juste juge, c'est-à-dire, qu'il proportionne le châtiment dû à l'offense, à la dignité de celui qui a été outragé ? Ainsi, Dieu étant l'offensé, et le corps et l'ame du criminel devant être livrés à sa justice, quels seront les tourmens qu'ils souffriront, puisqu'ils doivent être mesurés à la grandeur de celui dont ils ont insulté la majesté ! Si le sang du Fils de Dieu a été nécessaire pour compenser les offenses faites à Dieu, la dignité de la personne ayant suppléé à ce qui pouvait manquer à la rigueur de la peine, que sera-ce lorsqu'il faudra faire cette compensation par la seule rigueur de la peine, sans aucune considération de la personne ?

Si la sévérité du juge nous donne de la crainte, quelle impression nous fera la cruauté du bourreau auquel est confié le soin de la vengeance ! Ce sera le démon qui exécutera cette irrévocable condamnation. Pour connaître quelque partie de la rage de cet exécuteur, voyons jusqu'où elle alla contre le saint homme Job, sur lequel Dieu lui avait donné pouvoir. Est-il quelque sorte de violence et de rigueur qu'il ne fît sentir à ce saint, sans être touché du moindre mouvement de compassion ? Il consuma ses

brebis par le feu, il fit enlever ses autres troupeaux, il fit réduire en captivité tous ses serviteurs, il renversa toutes ses maisons, il tua tous ses enfans, il couvrit tout son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'ulcères et de pourriture, sans que, de tous les grands biens que Job avait autrefois possédés, il lui laissât, pour l'adoucissement de ses misères, autre chose qu'un fumier pour s'asseoir, et un morceau de tuile pour nettoyer l'ordure qui découlait de ses plaies.

Voilà ce que fit le diable contre Job. Mais sa fureur alla encore plus loin contre le Sauveur du monde, dans cette horrible nuit en laquelle il fut livré à la puissance des ténèbres. Cela ne se peut comprendre en peu de paroles.

Si cet ennemi et tous ses complices sont si cruels, que ferez-vous lorsqu'étant livré entre leurs mains, ils auront le pouvoir d'exécuter contre vous toutes les inhumanités qu'ils pourront inventer? Or, ce tourment ne sera pas pour un jour, ou pour une nuit, ni même pour un an ou pour un siècle; mais pour tous les siècles des siècles. Pensez-vous être bien traité lorsque vous serez livré entre ces impitoyables mains? O combien obscur et ténébreux sera ce malheureux jour, auquel vous serez exposé à la puissance de ces loups et de ces bêtes farouches!

Parce que d'ordinaire les exemples persuadent plus que les raisons, je veux vous en rapporter ici un qui est écrit par saint Grégoire (*S. Greg. l.* 4, *cap.* 33). Il dit dans ses dialogues qu'en un de ses monastères un religieux, aussi jeune de mœurs que d'années, fut réduit à l'extrémité par une très-violente

maladie. Tous les frères étant assemblés, selon la coutume, pour l'assister en ce dangereux passage, se mirent en oraison autour de son lit. A peine commençaient-ils leurs prières, que le malade, criant à haute voix, leur dit : Sortez d'ici, mes frères, sortez d'ici, laissez-moi en proie à ce dragon, afin qu'il achève de me dévorer ; il a déjà la moitié de ma tête dans sa gueule brûlante, et de ses écailles tranchantes comme les dents d'une scie, il me fait souffrir des douleurs que je ne puis plus supporter. Laissez-moi donc, et retirez-vous d'ici, parce que, ne pouvant achever de m'engloutir en votre présence, j'en souffre beaucoup plus de tourmens. Les religieux l'ayant exhorté d'avoir courage, et de faire le signe de la croix, il leur dit : Comment le pourrais-je faire, ayant les pieds et les mains liés par les replis de sa queue, sans que je puisse m'aider ? Les religieux ne désespérant pas encore, renouvelèrent avec plus de ferveur qu'auparavant leurs prières, et les accompagnant de pleurs et de soupirs, obtinrent enfin du Père des miséricordes, que le malade fût délivré de cette violente agonie. Elle le laissa tellement abattu et étonné, que depuis il régla si bien sa vie, qu'il ne fut plus en danger de se voir une autre fois dans une pareille peine.

C'est encore de ces esprits malins que parle saint Jean dans son Apocalypse, sous les plus horribles figures qu'on se puisse imaginer (*Apoc.* 9, *v.* 1) : « Je » vis, dit-il, une étoile qui tomba du ciel sur la ter- » re, et cette étoile avait les clefs du puits de l'abîme. » Lorsqu'elle ouvrit ce puits, il en sortit comme » d'une grande fournaise une fumée si noire et si

» épaisse, que l'air en fut tout obscurci : plusieurs
» sauterelles s'engendrèrent de cette fumée, elles
» avaient le pouvoir de piquer comme des scorpions.
» Il leur fut défendu de gâter les arbres et les herbes,
» et généralement tous les biens de la terre; mais il
» leur était permis de faire du mal aux hommes qui
» ne porteraient point la marque de Dieu sur le front.
» En ce temps déplorable les hommes chercheront
» la mort, et ne la pourront trouver; ils désireront
» mourir, et la mort fuira loin d'eux. La forme de ces
» sauterelles était celle de chevaux armés pour le
» combat, il semblait qu'elles eussent des couronnes
» d'or sur leurs têtes; leur visage ressemblait à des
» visages d'hommes; elles avaient des cheveux com-
» me des femmes, et des dents semblables à des dents
» de lion : elles étaient armées de cuirasses comme de
» fer : elles faisaient avec leurs ailes un bruit pareil à
» celui de plusieurs chariots et de plusieurs chevaux
» qui courent dans une armée. Leurs queues sembla-
» bles à celles des scorpions, étaient armées de leurs
» aiguillons. »

Que prétendait le Saint-Esprit lorsque, sous l'ombre de ces horribles figures, il a voulu nous faire entendre la grandeur des châtimens réservés aux impies? Que s'est-il proposé, sinon de nous faire comprendre par des représentations si terribles, quelle sera la colère du Seigneur, quels seront les instrumens de sa justice et les peines des pécheurs? Il veut qu'épouvantés de la seule image de ces figures affreuses, nous nous abstenions d'offenser Dieu par la crainte des supplices que nos crimes nous attireraient. Quelle est cette étoile tombée du ciel, à qui les clefs de l'abîme

furent données, sinon cet ange lumineux qui fut précipité du ciel dans les enfers, et auquel la principauté des ténèbres fut assignée ? Ces sauterelles si furieuses et si bien armées, sont les démons, ses complices et les ministres de sa rage. Ces plantes vertes auxquelles il leur est défendu de nuire, figurent les justes qui fleurissent, vivifiés par la rosée céleste de la grâce, et qui produisent des fruits de la vie éternelle. Ceux qui ne portent pas sur eux la marque de Dieu, représentent les pécheurs qui sont privés de son Esprit, vraie et infaillible marque de ses serviteurs.

C'est donc contre ces misérables que la justice de Dieu a suscité cette armée vengeresse. Il veut qu'en cette vie et surtout en l'autre, ils soient persécutés par les mêmes démons dont ils ont préféré le service à celui de leur Créateur, comme les Egyptiens le furent autrefois par les mouches et par les moucherons qu'ils avaient adorés. Que sera-ce de voir en ce lieu malheureux ces monstres hideux et épouvantables, d'y voir ce dragon affamé et ce serpent tortu ? Que sera-ce d'y voir ce grand et horrible Behemot, dont il est écrit dans le livre de Job (*Job.* 40), qu'il dresse sa queue comme un cèdre, qu'il boit toute l'eau des rivières, et engloutit les montagnes ?

Ces considérations nous peuvent assez faire connaître quelles doivent être les peines des méchans. Car que peut-on attendre de la grandeur de Dieu outragée, de sa justice infinie, de sa patience à souffrir si long-temps les pécheurs, de la multitude des grâces par lesquelles il a voulu les attirer à lui, de la haine qu'il a contre le péché, qui mérite d'être haï

infiniment, puisqu'il offense une majesté infinie, et de la rage de nos ennemis ? Quoi donc ! si la peine préparée pour le péché est si grande et si certaine qu'on ne la puisse éviter, comme la foi même nous l'enseigne ; comment ceux qui font profession de confesser et de croire cette vérité, ne considèrent-ils point le pesant fardeau dont ils se chargent lorsqu'ils pèchent. A moins d'être insensé, on ne s'exposera pas à de tels supplices sans y avoir sérieusement réfléchi ; et plus fou encore sera celui qui s'y exposera après avoir réfléchi.

§.

De la durée de ces peines.

Quoique toutes ces considérations soient très-puissantes pour nous inspirer de la crainte, nous en concevrons davantage encore si nous nous représentons la durée des peines dont nous venons de faire sentir la rigueur. Si après plusieurs milliers d'années il y avait quelque borne ou quelque soulagement à ces maux, ce serait une espèce de consolation pour les méchans ; mais qui ne sera épouvanté à l'idée que leur éternité ne reçoit point de limites, et qu'elle est égale en durée à l'éternité de Dieu même ? Cet espace est si long que, selon la pensée d'un docteur, un de ces malheureux qui ne verserait au bout de chaque millier d'années qu'une seule larme, pourrait plutôt remplir tout le monde d'eau, qu'il ne pourrait trouver de fin à ses maux. Que craindrons-nous donc davantage que ce mal, dont la durée est infinie ? Si toutes les peines de l'enfer n'étaient pas plus sensibles que la piqûre d'une épingle ; la considération de l'éternité, mérite-

rait que les hommes endurassent tous les travaux du monde pour les éviter. O que si cette éternité, ô que si ce grand mot *pour jamais !* pouvait bien prendre racine en votre cœur, quel serait le profit que vous en retireriez !

Nous lisons qu'un homme encore attaché aux vanités du monde, pensant un jour attentivement à cette éternité de peine, fut effrayé de cette épouvantable durée, et se dit à lui-même : il n'est pas d'homme raisonnable, qui pour l'empire de toute la terre, voulût se condamner à demeurer l'espace de quarante ou cinquante ans seulement couché sur un lit, fût-il semé de roses et de fleurs. Si cela est vrai quelle est la folie des hommes, de se mettre en danger, pour des choses bien moindres, de demeurer étendu durant une éternité sur un lit de feu et de flammes? Cette considération seule eut tant de pouvoir sur cet homme, que dès lors il changea de vie; et ce changement fut tel, que depuis il devint un grand saint et un grand prélat dans l'Eglise. Que diront à cela ces délicats que le seul bruit d'une mouche est capable d'empêcher de dormir toute la nuit? Que répondront-ils lorsqu'ils se verront couchés sur un lit de feu, et environnés de tous côtés de flammes, non pas pour une courte nuit d'été, mais pour toujours?

C'est à ces personnes que le prophète Isaïe fait cette question (*Isa.* 33) : « Qui d'entre vous pourra » demeurer dans les flammes éternelles, qui pourra » vivre dans ce feu dévorant ? » Comment une chair voluptueuse pourra-t-elle souffrir si long-temps cette violente ardeur ? O hommes sans entendement, en-

chantés par les charmes de cet ancien trompeur du genre humain ! Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison, que de voir les mondains mettre tant de soin à s'entourer des choses nécessaires à cette vie mortelle et périssable, et avoir d'ailleurs tant de négligence pour les choses qui regardent l'éternité ? Que verrons-nous, si nous ne voyons pas cette erreur ? Que craindrons-nous, si nous ne craignons pas ce mal ? Et à quoi pourvoirons-nous, si nous ne pourvoyons pas à une chose de si grande importance ?

Puisqu'il en est ainsi, comment ne suivrons-nous pas avec courage le chemin de la vertu, quelque laborieux qu'il soit, afin d'éviter les maux dont nous sommes menacés en prenant le parti contraire ? Il est certain que si Dieu donnait le choix à un homme, d'être toute sa vie tourmenté de la goutte ou du mal de dents, si violemment qu'il n'en pût espérer de soulagement ni jour ni nuit ; ou bien de vivre en chartreux ou en carme déchaussé, s'assujettissant à toutes les austérités auxquelles ces religieux sont obligés ; il n'en est point de si déraisonnable qui, même dans la seule vue de son intérêt personnel, ne préférât à un tel martyre la vie religieuse la plus mortifiée. Que penser donc de ceux qui, pour ne pas se faire quelques légères violences, bien moindres que celles que doivent s'imposer les religieux d'ordres aussi austères, s'exposent aux supplices rigoureux et éternels de l'enfer ? Qui ne s'aperçoit que cet abus est l'un des plus grands qui soient dans le monde ?

Quelle erreur de préférer à une pénitence légère et d'un moment, une pénitence d'une rigueur effrayante et sans espoir de pardon ! O peines inutiles ! ô lar-

mes infructueuses ! ô pénitence d'autant plus affreuse qu'elle est éternelle ! Une petite partie du mal que vous ressentez nécessairement, eût pu obtenir votre pardon, si vous eussiez voulu la supporter de bon cœur dès cette vie ; quelle facilité y aurait-il de se racheter présentement de tous ces maux, si nous voulions prendre un peu de peine ! Ne laissons donc jamais tarir les sources de nos yeux ; versons des larmes continuelles, et ne donnons point de relâche aux soupirs de notre cœur. Le prophète a dit (*Mich.* 1. *v.* 8) : « Pour cela je pleurerai, pour cela je verserai des larmes, pour cela je marcherai nu et dépouillé de toutes choses ; la douleur m'arrachera des cris semblables à ceux que poussent les bêtes sauvages, parce que sa plaie est désespérée, et que son mal est sans remède. »

Si ces grandes vérités ne nous eussent pas été enseignées par Dieu même, et qu'elles ne fussent que des conjectures de la raison humaine, le doute et la négligence des hommes sembleraient compréhensibles ; mais puisque ce sont des articles de foi, et que nous savons avec certitude que le Sauveur qui nous a annoncé ces terribles châtimens, a dit que le ciel et la terre passeront plus tôt que sa parole, c'est-à-dire, qu'elle sera infailliblement effectuée, n'est-ce pas un grand sujet d'étonnement de voir les hommes vivre avec une si insupportable insouciance ? Dites-moi, aveugle de corps, mais beaucoup plus d'esprit, quelle douceur pourrez-vous trouver dans tous les biens et dans toutes les richesses du monde, qui mérite d'être achetée au prix de votre damnation (*Luc.* 21) ? « Si vous aviez, dit saint Jérôme, la sa-

» gesse de Salomon, la beauté d'Absalon, les forces » de Samson, les années d'Enoch, les richesses de » Crésus, et la puissance de César, de quoi vous ser» virait tout cela, si à la fin de vos jours votre corps » était abandonné aux vers, et votre ame aux dé» mons, pour être tourmentée avec le mauvais riche » dans les supplices éternels ? »

CHAPITRE XI.

Onzième raison par laquelle nous sommes obligés de suivre la vertu : les biens inestimables qui lui sont promis dès cette vie.

Je ne saurais concevoir quelles excuses peuvent donner les hommes qui ne veulent pas suivre la vertu, puisque nous voyons tant de raisons qui la favorisent. Car nous ne sommes pas assez aveugles, pour ne pas reconnaître la justice de sa cause, si nous considérons ce que Dieu est en lui-même, ce qu'il mérite, quels biens il nous a faits, ceux qu'il nous promet, et les châtimens dont il nous menace ; ce n'est pas sans raison que l'on peut demander pourquoi, entre les chrétiens, qui croient et qui confessent tout ce que nous venons de représenter, il en est si peu dont la conduite réponde à la foi ; il n'est pas étonnant que les infidèles, qui ignorent le prix et la beauté de la vertu, n'estiment point ce qui ne leur est pas connu : ils font en cela comme ceux qui creusant la terre, et rencontrant par hasard dans ses veines une pierre précieuse, la rejètent, parce qu'ils n'en savent pas la valeur. Mais que les chrétiens, à

qui toutes ces grandes vérités sont enseignées, vivent comme s'ils n'y croyaient pas, dans un aussi grand oubli de Dieu, aussi esclaves des vices, aussi sujets à leurs passions, aussi attachés aux choses visibles, aussi détachés des invisibles, et aussi abandonnés à toute sorte de péchés, que s'il n'y avait ni mort, ni jugement, ni paradis, ni enfer; c'est ce qui doit surprendre et étonner tout le monde, et nous donner grand sujet de demander d'où vient cet aveuglement.

Ce mal, le plus grand de tous ceux qui règnent parmi les hommes, ne tire pas sa naissance d'une seule racine; il en a plusieurs. L'une des principales est cette erreur si ancienne parmi les hommes du monde, que Dieu réserve à l'autre vie tout ce qu'il promet à la vertu, et qu'il n'y a en celle-ci, pour elle, que peines et dégoûts. De là vient que les hommes intéressés et presque uniquement sensibles à ce qui frappe leurs yeux, ne voyant rien qui les puisse contenter présentement, font peu de cas de l'avenir. Cette illusion n'est pas nouvelle, elle égarait déjà les hommes du temps des prophètes. Aussi nous voyons que quand Ezéchiel leur faisait de grandes promesses ou de grandes menaces de la part de Dieu, ils se moquaient de lui, et disaient entre-eux (*Ezech*, *c.* 12. *v.* 22) « Le jour où doivent s'accomplir les malheurs » qui nous sont prédits, est encore éloigné. » Se raillant encore du prophète Isaïe (*Isa.* 28. v. 13), ils contrefaisaient ses paroles, et disaient : « Attendez et attendez encore. Commandez, et commandez encore une autre fois; dans peu, et encore dans » peu. »

Voilà donc l'une des principales raisons qui détournent les hommes des commandemens de Dieu. Ils s'imaginent qu'ils n'ont rien à espérer présentement de sa grâce, et que tout ne regarde que l'avenir. Salomon, ce roi si sage, reconnut bien cette erreur, ce qui lui donna sujet de dire (*Eccles. c.* 8. *v.* 11) : « Les enfans des hommes s'abandonnent sans aucune » considération à toutes sortes de vices, parce que la » sentence portée contre tous les méchans, ne s'exé» cute pas aussitôt que leurs fautes sont commises. » Et incontinent après il ajoute : (*c.* 9. *v.* 2) « Que le » plus grand malheur qui soit en la vie, et celui qui » porte davantage les hommes au mal, c'est de voir » que la plupart des choses (au moins en apparence) » réussissent également aux bons et aux méchans, » à ceux qui offrent des sacrifices et à ceux qui les » méprisent; d'où il arrive que les cœurs des hommes » se remplissent de malice, et se précipitent enfin » dans les enfers, parce qu'il leur semble que les fa» veurs et les disgrâces tombent indifféremment sur » les pécheurs et sur les innocens. »

Ce que Salomon a dit des méchans est fortement prouvé par eux-mêmes dans le prophète Malachie (*Malach.* 3. *v.* 14), lorsqu'ils disent : « Il est inutile » de servir Dieu. Car que nous est-il revenu d'avoir » observé ses commandemens, et d'avoir paru le vi» sage humilié devant le Seigneur des armées? Aussi » nous tenons pour bienheureux les orgueilleux et » les insolens, parce que nous les voyons vivre dans » la prospérité, quoique leur conduite soit mauvaise; » et après avoir insulté Dieu, ils passent leurs jours » en repos et en sûreté. » Ce sont là les discours les

plus ordinaires des méchans, et l'un des principaux motifs qui les portent à persévérer dans leur mauvaise vie; « Il leur semble, dit saint Ambroise, (*S. Amb.* » *l. 7. in Luc. c. 7*) que c'est une chose fort rude » d'acheter des espérances par des périls, c'est-à-dire » des biens futurs par des maux présens, et de lais- » ser échapper ce que l'on a dans la main, pour se » repaître de la possession imaginaire de biens que » l'on ne tient pas encore. »

Pour nous désabuser de cette dangereuse erreur, je ne pense pas qu'il y ait rien de plus puissant que ces paroles, que le Sauveur accompagna de ses larmes, lorsque voyant le misérable état de Jérusalem, il pleura sur elle, et lui dit (*Luc.* 19. *v.* 42) : « Si tu » connaissais maintenant la paix et les biens qui te » sont présentés en ce jour! mais tout cela est ca- » ché à tes yeux. » Jésus-Christ considérait d'un côté quels étaient les biens qu'avait reçus ce peuple par sa venue, tous les trésors et toutes les grâces du Ciel étant descendus avec le Seigneur des Cieux : de l'autre, il voyait que ce même peuple, méprisant les simples et basses apparences qui étaient en son vêtement et en sa personne, ne le recevrait ni ne le reconnaîtrait jamais pour ce qu'il était. Il savait quel malheur suivrait cette ignorance; Jérusalem infidèle devait perdre non-seulement tous les biens que le Messie était venu apporter aux hommes, mais encore son état temporel et sa liberté. Pressé par l'effort de cette douleur, Jésus versa ces larmes, et dit ce peu de paroles, qu'il ne voulut pas achever, parce qu'elles étaient d'autant plus significatives qu'elles étaient obscures.

Ces mêmes paroles se peuvent fort bien appliquer

au sujet que nous traitons, parce que, considérant d'un côté les beautés de la vertu et les grâces signalées qui l'accompagnent, et de l'autre comme ces biens sont cachés aux yeux des hommes charnels, n'est-il pas visible que nous avons le même sujet de verser des larmes, et de dire avec le Sauveur : *Si vous connaissiez maintenant !* c'est-à-dire, ô malheureux pécheur ! si Dieu vous ouvrait maintenant les yeux pour vous faire voir les richesses, les plaisirs, la paix, la liberté, la tranquillité, la lumière, les douceurs, les faveurs, et les autres biens qui accompagnent la vertu, combien l'estimeriez-vous, combien la désireriez-vous, et que n'emploîriez-vous point pour en acquérir la possession ! *Mais tout cela est caché aux yeux* des hommes du monde, qui, s'arrêtant à l'écorce dure et amère de la vertu, sans goûter les délices qu'elle renferme, se persuadent qu'elle n'a rien qui ne soit rude et de mauvais goût : de sorte que raisonnant selon la chair, ils disent qu'ils ne veulent point acheter par des périls certains des espérances incertaines, ni exposer des biens présens pour des promesses qui dépendent de l'avenir.

Tel est le langage que tiennent d'ordinaire les hommes, effrayés de l'apparence extérieure de la vertu. Ils ne savent pas que la philosophie chrétienne est semblable à Jésus-Christ même, qui s'étant présenté à nos yeux sous la figure d'un homme humble et simple, ne laissait pas d'être Dieu et Seigneur souverain de toutes les créatures. C'est pourquoi il est dit des fidèles, *qu'ils sont morts au monde, mais que leur vie est cachée avec* Jésus-Christ *en Dieu*, parce que, comme la gloire du Sauveur était cachée sous

le voile de l'humanité, ainsi le doit être celle de tous les imitateurs de sa vie. C'est en effet ce qu'ont parfaitement compris les prophètes, les apôtres et tous les vrais et parfaits chrétiens.

Si après cela la vertu vous paraît encore rude et difficile, que ne considérez-vous au moins le puissant secours que Dieu vous offre pour vous la rendre douce et aisée ! N'avez-vous pas reçu les grâces infuses, les dons du Saint-Esprit, les sacremens de la nouvelle loi, et tant d'autres faveurs divines ? Ne sont-ce pas comme autant de rames et de voiles au vaisseau pour voguer, et comme des ailes à l'oiseau pour voler ? Pensez qu'après quelques efforts, la vertu, comme son nom l'indique, devient une habitude très-noble et très-parfaite ; d'où il suit qu'elle nous fait agir avec douceur et facilité, comme c'est le propre de toutes les habitudes ? Qui en doutera, s'il veut faire attention que le Sauveur n'a pas seulement promis à ses élus les biens de la gloire, mais aussi ceux de la grâce, les premiers pour l'autre vie, et les seconds pour celle-ci ?

C'est ce que nous a dit le Prophète (*Psal.* 83. *v.* 12) : « Le Seigneur donnera la grâce et la gloire ; » ce sont comme deux riches vases remplis de toute sorte de biens, dont l'un est pour la vie présente, et l'autre pour la vie future ; comprenons donc qu'il y a dans la vertu quelque chose au delà de ce qu'elle paraît au dehors. L'auteur de la nature ne nous manque point dans les choses nécessaires, et il a pourvu parfaitement les créatures de tout ce que demande leur vie temporelle. Or, quoi de plus indispensable que la vertu ? et puisque nous en sommes par nous-

mêmes incapables, Dieu n'a pu nous abandonner à la disposition absolue du libre arbitre, faible comme il est, à l'entendement aveugle, à la volonté variable et incertaine, aux désirs si portés au mal, et enfin à une nature si corrompue par le péché, sans nous fortifier par des habitudes infuses, comme autant de rames pour passer au travers de tant d'écueils qui nous étaient opposés dans la mer de cette vie.

Comment la Providence divine qui a pris tant de soin d'un moucheron, d'une araignée et d'une fourmi, qui les a pourvus de tout ce qui leur peut servir pour la conservation de leur vie, eût-elle abandonné l'homme, la plus parfaite de toutes les créatures qui sont sous le Ciel, sans lui donner les moyens nécessaires pour acquérir la vertu? J'ajouterai encore que si le monde et le démon attirent par tant de divers plaisirs apparens ceux qui les servent, comment sera-t-il possible que Dieu soit si avare envers ses véritables serviteurs, qu'il les laisse dans la nécessité et les oublie au milieu de leurs peines? Se peut-il que le parti de la vertu soit si bas, et celui des vices si élevé? Que pensez-vous que Dieu nous ait voulu signifier par la réponse qu'il fit autrefois par son prophète Malachie aux plaintes des méchans, lorsqu'il leur dit (*Malach.* 3. *v.* 18): « Convertissez-vous à moi, et » vous verrez la différence que je sais mettre entre le » bon et le méchant, entre celui qui sert Dieu et » celui qui ne le sert pas?

Nous voyons par là que le Seigneur ne se contente pas de proposer les avantages de l'autre vie à ceux qui se convertissent, mais qu'il leur dit : *Convertissez-vous, et vous verrez présentement ;* comme

s'il avait voulu dire : Je ne veux pas seulement que vous attendiez l'autre vie pour connaître les biens qui sont destinés à mes amis ; mais convertissez-vous à moi, et vous éprouverez à l'heure même la différence que je sais faire entre les bons et les méchans ; vous connaîtrez les richesses des uns et la pauvreté des autres, la joie des uns et l'affliction des autres ; la paix des uns, et la guerre intérieure des autres ; la lumière qui éclaire les uns, et les ténèbres qui enveloppent les autres ; et ainsi l'expérience vous fera voir que le parti de la vertu a sur celui du vice des avantages bien plus grands que vous n'avez cru.

Dieu fait encore presque la même réponse à d'autres personnes aussi égarées que les premières. Celles-ci, trompées par les mêmes apparences, se moquaient des gens de bien, et leur disaient dans Isaïe (*Isa.* 66. *v.* 5) : « Que votre Dieu fasse voir la gran-
» deur de sa puissance et de sa gloire, qu'il nous
» rende témoin de ce bonheur qu'il vous a promis. »
Après ce peu de paroles, ayant fait un long dénombrement des châtimens épouvantables que la justice de Dieu a préparés pour les méchans, ce prophète raconte incontinent les joies et les contentemens qui sont réservés aux gens de bien (*Ibid. v.* 10) : « Ré-
» jouissez-vous avec Jérusalem, vous qui aimez son
» repos ; et que tous ceux qui ont participé à ses dé-
» plaisirs, prennent part maintenant à ses joies ;
» qu'ils se remplissent des fruits de ses consolations,
» et qu'ils se rassasient de plaisir, voyant l'excès de la
» gloire qui lui est destinée. Car j'enverrai sur elle un
» fleuve de paix et une rivière de gloire, afin qu'elle
» en boive à souhait. Je vous porterai dans mon sein,

et

» et je vous tiendrai avec plaisir sur mes genoux ; et » comme une mère caresse son petit enfant, ainsi je » vous caresserai et vous consolerai dans Jérusalem, » que j'ai choisie pour ma demeure. Vous verrez l'ac- » complissement de toutes mes promesses ; votre cœur » s'en réjouira, et vos os rajeuniront comme l'herbe » nouvelle ; et alors les serviteurs de Dieu connaî- » tront la main toute-puissante du Seigneur. »

Le Prophète veut nous faire connaître par là que, comme les hommes, par la vaste étendue du ciel, le la terre et de la mer, par la beauté du soleil, de a lune et des étoiles, remarquent la toute-puissance et la beauté infinie de Dieu, qui a fait ces grands et ncomparables ouvrages ; ainsi les justes connaîtront a puissance, les richesses et les bontés de ce grand Dieu, par les biens infinis qu'ils recevront de sa ma- nificence. De sorte que comme, par les sévères pu- itions que Dieu exerça contre Pharaon, il fit paraître tout le monde sa rigueur et sa sévérité contre les néchans ; aussi, par les faveurs et par les grâces in- omparables qu'il fera ressentir aux gens de bien, il era connaître sa bonté, et l'excès de son amour our les élus. Heureuse certes l'ame à qui Dieu, par es bienfaits et par ses faveurs, témoignera sa bonté ! nais, malheureuse au contraire, celle sur laquelle fera voir la grandeur de sa justice par la rigueur e ses châtimens ! car comme toutes ces perfections e Dieu sont infinies, quels seront les effets qui sor- ront de ces sources si abondantes ?

J'ajouterai encore, pour ceux à qui le chemin de vertu semble si difficile, qu'ils doivent considérer que la sagesse divine nous a marqué, lorsque,

parlant d'elle-même, elle a dit (*Prov.* 8. *v.* 20) : « Je
» marcherai dans les voies de la justice et dans les
» sentiers du jugement, afin d'enrichir tous ceux qui
» m'aiment, et de les combler de trésors. » Quelles sont ces richesses, sinon celles de cette sagesse céleste ? elles surpassent infiniment toutes les richesses du monde, et elles sont communiquées à ceux qui aiment la justice et la vertu. Car si la sagesse ne possédait des richesses incomparablement plus dignes de ce nom que toutes les autres, comment l'Apôtre aurait-il pu rendre grâces à Dieu pour ceux de Corinthe (1 *Cor.* 1. *v.* 5), « de ce qu'ils étaient riches de
» toute sorte de richesses spirituelles, » appelant les justes véritablement et absolument riches, et ne donnant à ceux qui possèdent les biens de ce monde que le nom de riches du siècle ?

Confirmation de ce que nous venons de dire par un passage très-remarquable de l'Évangile.

Pour prouver davantage ce que je dis, j'ajouterai une divine sentence de Jésus-Christ. Saint Marc rapporte que saint Pierre ayant demandé à Notre-Seigneur quelle récompense auraient ceux qui quitteraient toutes choses pour l'amour de lui, Jésus-Christ lui répondit en ces termes (*Marc.* 10. *v.* 29) : « Je
» vous dis en vérité qu'il n'y aura aucun de ceux qui
» auront quitté leur maison, leurs frères ou leurs
» sœurs, leurs pères ou leurs mères, leurs enfans ou
» leurs héritages pour l'amour de moi et de l'Evan-
» gile, qui ne reçoive présentement le centuple de ce
» qu'il a laissé, et dans le siècle à venir la vie éter-

nelle. » Nous ne devons pas lire légèrement ces paroles. Vous ne pouvez nier premièrement que Jésus-Christ ne fasse une distinction formelle entre les récompenses des gens de bien en cette vie et en l'autre. Vous m'avouerez encore que cette promesse du Sauveur ne peut manquer d'être accomplie, parce que le ciel et la terre manqueront plutôt qu'un seul point ou une seule syllabe de ses paroles. Comme nous croyons certainement que Dieu est Trinité et Unité, parce qu'il l'a dit, quoique ce mystère surpasse notre intelligence ; aussi sommes-nous obligés d'ajouter foi à ces paroles de l'Evangile que nous avons citées, quand même elles ne nous paraîtraient pas d'accord avec ce que l'expérience nous montre.

Dites-moi maintenant quel est ce centuple qui se donne aux justes dès cette vie ; car nous ne voyons point qu'ils aient d'ordinaire de grands états, de grandes richesses, ou de grandes dignités temporelles, ni d'autres commodités de la vie présente : au contraire, il y en a plusieurs qui vivent retirés et inconnus au monde, et qui souffrent des nécessités extrêmes. Comment pourra donc subsister la vérité de cette parole infaillible, si ce n'est en confessant que Dieu leur donne de si grandes richesses spirituelles, que, sans avoir besoin de toutes les commodités présentes, ils possèdent plus de félicité et plus de repos que s'ils étaient maîtres de toute la terre ? Et il n'y a pas sujet de s'en étonner, parce que, comme nous ne lisons pas que Dieu se soit obligé de nourrir les hommes avec le pain seulement (*Matth.* 4), ayant plusieurs autres moyens pour le faire, il ne s'est pas obligé aussi de rassasier et de rejouir ces ames bien-

aimées avec les seuls biens temporels, le pouvant faire aisément par d'autres voies.

C'est ce qu'il a fait excellemment dans tous les saints, dont les oraisons, les jeûnes, les larmes et les privations ont surpassé toutes les joies, toutes les douceurs et les consolations de ce monde. Cela nous prouve bien clairement qu'ils reçoivent cent fois plus que ne valait ce qu'ils ont quitté pour l'amour de Dieu, puisque, pour des biens faux et apparens, ils reçoivent des biens effectifs et véritables; pour des biens douteux, des biens certains et infaillibles; pour des biens corporels, des biens spirituels; pour des soins, le repos; pour les ennuis, la tranquillité; et pour une vie abominable et vicieuse, une vie vertueuse et agréable.

Si, pour l'amour de Dieu, vous avez méprisé des biens terrestres et légers, vous trouverez en lui des trésors qui n'ont point de prix; si vous avez quitté pour lui de faux honneurs, vous en trouverez en lui de certains; si pour son amour vous avez renoncé à un père mortel, le Père éternel vous traitera comme son enfant bien-aimé; et enfin, si pour sa considération, vous avez quitté des plaisirs empoisonnés, vous recevrez de lui d'autres plaisirs qui seront sans aucun mélange d'amertume.

Lorsque vous serez parvenus à renoncer à tous les biens passagers de ce monde, vous apercevrez clairement que ce qui vous était autrefois le plus cher, vous sera en abomination; parce que, dès que cette lumière céleste commence à éclairer nos yeux, à sa lueur nous voyons les choses de la terre tout autres qu'elles ne nous paraissaient auparavant; ce qui nous

emblait doux, nous semble amer, et ce qui était amer, nous semble doux; ce qui nous donnait autrefois de la frayeur, nous donne alors de la joie; ce qui nous semblait beau, nous paraît laid, comme il était en effet, quoique nous ne nous en fussions pas aperçus. C'est ainsi que la parole de Jésus-Christ est confirmée, puisque, pour les biens périssables du corps, il nous donne les biens incorruptibles de l'ame; et pour les biens de la fortune, les biens de la grâce, incomparablement plus grands et plus capables de contenter l'homme, que toutes les richesses de la terre.

Pour établir encore davantage une vérité si importante, je rapporterai ici un exemple fort remarquable qui se trouve dans le livre de la vie des hommes illustres de l'ordre de Cîteaux. On raconte que saint Bernard, prêchant en Flandre avec un ardent désir d'attirer les hommes à Dieu, entre ceux qui, par une grâce particulière du Saint-Esprit, se convertirent, il y eut un des principaux seigneurs du pays, nommé Arnoul, que le monde tenait enchaîné par des liens très-puissans. Arnoul ayant enfin rompu toutes ses chaînes, et ayant pris l'habit de l'ordre dans le monastère de Clairvaux, saint Bernard fut transporté d'une si grande joie de cette conversion, qu'il ne fit point de difficulté de dire, devant tout le monde, que la puissance de Dieu n'était pas moins admirable dans la conversion d'Arnoul, que dans la résurrection de Lazare; Dieu ayant retiré ce pécheur de l'abîme de tant de plaisirs dans lesquels il était enseveli, pour le faire jouir d'une nouvelle vie.

Si la conversion d'Arnoul fut admirable, le progrès

de sa vie ne le fut pas moins; mais, parce qu'il serait trop long de raconter en détail toutes les vertus de ce saint homme, je me contenterai d'ecrire ce qui vient à notre sujet. Ce bon religieux souffrait fort souvent des attaques très-violentes d'une colique qui lui faisait sentir des douleurs jusqu'à mourir. Son mal l'ayant un jour réduit dans un tel état qu'il avait perdu la parole et le sentiment, et presque l'espérance de la vie, ses frères lui donnèrent l'extrême-onction. Après le sacrement, ses maux étant un peu diminués, rentré en lui-même, il s'écria à haute voix : *Toutes vos paroles, ô bon Jésus! sont très-véritables.* Comme on l'entendit souvent répéter les mêmes mots, les religieux, surpris de ces exclamations réitérées, lui demandèrent ce qu'il voulait dire par là : il ne leur répondait rien; mais il continuait toujours de dire avec une plus forte voix : *Toutes vos paroles, ô bon Jésus! sont très-véritables.*

Quelques-uns de ceux qui l'assistaient croyant que l'excès de la douleur lui avait ôté le jugement, s'imaginèrent qu'il était en délire; mais lui s'étant aperçu de leur erreur, leur dit : « Cela n'est pas, mes frè-
» res, cela n'est pas, et c'est dans le meilleur sens que
» j'aie jamais eu, que je vous dis encore que toutes
» les paroles de Jésus-Christ sont très-véritables. A
» cela les autres religieux répondirent : Nous croyons
» tous cette vérité; mais à quel propos nous la dites-
» vous tant de fois? Alors il repartit : C'est parce que
» Notre-Seigneur a dit dans son Evangile (*Marc.*)
» que *quiconque renoncera pour l'amour de lui*
» *à toutes les tendresses de ses parens, recevra*
» *cent fois autant dès cette vie, et dans l'autre*

» *la gloire éternelle.* C'est ce que j'éprouve maintenant en moi-même, reconnaissant devant vous, mes frères, que dès cette heure je reçois ce centuple dans la vie que je passe en son service; car vous devez savoir que l'excès et la violence des douleurs que j'endure, m'apportent tant de joie, à cause de la vive espérance que je conçois de mon salut, que je ne changerais pas ce que je souffre pour cent fois autant de ces plaisirs que j'ai quittés en me retirant du monde. Si un pécheur tel que je suis ressent tant de consolations dans ses douleurs, quelles sont celles des ames parfaites! car la jouissance anticipée des biens éternels, que je conçois par l'espérance, surpasse non-seulement cent fois, mais cent mille fois tous les biens que je possédais au monde. »

Ces paroles rempliront tout le monde d'étonnement, si l'on pense surtout que c'était un religieux laïque, sans science ni étude, qui tenait des discours d'une piété si relevée: mais il était bien facile de connaître que ce n'était pas lui qui parlait, mais que c'était le Saint-Esprit, dont son ame était remplie, qui se faisait entendre par sa bouche.

On peut voir par là comment, sans l'éclat des biens temporels, Dieu peut donner aux siens plus de contentement qu'ils n'en ont laissé pour l'amour de lui; et ainsi l'on découvrira l'erreur dont étaient prévenus ceux qui ne pouvaient croire qu'il y eût dès ici-bas aucune récompense pour la vertu; afin de les mieux détromper encore, nous ferons voir dans les douze chapitres suivans autant de fruits merveilleux, et comme autant de priviléges qui sont attachés à la

vertu dès cette vie. Par là, nous montrerons à ceux qui ont donné toutes leurs affections au monde, qu'elle a bien plus de douceur qu'ils ne se le persuadent; et quoique, pour entendre parfaitement cette vérité, l'usage et l'expérience de la vertu même soient en quelque façon nécessaires, parce que c'est elle qui connaît le mieux ses propres biens, la foi pourra néanmoins suppléer à ce défaut; car c'est elle qui confesse la vérité des saintes Ecritures; or, je prétends tirer de nos Livres sacrés la preuve de tout ce que je dirai sur ce sujet, afin que personne ne puisse contester cette vérité.

CHAPITRE XII.

Douzième raison par laquelle nous sommes obligés de suivre la vertu : savoir, la providence particulière dont les justes sont favorisés de Dieu, pour les conduire au bien, et le châtiment que la même Providence exerce sur les méchans, pour la punition de leurs fautes. Premier privilége.

Il est certain qu'entre toutes ces faveurs attachées à la vertu, la principale est le soin que Dieu prend de ceux qui le servent : c'est de ce privilége que tous les autres découlent, comme de leur source. Car, quoique la Providence s'étende généralement sur toutes les créatures, il est certain néanmoins qu'elle est beaucoup plus particulière sur ceux que Dieu reconnaît être à lui; parce que lui tenant lieu d'enfans,

et ayant reçu de lui un cœur de vrais enfans pour l'aimer, il leur rend aussi un amour de père, et les assiste d'une providence proportionnée à son amour.

Mais on ne saurait comprendre la bonté et l'étendue de cette providence, à moins d'en avoir fait l'expérience, ou d'avoir lu avec beaucoup d'attention l'Ecriture, et remarqué les passages qui traitent de cette vérité. Celui donc qui aura apporté le soin nécessaire à cette lecture, verra que presque toute l'Ecriture, depuis le commencement jusqu'à la fin, parle de cette matière : elle roule toute sur ces deux points, *demander* et *promettre* ; de sorte que Dieu demandant d'un côté aux hommes l'obéissance à ses commandemens, leur promet de l'autre de très-grandes récompenses pour les avoir gardés, comme il menace de châtimens épouvantables les méchans qui y contreviendront. Cette doctrine est tellement répandue dans toute l'Ecriture, que presque tous les livres de la morale divine demandent et promettent, et tous les livres d'histoire vérifient l'accomplissement de tout ce que Dieu a annoncé ; faisant voir par les effets avec quelle différence il s'est conduit envers les bons et les méchans.

Mais comme le Seigneur est si libéral, et l'homme si faible ; comme il est si riche pour promettre, et l'homme si pauvre pour donner ; il y a une différence extrême entre ce qu'il demande et ce qu'il donne : il demande peu et donne beaucoup : il ne nous demande que la charité et l'obéissance, que lui-même nous a données ; et pour ce peu, que nous tenons de sa seule libéralité, il nous présente des biens inestimables en cette vie et en l'autre. Entre ces biens

nous mettons en premier lieu cet amour et cette providence paternelle dont il favorise ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans. Elle surpasse infiniment toutes les tendresses et tous les soins les plus passionnés que les pères de la terre peuvent avoir pour leurs enfans ; quel est le père qui ait amassé pour ses enfans autant de trésors que Dieu en a réservés aux siens, puisqu'il leur promet la participation de sa gloire ? Quel est celui qui, comme Jésus-Christ, ait répandu pour les siens jusqu'à la dernière goutte de son sang ? Quel est celui dont la sollicitude puisse être comparée à celle de notre Dieu qui nous a tous continuellement présens devant ses yeux, et qui nous assiste dans toutes nos peines.

David parle de cette vigilance paternelle lorsqu'il dit (*Psal.* 40. *v.* 15) : « Vous m'avez soutenu à cause de mon innocence, et par votre présence vous » m'avez toujours fortifié ; » c'est-à-dire, vous n'avez jamais détourné vos yeux de dessus moi, par le soin continuel que vous avez eu de ma conduite. Et dans un autre psaume (*Psal.* 33. *v.* 16) : « Les yeux du » Seigneur, dit-il, veillent toujours sur les justes, et » ses oreilles sont toujours attentives à leurs prières ; » au lieu qu'il ne jette ses regards sur ceux qui font » du mal, que pour les perdre, et effacer leur mé» moire de dessus la terre. »

Mais parce que cette Providence divine est la plus grande richesse du chrétien, et que plus il sera confirmé dans l'assurance d'en être protégé, plus sa joie et sa confiance s'augmenteront, il est à propos d'apporter ici quelques témoignages de l'Ecriture, qui seront comme une assurance authentique de ces grands

biens que Dieu nous a légués par son testament. L'Ecclésiastique dit (*Eccles.* 34. *v.* 19) : « Dieu arrête ses » yeux sur ceux qui le craignent, il est leur puissan- » te garde, leur forteresse et leur ombre. C'est lui » qui les défend contre les ardeurs du midi, qui les » soutient, et les secourt dans leurs chutes : c'est lui » qui élève leurs ames, qui éclaire leurs yeux ; c'est » lui enfin qui leur donne la santé, la vie et la béné- » diction. » Ce qui nous fait voir à combien de soins différens se soumet la grandeur de Dieu pour secourir les siens.

Le prophète David dit dans ses psaumes (*Psal.* 36. *v.* 23) : « Le Seigneur prendra soin de conduire et » de régler les pas du juste : lorsqu'il tombera, il ne » se blessera point, parce que le Seigneur mettra sa » main sous lui, afin qu'il ne se fasse point de mal. » Quel mal pourra souffrir de sa chute celui qui tombera si doucement, et qui est soutenu de la main de Dieu ? En un autre lieu, il dit encore (*Psal.* 33. *v.* 20) : « Les afflictions des justes sont en grand nom- » bre, mais Dieu les en délivrera entièrement : Le » Seigneur veille sur eux, il conservera leurs os, et » aucun ne sera brisé. » Dans l'Evangile cette même Providence est encore bien plus hautement exprimée (*Luc.* 21) ; car Notre-Seigneur ne se contente pas de dire qu'il sait le compte de tous nos os, mais il ajoute qu'il sait aussi celui de tous nos cheveux, afin qu'il ne s'en perde pas un seul, pour nous faire connaître l'infinie providence dont il nous protége. Car, en effet, à quoi ne s'étendra point le soin de celui qui s'applique jusques à nos cheveux ? Si cela semble étonnant, ce que nous a enseigné le prophète Zacha-

rie ne l'est pas moins (*Zach.* 2. *v.* 8) : « Quiconque » vous touchera, touchera la prunelle de mes yeux. » C'était beaucoup de dire, qui vous touchera me touchera ; mais ce n'est pas assez pour la bonté de Dieu ; il va jusqu'à dire, qui vous touchera en quelque partie que ce soit, touchera la prunelle de mes yeux.

Dieu ne prend pas soin de nous non-seulement par lui-même, mais encore par le ministère de ses anges ; et c'est pour cela qu'il a dit dans un des psaumes (*Psal.* 90. *v.* 11) : « Dieu a commandé à ses anges de » vous garder en toutes vos voies, et de vous porter » sur leurs mains, afin que vos pieds ne heurtent » point contre quelque pierre. » C'est de cette sorte que les bons anges, qui sont comme nos frères aînés, portent sur leurs bras les justes, qui, ne sachant pas marcher d'eux-mêmes, ont besoin de la main d'autrui pour se conduire. Les anges ne se contentent pas de leur rendre cet office en cette vie, ils le font aussi à la mort, comme il parut bien clairement en la personne de ce pauvre de l'Evangile, qui après sa mort fut porté par leurs mains dans le sein d'Abraham (*Luc.* 16). En un autre psaume, il est encore dit (*Psal.* 33. *v.* 8) : « L'ange du Seigneur se » tient proche de ceux qui le craignent, pour les dé- » livrer de toute sorte de dangers. » La traduction de saint Jérôme déclare encore mieux combien cette garde est puissante ; car au lieu de ces premières paroles, il dit : « L'ange du Seigneur a assis son camp à » l'entour de ceux qui vivent en sa crainte, pour les » délivrer. »

Quel roi sur la terre peut s'entourer d'une garde semblable ? Telle est cependant celle qui veille au-

tour du juste, comme on le vit clairement dans cette grande occasion dont parle le livre des Rois; l'armée du roi de Syrie s'étant avancée pour prendre le prophète Elisée (4 *Reg*. 6), et ce saint voyant son serviteur saisi de crainte à un objet si redoutable, pria Dieu qu'il lui plût d'ouvrir les yeux de ce jeune homme étonné, afin qu'il pût reconnaître combien l'armée qui était prête à combattre en leur faveur était plus grande que celle de leurs ennemis. Dieu ayant exaucé la prière du prophète, et ouvert les yeux au jeune homme, il vit toute la montagne remplie de gens à cheval et de chariots de feu, qui environnaient Elisée.

Cette garde est celle dont il est parlé dans les Cantiques, en ces termes (*Cant*. 7. *v*. 1) : « Que verrez-» vous en la Sulamite, *qui est la figure de l'Eglise* » *et de l'ame justifiée*, sinon des bataillons d'une » armée, *qui font la garde que font les anges?* » Le Saint-Esprit, sous ces figures, nous marque le soin que la providence divine prend des ames des justes. Car, comment se pourrait-il faire qu'un homme conçu dans l'iniquité, vivant dans une chair si portée au mal, et au milieu de tant de périls, pût se conserver plusieurs années sans tomber dans une seule pensée qui fût péché mortel, s'il n'était assisté de cette puissante garde de la providence divine?

Elle est si certaine et si forte, que non-seulement elle nous délivre du mal, et nous porte au bien; mais encore, par un effet merveilleux, elle tire souvent le bien du mal où, par la permission de Dieu, les bons tombent quelquefois. Cela arrive lorsque se repentant de leurs fautes ils se rendent plus soigneux, plus

humbles et plus reconnaissans des grâces qui leur ont été faites par celui qui les a retirés du péril, et qui leur a pardonné tant de péchés. C'est en ce sens que l'Apôtre a dit (*Rom.* 8. *v.* 28), « que toutes choses » tournent à bien à ceux qui aiment Dieu. »

Si ces faveurs sont dignes d'être admirées, combien ne nous étonnerons-nous pas davantage quand nous penserons que Dieu ne les étend pas seulement sur ses serviteurs, mais encore sur leurs enfans, sur leur postérité, et sur tout ce qui les touche! Il l'a bien témoigné lorsqu'il a dit (*Exod.* 20. *v.* 5): « Je » suis le Dieu fort et jaloux, je recherche la malice » des pères dans les enfans jusqu'à la troisième et » quatrième génération; mais j'use aussi de miséri- » corde sur mille et mille générations, à l'égard de » ceux qui m'aiment et qui gardent mes commande- » mens. » C'est ce qu'il fit voir en la personne de David (4 *Reg.* 8), dont il ne voulut détruire la race qu'après plusieurs années, quoique ses descendans l'eussent souvent mérité par leurs péchés. Il le fit encore voir en celle d'Abraham (*Genes.* 16), aux enfans duquel il pardonna si souvent pour l'amour de leur père, jusqu'à un tel point que même il promit à Ismaël (*Genes.* 16), quoiqu'il fût né d'une esclave, qu'il le ferait multiplier, et qu'il l'agrandirait sur la terre, parce qu'il était enfant d'Abraham.

Cela ne parut-il pas encore lorsqu'il daigna diriger et instruire lui-même le serviteur de ce patriarche, qui l'avait chargé (*Genes.* 24), d'aller chercher une femme pour son fils Isaac? Mais ce qui est plus admirable, est que non-seulement il a veillé sur les serviteurs pour l'amour des maîtres, mais aussi qu'il

a protégé quelquefois les mauvais maîtres en considération des bons serviteurs. Et un effet, ne voyons-nous pas les grands biens qu'il fit au maître de Joseph (*Genes.* 39), quoique idolâtre, en considération du saint jeune homme qu'il avait en sa maison ? Quelle plus grande bonté que celle-là ? et qui ne se portera point à servir un maître si libéral et si reconnaissant pour ceux qui lui obéissent, et qui a tant de soin de toutes les choses qui leur appartiennent ?

§. I.

Les noms que l'Ecriture attribue à Notre-Seigneur à cause de cette providence.

Comme cette divine providence se manifeste par tant d'effets merveilleux, elle a aussi dans l'Ecriture plusieurs noms ; le plus remarquable et le plus ordinaire est celui du Père ; et c'est ainsi que l'appelle son Fils unique dans l'Evangile. Mais ce n'est pas seulement dans l'Evangile que Dieu prend ce nom, il se le donne encore en beaucoup d'endroits de l'Ancien Testament. Le Prophète nous en rend témoignage dans ses psaumes, lorsqu'il dit (*Psal.* 102. *v.* 13) : « Comme le Père a compassion de ses enfans, de » même le Seigneur a compassion de tous ceux qui » le craignent, parce qu'il connaît le limon dont » nous sommes formés. » Un autre prophète a cru que ce n'était pas assez d'appeler Dieu, Père, puisque son amour et sa providence surpassent incomparablement celle de tous les pères, et il en a parlé en ces termes (*Isaiæ* 63. *v.* 16) : «Seigneur, vous êtes

» notre vrai Père : Abraham ne nous a pas connus, » et Israël n'a pas su qui nous étions ; » pour nous enseigner que ceux-ci n'étant que pères charnels, ne méritaient pas ce nom en comparaison de Dieu.

Mais parce que la tendresse des mères est ordinairement plus violente ou plus vive, Dieu ne s'est pas contenté de se nommer Père, il a voulu aussi être appelé Mère et plus que Mère. C'est pourquoi il dit ceci dans Isaïe (*Isaiæ* 49. *v*. 15) : « Quelle mère oublie son petit enfant et n'a pas le cœur touché de » pitié pour celui qui est sorti de ses entrailles ? » Quand il y aurait une mère assez dénaturée pour » être capable de cet oubli, pour moi, je ne t'oublierai jamais, ô Jérusalem, parce que je te porte » écrite en mes mains, et tes murailles sont toujours » en ma présence. » Quelles paroles peut-on concevoir plus pleines de tendresse ? Et qui sera assez aveugle pour ne pas se réjouir, après des gages si certains d'un si grand amour ?

Quiconque considérera que c'est Dieu qui parle, lui dont la vérité est infaillible, dont les richesses sont infinies, dont le pouvoir est sans bornes, quelle joie ne ressentira-t-il point de ces agréables paroles ? Mais cet excès de bonté passe encore bien plus avant, et Dieu ne se contente pas de comparer son affection à celle des mères ordinaires. Entre toutes les autres, il choisit l'aigle, comme celle qui est la plus renommée par cet amour, et il compare son affection à la sienne, lorsqu'il dit (*Deut*. 32. *v*. 11) : « Le Seigneur » aime ses enfans comme l'aigle aime ses petits ; il » étend ses ailes sur eux, et les porte sur ses épaules. » Le même Prophète déclare encore plus ou-

vertement la même chose aux Israélites, lorsqu'arrivés près de la terre de promission, il leur dit: (*Deut.* 1. *v.* 31): « Le Seigneur vous a portés dans » tout le chemin que vous avez fait, comme un père » porte son enfant entre ses bras, jusqu'à ce que vous » soyez arrivés au lieu qu'il vous avait promis. » Comme Dieu ne dédaigne pas de prendre le nom de Père, il nous fait aussi l'honneur de nous donner celui d'enfans. Il le témoigne dans le prophète Jérémie, lorsqu'il dit (*Jerem.* 31. *v.* 20): « Ephraïm est mon fils » que je tiens en honneur, et mon petit enfant très- » cher: depuis que j'ai commencé à parler de lui, » je l'ai toujours eu en ma mémoire; aussi mes en- » trailles se sont attendries envers lui, et je suis ému » de pitié pour lui. » Chacune de ces paroles étant de Dieu, doit être infiniment considérée, et attendrir nos cœurs envers lui, puisque le sien est si tendre envers nous.

Au nom de Père, Jésus-Christ a ajouté celui de Pasteur. Pour montrer jusques à quel point s'étendait le soin de cette Providence pastorale, il a dit ces paroles (*Joan.* 10. *v.* 16): « Je suis le bon Pasteur » qui connais mes brebis, et qui suis connu d'elles. »

Si vous voulez savoir quelle est la sollicitude de ce bon Pasteur, écoutez le prophète Ezéchiel (*Ezech.* 34. *v.* 11): « Je chercherai mes brebis, dit le Sei- » gneur, et les visiterai. Et de même que le pasteur » cherche son troupeau lorsqu'il est égaré, ainsi je » visiterai mes brebis, et les retirerai de tous les lieux » où elles s'étaient égarées au jour de la pluie et de » l'obscurité. Je les retirerai d'entre les peuples, et » les assemblerai de divers pays pour les conduire au

» leur, afin de les faire paître sur les montagnes d'Is-
» raël, le long des ruisseaux, et en tous les autres
» endroits de cette heureuse terre. C'est là qu'elles se
» délasseront sur les herbes verdoyantes ; elles paî-
» tront dans des pâturages très-abondans. Je ferai
» paître mes brebis, et leur donnerai un sommeil
» tranquille, dit le Seigneur ; je chercherai ce qui
» est perdu, et je retrouverai ce qui a été dérobé ; je
» remettrai ce qui a été rompu, et fortifierai ce qui
» est faible ; je maintiendrai ce qui est fort, et je les
» conduirai avec sagesse, » c'est-à-dire, avec un grand soin et une grande providence. Un peu plus bas, il ajoute encore ces paroles (*Ibid.* 25) : « Je fe-
» rai avec elles un contrat de paix, et chasserai tou-
» tes les mauvaises bêtes de la terre ; et quoiqu'elles
» habitent dans les déserts, elles seront en assurance
» dans les bois ; et après les avoir établies sur ma col-
» line, je ferai pleuvoir sur elles mes bénédictions,
» et leur enverrai des pluies abondantes et salutai-
» res. » Dieu pouvait-il promettre davantage, et nous représenter plus puissamment son amour ? Car il est certain que le Seigneur ne parle pas ici d'un troupeau matériel, mais d'un spirituel, comme le texte même le dit expressément. Il est certain qu'il ne promet pas des herbages, ni l'abondance des biens temporels, qui sont communs aux bons et aux méchans ; mais une abondance de faveurs et de soins particuliers, dont Dieu, comme un bon pasteur assiste les siens. C'est ce qu'il a lui-même expliqué de cette sorte dans Isaïe, où il a dit (*Is.* 40. *v.* 11) : « Qu'il fera paî-
» tre son troupeau comme un bon pasteur, qu'il as-
» semblera ses agneaux entre ses bras, et les mettra

» dans son sein, et qu'il portera sur ses épaules les » brebis qui auront fait leurs agneaux nouvellement, » et celles qui seront encore pleines. » Est-il une tendresse comparable à celle-là? Tout ce divin psaume qui commence (*Psal.* 22) : « Le Seigneur me con- » duit », me parle de ces soins charitables de pasteur que Dieu exerce envers les hommes. Cela est encore plus clairement expliqué par la traduction de saint Jérôme, qui dit, au lieu de ces premières paroles, *Dieu me conduit : Le Seigneur est mon pasteur :* ayant ainsi commencé, il expose dans le psaume, tous les devoirs d'un pasteur, que je ne rappellerai pas ici, parce que ceux qui voudront le voir pourront recourir au livre même.

Si Dieu mérite le nom de Pasteur, parce qu'il nous conduit, on peut aussi l'appeler roi, parce qu'il nous défend; maître, parce qu'il nous enseigne; médecin, parce qu'il nous guérit; nourricier, parce qu'il nous porte entre ses bras; et garde, à cause du soin qu'il prend de veiller sur notre conduite et de nous protéger. Toute l'Ecriture est remplie de ces noms : mais entre tous les autres, celui qui a le plus d'amour et de tendresse, et qui découvre le mieux la providence, est le nom d'Époux, que Dieu prend dans le livre des Cantiques, et en plusieurs autres endroits de l'Ecriture. C'est par ce nom amoureux qu'il invite l'ame du pécheur à s'adresser à lui, lorsqu'il dit (*Jerem.* 3, *v.* 4) : « Appelez-moi du moins » à cette heure mon Père, et le guide de ma virgini- » té. » L'Apôtre relève ce nom comme un nom de grand éclat et de grand honneur, parce qu'après ces paroles que le premier homme dit à la première

femme (*Ephes.* 5) : « Que pour elle l'homme laissera » son père et sa mère , et s'unira à sa femme , et » qu'ils seront deux en une chair; » l'Apôtre ajoute : « Ce sacrement est grand , je le dis en Jésus-Christ » et en l'Eglise qui est son épouse ; » ainsi Notre-Seigneur est en quelque façon l'Epoux de toutes les ames justifiées. Que n'avons-nous donc point à espérer de celui qui porte un tel nom, puisqu'il ne le porte pas en vain ?

Mais qu'est-il besoin de parcourir ainsi les Ecritures? Tous les noms qui nous promettent quelque bien, sont propres à ce Seigneur , puisque ceux qui l'aiment trouvent en lui l'accomplissement de tous leurs désirs. C'est pour cela que saint Ambroise a dit en un sermon (*S. Ambr. l. 3. de Virgin.*) : « Nous » avons toutes choses en Jésus-Christ, et Jésus-Christ » nous est toutes choses. Si nous désirons la guéri- » son de nos plaies, il est médecin ; si nous sommes » dans l'ardeur d'une fièvre violente , il est une fon- » taine ; si nous sommes accablés sous le fardeau de » nos péchés, il est la justice même ; si nous avons » besoin de secours, il est la force; si nous craignons » la mort, il est la vie ; si nous voulons quitter les » ténèbres, il est la lumière; et si nous voulons aller » au Ciel, il en est le chemin. » Voyez combien ce Seigneur a de noms ! parce qu'encore qu'il ne soit qu'un en lui-même , il est néanmoins toutes choses à notre égard, pour remédier à toutes nos nécessités.

Je n'achèverais jamais si je voulais rapporter ici toutes les autorités répandues dans l'Ecriture sur cette matière ; mais j'en ai voulu marquer quelques-unes, pour consoler ceux qui servent Dieu, et pour attirer à

lui ceux qui ne le servent pas, étant certain que sous le ciel il n'y a point de trésor plus grand que celui-là.

Comme ceux qui, servant un prince par ses ordres exprès, dans quelque occasion signalée, gardent soigneusement ses lettres, gages des récompenses promises à leurs services ; et que fortifiés par ces assurances, non-seulement ils vont avec courage, mais se réjouissent encore au plus fort des périls, parce qu'après en être échappés ils sont en état de demander l'effet de leurs écrits et le prix de leur fidélité ; de même les serviteurs de Dieu conservent dans leurs cœurs toutes ses promesses divines, beaucoup plus certaines que celles de tous les rois de la terre. C'est sur elles qu'ils fondent leurs espérances ; c'est par elles qu'ils s'encouragent en leurs travaux, qu'ils prennent confiance en leurs périls, qu'ils se consolent en leurs adversités. Elles les enflamment d'amour pour un si bon maître, et les obligent de s'abandonner entièrement au service de celui qui leur promet avec tant de fidélité de s'employer pour leur bien, comme leur étant *tout en toutes choses.* Et par là il paraît que l'un des principaux fondemens de la vie chrétienne est cette vive et légitime confiance.

Quel plus grand bien en cette vie, que d'avoir Dieu pour père, pour mère, pour pasteur, pour médecin, pour maître, pour nourricier, pour mur, pour défense, pour garde, et ce qui est plus que tout, pour époux ? Que peut donner le monde à ses adorateurs qui soit comparable à cela ? Ceux qui possèdent ce bien, ont droit sans doute de se réjouir, de se consoler, de prendre courage, et de se glorifier en Dieu dans toutes leurs peines ! « Réjouissez-

» vous, justes, dans le Seigneur, *dit le Prophète*, » (*Psal.* 31, *v.* 11.), et soyez ravis de joie; chantez ses » louanges, vous tous qui avez le cœur droit. » Comme s'il avait voulu dire plus clairement : Que d'autres se réjouissent, s'ils veulent, dans les richesses et dans les honneurs du monde, d'autres dans la noblesse de leur race, d'autres dans les faveurs des princes, d'autres dans la prééminence de leurs dignités et de leurs offices ; mais vous qui prétendez avoir Dieu pour vous, qui voulez qu'il soit votre héritage et votre possession, réjouissez-vous plus véritablement en ce seul bien, puisqu'il surpasse autant tous les autres, que le Créateur est au-dessus de tout ce qu'il a créé.

C'est ce que le même prophète nous a enseigné dans un des psaumes (*Psalm.* 143, *v.* 11) : « Délivrez-moi des mains de ceux qui se sont séparés » de votre service, qui n'ont une bouche que pour » dire des vanités, et des bras que pour faire du » mal ; dont les enfans croissent comme de jeunes » arbrisseaux nouvellement plantés, dont les filles » sont ornées comme des temples ; les greniers remplis de toute sorte de biens, les brebis grasses et » fécondes. On a tenu pour bienheureux le peuple » qui possède ces biens ; mais bienheureux est le » peuple qui a le Seigneur pour son Dieu ! » David parle de la sorte, parce qu'en Dieu seul on possède un bien qui contient généralement tous les biens que l'on peut souhaiter. Ainsi, que les autres se glorifient tant qu'ils voudront dans les richesses de la terre ; mais moi, dit David, quoique je sois un roi très-riche, et très-puissant, je me glorifierai en Dieu

seul. Tels étaient encore les sentimens de ce saint prophète qui disait (*Habac.* 3, *v.* 18) : « Je me » réjouirai en mon Seigneur, et serai ravi de joie » en Dieu mon Sauveur ; parce qu'il est mon Dieu » et ma forteresse, et que c'est lui qui rendra mes » pieds aussi légers que ceux des cerfs, pour courir » sans broncher dans les chemins difficiles de cette » vie : c'est lui qui fera que je marcherai sur les hautes » montagnes en chantant des psaumes et des louan- » ges en son honneur. »

Voilà quel est le trésor et la gloire que Dieu a préparés en ce monde pour ses serviteurs ; s'il offre de telles faveurs à ceux qui lui sont fidèles, n'a-t-il pas droit de se plaindre de ceux qui s'éloignent de lui ? Ce furent aussi ces plaintes qu'il mit en la bouche de Jérémie, lorsqu'il l'envoya reprocher à son peuple son ingratitude (*Jerem.* 2. *v.* 5). « Quelle rigueur, leur dit-il, vos pères ont-ils trouvée en moi qui pût les autoriser à m'être infidèles, à suivre la vanité et à devenir orgueilleux? » Et un peu plus bas (*v.* 31) : « Est-ce que j'ai été envers ce peuple une terre stéri- » le, déserte et sans fruit ? » Comme s'il voulait dire : Il est bien clair que non, puisque par ma main ils ont obtenu tant de prospérités et de victoires. « Pourquoi donc (*Ibid.* 32) ce peuple a-t-il dit : » Nous nous sommes séparés de votre service, et » nous ne voulons plus retourner vers vous ? La jeu- » ne fille oubliera-t-elle ses plus riches ornemens, et » la ceinture précieuse dont elle se ceint ? pourquoi » donc mon peuple m'a-t-il mis en oubli durant tant » de jours ? » Si Dieu se plaignait de ces infidélités au temps de la loi, où les grâces n'étaient pas si

abondantes, combien aura-t-il plus sujet de se plaindre en ce temps-ci, où les grâces sont d'autant plus abondantes qu'elles sont plus spirituelles et plus divines!

§. II.

La providence dont Dieu use envers les méchans pour les punir de leurs crimes.

Si nous ne sommes point touchés des avantages que cette bienheureuse providence prodigue aux gens de bien, soyons-le au moins des châtimens qu'elle envoie aux méchans. Dieu les mesure à leur propre mesure, et les traite selon l'oubli et le mépris qu'ils ont eus de sa majesté; car il oublie ceux qui le mettent en oubli, et méprise ceux qui le méprisent. Pour montrer cela plus sensiblement, il commanda à son prophète Osée (*Oseæ* 1) de se marier avec une femme pécheresse, afin de donner une image de la fornication spirituelle que les Israélites avaient commise, en quittant leur Seigneur et leur Epoux légitime. Il lui commanda encore de donner pour nom à un enfant né de ce mariage, une parole hébraïque qui veut dire : Vous n'êtes pas mon peuple, pour faire entendre que puisque, par leurs péchés, ils avaient témoigné qu'ils ne le reconnaissaient pas pour leur Dieu, il ne les reconnaîtrait plus aussi pour son peuple. Il ajoute encore un peu plus bas (*Os.* 2, *v.* 2) : « Jugez de votre mère, jugez-la, car elle n'est ni votre mère, ni moi son mari; » c'est-à-dire, que comme elle lui avait été infidèle, lui aussi la délaisserait et n'accomplirait pas les promesses magnifiques

gnifiques qu'il lui avait faites. Voyez par là comme le Seigneur mesure chacun selon sa mesure, se montrant tel envers les hommes que les hommes se montrent envers lui.

Les méchans donc, qui vivent en effet comme s'ils avaient entièrement effacé Dieu de leur mémoire, demeurent abandonnés en ce monde, comme des biens sans maître, des écoles sans précepteur, un navire sans pilote, et enfin comme un troupeau sans pasteur. C'est pourquoi Dieu leur a dit, par le prophète Zacharie (*Zachar.* 11, *v.* 9) : « Je ne veux » plus prendre le soin de vous paître. Que celui qui » mourra, meure ; que celui qui sera tué, soit tué ; » et que les autres qui resteront, se dévorent les uns » les autres. » Il témoigna encore la même chose dans le cantique de Moïse (*Deut.* 32, *v.* 20). « Je » détournerai mes yeux de vous, et regarderai sans » m'émouvoir les misères et les calamités dont vous » serez enfin enveloppés, sans vous donner aucun » remède. »

Il fait encore mieux connaître cette providence vengeresse par la bouche d'Isaïe : s'adressant à son peuple sous la figure d'une vigne, qui labourée et cultivée avec soin, n'avait rapporté que de mauvais fruits, il lui dit (*Isa.* 5, *v.* 5) : « Je veux vous mon» trer ce que je ferai de ma vigne. J'ôterai la haie qui » l'environne, afin qu'elle soit pillée ; je renverserai » sa clôture, afin qu'elle soit foulée aux pieds ; elle » demeurera comme une terre déserte ; elle ne sera » ni taillée ni bêchée ; elle se remplira de mauvaises » herbes et de ronces, et je commanderai aux nuées » de ne pleuvoir jamais sur elle ; » c'est-à-dire, je

lui ôterai tous les secours efficaces que je lui avais donnés autrefois. Après ces menaces ne doit-on pas craindre une telle sorte de providence ?

Dites-moi maintenant s'il peut y avoir un péril semblable à celui de vivre hors de cette protection paternelle, et de demeurer exposé à toutes les mauvaises rencontres du monde et à toutes les injures de la vie. Car comme il est vrai que d'un côté le monde est une mer pleine d'orage, un désert rempli de voleurs et de bêtes farouches, où nous avons une multitude d'accidens à supporter, d'ennemis puissans à combattre, de piéges secrets à éviter, et de difficultés imprévues à prévenir; que l'homme d'autre part est une créature faible, aveugle, désarmée, sans force, sans conseil; que deviendrons-nous, si nous sommes privés des secours, des lumières, et de l'appui de la divine Providence ?

Notre isolement ne constitue pas encore tout notre danger; car la Providence ne se contente pas de détourner les yeux de dessus les méchans; elle permet même qu'ils soient entourés de périls et de tentations qui, dans ses desseins, devaient être pour eux une matière de triomphes, et deviennent par leur malice et leur faiblesse un sujet de chutes et de péchés. C'est ce que le Saint-Esprit a clairement témoigné par le prophète Amos, lorsqu'il a dit (*Amos*. 9, *v*. 8): « Les yeux du Seigneur s'arrêtent sur le règne des » méchans, mais c'est pour le briser et le détruire; » comme s'il disait : Le soin que j'avais autrefois pour eux, se doit changer de telle sorte, que moi qui les considérais auparavant pour les défendre, je ne les regarderai plus que pour les punir, et pour leur faire

porter la peine de toutes leurs fautes. Il l'a encore plus expressément signifié dans le prophète Osée par ces paroles (*Os. c.* 5, *v.* 12) : « Je serai comme le ver d'Ephraïm; je détruirai la maison de Juda comme la pourriture. » Et parce que cette sorte de persécution semblait être longue et assez douce, il en ajoute incontinent une autre plus prompte et plus rude, en disant (*Ibid. v.* 14) : « Je serai comme une » lionne à Ephraïm, et comme un petit lion à Juda; » j'irai, je les prendrai et les enleverai, et personne » ne les délivrera de mes mains. »

Ce que nous lisons dans le prophète Amos, n'est pas un témoignage moins évident de cette sorte de providence. Après avoir raconté que Dieu devait faire passer au fil de l'épée tous les méchans, à cause des péchés dans lesquels leur avarice les avait engagés, il ajoute aussitôt (*Amos.* 9, *v.* 1) : « Et que ceux qui » fuiront ne pensent pas échapper pour cela de mes » mains; parce que, quand ils pénétreraient jus- » qu'aux enfers, ma main les en retirera ; s'ils s'élè- » vent jusqu'au ciel, elle les en fera descendre ; s'ils » montent au plus haut sommet de la montagne de » Carmel, je les y chercherai et les trouverai; et s'ils » se cachent de mes yeux jusqu'au profond de la mer, » je commanderai au serpent de les y aller mordre : » s'ils sont captifs dans la terre de leurs ennemis, » j'enverrai le glaive qui les tuera, et lancerai sur » eux mes regards pour leur mal, et non pas pour » leur bien. » Est-il un homme qui, lisant ces paroles comme étant de Dieu, et reconnaissant par là quelle est cette sorte de providence qu'il exerce contre les méchans, ne frémisse de voir un si puissant

ennemi armé contre lui, le poursuivre partout avec tant de soin; se saisir des passages, occuper toutes les voies, et veiller si attentivement à sa perte et à sa destruction?

Qui pourra dormir ou manger, lorsqu'il se sentira fixé par de tels regards, et qu'une telle indignation, un tel persécuteur, et un bras si fort et si puissant, sera armé pour sa ruine? Si c'est un mal extrême d'être privé de la grâce et de la providence de Dieu, combien en est-ce un plus grand d'être menacé par les armes de cette Providence, et de voir que l'épée tirée contre vos ennemis, s'est tournée contre vous! que les yeux qui veillaient pour vous défendre, veillent maintenant pour vous perdre! que le bras étendu pour vous soutenir, l'est maintenant pour vous renverser! que le cœur qui n'avait pour vous que des pensées de paix et d'amour, n'en ait plus que de haine et d'aversion! et qu'enfin celui qui devait être votre bouclier, votre ombre et votre rempart, soit devenu le ver qui vous ronge, et le lion qui vous déchire! Dormira-t-il en assurance celui qui sait que Dieu veille comme la verge de Jérémie pour son châtiment? Quel conseil pourra-t il prendre contre ce conseil? quel bras contre ce bras? et quelle providence contre cette providence? « Qui a jamais, com» me dit Job (*Job.* 9, *v.* 4), pris les armes et résisté » à Dieu, et est demeuré en paix? »

Enfin ce mal est tel, que l'un des plus grands châtimens dont Dieu a coutume de punir les méchans en cette vie, est de retirer d'eux la main de sa providence, comme il l'a lui-même déclaré en plusieurs endroits de l'Ecriture : « Mon peuple, dit-il (*Psal.*

» 80, *v.* 12), n'a pas voulu prêter l'oreille à ma voix,
» Israël ne m'a pas écouté; je les ai abandonnés aux
» désirs de leurs cœurs; ils marcheront dans les voies
» qu'ils se sont frayées. Et par le prophète Osée il dit
(*Oseæ* 4, *v.* 6) : « Tu as oublié la loi de Dieu, et moi
» j'oublierai tes enfans. » De sorte que, comme un des plus grands maux qui puissent arriver à une femme, est qu'un mari la répudie, et à une vigne, que son maître la laisse en friche; ainsi l'un des plus grands malheurs qui puissent arriver à une ame, est que Dieu lui retire la main. Car qu'est-ce qu'une ame sans Dieu, sinon une vigne sans vigneron, un jardin sans jardinier, un navire sans pilote, une armée sans général, et une république sans chef, ou pour mieux dire, un corps sans ame? C'est ainsi que de tous côtés Dieu vous environne; et il le fait, afin que si l'amour et les desseins de cette providence paternelle sur vous ne sont pas capables d'attendrir votre cœur, il soit au moins ému par la crainte de cet abandon; parce que ceux qui ne sont pas touchés par la considération des biens, le sont bien souvent par la crainte des maux qui les menacent.

CHAPITRE XIII.

Second privilége de la vertu : la grâce sanctifiante donnée aux hommes vertueux.

Cette providence paternelle est la source de toutes les grâces que Dieu fait à ses serviteurs; car c'est elle qui les pourvoit des moyens nécessaires à leur

fin, qui est leur dernière perfection : elle les aide, et leur prête, pour ainsi dire, la main en toutes leurs nécessités, produisant dans leurs ames les vertus et les habitudes infuses. Entre ces habitudes la première est la grâce sanctifiante, qui, après cette divine providence, est le principe de tous les autres priviléges: c'est (*Luc.* 15) le premier vêtement qui fut donné à l'enfant prodigue, lorsqu'il fut reçu en la maison de son père.

Si vous me demandez, qu'est-ce que cette grâce? je vous dis que, selon la définition des théologiens, elle est une participation de la nature divine, c'est-à-dire de la sainteté, de la bonté, de la pureté et de la grandeur de Dieu. Par elle l'homme quitte la bassesse et la roture qui lui viennent du côté d'Adam, pour être participant de la sainteté de Dieu; il est dépouillé de lui-même pour être revêtu de J.-C. Les saints éclaircissent cette vérité par l'exemple du fer mis au feu : quoique le métal reste le même, il sort néanmoins brillant et lumineux comme le feu; ainsi la même substance de fer demeurant toujours, elle est comme revêtue de la splendeur, de la chaleur et des autres propriétés du feu. De même la grâce, qui est une qualité céleste que Dieu répand dans l'ame, par une propriété non moins merveilleuse, transforme l'homme en Dieu; de sorte que, sans cesser d'être homme, il participe en quelque façon aux vertus et à la pureté de Dieu, comme y participait autrefois celui qui disait (*S. Paul Galat.* *v.* 20) « Je vis, non pas moi, mais c'est Jésus-Christ » qui vit en moi. »

La grâce est encore une forme surnaturelle et di-

vine, qui fait que l'homme vit d'une vie conforme à son principe et à la source dont il procède, qui est aussi surnaturelle et divine, et en cela reluit merveilleusement la providence de Dieu, qui, ayant voulu que l'homme eût deux sortes de vies l'une naturelle et l'autre surnaturelle, a aussi donné deux formes, qui sont comme les deux ames de ces vies; comme de l'ame, qui est la forme naturelle, procèdent toutes les puissances et tous les sens nécessaires à la vie naturelle, ainsi de la grâce, qui est la forme surnaturelle, procèdent toutes les vertus et les dons du Saint-Esprit, nécessaires à la vie surnaturelle.

La grâce, outre cela, est un ornement spirituel de l'ame, formé de la main du Saint-Esprit, qui la rend si belle aux yeux de Dieu, qu'il la reçoit pour sa fille et pour son épouse. Le prophète se glorifiait de cet ornement, lorsqu'il disait (*Isa.* 61, *v.* 10) : « Je » me réjouirai dans le Seigneur, et mon ame tressail» lera d'allégresse en mon Dieu ; parce qu'il m'a re» vêtu des vêtemens du salut, et qu'il m'a environné » de la robe de justice. Il m'a mis une couronne sur » la tête comme à un époux, et m'a enrichi de toutes » ses pierreries et de tous ses ornemens, comme une épouse. » Cette parure consiste dans les vertus et es dons du Saint-Esprit, dont l'ame du juste est revêtue. C'est cette robe de diverses couleurs qui couvre la fille du roi, assise à la droite de son époux, parce que de la grâce procèdent les couleurs de toutes les vertus et des habitudes célestes.

On peut aisément juger, par ce que nous venons de dire, quels sont les effets que produit cette grâce dans l'ame où elle fait sa demeure; le principal est

de la rendre si agréable et si belle aux yeux de Dieu, qu'il la tient pour sa fille, pour son épouse, pour son temple et pour sa demeure, où il prend plaisir à habiter. Un autre effet, c'est que non-seulement elle est embellie, mais encore fortifiée par le moyen des vertus, qui, comme les cheveux de Samson, font à la fois son ornement et sa force. Cette double qualité est louée dans les Cantiques, lorsque les anges dans l'admiration s'écrient (*Cant.* 6, *v*. 9): « quelle est celle » qui s'avance comme l'aurore qui se lève au matin, » belle comme la lune, choisie comme le soleil, et » terrible comme une armée rangée en bataille ? » Par là il paraît que la grâce est comme une armure complète qui revêt l'homme depuis les pieds jusqu'à la tête, et le rend tellement fort que, selon saint Thomas, le moindre degré de grâce est capable de surmonter tous les démons et tous les péchés du monde.

L'homme juste est si agréable à Dieu et si puissant auprès de lui, que toutes ses bonnes œuvres méritent la vie éternelle; de sorte que non-seulement les actes de vertu, mais aussi les actions naturelles, comme le boire, le manger, le dormir, si elles sont rapportées à notre fin dernière, sont dignes du Ciel.

La grâce sanctifiante rend encore l'homme enfant de Dieu par adoption, et héritier de son royaume, et le fait écrire au livre de vie, où tous les justes sont marqués. C'est ce privilége que le Sauveur vantait à ses disciples, lorsque les voyant venir pleins de joie de ce que les démons mêmes leur obéissaient en son nom, il leur répondit (*Luc.* 10, *v*. 20): « Vous ne devez » pas vous réjouir de ce que votre puissance s'étend

» sur les démons; mais réjouissez-vous de ce que vos
» noms sont écrits au royaume des Cieux. »

Par là il fit entendre clairement que ce bien est le plus grand et le plus accompli que le cœur de l'homme puisse souhaiter.

Enfin, pour abréger, la grâce dispose l'homme au bien, aplanit le chemin du Ciel, et rend le joug des commandemens de Dieu doux et léger; elle rétablit la nature corrompue, et fait qu'elle trouve léger ce qui lui semblait insupportable lorsqu'elle était malade: elle fortifie toutes les puissances de nos ames par les vertus qui procèdent d'elle-même; elle éclaire l'entendement, échauffe la volonté, excite la mémoire, anime le libre arbitre, tempère les mouvemens de la concupiscence, afin qu'elle ne se précipite pas au mal, et nous donne la vigueur et l'énergie nécessaires pour faire le bien.

Mais ce qui est encore plus, la grâce fait que Dieu demeure dans nos ames, afin qu'étant dans elles il les gouverne, les défende et les conduise au Ciel. Il y est comme un roi dans son royaume, comme un capitaine dans son armée, comme un père de famille en sa maison, comme un maître en son école, et comme un pasteur en son troupeau. Telle est donc cette perle dont la valeur est inestimable, et puisqu'elle est une récompense inséparable de la vertu, est-il quelqu'un qui ne veuille imiter la prudence de ce sage marchand de l'Evangile, qui donna tout ce qu'il avait pour l'acheter?

CHAPITRE XIV.

Troisième privilége de la vertu : la lumière surnaturelle que Dieu donne aux justes.

Le troisième privilége de la vertu est une sagesse particulière que notre Dieu communique aux justes, elle procède, comme tous les autres biens, de la seule grâce ; car, comme l'effet de la grâce est de remédier à la nature malade, ayant guéri la volonté que le péché avait corrompue, elle guérit aussi l'entendement, qu'il n'avait pas moins obscurci, afin que l'homme puisse à la fois connaître et accomplir son devoir. Saint Grégoire parle de ces ténèbres de l'entendement, lorsqu'il écrit dans ses Morales (*Lib.* 25, *c.* 9) : « Qu'une peine imposée à l'homme pour son » péché, est de ne pouvoir faire ce qu'il sait, comme » c'en est une de ne pas savoir ce qu'il doit faire. » Aussi le Prophète a dit : « Le Seigneur est ma lu- » mière contre l'ignorance, et il est mon salut contre » l'incapacité. » C'est donc Dieu seul qui peut nous enseigner ce que nous devons désirer et nous donner la force de l'acquérir.

Le Saint-Esprit accorde aux justes quatre dons de lumière, savoir : le don de la sagesse, pour nous donner la connaissance des choses les plus relevées, celui de la science, pour celles qui sont plus basses ; celui de l'entendement, pour pénétrer les mystères divins, dans leur beauté, et dans les rapports qu'ils ont entre eux ; et celui du conseil, afin que nous sa-

chions nous gouverner parmi les difficultés et les événemens de cette vie.

Toutes ces lumières procèdent de la grâce que l'Ecriture appelle onction, parce que comme l'huile, entre toutes les liqueurs, sert principalement à entretenir la lumière et à guérir les plaies, ainsi cette divine onction guérit les plaies de notre volonté, et éclaire les ténèbres de notre entendement. C'est aussi cette huile plus précieuse que tous les baumes, que David se glorifiait de posséder, lorsqu'il dit (*Psal.* 22, *v.* 5) : « Seigneur, vous avez oint ma tête avec l'abon» dance de votre huile. » Car il est bien clair qu'il ne parlait pas au sens propre, et qu'il voulait désigner l'entendement et l'huile spirituelle, qui est la lumière du Saint-Esprit, par le moyen de laquelle cette lampe de l'intelligence est entretenue. Ce saint roi était tout éclatant des lumières que rendait cette liqueur sacrée, et il nous l'a confessé lui-même dans un autre psaume, où il dit, *que Dieu lui avait manifesté les secrets de sa sagesse les plus cachés.*

L'office de la grâce est de rendre l'homme vertueux, et il ne peut le devenir sans ressentir de la douleur de sa vie passée, de l'horreur pour le péché, et du mépris ponr les choses du monde; or il est certain que la volonté ne sera jamais capable de ces bons mouvemens, s'il n'y a dans l'entendement des lumières et des connaissances proportionnées pour les exciter : car elle est une puissance aveugle, et elle ne peut se mouvoir, si l'entendement ne la précède, et ne l'éclaire pour lui faire connaître le bien ou le mal, et lui apprendre par là quels sont les objets auxquels elle doit donner ou refuser son affection. Saint

Thomas a dit (*S. Th.* 2. 2. *q.* 2, *art.* 4.) : « Qu'à » mesure que l'amour de Dieu croît en l'ame du » juste, la connaissance de sa bonté, de son amour » et de sa beauté y croît à proportion ; » de sorte que si l'un croît de cent degrés, l'autre croîtra d'autant, parce que celui qui a beaucoup d'amour, doit connaître beaucoup de qualités aimables en ce qu'il aime, et que celui qui aime peu en connaît peu.

Ce que nous disons de l'amour de Dieu s'entend de même de la crainte, de l'espérance, de la haine et de l'horreur du péché. Or, comme le Saint-Esprit veut que tous ces bons sentimens soient dans l'ame du juste, il veut aussi qu'il y ait des connaissances qui soient comme des causes qui les produisent, comme la diversité des effets naturels demande une diversité de causes qui les produisent.

D'ailleurs, puisqu'il est vrai que Dieu fait sa demeure dans l'ame par la grâce, comme nous l'avons déjà prouvé, et *que Dieu*, comme dit saint Jean (*Joan.* 1), *est une lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde ;* il est certain que plus cette demeure sera pure et exempte de souillure, plus les rayons de cette divine lumière brilleront en elle, comme ceux du soleil dans un miroir fort net. Saint Augustin appelle Dieu (*Lib.* 2 *de Libero Arbitr.*) *la sagesse de l'ame purifiée*, parce qu'il éclaire l'ame qui est en cet état, des rayons de sa lumière, lui faisant voir ce qui lui est nécessaire pour son salut. Mais pourquoi nous étonner de voir Dieu exercer cette bonté envers les hommes, puisqu'en une certaine façon il fait de même à l'égard de toutes les créatures, qui, par un secret instinct qui leur est ins-

piré par leur auteur, connaissent tout ce qui leur est propre pour leur conservation ?

Qui a appris à la brebis, entre cette diversité presque innombrable d'herbes qui sont dans les champs, d'éviter celles qui lui sont nuisibles, et de faire choix de celles qui lui peuvent servir ? Qui lui a encore appris à discerner l'animal qui sympathise avec elle, de celui qui lui est contraire ; et par ce moyen à fuir les loups et à suivre les chiens ? Si Dieu donne cette connaissance aux brutes pour se maintenir dans la vie naturelle, combien plus donnera-t-il aux justes les connaissances nécessaires pour se conserver dans la vie spirituelle ! Et si la providence divine a pris tant de soin de ce qui ne touche que les fonctions purement naturelles, combien devons-nous croire qu'elle en prendra davantage des œuvres de la grâce, incomparablement plus excellentes, et si élevées au-dessus des puissances de l'homme !

Cet exemple ne prouve pas seulement la réalité de cette connaissance que Dieu donne à l'entendement, mais il nous en fait aussi concevoir la nature : elle est moins spéculative que pratique, puisqu'elle ne nous est pas seulement donnée pour savoir, mais aussi pour agir ; elle ne s'arrête pas au seul entendement, comme celles que l'on acquiert dans les écoles : elle s'étend jusqu'à la volonté, la rendant prompte à faire ce qu'elle lui enseigne. C'est là le propre effet des inspirations du Saint-Esprit, qui, comme un maître très-parfait, fait pratiquer aux siens les leçons qu'il leur donne. Cette lumière surnaturelle pénètre par sa vertu dans tous les replis de nos ames,

et fait en chacun d'eux tout ce qui est nécessaire pour les mettre en un bon état.

L'Apôtre l'a fort bien expliqué, lorsqu'il a dit : *La parole de Dieu* (*Heb.* 4. *v.* 12) *est vive et efficace; elle pénètre plus qu'une épée tranchante des deux côtés*, puisqu'elle a la force de diviser la partie animale de l'homme d'avec la partie spirituelle, et qu'elle sépare l'une de l'autre, en coupant les malheureux liens qui sont ordinairement entre l'esprit et la chair. Cette union est rompue par la force et l'efficace de la parole divine, qui fait que l'homme mène non une vie charnelle, mais une vie toute spirituelle.

§.

Voilà donc l'un des principaux effets de la grâce, et l'un des plus signalés priviléges dont jouissent les gens de bien en cette vie. Parce que cela semblera peut-être difficile à entendre et à croire aux hommes charnels, je vais le prouver très-évidemment par plusieurs témoignages tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Dans le Nouveau, Notre-Seigneur a dit ces paroles par la bouche de saint Jean (*Joan* 14. *v.* 26) : « Le Saint-Esprit consolateur que mon » Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes » choses; il vous donnera l'intelligence de ma doc- » trine. » Et en un autre lieu (*Joan.* 6. *v.* 45) : « Il » est écrit, dit-il, dans les prophètes, qu'il viendra » un temps auquel les hommes seront éclairés par » Dieu : celui qui a écouté mon Père, qui a été ins- » truit par lui, vient à moi. » Le même Sauveur a dit par Jérémie (*Jerem.* 31. *v.* 33) : « J'écrirai ma

» loi dans le cœur des hommes ; moi-même, je la
» graverai dans leur cœur. » Et par le prophète Isaïe,
le Seigneur, déclarant la prospérité de son Eglise, dit
ces paroles (*Isa.* 54. *v.* 11) : « Toi qui as été pauvre
» et délaissée, qui as été renversée par la violence
» des tempêtes, je te réédifierai de nouveau, et je ran-
» gerai par ordre toutes les pierres de ton édifice ; je
» ferai tes fondemens de pierres précieuses ; je ferai
» tes remparts de jaspe ; et tous tes enfans seront
» instruits par le Seigneur. » Plus haut, il avait déjà
dit (*Isaiæ* 48. *v.* 17) : « Je suis le Seigneur votre
» Dieu, qui vous ai enseigné ce que vous devez sa-
» voir. C'est moi qui vous ai conduits par le chemin
» où vous devez marcher. » Ces paroles nous appren-
nent qu'il y a deux sortes de sciences : l'une des
saints, et l'autre des sages ; l'une des justes, et l'au-
tre des savans. Celle des saints est celle dont Salomon
parle en ces termes (*Prov.* 9. *v.* 10) : « La science
» des saints est prudence ; » parce que la science est
seulement pour connaître, mais la prudence est
pour agir, et c'est cette science qui est donnée aux
saints.

Combien de fois trouverons-nous que cette même
sagesse est promise dans les psaumes de David ! En
un endroit il dit : « La bouche du juste méditera la
» sagesse, et sa langue parlera du jugement. » Et en
un autre, Dieu fait cette promesse au juste (*Ps.* 36) :
« Je vous ferai entendre tout ce que vous devez faire ;
» je vous enseignerai le chemin par lequel vous de-
» vez marcher, et j'aurai sans cesse l'œil sur vous
» pour vous conduire. » Et un peu auparavant le mê-
me prophète demande (*Psal* 24. *v.* 12) : « Qui est

celui qui craint Dieu, et à qui le Seigneur fera la
» grâce d'être son maître, et de lui enseigner la loi en
» laquelle il doit vivre, et le chemin qu'il doit tenir? »
Encore au même psaume, où nous avons coutume de lire (*Psal.* 24. *v.* 14): *Le Seigneur est la force de ceux qui le craignent*, saint Jérôme traduit (*Ibid.*) *Le secret du Seigneur se découvre à ceux qui le craignent; et son testament*, qui est se saintes lois, *leur est déclaré.*

Cette déclaration est une grande lumière de l'entendement, une douce nourriture de la volonté, et la plus grande joie de l'homme. Le même prophète appelle quelquefois cette connaissance (*Psal.* 22) « le rassasiement de son ame, dans lequel Dieu l'a-
» vait mis. » D'autres fois (*Ibid.*) *une eau de réfection*, par laquelle il l'avait rafraîchi. D'autres fois il l'appelle *une table de force*, dont les mets le soutenaient contre la furie de ses ennemis; et c'est pour cette raison que le même prophète, dans ce divin psaume qui commence *Beati immaculati*, demande si souvent cette lumière et ces préceptes intérieurs. Aussi, dit-il en un endroit (*Psal.* 118): «Seigneur,
» je suis votre serviteur; donnez-moi de l'entende-
» ment, afin que je connaisse vos commandemens: »
Et en un autre (*Ibid.*): «Eclairez mes yeux, Sei-
» gneur, afin que je voie les merveilles de votre loi. »
Et dans un autre encore: « Donnez-moi de l'enten-
» dement, et je chercherai avec soin votre loi pour
» l'observer de tout mon cœur. » David n'aurait pas si souvent réitéré cette prière en cet excellent psaume, s'il n'avait fort bien connu combien cette lu-

mière nous est nécessaire, et avec quelle abondance Notre-Seigneur aime à la communiquer.

Quelle gloire d'avoir un tel maître, d'étudier dans cette école, où le Seigneur enseigne lui-même à ses élus la sagesse céleste (*S. Hier. ep.* 120 *ad Paulinum.*) S'il est vrai que les hommes allaient autrefois, comme rapporte saint Jérôme, des extrémités de la France et de l'Espagne jusqu'à Rome, pour voir Tite-Live, si renommé par son éloquence; et si Apollonius, qui passait faussement pour un des sages de son siècle, ne fit pas difficulté de faire le tour du mont Caucase, et de parcourir une grande partie du monde pour voir Hiarcas assis sur un trône d'or parmi quelques disciples, avec lesquels il discourait du mouvement des cieux et des étoiles; que devraient faire les hommes pour ouïr Dieu, qui, assis dans le trône de leurs cœurs, leur enseigne, non le mouvement des cieux, mais la voie qui y conduit? afin que vous appreniez à estimer cette doctrine divine, écoutez ce qu'en dit David: « J'ai été plus savant que tous » ceux qui m'enseignaient, parce que je m'occupais à méditer sur vos commandemens; et plus docte que tous les anciens, parce que je m'appliquais à » les observer. » Le Seigneur promet encore davantage aux siens par Isaïe (*Isaiæ* 58. *v.* 11): « Le Seigneur, dit-il, vous mettra dans un parfait repos, et il remplira votre ame de splendeur. Vous serez comme un jardin arrosé, et comme une fontaine qui coule toujours, et qui ne tarit jamais. »

Quelles sont ces splendeurs dont Dieu remplit les ames des siens, sinon les connaissances qu'il leur donne; il leur enseigne quelle est la beauté de la

vertu, la laideur du vice, la vanité du monde, la dignité de la grâce, la grandeur de la gloire, la douceur des consolations du Saint-Esprit, la bonté de Dieu, la malice du démon, la brièveté de cette vie, et l'erreur générale de tous ceux qui en jouissent? *Par cette connaissance*, comme dit le même prophète, *Dieu élève souvent les siens sur les montagnes, d'où ils peuvent contempler le roi en sa beauté, et d'où leurs yeux voient la terre de loin.* Alors, ils estiment les biens du Ciel ce qu'ils sont en effet, parce qu'ils les voient comme s'ils en étaient proches; et ils méprisent ceux de la terre, parce qu'ils en reconnaissent la misère. Le contraire arrive aux méchans, qui ne regardent que de fort loin les choses du Ciel, et sont entièrement attachés à celles de la terre.

Ceux qui participent à cette lumière céleste, ne se glorifient point dans les prospérités, et ne se troublent point dans les adversités, la grâce qui les éclaire, leur apprenant combien tout ce que le monde leur peut donner ou leur peut ôter, est peu de chose en comparaison de ce que Dieu donne. Saint Ambroise a fort bien dit (*Epist. lib.* 2, *epist.* [illegible]): « Le » sage ne s'étonne point par la crainte, il ne se change point par la puissance, il ne s'élève point par » les prospérités, et il ne s'abat point par les adversités; » parce que, où est la sagesse, là sont aussi la vertu, la constance et la force; de sorte que le juste est toujours le même en son ame: il ne devient ni plus grand ni plus petit par les changemens qui arrivent; il ne se laisse point emporter aux vents de la doctrine; mais il demeure parfait en Jésus-Christ,

appuyé sur ces deux fondemens inébranlables, la foi et la charité.

Personne ne doit s'étonner que cette sagesse ait une si merveilleuse force, puisque ce n'est pas une doctrine de la terre, mais du Ciel; qui ne remplit pas de vanité, mais qui édifie; qui n'éclaire pas seulement les entendemens, mais qui échauffe aussi les volontés. Saint Augustin écrit (*Conf. lib.* 9, *cap.* 24), qu'il ne pouvait contenir ses larmes, lorsqu'il entendait chanter les psaumes et les cantiques de l'Eglise. Ces voix pénétrant jusqu'au fond de son ame, la vérité qui éclairait son esprit et charmait son cœur était pour lui la source de très-grandes consolations. O heureuses larmes! ô heureuse école! ô heureuse sagesse, qui donne de tels fruits! Qu'y a-t-il de comparable à cette sagesse? « Elle ne se donnera point, dit Job (*Job.* » 28. *v.* 25), pour l'or précieux, et elle ne se changera » point pour tout l'argent du monde. Les plus riches » étoffes des Indes, embellies de diverses couleurs, ne » se peuvent égaler à elle; les pierres précieuses de la » plus grande valeur, les plus beaux vases d'or et de » cristal richement travaillés, ne sont rien si on les lui » compare. » Après toutes ces louanges, il conclut (*ibid. v.* 28): » La crainte de Dieu est cette sagesse, » et l'éloignement du péché est la vraie et parfaite in- » telligence. »

La vertu seule nous donnera cette divine sagesse, car c'est elle qui garde les clefs de ce trésor : c'est aussi par elle que Salomon nous la promet en ses Proverbes où il dit (*Prov.* 2. *v.* 5): « Si l'homme garde la » parole de Dieu, et conserve dans son cœur ses com- » mandemens, alors il entendra la crainte du Seigneur

et trouvera la science de Dieu; parce que c'est le » Seigneur qui donne la sagesse, et c'est de sa bouche » que procèdent la prudence et la doctrine.» Cette sagesse ne demeure pas toujours en un même état, chaque jour elle acquiert de nouvelles lumières et de nouvelles connaissances. C'est ce que le même sage a témoigné par ces paroles (*Prov.* 4. *v.* 18); « Le » sentier des justes est resplendissant comme la lumiè» re qui croît et s'élève jusqu'au jour parfait, » c'est-à-dire jusqu'au jour de notre bienheureuse éternité, où nous ne dirons pas avec les amis de Job (*Job.* 4), que nous recevons comme à la dérobée les secrètes inspirations de Dieu; mais où nous le verrons et l'entendrons clairement lui-même.

Voilà la vraie sagesse dont jouissent les enfans de lumière ; mais les méchans au contraire vivent dans ces horribles ténèbres d'Egypte, si épaisses que les mains peuvent les toucher. Cette différence nous est représentée par la lumière qui éclairait la terre de Jessen où habitaient les Israélites (*Exod.* 10), et les ténèbres qui couvraient l'Egypte, figure de l'aveuglement horrible dans lequel vivent les méchans. Ils le confessent eux-mêmes dans Isaïe, lorsqu'ils disent (*Is.* 599): « Nous avons attendu la lumière, et les té» nèbres sont venues : nous sommes allés comme des » aveugles, en nous appuyant contre les murailles ; » et, comme si nous n'avions point d'yeux, nous » allions en tâtonnant avec les mains : nous avons » fait des chutes en plein midi, comme s'il eût été nuit; » et nous sommes tombés en des lieux obscurs, comme si nous eussions été des corps morts. »

En effet, quel plus grand aveuglement que de ven-

dre le royaume du Ciel pour les vanités du monde, de ne point craindre l'enfer, ne point chercher le paradis, n'avoir point peur du péché, ne tenir aucun compte du jugement, des menaces ni des promesses de Dieu, ne point redouter la mort qui peut nous surprendre à tous momens, ne point s'apprêter à rendre compte de ses œuvres, et ne voir pas que ce qui plaît passe en un moment, et que ce qui tourmente doit durer toujours? *ils n'ont pas entendu*, dit le Prophète; *ils marchent continuellement dans les ténèbres;* et ainsi ils passent de la nuit à la nuit, c'est-à-dire de l'aveuglement intérieur à l'aveuglement extérieur, et des ténèbres de cette vie aux ténèbres de l'autre.

Quoique tout ce que j'ai dit de cette sagesse du Saint Esprit soit une grande vérité, personne néanmoins ne doit laisser pour cela, quelque justifié qu'il puisse être, de se soumettre avec humilité à l'avis de ses supérieurs, et surtout de ceux qui sont reconnus pour maîtres et pour docteurs de l'Eglise. Car qui a été jamais plus rempli de lumières que saint Paul (*Galat.* 2), ou que Moïse, qui parlait à Dieu face à face? Et toutefois l'un va jusqu'à Jérusalem pour communiquer avec les apôtres sur l'Evangile qu'il avait appris dans le troisième Ciel; et l'autre ne méprise pas le conseil de Jéthro, son beau-père, quoique gentil et infidèle (*Exod.* 18) Le secours intérieur de la grâce n'exclut pas celui de l'Eglise; la divine Providence ayant voulu, par l'une et par l'autre voie, pourvoir à notre faiblesse, qui avait besoin de tous ces guides. Nous devons même ajouter que les lumières et les faveurs de la grâce sont beaucoup aidées par

les lumières et la doctrine de l'Eglise ; de sorte que celui-là ne sera pas jugé digne d'être éclairé par les unes, qui ne sera pas humblement soumis à l'autorité de l'autre.

CHAPITRE XV.

Quatrième privilége de la vertu : les consolations que le Saint-Esprit communique aux gens de bien.

Après avoir traité de la lumière intérieure du Saint-Esprit qui éclaire les ténèbres de nos entendemens, je pourrais mettre ici, pour quatrième privilége de la vertu, la charité et l'amour de Dieu qui enflamme notre volonté, d'autant que l'Apôtre la regarde comme le premier des fruits du Saint-Esprit. Mais parce que nous traitons présentement plutôt des faveurs et des priviléges qui sont accordés à la vertu, que de la vertu même, et que la charité est non-seulement une vertu, mais la plus excellente de toutes les vertus, nous n'en parlerons pas ici. Ce n'est pas qu'elle ne soit aussi un don merveilleux que la bonté de Dieu accorde aux personnes vertueuses ; car, plus l'amour de Dieu est parfait, plus il est doux et agréable ; de sorte qu'il pourrait facilement être considéré comme le fruit et la récompense des autres vertus. Mais pour ne pas me répéter, je parlerai ici simplement de la joie qui procède du Saint-Esprit ; c'est une propriété naturelle de la charité (*Galat.* 5), et l'un de ses fruits principaux.

Ce privilége prend sa source dans le précédent ;

car, de même que le soleil en éclairant le monde le vivifie, la lumière que Dieu répand dans l'ame des justes pénètre jusqu'à la volonté, qu'elle embrase et remplit d'une douce joie ; c'est ce qu'enseigne le Prophète, lorsqu'il dit (*Psal.* 98) : « La lumière s'est » levée sur le juste, et la joie est née en ceux qui » ont le cœur droit. »

Pour suivre plus exactement l'intention que nous nous sommes proposée en ce livre, il nous faut premièrement expliquer combien cette joie est grande, parce que cette connaissance servira infiniment au dessein que nous avons de rendre les hommes affectionnés à la vertu. Le cœur humain étant avide de plaisirs, les impies disent, sinon de bouche, au moins par leurs œuvres, qu'ils aiment mieux se perdre par la volupté que de se sauver par les privations. Lactance parle de cette folie en ces termes (*Lact. l.* 2. *de fals. Rel.*, *c.* 2) : « Parce que les ver» tus sont mêlées de quelque amertume, et que les » vices sont accompagnés de quelque plaisir sensible ; » les hommes, rebutés de l'une et attirés par l'au» tre, s'abandonnent aux vices et s'éloignent de la » vertu. » Ceci étant la véritable cause d'un si grand mal, quel bien ne ferait point aux hommes celui qui les pourrait tirer de cette erreur, qui leur apprendrait que le chemin de la vertu est beaucoup plus doux que celui du vice ? C'est ce que je prétends leur faire voir par des raisons invincibles, mais principalement par des autorités de l'Ecriture, comme étant les preuves les plus certaines, puisque le ciel et la terre manqueront plutôt que ces vérités divines (*Marc.* 13).

Dites-moi donc, ô homme aveugle! si la voie de Dieu est si rude que vous vous la figurez : qu'a voulu faire entendre le Prophète lorsqu'il a dit (*Psal.* 30. *v.* 20) : « O Seigneur, quelles sont les douceurs que » vous cachez et que vous réservez pour ceux qui vous » craignent? » Il ne nous enseigne pas seulement par ces paroles quelle est la douceur que goûtent les gens de bien, mais il nous fait encore connaître pourquoi les méchans l'ignorent; c'est que Dieu la tient cachée. Le même Prophète nous dit ailleurs (*Psal.* 34. *v.* 9) : « Mon ame se réjouira dans le Sei» gneur, et tressaillera en Dieu mon Sauveur. Tous » mes os diront : Seigneur, qui est semblable à » vous? » Pourquoi use-t-il de termes si forts, sinon pour nous faire connaître que la joie du juste est si grande, que quoiqu'elle soit reçue par l'esprit, elle rejaillit néanmoins sur la chair, au point de lui faire goûter les choses spirituelles, et se réjouir en Dieu?

Cette joie est si vive, que tous les os étant ravis de cette douceur, forcent les hommes à s'écrier : *Qui est semblable à vous, Seigneur?* Quels plaisirs sont comparables à ceux que vous faites ressentir? Quelle joie, quel amour, quelle paix, quels contentemens peuvent donner les créatures, qui puissent entrer en comparaison avec ceux qui viennent de vous? Le même Prophète dit encore (*Psal.* 117. *v.* 15) : « Les cris de salut et de joie retentissent dans » les maisons des justes; » le vrai salut et la véritable joie ne se rencontrent donc pas dans les maisons des pécheurs, mais dans celles des justes. C'est ce que témoignent aussi ces paroles (*Psal.* 67. *v.* 4) : « Que » les justes se réjouissent, qu'ils soient pleins d'allégresse,

» légresse, et qu'ils trouvent un festin délicieux en » la présence de Dieu. » Qui ne reconnaît ici les festins spirituels de la grâce, dont, par une infinie miséricorde, la bonté de Dieu se plaît à repaître les ames des élus par l'avant-goût des choses célestes ?

C'est dans ces divins festins que l'on donne à boire ce vin très-agréable que le Prophète relève si hautement, lorsqu'il dit (*Psal.* 35. *v.* 9) : « Seigneur, vos » serviteurs seront enivrés de l'abondance des biens » qui sont dans votre maison, et vous leur donnerez » à boire des torrens de vos délices. » Par quelles paroles pouvait-il mieux faire sentir la grandeur de ces délices, que par le nom d'ivresse et de torrens impétueux, vive expression de la force qu'elles ont d'attirer le cœur de l'homme vers Dieu ? C'est ce que signifie proprement le mot d'ivresse, parce que, comme un homme qui a bu du vin avec excès perd l'usage de ses sens et demeure comme mort, de même celui qui a bu de ce vin céleste devient mort au monde, et à tous les sentimens déréglés qui sont en lui.

Qu'a voulu signifier le même Prophète lorsqu'il a dit (*Psal.* 88. *v.* 16) : *Bienheureux le peuple qui sait ce que c'est que jubilation ?* D'autres auraient peut-être dit : Bienheureux le peuple rempli de toute sorte de biens, et protégé par de puissantes murailles ! mais David, éclairé par le Saint-Esprit, n'appelle bienheureux que ceux-là seulement qui savent par expérience ce que c'est que se réjouir en Dieu, non pas d'une joie commune et médiocre, mais d'une joie qui mérite le nom de *jubilation.* Saint Grégoire dit (*S. Grég. l.* 24, *Mor. c.* 3) que cette jubilation est une joie de l'esprit, telle qu'on ne saurait ni l'ex-

pliquer par des paroles, ni la faire connaître par des signes ou des actions extérieures. Heureux donc vraiment le peuple qui s'est tellement avancé dans l'amour de Dieu, qu'il sait par expérience quelle est cette jubilation ! C'est ce que ni Platon, ni Démosthène, n'ont jamais pu comprendre ; il n'est que le cœur humble qui en soit capable.

Si Dieu même est l'auteur de cette joie, quelle sera son abondance ? Nous pouvons en juger par la rigueur des châtimens qu'il inflige : car sa bonté n'est pas moindre que sa justice. S'il a la main si forte et si pesante lorsqu'il veut punir, combien sera-t-elle douce et agréable lorsqu'il l'étendra pour faire des caresses !

Aussi quel est ce cellier de vin précieux où l'épouse se glorifie d'avoir été introduite par son époux, et dans lequel il avait disposé et réglé en elle la charité ? Quel festin est encore celui auquel nous sommes invités par le même époux, lorsqu'il dit (*Cant.* 5. *v.* 1.) : *Buvez, mes amis, enivrez-vous, mes bien-aimés ?* Quelle est cette ivresse, sinon la grandeur de ces divines douceurs qui transportent de telle sorte les cœurs des hommes, qu'elles les mettent comme hors d'eux-mêmes ? Car nous avons coutume de dire qu'un homme est ivre, lorsque le vin qu'il a bu le domine tellement qu'il n'est plus maître de lui-même. Si cela est vrai, quel doit être l'état d'une ame, lorsqu'enivrée de ce vin céleste, elle sera si remplie de Dieu, qu'elle ne pourra supporter la grandeur de tant de plaisirs, et que toute sa capacité ne pourra contenir l'excès de son bonheur ?

On écrit de saint Ephrem, que souvent il était si

rempli de cette douceur céleste, que la fragilité du corps n'en pouvant supporter la force, il était contraint de se plaindre à Dieu, et de lui dire (*S. Joan. Climac., Grad.* 19) : « Retirez-vous un peu de moi, » car la faiblesse de mon corps ne peut plus supporter la grandeur de vos plaisirs. » O merveilleuse bonté ! ô douceur immense de ce souverain Seigneur, qui se communique si libéralement à ses créatures, que la force de leur corps n'est pas capable de soutenir l'abondance des contentemens qu'il leur donne!

C'est donc par cette ivresse céleste que les sens de l'ame s'endorment ; c'est par elle que l'ame jouit d'un sommeil de paix et de vie, qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même, qu'elle connaît, qu'elle aime et goûte des douceurs qui surpassent infiniment toutes les facultés naturelles. D'où il arrive que, comme l'eau qui est sur le feu semble ne plus se souvenir de sa propre nature, qui est d'être pesante et de tendre en bas, s'élève comme empruntant la nature et la légèreté du feu ; ainsi l'ame enflammée de ce feu céleste s'élève au-dessus d'elle-même ; et s'efforçant de s'élancer de la terre au Ciel, d'où cette flamme lui est inspirée, elle bouillonne par un désir ardent d'aller à Dieu, elle court impétueusement pour l'embrasser, et lève les bras pour voir si elle pourra atteindre à ce qu'elle aime si chèrement. Si elle n'y peut arriver, ni ralentir la violence de ses désirs, elle languit, ne pouvant parvenir à son objet, et il ne lui reste d'autre consolation que de pousser au Ciel de profonds soupirs, disant avec l'épouse dans les Cantiques (*Cant.* 5. *v.* 8) : « Faites savoir à mon bien-aimé » que je suis malade, et que je languis d'amour. »

Cette maladie et cette langueur ne viennent que des oppositions et des obstacles qui empêchent l'ame d'exécuter les désirs ardens qui la possèdent : c'est pourquoi un saint docteur dit : « Ne perdez pas cou» rage, ô ame amoureuse! votre maladie n'est pas » mortelle, elle est pour la gloire du Fils de Dieu. » Qui peut expliquer dignement la grandeur des plaisirs que goûtent ces bienheureux amans sur cette « florissante couche de Salomon, faite du bois du » Liban, avec ses colonnes d'argent et son dossier » de fin or (*Cant.* 3)? » C'est là le lieu des noces célestes et spirituelles ; il s'appelle *couche*, parce que c'est un lieu de repos, d'amour et d'une vraie et solide tranquillité ; tous les plaisirs y abondent ; et ils sont tels en effet, *que personne ne saurait les concevoir, sinon ceux qui en ont fait l'expérience* (*Apoc.* 2). Mais quoique ces connaissances nous soient cachées, nous ne manquons pas de conjectures par lesquelles nous pouvons nous en former quelque idée. Car certainement celui qui voudra considérer quelle est la charité que le Fils de Dieu a pour les hommes, ne sera pas étonné qu'après l'avoir porté à souffrir tant de supplices et d'ignominies pour les sauver, elle l'engage à remplir de consolations des ames qui lui sont si chères. Que ne fera point pour les justes celui qui a tant souffert pour les pécheurs? Quelles caresses ne fera point à ses amis celui qui a enduré tant de douleurs pour ses ennemis ?

La disposition habituelle des justes nous peut encore faire comprendre quelle doit être la bonté de Dieu à leur égard. Car si l'on pouvait pénétrer le fond de leurs cœurs, on y verrait que leur plus grand soin

et leur plus grande occupation sont de penser comment ils pourront servir Dieu, en quel état ils pourront se mettre pour plaire à celui qu'ils aiment si vivement, qui a tant fait, qui fait encore chaque jour tant de choses pour eux, et qui les traite avec tant de douceur et de consolations. S'il est vrai que l'homme pécheur et incapable par lui-même de se porter au bien, peut néanmoins garder à Dieu cette fidélité, que ne fera point pour lui celui de qui la bonté, l'amour et la fidélité sont infinis?

Si Dieu ne dédaigne pas de disputer avec les bons en bonté, quels avantages ne voudra-t-il pas avoir en cette glorieuse concurrence? Et si l'homme de bien veut faire tant de choses pour être plus agréable à son Dieu, que ne fera point Dieu lui-même pour la consolation du juste? C'est en effet ce qui ne se peut ni expliquer ni concevoir; aussi le prophète Isaïe a dit (*Isa*. 64. *v*. 4) : « Qu'il n'y a point d'œil qui puisse » voir, ni d'oreille qui puisse comprendre ce que » Dieu a préparé pour ceux qui ont mis leur espéran» ce en lui : » ce qui ne doit pas seulement s'entendre des biens de la gloire, mais aussi de ceux de la grâce.

Le chemin de la vertu n'a-t-il donc pas ses plaisirs et ses délices? Croyez-vous que toutes les voluptés des hommes se puissent comparer à celles-là? Quelle proportion peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre Christ et Bélial? Quelle comparaison entre les voluptés de la terre et les voluptés du Ciel; entre les contentemens de la chair et les contentemens de l'esprit; entre les délices des créatures et les délices du Créateur, puisqu'il est certain que plus les choses sont nobles et excellentes, plus elles sont

capables de nous satisfaire ? Que nous a voulu enseigner le Prophète lorsqu'il a dit (*Psal.* 36. *v.* 16) : « Le peu que le juste possède, vaut mieux que l'abondance des pécheurs ? » Et en un autre lieu (*Ps.* 83. *v.* 11) : « Seigneur, il vaut mieux passer un seul » jour dans votre maison que d'en passer mille hors » d'elle ; aussi j'aime mieux vivre pauvre et abject » dans la maison de mon Dieu, que demeurer dans » les palais des pécheurs. » Enfin, quelle autre chose nous a voulu marquer l'épouse dans les Cantiques, lorsqu'elle a dit (*Cant.* 1. *v.* 1) : « Seigneur, vos ma» melles valent mieux que le vin ? » Et un peu plus bas (*Ibid. v.* 2) : « Seigneur, nous avons grand sujet » de nous réjouir en vous, nous souvenant de vos ma» melles qui sont plus douces que le vin ; » c'est-à-dire nous souvenant du lait très-agréable des consolations et des caresses avec lesquelles vous nourrissez vos enfans spirituels dans votre sein. Il est clair que le Saint-Esprit, en disant que les douceurs de la grâce sont préférables au vin, a voulu désigner par cette seule parole tous les plaisirs charnels que cette femme de l'Apocalypse, assise sur les eaux, donnait à boire dans une coupe d'or, pour enivrer tous les habitans de Babylone (*Apoc.* 17), et pour leur troubler les sens, afin qu'ils ne pussent apercevoir leur ruine.

§ I

Que c'est dans l'oraison principalement que les hommes vertueux jouissent de ces consolations divines.

Si vous me demandez en quoi principalement les justes jouissent de ces consolations dont nous venons de parler, le Seigneur vous répondra pour moi par la bouche du prophète Isaïe, lorsqu'il dit : « Les en- » fans des étrangers qui s'approcheront du Seigneur » pour le servir et pour l'aimer, et pour garder les » lois de son amitié, seront par moi élevés sur ma » sainte montagne, et je les réjouirai dans la maison » de mon oraison. » C'est donc principalement dans ce saint exercice que le Seigneur console ses élus. Ce qui a fait dire à saint Laurent Justinien ces excellentes paroles (*S. Laur. Justin., Tract. de orat. in ligno vitæ*) : « Par l'oraison, les justes sont enflam- » més de l'amour de leur Créateur ; et alors s'élevant » quelquefois au-dessus d'eux-mêmes, il leur semble » déjà qu'ils sont parmi les chœurs des anges, et » qu'en la présence du Seigneur ils chantent, ils ai- » ment, ils gémissent, ils louent, ils pleurent, ils » jouissent, ils mangent et ont faim, ils boivent et ont » soif; et que de toute l'étendue des forces de leur » amour ils travaillent pour se transformer en vous, » ô mon Dieu, contemplant par la foi, adorant par » l'humilité, recherchant par les désirs, et jouissant » par la charité de vos perfections divines. C'est alors » qu'ils connaissent par expérience combien ce que

» vous avez dit est véritable : Ma joie sera accomplie » en eux. »

Cette joie, comme un ruisseau de paix, se répand dans toutes les puissances de leurs ames : elle éclaire l'entendement, elle réjouit la volonté, elle recueille la mémoire, et élève toutes les pensées à Dieu. Alors, avec des bras d'amour, ils embrassent dans leur sein une chose qui ne leur est pas connue ; mais elle leur est si chère, qu'ils aimeraient beaucoup mieux mourir que de la perdre ; et comme le patriarche Jacob (*Genes.* 32) luttait avec l'ange sans le vouloir laisser échapper de ses mains, de même le cœur, en quelque façon, semble lutter ici-bas avec cette douceur divine, afin qu'elle ne se sépare pas de lui, puisqu'il trouve en elle tout le bien qu'il peut souhaiter ; comme un autre saint Pierre sur la montagne, il s'écrie : *Seigneur, il est bon que nous demeurions ici.* L'ame entend tous ces termes d'amour des Cantiques, et elle chante de son côté tous ces airs agréables. « Il a sa » main gauche sous ma tête, et il m'embrasse de sa » droite (*Cant.* 2). » Et ce qui est un peu plus haut : » Soutenez-moi avec des fleurs, et environnez-moi » avec des fruits, parce que je languis d'amour. » (*Ibid*). »

L'ame, embrasée de ces divines ardeurs, désire avec une passion violente de sortir de la prison de son corps, et elle se nourrit nuit et jour de ses larmes, parce qu'elle ne s'en sépare pas assez tôt. La mort est l'objet de ses désirs, et la vie l'exercice de sa patience ; ce qui lui fait continuellement proférer ces mêmes paroles de l'épouse (*Cant.* 8) : « Qui me » donnera, mon cher frère, nourri dans le sein de

» ma mère, de pouvoir vous rencontrer dehors pour » vous donner un baiser de paix ! » C'est alors que tout étonnée elle admire en elle-même comment de si grands trésors ont pu lui être si long-temps cachés; et voyant que tous les hommes pourraient jouir d'un si grand bien, elle veut courir par les rues et par les places publiques, et leur crier : Insensés, où allez-vous ? que cherchez-vous ? que ne vous hâtez-vous de poursuivre ce bonheur ? « Goûtez (*Psal.* 33.*v*. 9), et » voyez combien le Seigneur est doux ! Bienheureux » celui qui a mis son espérance en lui ! » Ainsi ayant senti les douceurs spirituelles, tous les plaisirs de la chair lui sont amers ; la compagnie est pour elle une prison, la solitude un paradis ; toute sa joie est d'être seule avec le Seigneur qu'elle aime ; les honneurs lui sont à charge, la conduite d'une maison une espèce de supplice. Elle voudrait que rien ne vînt la détourner de sa jouissance ; aussi tout son soin ne s'emploie qu'à détacher son cœur de toutes les choses de la terre : elle n'a qu'un seul amour et un seul désir ; elle aime toutes choses en un seul, et un seul est son bien-aimé en toutes choses. Elle dit avec le Prophète (*Ps*. 72. *v*. 25) : « Qu'y a-t-il, Seigneur, que je » doive désirer dans le Ciel ? et quels biens ai-je à » vous demander sur la terre ? Ma chair et mon cœur » tombent dans la défaillance, ô Dieu de mon cœur, » mon seul et unique partage, mon Dieu à jamais ! » Il ne lui semble plus qu'elle ait une connaissance si obscure des choses divines ; elle les voit avec d'autres yeux, parce qu'elle ressent en son cœur de tels mouvemens, et des changemens si grands, qu'ils lui servent de témoignages assurés de toutes les vérités de

la foi. Le jour lui est ennuyeux, lorsqu'au matin il lui faut reprendre le soin de ses affaires, et elle soupire après le calme de la nuit, pour la passer en repos avec son Dieu. Les nuits lui semblent courtes; les plus longues sont celles qu'elle aime le mieux; si elles sont claires et sereines, elle contemple la beauté du ciel, de la lune et des étoiles, avec des yeux bien différens de ceux qu'elle avait autrefois; elle regarde ces astres si brillans comme des échantillons de la beauté de son Créateur, comme des miroirs de sa gloire, comme des interprètes et des messagers fidèles, qui lui racontent ses merveilles, comme de vifs portraits de ses grâces et de ses perfections, et comme des dons et des présens que l'époux envoie par avance à son épouse, pour l'entretenir en son amour, en attendant le jour bienheureux qui accomplira ce grand mariage dans les Cieux. Tout le monde est pour elle un livre qui semble lui parler incessamment de Dieu, une lettre que son bien-aimé lui écrit, et un contrat authentique de son amour. Telles sont les nuits de ceux qui aiment Dieu, et le sommeil dans lequel ils se reposent; car c'est sous le doux et agréable murmure de ces nuits paisibles, que l'ame se retire en elle-même, et qu'elle commence à dormir de ce sommeil veillant duquel il est dit (*Cant.* 50) : « Je « dors, et mon cœur veille. » Et comme son époux la voit endormie entre ses bras, c'est alors qu'il l'entretient dans ce sommeil de vie, et qu'il commande que personne ne soit assez hardi pour l'éveiller : *Je vous conjure, filles de Jérusalem*, dit-il, *de ne point éveiller ma bien-aimée jusqu'à ce qu'elle se réveille d'elle-même.*

Que pensez-vous de ces nuits? Ne sont-elles pas plus heureuses que celles des enfans de siècle, qui, chargés de crainte et de soupçons, vont dresser des embûches à la chasteté des vierges les plus innocentes, pour leur faire perdre leur ame avec leur honneur; ils exposent leur vie présente, et amassent sur eux un trésor de colère et de vengeance, qui éclatera en ce jour terrible où les méchantes actions seront condamnées?

§. II.

Les consolations que reçoivent ceux qui commencent à servir Dieu.

Vous me direz peut-être que des faveurs si extraordinaires ne sont pas accordées à tous, et qu'il n'y a que les parfaits qui les goûtent. Il est vrai que pour l'ordinaire de si grands biens sont pour les grandes ames; mais cependant Dieu prévient assez souvent par les bénédictions de sa douceur ceux qui commencent à entrer à son service. Il leur donne du lait comme à des enfans, pour les accoutumer peu à peu à manger le pain des forts. Rappelez-vous les réjouissances qui se firent à l'arrivée de l'enfant prodigue, les festins, les assemblées, la musique qui retentissait de toutes parts. Qu'était-ce que tout cela, sinon une figure de la joie spirituelle que ressent l'ame qui se voit délivrée de l'Egypte, et dégagée de la captivité du démon? Car comment celui qui, après avoir été long-temps esclave de ses passions, commence à goûter cette douce liberté des enfans de Dieu, ne se réjouirait-il pas d'un si grand bien? Comment pourrait-il s'empêcher d'appeler toutes les créatures, afin

qu'elles l'aident à rendre grâces à son libérateur, en lui disant (*Exod.* 15. *v.* 1): «Louange au Seigneur, qui » a si glorieusement triomphé, et qui a précipité le » cheval et le cavalier dans les abîmes de la mer! »

S'il n'en était pas ainsi, où serait cette providence divine, qui traite chaque créature selon son naturel, sa faiblesse, son âge et sa capacité? Car il est certain que si Dieu ne faisait de pareilles faveurs aux hommes charnels, et par conséquent incapables de se porter eux-mêmes aux choses spirituelles, ils ne se résoudraient jamais à suivre cette nouvelle voie, ni à fouler aux pieds le monde avec ses charmes. Aussi la Providence, dès qu'elle se détermine à faire entrer les pécheurs dans la voie étroite, leur aplanit tellement le chemin de la vertu, qu'ils y peuvent commodément marcher, sans que les mauvais pas qui s'y rencontrent les obligent de retourner en arrière.

Cette vérité nous est figurée par le voyage que Dieu fit faire aux enfans d'Israël, pour les conduire dans la terre promise. Moïse en écrit en ces termes (*Exod.*): « Quand le Seigneur retira les enfans d'Israël de la » terre d'Egypte, il ne les mena pas par le pays des » Philistins, quoique ce fût plus court, de crainte » qu'ils ne se repentissent au milieu de leur retraite, » et qu'ils ne s'en retournassent en Egypte, voyant » les guerres qu'ils eussent rencontrées de ce côté. » Dieu use encore d'une prévoyance semblable pour conduire au Ciel ceux qu'il a retirés du monde.

On peut même dire que quelque grandes que soient les faveurs et les consolations des hommes parfaits, néanmoins la bonté de Dieu est telle envers les nouveaux convertis, qu'il leur accorde quelquefois des

joies aussi vives et aussi sensibles. Sa miséricorde est touchée des besoins multipliés de ces ames encore novices; elle considère de combien d'occasions de pécher elles sont environnées, combien de passions elles ont à dompter, et elle veut leur donner le courage d'acquérir une entière victoire, et se les attacher si étroitement par les liens de la charité, qu'elles ne puissent plus se séparer de lui.

C'est ce que saint Thomas nous enseigne dans un de ses opuscules ; il en donne cette raison, parmi plusieurs autres ; il dit que la nouveauté de l'état, de l'amour, de la lumière et de la connaissance des choses divines, découvre à ces ames jusque là étrangères à toutes ces choses, des beautés qu'elles n'apercevaient pas auparavant ; et cette connaissance les remplit d'une grande admiration, accompagnée d'une douceur et d'une reconnaissance merveilleuses envers celui qui a daigné les retirer des ténèbres qui les avaient si long-temps aveuglées.

Lorsqu'un homme arrive pour la première fois en quelque grande ville, ou dans un palais royal, il est comme ravi d'abord, et il demeure étonné et de la nouveauté et de la beauté des choses qui se présentent à ses yeux; mais après les avoir souvent vues et considérées, l'admiration et le plaisir diminuent. Il en est ainsi de ceux qui viennent en ce nouveau pays de la grâce ; ils sont surpris des choses admirables qu'ils y découvrent. Il ne faut donc pas s'étonner si quelquefois les novices dans la dévotion sentent plus de ferveur que les plus anciens, parce que la nouveauté de la lumière et du sentiment des choses divines cause en eux une plus vive émotion.

Saint Bernard a remarqué (*S. Bern.*, *sermone* 14, *in Cant.*) que le frère aîné de l'enfant prodigue ne se plaignait pas en vain à son père, en lui disant que quoiqu'il l'eût servi tant d'années sans désobéir au moindre de ses commandemens, il n'avait jamais reçu tant de faveurs que ce fils débauché qui revenait à la maison paternelle. Il est certain qu'un nouvel amour bouillonne dans ses commencemens, comme l'eau, lorsqu'elle commence à sentir la flamme, et qu'elle reçoit une chaleur étrangère qu'elle n'avait pas encore éprouvée. Après ces premiers efforts, l'ardeur devient sans doute plus forte et plus égale, mais elle n'a pas cette impétuosité des commencemens.

Dieu traite admirablement ceux qui entrent de nouveau en sa maison. Les premiers jours ils y sont défrayés, sans qu'il leur coûte rien, et toutes choses leur sont faciles et légères. L'amour que l'on a pour les petits enfans, bien qu'il ne soit pas plus grand que celui que l'on ressent pour ceux qui sont plus avancés en âge, est néanmoins plus tendre : on les porte entre les bras, on les laisse jouer et se reposer, sans les obliger au travail ; on ne leur donne pas la peine de chercher à manger, mais on les y convie, et souvent on leur met la nourriture dans la bouche. Nous ne devons donc pas nous étonner si les nouveaux convertis commencent à posséder la joie spirituelle dont parle le Prophète en ces termes (*Psal.* 64. *v.* 11) : « La nouvelle plante qui commence à » fleurir sera arrosée, et reverdira par les gouttes » d'eau de la pluie qui descend d'en haut. » Quelles sont ces gouttes d'eau, sinon la rosée de la grâce divine, qui arrose ces plantes spirituelles naguère

transplantées des halliers du monde dans les jardins du Seigneur ?

C'est de ces plantes que parle le Prophète lorsqu'il dit, *qu'elles seront réjouies*, pour ainsi dire, *des gouttes d'eau qui tombent d'en haut*, figure des grandes joies que ces ames reçoivent dès l'entrée de cette visite, et de ce don céleste. Quoique ces faveurs s'appellent des gouttes, ne croyez pas pour cela qu'elles soient de petite vertu. Il suffit d'une seule goutte de ce fleuve de joie pour (*Solil. c.* 27) éteindre notre soif à jamais. Ne pensez pas non plus combattre ce que je viens d'établir en disant, que vous ne sentez ni ces joies, ni ces consolations lorsque vous pensez à Dieu : lorsque le goût est dépravé par quelque mauvaise humeur, il n'est pas capable de bien juger des choses, ce qui est amer lui semble doux, et ce qui est doux lui paraît amer ; ainsi l'ame corrompue par les désordres de tant de vices et d'affections déréglées, a du dégoût de la manne du ciel et du pain des anges ! Purifiez premièrement votre cœur par les larmes de la pénitence, et alors vous pourrez reconnaître combien le Seigneur est doux.

Les saints établissent deux sortes de béatitudes, l'une commencée et l'autre achevée : les bienheureux jouissent au Ciel de cette félicité consommée, et les justes seuls jouissent dès cette vie de celle qui est commencée.

Que pouvez-vous désirer de plus grand que de commencer dès à présent d'être bienheureux, et de recevoir dès cette vie l'assurance de ce divin mariage qui se fera dans le Ciel, et qui se prépare sur la terre ? O homme, dit Richard, puisque vous êtes capable

de vivre dans ce paradis, et de jouir de ce précieux trésor, allez, et vendez tout ce que vous avez, et achetez une possession de si grand prix, qui vous coûtera si peu. Jésus-Christ vous la donnera presque pour rien : ne différez pas davantage, parce qu'un seul moment que vous perdez vaut mieux que tous les trésors du monde. Quoique vous puissiez l'acquérir tant que vous vivrez, soyez certain que le temps que vous aurez perdu vous causera une douleur éternelle ; il vous fera pleurer, et il vous fera dire avec saint Augustin (*Solil. c.* 31) : « Je vous ai aimée bien » tard, ô beauté toujours ancienne et toujours nou» velle ! je vous ai aimée bien tard. » Ce grand saint ne pouvait se consoler du délai qu'il avait apporté à sa conversion, quoiqu'il n'eût pas été privé pour cela de la couronne qu'elle lui avait acquise. Prenez donc garde d'avoir à regretter bien davantage, si d'un côté vous perdez les biens de la gloire, dont jouissent les saints en la vie future, et de l'autre ceux de la grâce, qui sont accordés aux justes dès la vie présente.

CHAPITRE XVI.

Cinquième privilége de la vertu : la paix de la conscience dont jouissent les gens de bien, et les remords que souffrent les méchans.

Les consolations que le Saint-Esprit apporte aux gens de bien sont accompagnées d'une autre sorte de joie, celle que leur donne le témoignage de leur bonne conscience. Pour bien comprendre la dignité

de ce privilége ; il faut savoir que la Providence divine, désirant que la créature raisonnable fût plus accomplie que toutes les autres, lui a donné tout ce qui lui était nécessaire pour se rendre digne de sa vocation ; or, elle y parviendra surtout par la perfection de son entendement et de sa volonté, c'est-à-dire, par la science et la vertu. Dieu donc a créé les principes universels de toutes les sciences dans l'entendement, comme il a créé dans la volonté les semences de toutes les vertus.

Cette première semence de bien consiste en une inclination si puissante à la vertu, que quoiqu'elle se puisse affaiblir par une longue habitude du vice, elle ne saurait néanmoins être entièrement éteinte ; de même que le libre arbitre ne se détruit jamais entièrement, quoique, par l'usage ordinaire du péché, souvent il demeure sans vigueur. Cette vérité nous est figurée par ces serviteurs de Job qui, chacun échappé seul au désastre, venaient successivement annoncer à leur maître les pertes qu'il avait faites. Ainsi, celui qui pèche ne manque guère d'un vigilant serviteur, que les docteurs appellent la conscience, qui se sauvant parmi les autres pertes, vit après que tout le reste est mort, et ne cesse jamais de représenter aux méchans l'état misérable où ils sont tombés. Nous devons bénir l'admirable sollicitude de la Providence, qui nous a donné ce sentiment ineffaçable, comme un prédicateur perpétuel, et un précepteur qui ne cesse point de nous porter au bien.

Epictète, philosophe, en était parfaitement instruit, lorsqu'il disait, que, comme les pères ont coutume de mettre leurs enfans encore petits sous la

conduite d'un précepteur, qui prenne soin de les détourner du vice pour les conduire à la vertu; de même Dieu après nous avoir créés, nous avait mis entre les mains de notre conscience, comme sous un gouverneur, afin que continuellement elle nous apprît le bien, et nous enseignât à nous détourner du mal. La conscience en effet semble être à la fois le directeur des gens de bien, et le bourreau des méchans; car elle les tourmente intérieurement, et les accuse sans cesse des fautes qu'ils commettent; et mêlant l'absynthe aux douceurs de tous leurs plaisirs, à peine en ont-ils goûté un moment le charme, qu'elle leur en fait sentir l'amertume.

Cette peine est une de celles dont Dieu menaçait les méchans par la bouche de son prophète Isaïe, lorsqu'il disait (*Isa.* 14. *v*. 23): « Qu'il mettrait Babylone » en la puissance du hérisson ; » c'est-à-dire que, par un juste châtiment, le cœur du méchant, figuré par Babylone, sera abandonné aux démons et aux remords de la conscience, qui, comme des pointes aiguës, le déchirent et le transpercent. On ne finirait pas en effet si l'on voulait énumérer toutes les douleurs qui tourmentent le cœur de l'impie; il est blessé d'abord par la laideur même du péché; elle est telle qu'un philosophe (*Senèque*) ne faisait pas difficulté de dire que, quand il serait assuré que les Dieux lui pardonneraient, et que les hommes ne le sauraient jamais, il ne pourrait pourtant se résoudre de commettre un péché, à cause de la seule difformité du vice.

Une autre peine cuisante, est le tort que le péché fait presque toujours au prochain; alors il se représente à celui qui l'a commis comme le sang répandu

d'Abel, qui demande continuellement vengeance devant le tribunal de Dieu. Il est écrit au livre des Machabées, que toutes les violences et les cruautés d'Antiochus ne cessaient de le poursuivre et de s'offrir à lui ; il en demeura tellement frappé, qu'il tomba dans une mélancolie qui enfin lui causa la mort. Etant réduit à la dernière extrémité, « Je me » ressouviens, dit-il (*Mach. l.* 1, *cap.* 6, *v.* 12), des » maux que j'ai faits à Jérusalem, de tant de trésors » que j'ai ravis, des citoyens que j'ai ruinés sans motif ; j'avoue que c'est de là que me sont venues tou» tes les peines que j'endure, et c'est pour cela que » je meurs triste et affligé, dans une terre étrangère. »

La honte et l'infamie accompagnent toujours le péché : le méchant ne saurait s'empêcher de la connaître, ni s'endurcir tellement contre la pudeur, qu'il ne s'afflige de la haine que ses vices lui ont acquise, parce que naturellement les hommes désirent d'être aimés, et s'attristent du contraire ; il n'y a point de plus grand tourment au monde que la haine et l'aversion publique.

Enfin, la plus vive douleur est la crainte inévitable de la mort, l'incertitude de la vie, le compte qui se doit rendre des mauvaises actions, et la grandeur terrible des peines éternelles ; chacune de ces choses est une épine qui pique si vivement le cœur des méchans, que toutes les fois que le souvenir de la mort se présente à leurs esprits, ils ne peuvent s'empêcher de s'affliger, comme dit l'Ecclésiastique, à l'approche de ce jour vengeur, qui doit mettre fin en même temps à leurs plaisirs et à leurs crimes. Il ne faut point que le méchant espère effacer de son esprit

cette pensée, puisque l'expérience est là pour la lui rappeler sans cesse.

Aussi, dans les plus légères maladies l'impie se trouble de crainte, son ame balançant entre le regret de la vie et la terreur de la mort. la véhémence de l'amour-propre jointe à une aussi violente passion que la crainte, aveugle de telle sorte ses esprits, que la seule ombre du péril le remplit de frayeur, et lui fait appréhender un mal qui n'est pas encore présent : tellement que s'il survient des maladies publiques, des morts, des tremblemens de terre, des tonnerres et des éclairs, le pécheur se trouble à l'heure même par les assauts que lui donne sa mauvaise conscience, s'imaginant que le Ciel et la terre sont armés contre lui pour tirer vengeance de ses iniquités.

C'est ainsi que le cœur des méchans est déchiré ; et c'est ce qu'a représenté fort au long l'un des amis de Job, dont je rapporterai les paroles, pour éclaircir davantage ce que je dis (*Job* 15, *v.* 20) : « Le » méchant, dit-il, passe tous les jours de sa vie dans » son orgueil, quoiqu'il soit incertain du nombre des » années que doit durer sa tyrannie : des voix de » crainte et de terreur retentissent incessamment à » ses oreilles, » ce sont les cris de sa mauvaise conscience, qui l'accuse et le reprend à tous momens. « Au milieu de la paix il soupçonne des embûches, » parce que, quelque soit le calme qui l'entoure, ses actions font naitre en lui assez de sujets de crainte. « Il ne saurait jamais se persuader qu'il puisse revenir des ténèbres à la lumière, » c'est-à-dire qu'il ne croit pas qu'il soit possible de sortir de ces ténèbres dont il est enveloppé, pour jouir de la lumière

et de la sérénité que donne la bonne conscience ; au contraire, de quelque côté que son imagination se tourne, il lui semble voir l'épée nue devant ses yeux ; lors même qu'il est à table, il est attaqué de mille frayeurs, et croit être continuellement à la veille du jour des ténèbres, de la mort et du jugement. « Il est » pressé de toutes parts, et environné de crainte et » de malheurs, comme un roi est environné de ses » gardes au jour d'une bataille. »

C'est ainsi que l'ami de Job décrit les cruels tourmens que ces misérables souffrent dans leurs cœurs ; parce que, comme dit fort bien un philosophe, « la » crainte poursuit toujours les méchans, par une loi » éternelle et inviolable de la providence divine. »

Salomon dit (*Prov.* 28, *v.* 1) : « Que le méchant » s'enfuit, quoique personne ne le poursuive ; mais » le juste demeure ferme et assuré comme un lion. » Saint Augustin explique ceci en peu de paroles, lorsqu'il dit (*Conf. l.* 1, *cap.* 12) : « C'est un ordre immuable de votre sagesse, ô mon Dieu ! que toute » ame déréglée trouve sa peine dans ses propres déré» glemens. » Cette vérité paraît généralement en toutes choses : car qu'y a-t-il au monde, hors de son ordre et de son assiette, qni ne soit naturellement inquiet ? Quelle douleur ne nous causent point les os qui sont hors de leurs jointures et de leur situation naturelle ? Quelle violence souffre l'élément qui est hors de son centre ? et quelles infirmités n'apportent point aux corps humains les humeurs qui sont hors de cette proportion et de ce tempérament qui les doit unir ensemble.

Puisque c'est une chose si conforme à l'excellence

de la créature raisonnable, de vivre dans l'ordre, c'est-à-dire la raison ; et que la vie déréglée est contraire aux lois de son être, quel sujet de plainte n'aura point la nature contre cette créature malheureuse, à laquelle elle avait donné tant de moyens pour se maintenir dans le bon ordre ? Job a dit excellemment (*Job* 9, *v.* 4) : « Qui a jamais résisté à Dieu, et a pu » vivre en paix ? » Saint Grégoire, sur ces paroles, dit (*Moral. l.* 9, *cap.* 12) : « Que comme Dieu a créé » toutes choses avec une puissance admirable, il les » a aussi disposées avec un ordre merveilleux, afin » qu'elles se pussent maintenir et conserver en leur » être. » De là il suit que quiconque résiste à l'ordre du Créateur, trouble toute la paix qui devait résulter de l'harmonie générale ; parce que les choses qui sortent hors de la disposition où Dieu les a mises, ne peuvent être en repos.

Nous en avons un exemple dans la chute du premier homme et du premier ange. En sortant de l'ordre et de la sujétion de Dieu, pour suivre leurs volontés, ils perdirent en même temps le repos et la félicité dont ils jouissaient auparavant ; et l'homme qui, né sujet, était pourtant maître de lui-même, n'eut pas sitôt désobéi, qu'il sentit au dedans de lui-même cette révolte dont il venait de donner l'exemple. C'est donc en cela que consiste le véritable tourment des méchans, par un juste jugement de Dieu ; et c'est l'un des grands malheurs et l'une des plus grandes misères qu'ils aient à supporter dans la vie. Tous les saints l'enseignent généralement, et entre les autres saint Ambroise, dans le livre de ses Offices, où il dit (*Lib.* 3, *c.* 4) : « Quelle peine peut-on s'imaginer

» plus grande pour le pécheur, que la plaie intérieure » de sa conscience? n'est-ce pas un mal qu'on doit » fuir plus que la mort, plus que la perte des biens, » plus que la perte de la santé, plus que le bannisse- » ment? »

Et saint Isidore, (*Isid. in sent. l.* 2, *c.* 36) : « L'homme peut échapper à toutes les choses du » monde, hormis à lui-même; parce qu'en quelque » lieu qu'il se retire il y trouvera toujours le tour- » ment de sa mauvaise conscience. » Et en un autre lieu, il dit encore (*Idem, lib.* 2, *Synon. c.* 11) : « Il n'y a point de supplice plus grand que celui de » la mauvaise conscience ; de sorte que si vous vou- » lez vivre toujours content, vivez en homme de » bien. » Cette vérité est si claire, qu'elle a été sentie même par les philosophes païens, quoiqu'ils ne connussent ni ne crussent point les peines dont la foi nous apprend que les méchantes actions sont châtiées. C'est à ce propos que Sénèque a dit (*Epist.* 97) : « Que sert-il de fuir, et de se cacher aux yeux » et aux oreilles des hommes, pour n'en être ni vu ni » connu? La bonne conscience appelle tout le monde » à témoin; mais la mauvaise, quand elle serait ca- » chée dans un désert, est toujours agitée et dans la » peine : de sorte que si vous faites de bonnes ac- » tions, vous voulez bien que tout le monde le sa- » che ; mais si vous en faites de mauvaises, il ne » vous sert de rien que les autres l'ignorent, puisque » vous-même en avez connaissance. Que vous êtes » malheureux si vous méprisez ce témoignage, puis- » qu'il est certain que notre seule conscience vaut » mille témoins! »

Le même auteur dit en un autre lieu (*Epist.* 98) : « La plus grande punition du péché, c'est de l'avoir « commis. » Ce qu'il répète encore, lorsqu'il dit (*Epist.* 45) : « Il n'y a point de témoin de vos pé- » chés que vous deviez tant appréhender que vous- » même, parce que vous pouvez vous garantir de tous » les autres, mais non de vous, le péché même étant » son supplice. » Cicéron, dans un de ses discours, dit aussi sur ce sujet (*Cicer. pro Milone, sect.* 63) : « La force de la conscience est très-grande, soit pour » nous condamner, soit pour nous absoudre ; aussi » ne voyons-nous jamais trembler les innocens, ni les » coupables vivre en sûreté. « Ce tourment des méchans commence dès cette vie, et durera éternellement dans l'autre ; c'est le ver immortel dont parle Isaïe (*Isa.* 66), qui rongera sans cesse leurs consciences. Saint Isidore explique ainsi cette parole du Prophète (*S. Isid. in sent., lib.* 2, *cap.* 26): « Qu'un abîme en attire un autre ; ce qui n'est au- » tre chose, dit-il, que lorsque les méchans passe- » ront du jugement de leur conscience au jugement » de la damnation éternelle. »

§.

La joie de la bonne conscience dont jouissent les gens de bien.

Les gens de bien sont exempts de ce fléau et de ce supplice si cruel dont nous venons de parler, parce qu'ils ne ressentent point ces épines de la mauvaise conscience : au contraire, ils jouissent des fleurs très-agréables de la vertu, que le Saint-Esprit a plantées

en

en leur ame, comme dans un paradis terrestre, où il prend ses plaisirs. C'est de cette sorte que saint Augustin en parle dans les livres qu'il a écrits sur la Genèse, où il dit ces paroles (*tom.* 3, *lib.* 12, *de Gen. cap.* 34) : « La joie que produit la bonne conscience en un homme de bien, est un vrai paradis. » Aussi, l'Eglise est appelée un paradis rempli de grâces et de plaisirs innocens pour ceux qui vivent dans la justice, dans la piété et dans la tempérance.

Le même docteur dit encore ailleurs (*Lib. de Catech. rud.*) « Vous qui cherchez le vrai repos promis » aux véritables chrétiens après leur mort, assurez- » vous que vous le pourrez trouver parmi les peines » et les amertumes de cette vie même, si vous vou- » lez aimer celui qui vous a fait cette promesse, et » obéir à ses commandemens : car en peu de temps » vous connaîtrez par expérience combien les fruits » de la justice sont plus doux que ceux de l'iniquité ; » et votre bonne conscience vous donnera plus de » véritable joie au milieu des afflictions, que les mé- » chans n'en reçoivent parmi toutes leurs voluptés. » Ces paroles nous font voir que cette joie est telle, que, comme le miel est non-seulement doux par lui-même, mais qu'il a encore la vertu de rendre douces les choses auxquelles on le mêle, aussi la bonne conscience contient en elle un si haut degré de joie, qu'elle rend douce et contente la vie la plus pénible et la plus fâcheuse.

Comme la seule laideur et difformité du vice tourmente les méchans, aussi la beauté de la vertu réjouit d'elle-même les bons, ainsi que le prophète David nous le montre lorsqu'il dit (*Psal.* 18. *v.* 10) :

« Les jugemens du Seigneur sont très-véritables, et » se justifient par eux-mêmes ; ils sont plus précieux » que l'or et que les pierreries, et plus doux que le » miel. » Ce saint Prophète, qui en éprouvait la douceur, n'avait point de plus solide contentement que de les observer, comme il le témoigne dans un autre psaume, où il dit (*Psal.* 118): « Seigneur, je me » suis réjoui dans la voie de vos commandemens, » comme dans les plus grandes richesses. » Salomon son fils confirme la même vérité au livre de ses Proverbes, où il dit (*Prov.* 21. *v.* 15): « C'est une gran- » de joie pour le juste d'accomplir les commande- » mens. »

Quoique cette joie procède de plusieurs sources, la principale néanmoins est l'éclat de la vertu, qui est d'une beauté inestimable. Les fruits et le bonheur qu'on retire de la bonne conscience sont tels, que saint Ambroise dit, au livre de ses Offices, que c'est en cela que consiste la félicité du juste en cette vie (*Lib.* 2, *de Officiis*, *c.* 1): « L'éclat de la ver- » tu, dit-il, est si grand que, pour rendre notre vie » bienheureuse, il nous suffit de jouir de la tranquil- » lité de la conscience et de la sûreté de l'innocence. » Si les philosophes ont pu reconnaître autrefois quels étaient les tourmens de la mauvaise conscience, ils ont bien reconnu aussi les joies qui naissent de la bonne. L'un d'entr'eux nous le fait voir lorsqu'il dit (*Cic. lib.* 3, *Tuscul.*): « Que la vie qui se passe en » des actions honnêtes et vertueuses, est accompagnée » de tant de bonheur, que ceux qui vivent de cette » sorte n'ont point du tout de peines ; ou, s'ils en » ont, elles leur semblent fort légères. » Il dit en

un autre lieu presque la même chose (*Id. ibid.*) : « Qu'on ne saurait trouver un théâtre ni plus public, » ni plus honorable pour la vertu, que le témoigna- » ge de la bonne conscience. »

On demanda un jour à Socrate quel était celui qui pouvait vivre sans passion : *C'est celui*, dit-il, *à qui sa conscience ne reproche rien.* Et Bias, philosophe de grande réputation, répondit à ceux qui voulaient savoir quelle chose était exempte d'appréhension, *que c'était la bonne conscience.* Sénèque, dans une de ses épîtres, a dit (*Epist.* 23) : « Que » le sage n'est jamais sans joie et sans plaisir, et que » ce plaisir lui vient de sa bonne conscience. » Les sentences de ces sages du paganisme s'accordent avec Salomon, qui nous apprend (*Prov.* 15. *v.* 15) : « Que » tous les jours du pauvre sont misérables, c'est-à- » dire, remplis de travail ; mais que l'ame qui est » en assurance, est comme dans un banquet perpé- » tuel. » On ne pouvait rien dire de plus en si peu de paroles ; car elles nous enseignent que, comme celui qui est appelé à un festin se réjouit de la magnificence des viandes, aussi-bien que de la présence de ses amis, le juste de même se réjouit par les témoignages de sa bonne conscience, et par l'odeur de la présence divine, dont il a de grands gages.

Que sont tous les plaisirs de la terre près de cette joie céleste et éternelle ? ils commencent par les passions et finissent par le dégoût ; au lieu que la paix d'une bonne conscience commence par une bonne vie, se continue par une sainte persévérance, et s'achève dans la gloire. Si les philosophes qui n'espéraient pas les récompenses de l'autre vie, avaient

tant d'estime pour cette joie intérieure de l'ame juste, combien la doivent estimer davantage les chrétiens, qui savent qu'elle est la couronne que Dieu a préparée dans la vie future !

Quoique ce témoignage doive être toujours accompagné d'une sainte crainte, néanmoins l'ame du juste n'en est pas troublée ; au contraire, par un effet admirable, elle en est fortifiée, parce qu'elle sait que notre confiance est plus prudente, lorsque cette peur salutaire l'accompagne, et que sans elle elle ne serait qu'une fausse présomption. L'Apôtre nous parle en ces termes de ce nouveau privilége des gens de bien : « Notre gloire, dit-il, est notre conscience, » qui nous rend le témoignage que nous avons vécu » avec simplicité de cœur, avec pureté et sincérité, » et non pas avec une sagesse charnelle. »

Voilà ce que l'imperfection de la parole peut exprimer de la grandeur de ce privilége ; mais tout ce que nous avons dit, ne saurait donner l'idée de son excellence à ceux qui n'en ont pas fait l'épreuve, car il n'est pas de termes assez forts pour faire comprendre cette joie à ceux qui ne l'ont jamais goûtée. Elle est en effet si grande, que souvent quand l'homme de bien se trouve triste, et que tournant les yeux de toutes parts il ne voit rien qui le console, s'il fait réflexion sur lui-même, et qu'il se rappelle quelle a été en tout la droiture de ses intentions, il demeure aussitôt plein de force ; la paix que lui donne sa conscience, lui faisant sentir que tout le reste, quoi qu'il puisse arriver, n'est pas de grande conséquence ; mais que ce consolant témoignage qu'il peut se rendre à lui-même est seul essentiel ; quoiqu'il ne puisse

pas avoir une certitude absolue de son innocence, néanmoins, comme nous voyons que le soleil, avant que de se découvrir entièrement, ne laisse pas d'éclairer déjà le monde par sa lumière qui est proche, ainsi la bonne conscience commence à réjouir l'ame du juste par les témoignages qu'elle lui rend, malgré quelque légère obscurité. Saint Chrysostôme, traitant de ce sujet, en parle en ces termes (*Hom.* 30 *in* 2. *ad Cor.*, *c.* 3 ; *et Hom.* 54 *in Matth.*, *cap.* 16); « Quelque grande que soit la tristesse, si elle » tombe dans une bonne conscience, elle s'y éteint » aussi promptement que ferait une étincelle de feu » qui serait tombée dans un grand étang. »

CHAPITRE XVII.

Sixième privilége de la vertu ; la confiance que les gens de bien ont en la miséricorde divine, et la misérable et vaine confiance des méchans.

La joie de la bonne conscience est toujours accompagnée de la confiance dont jouissent les gens de bien. Lorsque l'Apôtre en parle, il dit (*Rom.* 12) : « Qu'ils se réjouissent dans l'espérance des biens » qu'ils attendent, et qu'ils supportent les afflictions » avec patience. » Il nous avertit par là que l'espérance doit être le sujet de notre joie, et nous faire supporter avec patience les afflictions qui nous arrivent, puisqu'elle nous offre en Dieu un secours si puissant dans nos épreuves, et une si grande récompense de nos peines. Elle est un des plus grands trésors de la vie

chrétienne, le vrai patrimoine des enfans de Dieu, le port au milieu des orages du monde, et le remède le plus certain de toutes les misères de la vie humaine. Mais comme il y a deux sortes de foi, l'une morte qui ne produit nulle action de vie, et qui est celle des mauvais chrétiens; l'autre vive et formée par la charité, par laquelle les justes font des actions méritoires; il y a aussi deux sortes d'espérance, l'une morte, qui ne peut ni donner la vie à l'ame, ni la fortifier dans ses fonctions, ni la consoler dans ses peines, telle qu'est celle des méchans; et une autre vive, comme saint Pierre la nomme (1 *Petr.* 1), parce qu'elle produit des effets de vie, en nous donnant du courage, des consolations, des joies, et de la force pour nous avancer dans la voie du Ciel.

Celle de la bienheureuse Suzanne était de cette sorte; et nous lisons que quoiqu'elle se vît condamnée à mort, et que déjà on la menât au lieu où elle devait être lapidée, elle ne laissait pas d'avoir son cœur rempli de confiance en Dieu. Telle était encore celle de David, lorsqu'il disait (*Psal.* 118. *v.* 49) : « Souvenez-vous, Seigneur, de la parole que vous » avez donnée à votre serviteur, par laquelle vous » m'avez rempli d'espérance; car c'est elle qui m'a » fortifié et qui m'a consolé dans mes afflictions. » Il est donc certain que cette espérance vive est le principe de plusieurs effets merveilleux dans les ames, et qu'elle les produit d'autant plus, qu'elle participe davantage à la charité et à l'amour de Dieu, qui est ce qui lui donne la vie. Entre ces effets, le premier est de fortifier l'homme dans le chemin pénible de la vertu, par l'attente des récompenses de

l'avenir ; car, plus cette attente sera vive, plus nous nous résoudrons facilement à franchir toutes les misères de ce monde.

Saint Grégoire dit (*Moral. lib.* 16, *cap.* 13) : « Que la force de l'espérance élève nos cœurs aux » biens de l'éternité ; qu'elle nous empêche de ressentir les maux de la vie mortelle. » Origène : « Que l'attente de la gloire future donne du repos à » ceux qui, pour y parvenir, travaillent en cette vie ; » comme nous voyons que celle de la récompense et » de la victoire adoucit la douleur des blessures que » le soldat reçoit dans le combat. » Saint Ambroise (*Psalm.* 12) : « Que l'espérance certaine de la ré» compense nous fait fermer les yeux aux périls, et » dérobe à nos corps la vue des dangers qui les mena» cent. » Saint Jérôme (*Epist. ad Demetr. c.* 9) : « Qu'il n'y a point d'entreprise, quelque difficile qu'el» le soit, qui ne devienne facile quand on considère » la récompense qui la doit suivre, parce que l'espé» rance que l'on a diminue le travail. »

Mais saint Chrysostôme développe encore plus éloquemment cette vérité par ces paroles (*S. Chr. Hom.* 18, *in Gen.*) : « Si une mer agitée n'épouvante point » les matelots, si les pluies et les glaces d'un hiver ri» goureux ne font point perdre courage aux labou» reurs, si la mort et les blessures ne font point fuir » les soldats, et si les chutes ne rebutent point les » athlètes lorsqu'ils portent leurs yeux sur l'espérance » trompeuse qu'ils se proposent pour prix de leurs » combats ; combien ceux qui prétendent au royau» me de Dieu doivent-ils moins ressentir les peines » qui les y conduisent ! Ne considérez donc pas,

» chrétiens, les difficultés qui se rencontrent dans le » chemin de la vertu; mais considérez la fin où il » aboutit, et ne vous trompez pas, si vous voyez le » sentier des vices doux et uni; mais prenez garde » au précipice inévitable où il mène ceux qui le suivent. » O que ce grand saint parle véritablement! Car quel sera l'insensé et le téméraire qui de son bon gré suivra un chemin semé de roses et de fleurs, s'il conduit à la mort? et qui refusera d'entrer dans un autre plus rude et plus difficile, s'il conduit à la vie?

L'espérance ne nous sert pas seulement à parvenir à cette heureuse fin, mais aussi à nous en faire trouver les moyens, et généralement à surmonter toutes les misères de cette vie; car c'est par elle que l'homme est soutenu dans ses afflictions et dans ses périls; c'est par elle qu'il est consolé dans ses douleurs et qu'il obtient le secours de la miséricorde de Dieu, prêt à nous assister dans tous les accidens qui nous surviennent. Nous avons de signalés témoignages de cette importante vérité dans les saintes Ecritures, mais principalement dans les psaumes de David : dans presque tous il parle hautement de cette excellente vertu, et il se plaît à célébrer ses effets admirables.

Dans le livre des Rois, un prophète dit au roi Asa (2 *Paralip.*, *c.* 15, *v.* 9) : « Les yeux du Seigneur » contemplent toute la terre, et donnent de la force » à tous ceux qui avec un cœur parfait mettent en » lui leur confiance. » Jérémie dit (*Thren. c.* 3. *v.* 25) : « Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en » lui, et à l'ame qui le cherche. » Et en un autre lieu (*Nahum.* 1, *v.* 7) : « Le Seigneur est bon; il » console les siens au temps de leurs tribulations, et

» il connaît tous ceux qui ont mis leur espérance en » lui, » c'est-à-dire qu'il a soin de les secourir et de les aider. Isaïe (*Isaiæ* 30. *v.* 15) : « Si vous vous re» tournez vers moi, et si vous vous reposez en moi, » vous serez sauvés. Toute votre force sera dans l'es» pérance et dans le silence. » En ce lieu il entend par le silence, le repos et la paix intérieure de l'ame au milieu de ses peines ; et ce repos est un effet signalé de cette espérance, qui chasse loin d'elle toutes les inquiétudes déréglées, s'appuyant sur la faveur qu'elle attend de la miséricorde divine.

L'Ecclésiastique dit (*Eccl.* 2. *v.* 8) : « Vous qui » craignez le Seigneur, ayez confiance en lui, et » vous ne perdrez pas votre récompense. Vous qui » craignez le Seigneur, espérez en lui, et dans sa » miséricorde vous trouverez votre consolation et vo» tre joie. Considérez, mon fils, toutes les nations » des hommes, et sachez que celui qui a mis son es» pérance au Seigneur n'a jamais été trompé. « Outre cela, Salomon a dit en ses Proverbes (*Prov.* 3. *v.* 5) : « Découvrez votre cœur au Seigneur, et espé» rez en lui, parce que c'est lui qui vous conduira et » vous fera marcher droit en toutes vos voies. » Le prophète David dit en un psaume (*Ps.* 9. *v.* 11) : « Seigneur, c'est à ceux qui connaissent votre nom » à espérer en vous, parce que vous n'avez jamais » abandonné ceux qui vous cherchent. » En un autre lieu il dit (*Psal.* 30. *v.* 7) : « J'ai espéré en vous, » Seigneur, aussi me réjouirai-je en votre miséricor» de. » Et en un autre il dit encore (*Psal.* 31. *v.* 10) : « Celui qui mettra son espérance au Seigneur, sera » environné de sa miséricorde. » Ce qu'il exprime

fort bien par ce mot, *il sera environné*, pour nous faire entendre que cette miséricorde le gardera de tous côtés, comme un roi est environné de ses soldats. En un autre psaume, il poursuit plus au long cette matière, disant (*Psal.* 39. *v.* 1) : « En attendant j'ai attendu le Seigneur, et il a pris soin de » moi ; il m'a retiré du lac de misère, et du bourbier » dans lequel je m'étais enseveli; il a établi mes pieds » sur une pierre ferme et stable ; il a dressé mes pas, » et m'a mis en la bouche un cantique nouveau et » une hymne à la louange de notre Dieu. Les justes » verront ceci, ils loueront Dieu et espéreront en lui. » Bienheureux l'homme qui a mis son espérance au » Seigneur, et qui a détourné ses yeux des vanités et » des folies trompeuses de ce monde ! »

Ces paroles vous découvrent un autre effet admirable de cette divine espérance : c'est qu'elle ouvre les yeux de l'homme, pour lui faire connaître par expérience la bonté et la providence paternelle de Dieu, et sa bouche pour lui faire chanter une hymne de louange, avec des sentimens et une joie nouvelle, pour le bienfait de son secours. Nous ne finirions jamais si nous voulions insérer ici les versets ou les psaumes entiers de ce saint Prophète sur ce sujet ; tout le psaume qui commence (*Psal.* 124), « Ceux qui se confient au Seigneur, » ne parle d'autre chose, ainsi qu'un autre qui commence par ces mots (*Psal.* 90) : « Celui qui habite, etc. » Ils représentent admirablement l'un et l'autre les fruits merveilleux et les avantages qui accompagnent ceux qui espèrent en Dieu, et qui vivent sous sa protection.

Saint Bernard, écrivant sur un verset de ce même

psaume, où il est dit : « Seigneur, vous êtes mon es-
» pérance, » parle en ces termes : « Seigneur, (*Ser-
» mo 9 in Psalm.* 90), quoi que je doive faire ou ne
» pas faire, quoi que je doive souffrir ou désirer,
» vous êtes mon espérance ; c'est vous qui me faites
» attendre avec assurance l'accomplissement de tou-
» tes vos promesses : vous êtes le fondement sur le-
» quel repose ma confiance. Qu'un autre allègue ses
» vertus, qu'il se glorifie d'avoir supporté toute la
» chaleur et toute l'incommodité du jour ; qu'il dise
» avec les pharisiens, qu'il a jeûné deux fois la se-
» maine, et qu'il ne ressemble pas aux autres hom-
» mes ; pour moi, Seigneur, je dirai toujours avec le
» Prophète (*Psal.* 72) : Tout mon bonheur est de
» m'approcher du Seigneur, et de mettre mon espé-
» rance en lui. Si on me promet des récompenses, ce
» sera par votre faveur, mon Dieu, que j'espérerai
» les obtenir. Si la guerre s'élève contre moi, ce sera
» par vous que j'espérerai la victoire ; si le monde
» m'attaque, si le diable rugit, si la chair même se
» révolte contre l'esprit, il me suffira, Seigneur, d'es-
» pérer en vous seul, pour venir à bout de tant d'en-
» nemis. Puisque vous nous pouvez si utilement et
» si puissamment secourir, que ne bannissons-nous
» de notre cœur toutes ses vaines et fausses espéran-
» ces, pour nous attacher avec ferveur à cette espé-
» rance si certaine ? »

Un peu plus bas le même saint fait ce dialogue : « La
» Foi parle de cette sorte : Dieu a préparé de grands et
» inestimables biens pour ceux qui lui sont fidèles ;
» mais l'Espérance dit : C'est pour moi qu'il les garde ;
» la Charité ajoute : Et moi je me hâterai de les pos-

» séder. » Vous voyez par là quel est le fruit de cette vertu, et combien elle nous est utile. Elle est comme un port assuré où se retirent les justes au temps de l'orage ; comme un bouclier très-fort, qui les défend des coups que le monde tire contre eux ; comme une ressource abondante durant la disette ; elle est ce tabernacle que Dieu promet par le prophète Isaïe à ses élus (*Isa.* 4), pour les mettre à couvert des chaleurs de l'été, et des pluies et des tempêtes de l'hiver, c'est-à-dire des prospérités et des adversités de ce monde ; elle est enfin un remède universel à tous nos maux, puisqu'il est vrai que tout ce que nous espérons de Dieu justement, fidèlement et sagement, nous l'obtiendrons sans difficulté, pourvu que cela regarde notre salut.

Saint Cyprien a dit (*S. Cypr. de Oper. et Eleemos.*) que la miséricorde de Dieu était la source des remèdes, et l'espérance le vase où on les puise ; l'effet du remède sera proportionné à la capacité du vase ; la source est si féconde, que cette eau de miséricorde ne peut jamais manquer; ainsi, comme Dieu dit autrefois aux enfans d'Israël (*Josue* 11) que toute la terre sur laquelle ils mettraient le pied serait à eux, toute la miséricorde sur laquelle l'homme fondera son espérance sera à lui. Celui qui est animé de l'Esprit de Dieu espérera toutes choses, et il obtiendra toutes choses.

Cette espérance est une image de la vertu et de la puissance de Dieu, qui tourne à la gloire de Dieu même ; parce que, comme dit saint Bernard (*Serm.* 85 *in Cant.*), « Il n'y a rien qui découvre si mani» festement la toute-puissance de Dieu, que de voir

» que non-seulement il peut tout, mais encore que » ceux qui espèrent en lui sont en quelque façon tout-» puissans. » Et pour preuve de ce que je dis, considérez si celui-là ne participait pas à la toute-puissance divine, qui faible mortel (*Josue* 10) commandait au soleil de s'arrêter au milieu de sa course ? Et cet autre qui donnait le choix au roi Ezéchias (*Isa.* 38), de commander au soleil de s'avancer, ou de retourner en arrière ? en effet, rien ne fait mieux connaître la grandeur de Dieu que de remarquer en ses serviteurs une puissance si relevée. Si ce roi des Assyriens (*Judith.* 1) se glorifiait autrefois de ce que les princes qui le servaient étaient des rois comme lui, combien plus justement Dieu sera-t-il glorifié en voyant que ceux qui le servent sont en quelque façon dieux comme lui, puisqu'ils ont tant de part à sa puissance !

§.

La vaine espérance des méchans.

Voilà donc le riche trésor de l'espérance. Les méchans en sont entièrement privés ; car, quoiqu'ils puissent encore conserver quelque espoir, tant qu'ils vivent dans l'affection du péché, c'est une espérance morte, et elle ne saurait produire en eux les effets salutaires dont nous venons de parler. Comme il n'y a rien qui rende l'espérance si vive que la bonne conscience, il n'y a rien aussi qui la fasse sitôt mourir que la mauvaise ; craintive et comme honteuse d'elle-même, tout l'effraye, et elle perd courage dans les moindres rencontres.

Il paraît de là que le bonheur de l'impie est semblable à la confiance sur laquelle il se fonde ; comme sa félicité dépend des biens de ce monde, c'est en eux aussi qu'il met son espérance, c'est d'eux qu'il tire sa principale gloire, et c'est à eux qu'il a recours au temps de ses adversités. Il est parlé dans la Sagesse de cet espoir du pécheur en ces termes (*Sap.* 5. *v.* 15) : « L'espérance des méchans est comme un flocon » de laine que le vent emporte, comme une légère » écume qui s'évanouit dans l'eau, et comme une » fumée que le vent dissipe ; » par là vous pouvez voir combien elle est vaine. Mais ce n'est pas assez d'être vaine, elle est encore fausse et trompeuse. Jésus-Christ l'a enseigné par Isaïe en disant (*Isa.* 30. *v.* 1) : « Malheur à vous, enfans, qui avez abandonné » votre père, et qui avez pris des conseils, mais non » de moi ; qui avez ourdi une toile, mais non avec » mon esprit, pour ajouter péché sur péché ! vous » avez envoyé demander du secours en Egypte, sans » prendre mon avis ; vous avez attendu de l'assis» tance de Pharaon, et vous avez mis votre confiance » en la protection de l'Egypte. C'est pourquoi la force » de Pharaon tournera à votre confusion, et la pro» tection de l'Egypte sera votre ignominie. Tous ceux » qui avaient mis leur confiance dans ce peuple sont » demeurés confus, parce qu'il n'a pu les sauver, et » qu'il n'a fait qu'ajouter à leur honte. »

Isaïe, non content de ces reproches, continue avec la même force (*Isa.* 31. *v.* 1) : « Malheur à ceux qui » vont demander du secours en Egypte, se confiant » en leurs chevaux et en leurs chariots, parce qu'ils » sont en grand nombre, et en leurs soldats, parce

» qu'ils sont vaillans, sans mettre leur espérance » au Saint d'Israël, et sans chercher le Seigneur ! » car l'Egyptien est homme, non pas Dieu, et ses » chevaux sont chair, et non pas esprit. Le Sei- » gneur étendra sa main, et l'on verra tomber en- » semble ceux qui secourent et ceux qui sont secou- » rus, et les uns et les autres seront tous confondus » et méprisés. » Vous pouvez par là distinguer l'espérance des bons, de celle des méchans ; car l'espérance des méchans est chair, et celle des bons est esprit ; et si cette expression n'est pas assez forte, l'une est homme, et l'autre est Dieu.

C'est pourquoi le Prophète tâche autant de nous détourner de l'une, que de nous inspirer l'autre, lorsqu'il dit (*Psal.* 145. *v.* 2) : « Ne vous confiez point » aux princes de la terre, ni aux enfans des hommes, » qui ne peuvent rien pour votre salut : leur vie fi- » nira, et ils seront changés en la même terre dont » ils ont été formés : en ce jour s'évanouiront toutes » les pensées de ceux qui se confiaient en eux. Mais » bienheureux l'homme qui a Dieu pour son secours, » et qui a mis son espérance en celui qui a fait le » ciel, la terre et la mer, avec tout ce qu'ils con- » tiennent. » D'où vous voyez la différence de l'une et l'autre espérance. Le même Prophète nous l'explique encore lorsqu'il dit (*Psal.* 19. *v.* 8) : « Nos adver- » saires se confient en leurs chariots et en leurs che- » vaux ; mais pour nous, nous avons mis toute notre » espérance au nom et en la puissance du Seigneur : » aussi nos ennemis se sont engagés dans les piéges, » et ils sont tombés, et nous, nous avons été relevés » et nous sommes demeurés debout. »

Jésus-Christ compare le pécheur à cet homme (*Matth.* 7) dont la maison bâtie sur le sable, est renversée au premier coup de vent ; et le juste, à celui qui jetant ses fondemens dans le roc, vit son édifice demeurer ferme contre tous les orages. Le prophète Jérémie ne montre pas moins élégamment cette différence par cette comparaison (*Jerem.* 17. *v.* 5) : « Maudit soit l'homme qui se confie dans l'homme, » et qui, retirant son cœur du Seigneur, s'appuye » sur un bras de chair. Il sera comme l'arbrisseau du » désert ; il ne verra point la belle saison lorsqu'elle » viendra ; il ne croîtra point, et demeurera dans » une sécheresse perpétuelle, dans une terre ingrate » et abandonnée. » Mais parlant après de l'homme juste, il dit (*Ibid. v.* 7) : « Bienheureux l'homme qui » met son espérance au Seigneur, parce qu'il sera » son protecteur. Il sera comme un arbre planté sur » le bord des eaux, qui étendra ses racines, et croî- » tra dans l'année de la sécheresse, en assurance, » contre les ardeurs de l'été ; ses feuilles seront tou- » jours vertes, et jamais il ne manquera de produire » des fruits. »

Faut-il autre chose pour faire voir aux hommes la différence qu'il y a entre le sort des bons et celui des méchans ; entre les prospérités des uns et celles des autres ? Comme cet arbre toujours jeune et toujours vert, le juste planté sur le bord des eaux de la grâce, est toujours dans l'abondance et dans la joie. L'impie, au contraire, semblable à l'arbre infructueux, vit dans le mépris, et meurt sans avoir rien produit. C'est par là que les méchans peuvent voir quelle est leur misérable condition, depuis qu'ils

ont détourné leurs yeux et leurs cœurs de Dieu, vraie fontaine des eaux vives, pour les attacher sur les créatures, terre aride et déserte. Combien est digne de larmes le monde qui croît dans une terre si ingrate, et qui a si mal établi son espérance, si nous devons appeler espérance ce qui est plutôt sa confusion!

Peut-il donc y avoir quelque misère plus étrange que celle-là? Est-il une pauvreté plus grande que de vivre dans cette sorte d'espérance? Car s'il est vrai que l'homme par son péché soit demeuré si pauvre et si indigent, que pour tout remède à ses malheurs il ne lui soit resté que l'espérance de la divine miséricorde, que deviendra-t-il s'il perd encore cette ancre sacrée à laquelle son vaisseau était attaché? Nous voyons les animaux naître parfaits, et pourvus de tout ce qui leur est nécessaire; l'homme seul vient au monde si défectueux, qu'il n'a presque en lui aucune des choses dont il a besoin; de sorte qu'il faut que tout lui vienne d'aumône, et lui soit dispensé par la miséricorde de Dieu : s'il en est encore privé, que deviendra donc sa vie? ne sera-t-elle pas pleine de misère?

Qu'est-ce que vivre sans espérance, sinon vivre sans Dieu? Que reste-t-il à l'homme de tout son ancien patrimoine, que ce seul appui? Quelle nation si barbare dans le monde, qui n'ait quelque connaissance de Dieu, qui ne lui rende quelques respects, et qui n'espère quelque bien de sa providence? Pour un peu de temps que Moïse demeura absent des Israélites (*Exod.* 32), ils crurent qu'ils étaient sans Dieu; et encore grossiers, ils demandèrent à Aaron qu'il

leur fît quelque Dieu, parce qu'ils n'osaient continuer leur voyage sans en avoir un. Ainsi, quoique la nature humaine corrompue ne connaisse pas toujours le vrai Dieu, elle sait néanmoins fort bien qu'elle a besoin d'un Dieu ; elle sent sa faiblesse sans en pénétrer la cause, et court naturellement à Dieu pour y remédier. Comme le lierre cherche l'appui de l'arbre pour s'élever en haut, ne pouvant se soutenir de lui-même, et comme la femme cherche naturellement la protection de l'homme, son imperfection lui faisant connaître qu'elle a besoin de secours ; ainsi la nature humaine étant pauvre, cherche la protection de Dieu. Quelle sera donc la vie de ceux qui vivent privés de son appui ?

Je leur demanderais avec qui ils se consolent dans leurs peines, à qui ils ont recours dans leurs périls, à qui ils demandent remède dans leurs infirmités, et avec qui ils s'épanchent dans leurs afflictions? Je leur demanderais encore de qui ils prennent conseil dans leurs affaires, qui ils invoquent dans leurs nécessités, avec qui ils conversent, avec qui ils parlent, de qui ils s'approchent ? et enfin de quelle façon, privés de cette ressource, ils peuvent se démêler de tous les embarras de ce monde? Si un corps ne peut vivre sans ame, comment une ame pourra-t-elle vivre sans Dieu ; Dieu n'étant pas moins nécessaire pour la vie de l'ame, que l'ame pour la vie du corps?

Si l'espérance vive est l'ancre de notre vie, se trouvera-t-il quelqu'un assez téméraire pour oser entrer dans la mer agitée de ce monde, sans en être pourvu? Si elle est le bouclier qui nous défend, comment les hommes pourront-ils marcher au milieu de tant

d'ennemis qui leur dressent des embûches continuelles, sans en être armés ? si elle est le bâton qui soutient la faiblesse de notre nature, depuis la maladie dont elle a été atteinte en la personne du premier homme, comment supporter les fatigues de l'exil sans cet appui ?

Nous avons donc montré jusqu'ici la différence entre l'espérance des bons et celle des méchans, et par conséquent ce qui peut arriver aux uns et aux autres, puisque les uns ont Dieu pour soutien, et que les autres n'ont que le bâton d'Egypte, qui se brisera aussitôt qu'on s'appuiera dessus, et qui percera la main de celui qui l'aura pris pour son support ; cette seule faute que l'homme commet en mettant sa confiance en un autre qu'en son Créateur, mérite que Dieu le détrompe, en permettant que cet appui fragile cède et laisse tomber celui qui voulait s'en servir. C'est ce qu'il a annoncé lui-même par la bouche de Jérémie, qui, prédisant la destruction du royaume de Moab et les causes de sa ruine, en parle en ces termes (*Jerem.* 48. *v.* 7) : « Parce que vous avez mis votre espérance en vos murs et en vos trésors, vous serez » aussi prise et détruite ; et votre Chamos, qui est le » Dieu en qui vous vous fiez, sera mené captif avec » ses prêtres et ses ministres. » Quel secours est celui-là, puisque c'est se perdre que de l'invoquer ?

CHAPITRE XVIII.

Septième privilége de la vertu ; la vraie liberté que possèdent les gens de bien, et l'évidente captivité dans laquelle les méchans sont détenus.

De tous les priviléges dont nous avons parlé, et principalement du premier et du quatrième, c'est-à-dire de la grâce sanctifiante et des consolations divines, il en naît un autre, qui est celui de la vraie liberté de l'ame. Le Fils de Dieu l'a apportée au monde; et c'est à cause d'elle qu'il prend le nom de Rédempteur, parce qu'il nous a rachetés de la servitude, et mis dans une pleine liberté. C'est là sans doute l'un des plus grands biens que Jésus-Christ nous ait faits, et l'un des importans effets du Saint-Esprit, « parce » que partout où cet Esprit divin fait sa demeure, » là est la vraie liberté (2 *Cor*. 3. *v*. 17). » Enfin c'est une des plus grandes récompenses qui aient été accordées en cette vie aux serviteurs de Dieu.

Elle fut promise par le Sauveur même à quelques-uns qui voulaient commencer à le servir, quand il leur dit (*Joan*. 8. *v*. 31) : « Si vous gardez ma pa» role, vous serez véritablement mes disciples, vous » connaîtrez la vérité, et elle vous délivrera. » Ceux-ci ayant répondu : « Nous sommes enfans d'Abra» ham, nous n'avons jamais été esclaves de person» ne, comment dites-vous maintenant que nous se» rons libres ? » le Sauveur leur dit : « Je vous dis en » vérité que quiconque pèche est esclave du péché.

» Or le serviteur ne demeurera pas toujours dans la » maison, mais le fils y demeurera toujours ; et ainsi » si le fils vous met en liberté, vous serez véritable- » ment libres. »

Jésus-Christ par ces paroles fait voir deux sortes de libertés : l'une fausse, qui semble l'être et qui ne l'est pas, et l'autre véritable, qui l'est en effet. La fausse est celle qui, rendant le corps libre, laisse l'esprit sous la tyrannie de ses passions. Telle était celle du grand Alexandre, qui, quoique seigneur du monde, était néanmoins esclave de ses vices. Mais la véritable est celle que possèdent ceux qui n'ont point soumis leur ame à ces tyrans, quoique leur corps soit tantôt libre et tantôt captif. Telle était celle de saint Paul, lorsqu'étant prisonnier, son esprit habitait dans les Cieux, et sa doctrine donnait la liberté au monde. Cette liberté seule mérite ce beau nom, parce qu'elle appartient à l'ame, qu'elle affranchit véritablement ; au lieu que l'autre ne regarde que le corps.

§. I.

Quelle est la servitude des méchans.

Si vous me demandez de qui est esclave le méchant, je vous répondrai qu'il l'est du plus cruel et du plus abominable de tous les tyrans, le péché : car, comme le tourment de l'enfer est ce qu'il y a de plus horrible, que doit être le péché qui en est la cause ? C'est de lui que les méchans sont esclaves, comme on le voit dans ces paroles du Sauveur (*Joan.* 8. *v.* 34) : « Quiconque pèche, est esclave du péché. »

Quelle servitude plus malheureuse que celle-là? Mais les méchans ne sont pas captifs seulement du péché; ils le sont aussi de tout ce qui y porte, le diable, le monde, la chair corrompue, et tous les désirs déréglés qu'elle fait naître dans les ames qu'elle possède; car celui qui est esclave d'un fils, l'est aussi de ceux qui l'ont engendré. Or, il est très-constant que ces trois choses sont comme les trois pères du péché; et c'est pour ce sujet qu'ils sont appelés ennemis de l'ame, parce qu'ils lui causent le plus grand de tous les maux, en la rendant captive, et en la soumettant à l'injuste puissance de cet horrible tyran.

Le démon et le monde se servent de la chair, comme d'une autre Eve pour surprendre l'homme. C'est pourquoi l'Apôtre (*Rom.* 7) l'appelle péché, donnant à la cause le nom de l'effet, parce que c'est elle qui nous porte à toute sorte de crimes. Pour cette même raison les théologiens l'appellent l'amorce, c'est-à-dire l'appât et la nourriture du péché, parce qu'elle est comme l'huile qui l'entretient : on lui donne aussi communément le nom de sensualité ou concupiscence.

Saint Basile a dit divinement sur ce sujet (*Hom.* 23, *de non adhær. rebus secul.*) : « Que les principales armes dont se sert le diable pour nous combattre sont nos propres désirs, parce que l'affection démesurée que nous avons pour les choses que nous désirons, fait qu'à quelque prix que ce soit nous les voulons posséder, et que sans raison nous passons au travers de tout ce qui s'oppose à nos desseins, malgré la défense de Dieu : de là naissent tous les péchés qui se commettent. »

La concupiscence est donc l'un des plus grands tyrans qui assujettissent les méchans, et qui les réduisent à l'état d'esclaves. Je dis esclaves; car quoique l'Apôtre dise (*Rom.* 7) qu'ils sont vendus et livrés à ce cruel maître, ce n'est pas pourtant que le libre arbitre avec lequel ils ont été créés, soit éteint; car il ne se perdra jamais, quelques péchés qu'on commette; mais il est si affaibli, et le désir sensuel si puissant, que souvent le plus fort l'emporte sur le plus faible. C'est un grand sujet de nous affliger, de voir l'homme, dont l'ame créée à l'image de Dieu, est éclairée des lumières du Ciel, et enrichie d'un entendement qui, s'élevant au-dessus de toutes les choses créées, s'approche de Dieu même, mépriser toutes ces grandeurs, s'assujettir et se laisser gouverner par l'impétuosité furieuse de son appétit brutal. Que doit-on attendre de cette étrange conduite, sinon des précipices et des malheurs?

Semblable à un homme qui dédaignerait sa femme, noble, belle et vertueuse, pour se soumettre à tous les caprices d'une servante laide et méchante, le pécheur dédaigne l'esprit pour obéir à la chair; la partie supérieure, pour s'abandonner aux déréglemens de la partie inférieure. La partie supérieure est celle où résident la volonté et la raison, qui est la lumière naturelle que Dieu nous a donnée en nous créant; la noblesse et la beauté de cette raison sont telles, que c'est par elles que l'homme est l'image de Dieu. Dieu nous l'a donnée pour être notre lumière et notre guide dans toutes nos voies. La partie inférieure est l'appétit sensitif, destiné à rechercher les choses nécessaires à la vie; mais selon l'ordre établi par la rai-

son; il est un esclave qui n'a pas été fait pour conduire, mais pour être conduit lui-même. Mais l'homme se soumet lâchement à lui, et quittant le conseil de la raison, il se laisse maîtriser par cet appétit sensuel, qui ne connaît ni dignité, ni loi, ni sagesse.

C'est pour cela que nous voyons des hommes si abandonnés à leurs désirs, que presque en toutes choses ils les suivent comme des bêtes, sans aucun respect pour la raison. Quelle honte de soumettre toute la conduite de sa vie à l'infâme servitude de la chair, consumant ses jours dans les jeux et les détestables plaisirs qu'elle demande, rejetant les salutaires conseils de cette lumière céleste, qui est la raison! Ce qui est encore plus odieux, c'est que les hommes sensuels non contens de s'asservir eux-mêmes, contraignent encore cette divine intelligence d'obéir à son esclave, et la font servir jour et nuit à inventer toutes les choses qui peuvent contribuer à ses plaisirs.

N'est-ce pas ce que fait un homme qui occupe tout son esprit à rechercher tant de somptueux habillemens, tant de bâtimens superbes, tant de viandes délicates, tant d'ameublemens superflus, et tant de moyens deshonnêtes pour gagner par des voies injustes ce qu'il faut pour y fournir? Qu'est-ce là, sinon détourner l'ame des exercices spirituels dignes de l'excellence de sa nature, pour la rendre l'esclave de celle qui lui avait été donnée pour servante?

Lorsque David cachait avec tant de soin le crime qu'il avait commis en secret avec Betsabée, rappelant son mari de la guerre, l'invitant à souper, le faisant boire avec excès, et lui donnant enfin des lettres qui portaient les ordres secrets de sa mort; l'ouvrier de cette

cette trame était la raison devenue l'esclave de la chair, qui se servait d'elle pour couvrir sa faute et jouir plus sûrement de ses plaisirs? Sénèque, quoique païen, ne laissait pas d'avoir honte de ces bassesses : « Je suis plus grand, disait-il, (*Sen. ep.* 65), » et je suis né pour de plus grandes choses, que » pour être esclave de mon corps. » Pouvons-nous donc assez appréhender ce désordre, qui nous fait perdre les plus grands biens, et tomber dans les plus grands maux ?

Quoique ces déréglemens soient si dignes de compassion, néanmoins, parce qu'ils sont ordinaires, nous n'y prenons pas garde. Car, comme dit saint Bernard, (*Epistol. ad Fratres de Monte Dei*), on se familiarise avec l'aspect hideux des crimes, parce que le nombre en est trop grand. Cela nous apprend combien cette servitude est malheureuse, et combien la peine que l'homme s'est attirée par son péché est terrible, puisqu'une créature si noble a été soumise à un si cruel tyran. L'Ecclésiastique pensait ainsi, lorsqu'il priait Dieu (*Eccl.* 23. *v.* 6), « qu'il le délivrât des désirs désordonnés du ventre et de la sen» sualité, et qu'il ne le mît point en la puissance » d'une ame sans honte et sans pudeur ; » comme s'il eût demandé de n'être point livré entre les mains d'un tyran ou d'un bourreau, tenant pour tel le désir déréglé de la chair.

§ II.

Après avoir connu les qualités honteuses de ce tyran, si vous voulez savoir la grandeur de sa puissance, vous la pourrez facilement remarquer par ce

qu'il a fait et ce qu'il fait tous les jours dans le monde. Pour vous faire comprendre cette vérité, il n'est pas besoin des fables des poètes, qui nous représentent leur fameux Hercule, après avoir dompté tous les monstres de la terre, vaincu par l'amour impudique d'une femme, quitter sa massue pour une quenouille : on le vit filer parmi les servantes de cette insolente maîtresse, qui commandait avec menaces : c'est une fable ingénieuse bien propre à nous faire connaître la force de cette passion.

Je ne prétends pas aussi me servir des vérités de l'Ecriture, ni vous mettre devant les yeux un Salomon, rempli d'un côté de tant de sagesse, et de l'autre prosterné devant les idoles, pour plaire à des femmes (3 *Reg.* 11), bien qu'une si étrange chute soit une preuve déplorable de la tyrannie de cette passion ; mais je veux vous représenter seulement les exemples ordinaires qui sont tous les jours devant nos yeux. Considérez donc à quoi s'expose une femme adultère pour obéir à un désir déréglé. Je choisis particulièrement cette passion pour servir d'exemple, afin de vous y faire voir le pouvoir des autres.

Elle n'ignore pas que si son mari la surprend dans le crime, il la fera sans doute mourir, et qu'en un moment elle perdra la vie, l'honneur, le bien et l'ame même, en un mot, tout ce qu'elle peut perdre en ce monde et en l'autre. Elle sait encore que son infamie retombe sur ses enfans, sur son père et sur sa mère, sur ses frères et sur toute sa famille, et que cette honte sera accompagnée d'un déplaisir éternel ; et néanmoins la violence de ce désir, ou pour mieux dire, la force de ce tyran est telle, qu'il la fait

passer par-dessus toutes ces considérations pour se satisfaire. Quel maître eût jamais pu obliger son esclave à obéir avec tant de danger à ses commandemens ? Et quelle servitude plus rigoureuse ?

C'est en cet état que vivent généralement tous les méchans. Le Prophète l'a marqué lorsqu'il a dit (*Psal.* 106. *v.* 10) : « Ils sont assis au milieu des ténèbres et » des ombres de la mort, souffrant la faim ; ils sont » attachés par des chaînes de fer. » Ces ténèbres figurent l'aveuglement des impies qui ne connaissent ni Dieu ni eux-mêmes, ni la fin pour laquelle ils ont été créés, ni la vanité des choses qu'ils aiment, ni même leur servitude. Les chaînes par lesquelles ils sont attachés, marquent la force des passions, qui lient très-étroitement leurs cœurs aux choses qu'ils désirent. Et la faim qu'ils endurent, est le désir insatiable d'une infinité de choses qu'ils ne peuvent obtenir ?

Amnon (2 *Reg.* 13), le fils aîné de David, ayant regardé sa sœur Thamar avec des yeux de concupiscence, s'aveugla si fort de ces ténèbres, fut lié si étroitement par ces chaînes, et tellement pressé de cette faim, qu'il en perdit l'appétit, le sommeil et la santé, tombant dans une très-dangereuse maladie que lui causait cette passion, tant étaient puissans les liens de cet amour déréglé dont son cœur était captif. L'accomplissement de son désir coupable, loin de le guérir, ne fit que faire succéder une passion à une autre (2 *Reg.* 13) : « Sa haine, dit l'Ecriture, » fut plus grande contre sa sœur, que n'avait été l'a» mour qu'il avait eu pour elle. » Est-il tyran au monde qui traite ses esclaves de la sorte, qui les tourne

et les détourne, et les promène par tant de différens chemins ?

Tous ceux qui vivent sous la domination de ce vice sont en cet état : à peine sont-ils maîtres d'eux-mêmes ; leur santé est altérée ; ils ne parlent que de l'objet de leur passion ; ils ne pensent qu'à lui, sans que la crainte de Dieu, ni l'intérêt de leur ame et de leur conscience, ni le paradis, ni l'enfer, ni le jugement, ni bien souvent la vie même, et l'honneur, qui semble leur être si cher, soient capables de rompre cette chaîne. Que dirai-je encore des jalousies de ces malheureux, de leurs craintes, de leurs soupçons, de leurs transports, des périls qu'ils courent jour et nuit, hasardant leurs ames pour satisfaire ces désirs honteux ? Quel tyran a sur les corps de ses sujets un empire semblable à celui que ce vice exerce sur les cœurs des siens ? Car jamais esclave n'est si étroitement attaché auprès de son maître, qu'il ne lui reste pour lui-même quelques heures ou du jour ou de la nuit ; mais ce vice et d'autres semblables sont tels, que depuis qu'ils se sont une fois rendus maîtres d'un cœur, ils le possèdent si souverainement qu'à peine reste-t-il à l'homme force ou adresse, ou temps ou esprit pour l'employer à autre chose.

Ce n'est pas sans sujet que l'Ecclésiastique dit (*Eccl.* 19. *v.* 2) : « Que les femmes et le vin dérobent le cœur aux sages ; » car l'amour est assez semblable à l'ivresse. Pour nous le faire mieux connaître, le plus excellent des poètes représente Didon (*Virg.*, *Æn. lib.* 4), dès l'instant qu'elle se fut passionnée pour Enée, oubliant toutes les occupations publiques, même la construction de sa ville, qu'elle

poursuivait auparavant avec tant de chaleur ; de sorte que les murs commencés restèrent suspendus , la jeunesse ne fut plus exercée aux armes , l'ouvrage des ports fut interrompu, et toutes les fortifications abandonnées ; parce que , dit ce poète , ce tyran s'empara tellement de tous les sens de cette femme , qu'elle devint incapable de penser à autre chose. O vice cruel! le destructeur des républiques , la ruine des bonnes actions , la mort des vertus , l'enchanteur des hommes , l'ivresse des sages , la folie des vieillards, le feu et la fureur des jeunes gens , et la perte commune du genre humain !

Ce vice n'est pas le seul qui nous tyrannise; les autres ne nous dominent souvent pas avec moins de violence. Jetez les yeux sur un homme vain, qui se laisse emporter à l'honneur du monde : voyez combien il est soumis à son orgueil ; avec quelle avidité il souhaite la gloire qu'il s'est proposée , et comme il travaille soigneusement pour l'acquérir. Il dispose toutes les actions de sa vie pour arriver à son but : ses serviteurs , sa suite , ses habits, sa table , sa chambre , ses meubles , ses gestes , ses promenades , sa démarche , sa parole , son regard, et généralement toutes ses actions tendent à cette fin ; de sorte que , si l'on considère ce qu'il dit et ce qu'il fait , on verra qu'il n'est gouverné que par une pensée , celle de s'attirer le vent de cet applaudissement populaire.

Nous nous étonnons de la folie de cet empereur qui passait des journées entières à chasser aux mouches : combien doit-on plus être surpris de la folie de l'ambitieux , qui n'emploie pas seulement quelques jours , mais toute sa vie , à la chasse de cette petite

vanité mondaine ! C'est pour cela que le malheureux se contraint et se gêne en toutes choses : il ne s'habille pas comme il veut, il ne va pas où il désire, puisque souvent il s'abstient d'aller aux églises, et de converser avec les gens de bien, pour éviter les discours du monde, dont il est esclave ; et ce qu'il y a de pis c'est que pour cela il dépense beaucoup plus qu'il n'a, cherchant à étaler un luxe qui ruine son ame, et souvent sa postérité, à laquelle il laisse pour tout héritage ses dettes et ses folies.

Que dirai-je aussi de l'avare insatiable, non-seulement esclave, mais idolâtre de son trésor ? C'est ce trésor qu'il sert, qu'il adore, et à qui il obéit en toutes choses ; c'est pour lui qu'il jeûne jusques à se refuser le nécessaire ; il l'aime plus que Dieu, puisque pour lui il ne fait pas difficulté d'offenser Dieu mille fois. C'est en cet amas de richesses périssable qu'il met tout son repos, sa gloire et son espérance ; c'est là qu'habite son cœur et sa pensée.

Cet homme est-il maître de son argent ? et n'en est-il pas plutôt esclave, puisqu'il ne le considère pas comme pour lui, mais qu'il se rapporte tout à son argent, se sacrifiant tout entier pour l'accroître et pour le conserver ? Quelle plus rude captivité ? car si on appelle captif celui qui est enfermé dans une prison, ou qui a les pieds dans les fers, ne voit-on pas que celui-là l'est plus dangereusement, qui a son ame engagée dans la passion d'une chose qu'il aime avec tant d'ardeur ? Quiconque est en cet état, est esclave de ce qu'il aime, parce que son cœur se trouve où se trouve son trésor.

O insensé ! il importe peu que votre corps soit en-

chaîné si votre ame est prisonnière. Votre captivité n'est pas moins réelle parce qu'elle est volontaire; le poison en est-il moins mortel parce qu'il est pris de plein gré. Et certes il n'y a point de plus étroite prison que celle qui vous fait fermer les yeux à Dieu, à la vérité, à l'honnêteté et aux lois de la justice, et qui vous tyrannise de telle sorte, que vous n'êtes pas plus maître de vous-même, qu'un homme dans l'ivresse que le vin domine et aveugle.

Quel plus grand tourment peut-on souffrir que celui de ces malheureux qui, ne pouvant que très-rarement obtenir ce qu'ils désirent, ne sauraient néanmoins s'empêcher de le désirer? C'est dans cette perplexité qu'ils peuvent dire ce que dit un poète à une femme coupable : Je vous hais et vous aime tout ensemble; et si vous m'en demandez la raison, c'est parce que je ne puis vivre avec vous, ni sans vous. Si quelquefois ils s'efforcent de rompre leurs liens et de surmonter leurs passions, ils trouvent d'abord tant de résistance, que souvent ils désespèrent de la victoire; de sorte qu'ils sont comme contraints de retourner dans leurs fers. Après cela croirez-vous qu'on ne puisse appeler cet état une captivité cruelle?

Si ces prisonniers n'étaient arrêtés que par une seule chaîne, leur mal serait beaucoup moindre, parce que celui qui n'aurait qu'un seul lien à rompre ou un seul ennemi à combattre, désespérerait moins de la victoire. Mais toutes leurs passions sont comme autant de fers dans lesquels ils sont engagés.

Les uns dominés par la crainte sont naturellement si timides, qu'à peine se peuvent-ils délivrer des ter-

eurs qu'ils ont une fois conçues. D'autres en proie à la mélancolie, sont également craintifs et violens en leurs désirs. D'autres sont vils, et s'attachent à des choses basses, ne laissant pas, nonobstant leur petitesse, de les désirer avec ardeur, *parce que*, comme dit Sénèque, *à un cœur bas toutes choses paraissent grandes, quelque basses qu'elles soient*. D'autres sont naturellement violens en ce qu'ils désirent; et ce vice est fort ordinaire aux femmes, qui aiment et haïssent toujours, ne pouvant garder de médiocrité dans leurs affections. Il faut nécessairement que toutes ces personnes souffrent une rude captivité par les passions qui les tyrannisent. Si c'est un si grand mal d'être esclave d'un maître, et d'être lié d'une seule chaîne, combien sera-t-il plus rude d'être serré de tant de liens, et d'être l'esclave de tant de maîtres! car le méchant a autant de tyrans qu'il a de passions et de vices.

Aussi peut-il y avoir une misère plus grande que celle dont nous parlons, puisque toute la dignité de l'homme consiste seulement en deux choses, la raison et le libre arbitre? Et qu'y a-t-il de plus contraire à l'un et à l'autre que la passion, qui aveugle la raison, et captive le libre arbitre? D'où vous pouvez juger quel préjudice nous recevons de quelque affection déréglée que ce puisse être, puisqu'elle fait déchoir l'homme de sa dignité, offusquant sa raison, et corrompt son libre arbitre, sans lesquels il n'est plus un homme, mais une bête. Telle est la misérable servitude dans laquelle tous les méchans passent leur vie, puisqu'ils ne suivent ni les volontés de Dieu, ni la raison dans laquelle vivent les gens de bien, mais

seulement l'instinct de leurs désirs et la fureur de leurs passions.

§. III.

La liberté dont jouissent les gens de bien.

C'est de cette servitude si cruelle que le Fils de Dieu nous est venu délivrer ; Isaïe loue hautement cet affranchissement, lorsqu'il dit (*Isaiæ* 9, *v*. 5) : « Ceux que vous rachetez, Seigneur, se réjouiront » en vous, comme font les laboureurs lorsqu'ils re- » cueillent le fruit de leurs travaux, comme font les » vainqueurs lorsqu'après le combat ils partagent les » dépouilles ; parce que, Seigneur, vous leur avez ôté » le joug qui les oppressait, et la verge qui les frap- » pait, et que vous les avez délivrés de la puissance » du tyran qui leur imposait des tributs insuppor- » tables. » Tous ces noms de *joug*, de *verge*, de *sceptre*, sont convenables à la tyrannie de nos passions, puisque que c'est d'elles que le diable se sert pour tyranniser les hommes, et pour les soumettre à l'empire du péché.

C'est de cette honteuse domination que le Fils de Dieu nous a délivrés par sa mort ; c'est pourquoi l'Apôtre a dit (*Rom.* 6. *v.* 6) : « Que notre vieil » homme a été crucifié avec lui, » appelant *vieil homme* le désir qui se dérégla par le péché d'Adam. Jésus-Christ, par le mérite de sa passion, nous a obtenu la grâce de surmonter ce tyran, de fouler aux pieds sa puissance, et de lui faire souffrir une peine pareille à celle dont il était l'auteur ; crucifiant celui qui nous crucifiait, et tenant en captivité celui qui

nous tenait captifs. Ainsi a été accompli ce qu'Isaïe avait prophétisé en un autre lieu (*Isaiæ* 14. *v*. 2) : « Ils prendront ceux qui les prenaient auparavant, » et ils assujettiront sous leurs lois ceux qui les te- » naient sujets ; » parce qu'avant la grâce notre appétit sensuel tenait notre esprit captif, le faisant servir à tous ses mauvais désirs ; mais après avoir reçu la grâce, la volonté est devenue si puissante qu'elle a prévalu contre ce tyran, et l'a rendu à la raison.

Cette victoire nous est figurée par la mort d'Adonibezech, roi de Jérusalem, auquel les enfans d'Israël coupèrent les pieds et les mains avant de le faire mourir. Ce malheureux prince se voyant en cet état, et se ressouvenant des cruautés qu'il avait exercées, dit ces paroles (*Jud*. 1. *v*. 7) : « Soixante-et-dix » rois à qui j'avais fait couper les pieds et les mains, » mangeaient sous ma table les miettes qui en tom- » baient, et j'éprouve maintenant que Dieu me trai- » te comme j'ai traité les autres. » A quoi l'Ecriture ajoute qu'il fut mené en cet état à Jérusalem, où il mourut.

Ce tyran est la figure du prince de ce monde, qui avant le Fils de Dieu coupait les pieds et les mains à tous les hommes, et les rendait incapables de servir Dieu, leur ôtant les mains pour les empêcher de bien faire, et les pieds pour leur en ravir même le désir ; il leur faisait manger les misérables restes qui tombaient de sa table, c'est-à-dire, les plaisirs sensuels dont ce prince a coutume de nourrir ses sujets ; on les appelle avec raison des miettes plutôt que des morceaux de pain, à cause de l'extrême avarice dont use ce tyran lorsqu'il distribue aux siens

ces petits restes, ne les donnant jamais avec assez d'abondance pour contenter leurs désirs. Mais le Sauveur ne vint pas sitôt au monde qu'il fit souffrir à ce tyran la même peine dont il affligeait les autres, lui coupant les pieds et les mains, c'est-à-dire détruisant toutes ses forces; et il est dit expressément qu'Adonibezech reçut la mort en Jérusalem, parce que ce fut le lieu où le Sauveur du monde mourant, tua le prince de ce monde, et où étant crucifié il le crucifia, lui liant les pieds et les mains, et lui ôtant toute sa puissance. Après le sacrifice de sa passion, les hommes commencèrent à triompher de leur tyran, et à prendre une si absolue autorité sur le monde, sur le diable, sur la chair et sur tous ses vices, que ni les tourmens, ni les plaisirs de la terre ne furent plus capables de les faire tomber dans le péché.

§. IV.

D'où procède cette liberté.

Vous me demanderez peut-être d'où procède cette liberté. Je vous réponds qu'elle procède de la grâce divine, qui, par le moyen des vertus qu'elle inspire, tempère et modère la fureur de nos passions, assez pour qu'elles ne puissent plus prévaloir contre la raison; parce que, comme ces hommes qui passent pour avoir l'adresse de charmer tellement les serpens, qu'ils ne peuvent nuire, et que quoique vivans, ils sont néanmoins sans venin, et ne font aucun mal; ainsi la grâce charme si puissamment nos passions, qu'encore qu'elles soient vivantes, elles n'ont plus

néanmoins la malignité de leur venin, n'étant pas capables comme auparavant d'infecter notre vie.

Isaïe nous a divinement représenté cette vérité, lorsqu'il dit (*Isaiæ* 11. *v*. 8) : « Le petit enfant étant » à la mamelle jouera sur les trous du serpent, et » celui qui est déjà sevré mettra la main dans la » caverne du basilic ; ils ne piqueront ni ne tueront » personne dans toute ma montagne sainte, parce » que la terre sera aussi remplie de la connaissance » de Dieu, que la mer des eaux qui la couvrent. »

Il est certain que le Prophète ne parle pas ici des serpens visibles, mais des invisibles, qui sont nos passions, capables d'infecter le monde. Il veut aussi désigner seulement les enfans spirituels ; entre lesquels ceux qu'il appelle *enfans à la mamelle,* sont ceux qui, commençant à servir Dieu, ont encore besoin du lait pour se nourrir ; et les *sevrés* sont ceux qui, plus avancés, peuvent marcher seuls et manger le pain des forts. Il dit des premiers qu'ils se réjouiront de ce qu'étant parmi des serpens invisibles, la faveur de la grâce les préservera de toute atteinte mortelle, parce qu'ils ne donneront jamais leur consentement au péché ; et des derniers, qui sont déjà avancés dans les voies de Dieu, il dit qu'ils mettront la main dans la caverne du basilic, ce qui signifie que Dieu les protégera dans les plus grands dangers. En eux s'accompliront les paroles du psaume où il est dit (*Psal.* 90. *v*. 13) : « Vous marcherez sur le serpent » et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion » et le dragon. » Ce sont en effet ces personnes qui ne recevront aucun mal, quoiqu'elles mettent la main dans le trou du basilic, parce que la grâce se

répandra sur la terre, et charmera de telle sorte les passions les plus dangereuses, que leur venin ne sera pas capable de faire aucun mal aux enfans de Dieu.

Saint Paul explique cela plus clairement, lorsqu'après avoir parlé de la tyrannie de notre chair, il s'écrie enfin (*Rom.* 7. 24) : « Misérable que je suis, » qui me délivrera de ce corps de mort ? » A quoi lui-même répond : « Ce sera la grâce de Dieu, qui » nous est donnée par Jésus-Christ. » Par le corps de mort, il n'entend pas notre corps sujet à la mort naturelle, mais celui qu'en un autre lieu il appelle *corps du péché*, qui est notre appétit dépravé, d'où procèdent toutes les passions et tous les désirs déréglés ; et c'est de ce corps qu'il dit que la grâce qui nous est donnée par Jésus-Christ, nous délivre comme d'un cruel tyran.

La seconde cause de cette liberté, et la principale, est la grandeur des consolations spirituelles dont jouissent les justes. Elles apaisent de telle sorte la soif de leurs désirs, qu'il leur est facile de se rendre maîtres de tous leurs appétis ; de sorte qu'ayant trouvé cette fontaine des biens célestes, ils perdent incontinent le goût des satisfactions de la chaire. Jésus-Christ l'enseigna admirablement à la Samaritaine, lorsqu'il lui dit (*Joan.* 4. *v.* 13) : « Celui » qui boira de l'eau que je lui donnerai (qui est la » grâce divine) n'aura jamais soif. » Saint Grégoire a dit la même chose dans une de ses homélies (*Hom.* 11 *in Evang.*) : « Celui qui a parfaitement connu la » douceur de la vie céleste, abandonne aussitôt toutes » les affections sensuelles. Il renonce à ce qu'il possé» dait, il distribue libéralement ce qu'il avait amas-

» sé, son cœur s'embrase des désirs du Ciel, tout ce » qu'il y a sur la terre lui déplaît, et il trouve laid » tout ce qui auparavant lui paraissait le plus agréa- » ble; parce que le seul éclat de cette perle pré- » cieuse brille devant les yeux de son ame. » Le vase de notre cœur étant donc rempli de cette liqueur céleste, et la soif de notre ame en étant éteinte, elle n'a plus besoin de courir après les biens périssables; elle demeure libre de toutes les affections qu'ils faisaient naître en elle. Le cœur qui s'est une fois attaché au Seigneur de toutes choses, se trouve en quelque façon maître de tout, puisque dans ce seul bien il possède tous les autres ensemble.

Il faut encore ajouter à ces deux faveurs divines qui contribuent à notre liberté, le soin que les gens de bien apportent à assujettir la chair à l'esprit, et les passions à la raison. Ils parviennent à mortifier peu à peu leurs appétis, à les diriger vers le bien, et à leur faire perdre la violence qui les agitait; il ne faut pas s'étonner que le juste puisse acquérir cet empire sur ses passions, car si les bètes les plus farouches se laissent apprivoiser, et que le temps et la coutume rendent les lions obéïssans aux hommes; pourquoi trouvera-t-on étrange que nos passions naturelles, accoutumées à l'empire de la raison, se rendent peu à peu traitables, c'est-à-dire, participent en quelque sorte à la condition de cette puissance qui les gouverne, et se plaisent à imiter ses opérations?

Il arrive souvent que les serviteurs de Dieu trouvent plus de plaisir dans leur recueillement, dans leur silence, dans leur lecture, leur oraison, leur méditation, et leurs autres exercices, que ne leur

en donnaient autrefois les jeux, les chasses, et les autres divertissemens du monde. Ces vanités sont devenues pour eux comme un supplice, de sorte que la chair même a horreur de ce qu'elle avait autrefois aimé, et qu'elle aime ce qu'elle avait autrefois haï. La partie inférieure de notre ame trouve alors tant de délices dans l'oraison et la communication qu'elle a avec Dieu, qu'elle souffre lorsque par quelque obstacle inévitable elle est contrainte de s'en priver.

C'est ce que le Prophète nous a enseigné lorsqu'il a dit (*Psal.* 15. *v.* 7.): « Je louerai le Seigneur, » parce qu'il m'a donné l'entendement, et parce que » mes reins me reprennent (ou, comme un autre » interprète a traduit) m'enseignent tout le long de » la nuit. » Par les reins, les interprètes de l'Ecriture entendent les affections et les mouvemens intérieurs de l'homme, motifs ordinaires du péché. Or, par la force de la grâce, non-seulement ils ne nous excitent plus au mal, mais ils nous aident à bien faire; ils ne servent plus aux desseins du diable, dans le camp duquel ils avaient coutume de combattre, mais passant dans celui de Jésus-Christ, ils tournent les armes contre son ennemi et le nôtre.

Quoique cet attrait que la partie inférieure ressent pour le bien puisse se remarquer dans tous les exercices de la vie spirituelle, il paraît surtout dans la douleur de nos péchés; car nos affections sensibles sont ici particulièrement en jeu; elles s'affligent et répandent des larmes au souvenir de nos fautes. C'est pourquoi le Prophète a dit que durant la nuit, qui est le temps où les justes ont coutume de demander compte à leur conscience de leurs péchés, et d'en

témoigner leur douleur, ses reins le reprenaient, c'est-à-dire, que le regret qu'il ressentait en son ame d'avoir offensé Dieu, l'affectait si vivement, qu'il n'avait garde de retomber une autre fois dans les fautes qui lui causaient tant de peine.

C'est aussi avec beaucoup de raison qu'il rend grâces à Dieu de ce que non-seulement la partie supérieure de son ame, où réside la raison, le portait au bien, mais aussi la partie inférieure, qui nous excite ordinairement au mal. Quoique tout ceci soit véritable, et que ce soit un des plus grands avantages de la rédemption de Jésus-Christ, il ne faut pas néanmoins vivre dans la négligence, ni se fier en sa chair, quelque mortifiée qu'elle soit, pendant le cours de cette vie.

Telles sont les raisons principales de cette merveilleuse liberté. Un de ses effets, les plus précieux, est une connaissance plus approfondie de Dieu, des vérités de la foi et de la religion que nous professons. Dieu même nous le témoigne par le prophète Ezéchiel, lorsqu'il dit (*Ezech.* 34. *v.* 27) : « Les hommes connaîtront que je suis Dieu, lorsque » je romprai les chaînes du joug qui les tenait assu- » jettis, et que je les délivrerai des mains de ceux qui » les tyrannisaient. » Nous avons déjà dit que ce joug était la sensualité, ou l'appétit déréglé, qui nous assujettit au péché. Les chaînes de ce joug sont les mauvaises inclinations avec lesquelles le diable nous lie et nous attire à lui ; elles sont d'autant plus fortes que la mauvaise habitude les a rendues plus anciennes.

Saint Augustin, qui l'avait éprouvé en lui-même.

le confesse en ces termes (*Confess. l.* 8, *cap.* 5) : « J'étais pris, dit-il, non par le fer, mais par ma » propre volonté, plus dure que le fer. Le démon la » tenait en sa puissance; il en avait fait une chaîne, » et il m'en avait lié : car de ma volonté dépravée » naissait mon mauvais désir, et mon mauvais désir » m'engageait dans le vice, et la continuation du » vice dans la mauvaise habitude, et cette habitude » devenait la chaîne par laquelle le démon tenait mon » cœur en captivité. » Un homme qui quelque temps engagé comme ce saint, après plusieurs efforts pour se retirer de cette servitude, est parvenu enfin à briser ses chaînes et à mettre sous ses pieds le joug pesant qu'il avait si long-temps porté sur ses épaules, n'a plus qu'à glorifier Dieu qui l'a délivré, et à s'écrier avec le Prophète (*Psal.* 115. *v.* 16) : « Seigneur, vous » avez rompu mes liens, je vous sacrifierai un sacri- » fice de louange, et j'invoquerai votre saint nom. »

CHAPITRE XIX.

Huitième privilége de la vertu : la paix intérieure que possèdent les gens de bien, et la guerre que souffrent les méchans.

De la liberté dont jouissent les vrais enfans de Dieu, découle un autre privilége aussi précieux, savoir la paix intérieure. Pour le bien comprendre, il faut distinguer trois sortes de paix; l'une avec le prochain, l'autre avec Dieu, et la troisième avec soi-même. La paix avec le prochain est cette bonne in-

telligence avec tout le monde qui nous dispose à ne souhaiter du mal à personne. David jouissait de cette paix lorsqu'il disait (*Psal.* 119. *v.* 7.) : « J'étais pa- » cifique avec ceux qui haïssaient la paix, et lorsque » je leur parlais avec douceur, ils me faisaient une » injuste guerre. » C'est cette même paix que nous recommande saint Paul, lorsqu'il nous avertit de « travailler (*Rom.* 12. *v.* 18) de tout notre pouvoir, » du moins en ce qui dépend de nous, pour vivre en » paix avec tout le monde. »

La seconde paix, qui est avec Dieu, consiste en l'amitié et en la grâce de Dieu ; elle s'acquiert par la justification, qui réconcilie l'homme à Dieu, et fait que Dieu aime l'homme et que l'homme aime Dieu, sans qu'il y ait ni trouble ni contradiction de part ni d'autre. L'Apôtre a dit de celle-ci : (*Rom.* 5. *v.* 1) : « Puisque nous sommes déjà justifiés par la foi et par » l'amour de Jésus-Christ notre Sauveur, qui nous » a acquis cette grâce, demeurons en paix avec » Dieu. »

La troisième paix est celle de l'homme avec lui-même. Personne ne doit s'étonner qu'on puisse être privé de cette paix, puisqu'il est constant que nous avons en nous deux hommes contraires, l'extérieur et l'intérieur, la chair et l'esprit, les passions et la raison ; car la chair et les passions ne font pas seulement la guerre à l'esprit, mais par leurs désirs ardens elles troublent encore l'homme, et mettent en désordre sa paix intérieure, qui consiste dans la tranquillité d'ame.

§. I.

De la guerre intérieure des méchans.

C'est cette lutte intérieure qui est cause de la guerre continuelle dans laquelle vivent les hommes charnels. Comme d'un côté ils résistent à la grâce, qui est le frein seul capable de tenir les passions en devoir, et que de l'autre leurs désirs sont si violens qu'à peine peuvent-ils leur imposer quelque modération ; ils flottent entre une infinité de passions différentes, souhaitant tantôt l'honneur, tantôt la faveur des grands, tantôt les richesses, tantôt les plaisirs et les voluptés ; ces désirs sont comme un feu dévorant qui consume tout, ou comme une bête affamée qui n'est jamais rassasiée, ou comme cette sangsue altérée de sang « qui, comme dit Salomon (*Prov.* 30. *v.* 15), « est suivie de deux filles qui crient » sans cesse : Donnez, donnez ! »

Cette sangsue est la concupiscence dont les deux filles sont le besoin et l'insatiable avidité ; l'une comme une soif véritable, et l'autre comme une faim imaginaire, tourmentent également les hommes qu'elles possèdent. Il arrive de là que ni les pauvres, ni les riches, s'ils sont méchans, n'ont jamais de repos ; parce que dans les uns la nécessité, et dans les autres cette avidité que rien ne rassasie, ne cessent jamais de solliciter leurs cœurs, et de crier continuellement : *Donnez, donnez !* Quel repos peut avoir en cet état un homme importuné de deux si fâcheux solliciteurs, qui crient sans relâche à sa porte, et qui lui demandent une infinité de choses qu'il ne leur

saurait donner ? Quel serait le repos d'une pauvre mère qui verrait dix ou douze enfans autour d'elle, lui demandant sans cesse du pain, et qui n'aurait rien pour les contenter ?

Tel est le mal que souffrent les méchans (*Ps.* 106. *v.* 5) : « Ils périssent de faim et de soif, comme dit » le Prophète, et leur ame tombe dans la défaillan- » ce ; » parce que leur amour-propre, étant maître de leurs cœurs, et toute leur félicité étant établie sur les biens visibles et périssables, ils souffrent la faim et la soif de toutes les choses dans lesquelles ils croient que consiste leur bonheur : ainsi, ne pouvant arriver au but où leurs désirs aspirent, ils se troublent comme ferait un enfant mal élevé qui, au refus qu'on lui ferait de quelque chose, éclaterait en pleurs et en cris. Car si l'accomplissement de nos souhaits est une chose si douce, que le Sage l'appelle l'*arbre de vie* (*Prov.* 13. *v.* 12), il n'y a rien de plus insupportable que de désirer et de ne pouvoir obtenir. N'est-ce pas sentir le tourment de la faim sans avoir rien pour l'apaiser ?

Mais ce qui rend encore leur peine plus insupportable, c'est que leur désir croît avec les obstacles ; de sorte que s'ils ne peuvent les vaincre, leur inquiétude s'augmente, et ils sont toujours agités, comme une roue qui tourne sans s'arrêter. Tel était l'état de l'enfant prodigue, dont il est dit (*Luc.* 15. *v.* 15) : « Qu'étant sorti de la maison de son père, il se re- » tira dans un pays fort éloigné, où il survint une » grande famine, et qu'il en fut tellement pressé, » que la nécessité le réduisit à garder des pourceaux, » et qu'il fut réduit à souhaiter la nourriture dont ces

» sales animaux se remplissaient, sans que personne
» lui en donnât. »

Pourrait-on avec de plus vives couleurs peindre au naturel la vie des méchans ? L'enfant prodigue qui sort de la maison de son père, est le pécheur qui s'éloigne de Dieu pour s'abandonner à tous les vices ? La région où l'on sent cette grande famine, est ce misérable monde, où la faim des hommes mondains est si grande, que jamais ils ne sont contens de ce qu'ils possèdent ; au contraire, comme des loups affamés, ils désirent toujours davantage. L'emploi auquel ils occupent leur vie, c'est de nourrir des pourceaux, c'est-à-dire, de contenter leurs sales appétits.

Considérez, en effet, les soins des hommes du monde, et les occupations de leur vie : depuis le matin jusqu'au soir, et depuis le soir jusqu'au matin, vous verrez que tout ce temps s'emploie à chercher de quoi repaître quelqu'un de leurs sens. Ils vivent en disciples d'Epicure, et non en disciples de Jésus-Christ ; comme s'ils n'avaient que des corps de bêtes, comme s'ils ne croyaient pas que l'homme eût d'autre fin que de s'abandonner aux plaisirs sensuels. Ils ne s'entretiennent jamais d'autre chose, que des moyens de passer les journées dans les plaisirs et les délices.

N'est-ce pas là le but unique de leurs galanteries, leurs assemblées, leurs festins, leurs lits mollets, leurs musiques, leurs conversations, leurs promenades ? Donnez tel nom qu'il vous plaira à ces amusemens ; appelez-les gentillesse, grandeur, ou politesse, si vous voulez ; mais sachez qu'au langage de Dieu, tout cela n'est autre chose que nourrir des pourceaux. Car, comme les pourceaux sont des ani-

maux qui ne se plaisent que dans la boue, et qui ne se nourrissent que de viandes sales et infectes, aussi toutes ces passions ne vivent que de la boue des plaisirs charnels.

Mais le comble de ce malheur est de voir que le fils d'un si noble père, appelé à se nourrir du pain des anges à la table de Dieu, n'a pas seulement le moyen de se rassasier de ces viandes infectes: parce que ceux qui les achètent sont en si grand nombre, qu'ils se nuisent l'un à l'autre, et ainsi ils demeurent tous à jeun : la foule qui poursuit cette proie honteuse est telle, qu'il faut qu'on se l'arrache mutuellement ; c'est ainsi que des animaux immondes se disputent sous un chêne la nourriture trop peu abondante pour les satisfaire tous.

Cet état est décrit par le Prophète lorsqu'il dit (*Psal.* 106. *v.* 4) : « Ils ont marché par des lieux déserts et » solitaires, et par des chemins stériles et secs, mou» rant de faim et de soif, jusqu'à la défaillance. » Quelle est cette faim pressante, sinon le désir ardent qu'ont les méchans des choses de ce monde ? Plus ils s'en remplissent, plus ils en sont affamés ; plus ils en boivent, plus leur soif s'irrite. O malheureux ! d'où peut venir cette soif brûlante ? ne voyez-vous pas que vous avez quitté la fontaine des eaux vives pour boire dans des citernes entr'ouvertes, et qui ne peuvent contenir l'eau ? Le ruisseau de la véritable félicité vous a manqué, et vous vous perdez, vous vous égarez par les déserts, cherchant les étangs et les eaux troubles des biens périssables de ce monde, pour amortir votre soif.

Ce fut l'artifice dont usa le cruel Holoferne (*Ju-*

dith. 7). Ayant mis le siége devant Béthulie, il envoya couper tous les canaux qui conduisaient l'eau dans la ville ; de sorte qu'il ne resta aux assiégés que quelques petites sources près des murs, où ils ne buvaient que goutte à goutte à la dérobée, plutôt pour arroser leurs lèvres que pour éteindre leur soif. Que faites-vous autre chose, ô idolâtre de vos plaisirs ! vous qui poursuivez si avidement les honneurs, et qui aimez tant les délices ? Depuis que vous avez perdu la fontaine des eaux vives, n'êtes-vous pas toujours penché sur ces marais presque desséchés, plus propres à enflammer l'ardeur de votre soif, en vous arrosant les lèvres, qu'à l'éteindre ou à la soulager ? O misérable créature ! « Pourquoi allez-vous par le chemin d'E-» gypte, boire de l'eau trouble et bourbeuse (*Je-» rem.* 2. 18) ? » Il est à plaindre sans doute celui qui n'est pas rebuté par l'odeur fétide, et le goût amer que laissent les remords ?

De plus ce désir étant aveugle, et ne faisant aucune différence entre ce qui est possible ou impossible, et souvent sa violence lui faisant paraître facile ce qui est très-difficile, il se porte à une infinité de choses qu'il ne peut obtenir ; alors le méchant qui a faim sans pouvoir manger, qui allonge les bras sans rien prendre, qui se lève le matin sans rien avancer, et qui souvent étant au haut de l'échelle pour entrer, se voit jété du haut des murs en bas, c'est-à-dire se voit arracher des mains ce qu'il pensait déjà tenir ; se ment, se dépite, se plaint, et se ronge lui-même d'être si éloigné du but où aspiraient ses désirs.

Ces deux principales puissances de nos ames, l'irascible et la concupiscible, sont tellement liées ensem-

ble que l'une sert toujours à l'autre ; lorsque la partie concupiscible ne peut parvenir à son objet, l'irascible vient à son secours, s'affligeant et s'irritant tout ensemble, et s'exposant à toute sorte de hasards pour contenter sa sœur, qu'elle voit triste et inquiète. De cette confusion de désirs naît cette agitation intérieure dont nous parlons. Elle est appelée une guerre par saint Jacques, lorsqu'il dit (*Jacob.* 4. *v.* 1) : « D'où viennent les guerres et les différens qui sont » entre vous, sinon de vos concupiscences et de vos » appétits, qui combattent et se font la guerre en » vous, lorsque vous désirez les choses, et que vous » ne pouvez les obtenir ? » C'est avec raison qu'il appelle cela une guerre, à cause de la contradiction naturelle qu'il y a entre l'esprit et la chair, et entre les désirs de l'une et de l'autre partie.

Dans cette étrange confusion, le plus grand mal qui puisse arriver aux hommes est de parvenir à ce qui pouvait les contenter en apparence, car lorsqu'ils sont en cet état, et qu'ils pourraient vivre satisfaits s'ils savaient borner leurs désirs, leurs imaginations déréglées les portent à de nouvelles prétentions d'honneur, de sang, de préséances ; ou de choses semblables. S'ils ne peuvent y parvenir après les avoir recherchées, ils s'affligent, et se donnent beaucoup plus de tourment de ce néant qui leur manque, qu'ils n'ont de satisfaction de tout ce qu'ils ont acquis. Ainsi ils passent le reste de leur vie avec cette épine, ou pour mieux dire avec ce fléau, qui rabat tellement toute la joie qu'ils ont de leurs prospérités, que tout leur bien se convertit en fumée.

Quelque riches que les hommes paraissent, ils conservent

conservent presque toujours quelque désir secret et caché qui les fait vivre aussi tristes que s'ils n'avaient aucun bien. C'est ce que Dieu nous enseigne lui-même lorsque parlant dans Isaïe contrel'orgueil du roi des Assyriens, il dit (*Isaiæ* 10, *v.* 16), « Qu'il mettra la faiblesse dans sa plus grande force, » et le feu sous sa gloire pour la faire brûler ; » pour montrer que Dieu sait, quand il lui plaît, faire un trou dans le flanc du navire voguant à pleines voiles, affaiblir les parties les plus fortes, et envoyer la misère au milieu de la plus florissante prospérité. Ceci nous est encore marqué dans Job, qui dit (*Job.* 20), « Que les géans gémissent sous les eaux, » pour nous apprendre que Dieu a aussi-bien des abîmes et des supplices pour les grands que pour les petits, plus sujets en apparence aux injures du monde. Mais Salomon nous l'a encore enseigné plus clairement, lorsque, faisant le dénombrement des misères des hommes, il a compté celle-ci pour une des plus déplorables (*Eccles.* 6. *v.* 1) : « Il y a, dit-il, encore un » autre mal que j'ai vu sous le soleil, qui est fort com» mun dans le monde. Vous verrez un homme à qui » Dieu a donné des richesses et des honneurs en telle » abondance, qu'il ne manque à son ame aucun des » biens qu'elle souhaite ; et avec cela il ne lui donne » pas le pouvoir de manger de ce qu'il a ; et un étran» ger viendra qui dévorera tout. » Què veut-il dire par ces paroles : *Qu'un homme n'aura pas pouvoir de manger de ce qu'il a*, sinon qu'il ne saura pas jouir de ce qu'il possède, parce que Dieu ordonne que toute sa félicité soit renversée ? et c'est ce qui doit faire connaître à tout le monde que, comme la

véritable sagesse ne s'apprend point par des lettres mortes, mais que c'est Dieu qui l'enseigne, aussi la véritable paix ne dépend ni des biens ni des richesses de ce monde, mais de Dieu seul.

Si ceux qui, ayant toutes les choses qu'ils désirent, n'ont pas Dieu, vivent si peu contens, que feront ceux à qui tout manque, puisque la privation des biens du monde, est une faim et une soif qui les travaillent, et une épine dans leur cœur qui les pique incessamment? Quelle paix pourra avoir une ame où il y a tant de désordres, tant de guerres, et un si grand trouble de pensées? Le prophète a bien dit de cette sorte de gens (*Isaiæ* 57. *v.* 20) « Que le cœur » du méchant est comme une mer agitée qui ne se » peut calmer. » Et en effet quelle mer ou quels vents peuvent avoir plus de violence que les passions des méchans, puisqu'elles ont été capables quelquefois de renverser les mers et les montagnes?

Il arrive qu'en cette mer si féconde en tempêtes, il s'élève une contrariété de vents, qui rendent la tourmente beaucoup plus furieuse; car souvent les mêmes désirs, comme des vents opposés, combattent les uns contre les autres. Aussi voit-on que ce que la chair désire est combattu par l'honneur, qui y répugne; ce que l'honneur désire est en opposition avec l'intérêt; ce qui convient à la fortune est contraire à la réputation, et ce qui favorise la réputation ne convient aucunement à la paresse ou à l'attache que l'on a aux plaisirs; de sorte que les méchans désirant tout, ne savent souvent que désirer: ils ne s'entendent pas eux-mêmes, et ne savent que prendre ou laisser, parce que les désirs s'opposent les uns aux autres, comme

les mauvaises humeurs qui proviennent de différentes causes.

Cette contrariété confond souvent toutes les ressources de la médecine, parce que les remèdes propres à la guérison d'une humeur, sont contraires à l'autre. Telle était cette confusion des langues qui punit l'orgueil des hommes qui voulaient élever la tour de Babel (*Gen.* 11), et telle encore celle contre laquelle le Prophète disait à Dieu (*Psal.* 54. *v.* 10) : « Détruisez, Seigneur, et divisez leurs langues, parce » que j'ai vu la malice et la contradiction en la cité.» Quelle peut être cette *division de langues*, cette *malice* et cette *contradiction*, sinon la lutte qui se rencontre dans le cœur des hommes du monde dont les passions opposées, veulent les unes ce que les autres ont en aversion ?

§. II.

Du repos intérieur dont jouissent les gens de bien.

Voilà donc quel est le partage des méchans. Mais au contraire, comme les gens de bien savent gouverner sagement leurs désirs, comme ils savent dompter et mortifier leurs passions, qu'ils ne mettent pas leur bonheur dans les biens faux et périssables, mais en Dieu seul, centre de leur félicité, et à qui leur volonté demeure toujours parfaitement soumise, nulle de ces peines ne les trouble jusqu'à leur faire perdre leur paix intérieure. C'est en cela que consiste une des principales récompenses que Dieu promet à ceux qui l'aiment.

L'Ecriture nous en rend partout témoignage. David dit (*Psal.* 118. *v.* 165) : « Ceux qui gardent votre » loi , Seigneur , jouïssent d'une profonde paix , et » ils ne trouvent rien qui les puisse faire tomber. » Et Isaïe (*Isa.* 48. *v.* 18) : « Que je désirerais que vous » eussiez gardé mes commandemens ! parce que votre paix aurait été comme un fleuve abondant , et » votre justice comme les eaux de la mer ! » Il appelle cette paix *un fleuve*, parce qu'elle éteint les flammes de nos désirs et l'ardeur de notre concupiscence , et qu'elle arrose les veines sèches et stériles de nos cœurs, pour donner du rafraîchissement à nos ames. Salomon enseigne divinement la même chose, quoiqu'en peu de mots, quand il dit (*Prov.* 16. *v.* 7) : « Lorsque les voies de l'homme seront agréables à Dieu , » il fera que ses ennemis feront la paix avec lui. » Quels sont ces ennemis , sinon les passions et les inclinations de la chair , toujours en guerre avec l'esprit ? Dieu dit qu'il les fera vivre paisiblement ensemble , lorsque par la grâce et les bonnes habitudes , les goûts sensibles seconderont les opérations de l'esprit.

Quoique la vertu trouve d'abord de grandes répugnances dans les passions qui la combattent , néanmoins lorsqu'elle est arrivée à sa perfection elle agit avec douceur et facilité , et avec beaucoup moins de contradiction. Cette paix qui règne alors dans l'homme , David l'appelle dilatation de cœur , lorsqu'il dit (*Psal.* 17. *v.* 37) : « Vous avez dilaté mes pas dessous moi , et mes pieds n'ont point été affaiblis : » tant est grande la différence des voies des bons d'avec celles des méchans ; les uns marchent , le cœur

pressé de douleur, à cause des craintes dans lesquelles ils vivent, comme le voyageur qui suivant un sentier étroit, entre des rochers et des précipices, craint de tomber à chaque pas ; les autres au contraire marchent hardiment et sûrement, comme ceux qui vont par un chemin large et uni, dans lequel ils n'ont rien à redouter.

C'est surtout par l'expérience que les justes apprennent à connaître la différence qu'il y a entre le temps auquel ils servaient le monde, et celui auquel ils servent Dieu. Dans l'un, ils étaient toujours en trouble; mais depuis qu'ils se sont donnés à l'amour des biens éternels, et qu'ils ont mis en Dieu toute leur félicité, ils méprisent toutes ces vaines sollicitudes avec un cœur si libre, si ouvert, si tranquille, et si soumis à la volonté de Dieu, que souvent ils s'étonnent eux-mêmes de ce changement ; il semble que ce ne soient plus les mêmes personnes, tant ils sont différens du passé ! c'est qu'en effet Dieu a changé leur cœur, et les a remplis de pensées et d'affections toutes nouvelles.

C'est ce que Dieu a lui-même promis à ses fidèles par Isaïe (*Isaiæ* 43. *v.* 2) : « Lorsque vous passerez » sur les eaux, je serai avec vous, afin que vous ne » soyez point ensevelis sous les rivières, et vous ne » serez point brûlés au milieu des flammes. » Ces eaux sont les afflictions de cette vie, et les misères qui s'y rencontrent chaque jour. Ce feu figuré, l'ardeur de notre chair, véritable fournaise de Babylone, allumée par les démons, d'où s'élèvent les flammes de nos désirs déréglés. Croyez-vous donc que celui qui se conserve sans recevoir aucune atteinte

de ces eaux et de ces flammes, dans lesquelles tout le monde est en danger de périr, puisse échapper à un tel péril sans la présence du Saint-Esprit ?

C'est de cette divine présence en effet que vient cette paix, qui, comme dit l'Apôtre, *surpasse tout sentiment* (*Philipp.* 4); elle est un don de Dieu, si relevé au-dessus de la nature, que l'esprit de l'homme ne comprend pas comment un cœur de chair peut être calme au milieu des tempêtes du monde : mais celui qui ressent ce bien, reconnaissant la main favorable qui le lui communique, ne cesse jamais de louer l'auteur de ces merveilles; il dit avec le Prophète (*Psal.* 45. *v.* 9) : « Venez, et voyez les ouvra-» ges du Seigneur, et les merveilles qu'il a faites sur » la terre; car il a rompu l'arc, il a brisé les armes, » et jeté les boucliers au feu en disant : Mettez bas » les armes, et vivez en paix et en repos, afin que » vous voyiez que je suis le Dieu qui sera exalté au » Ciel et en la terre. » Qu'y a-t-il donc au monde de plus doux et de plus désirable que ce repos, cette étendue, cette effusion de cœur, et cette paix bienheureuse ?

Si nous passons plus avant pour savoir d'où procède ce don céleste, nous trouverons qu'il est le fruit de tous les autres avantages de la vertu dont nous avons déjà parlé; comme les vices s'enchaînent et s'entrelacent entre eux, ainsi les vertus ont une dépendance mutuelle, d'où il suit que celle qui est la plus relevée, produisant plus de fruits, est attachée aussi à un plus grand nombre de racines, qui lui donnent la vie. Ainsi cette bienheureuse paix vient de l'ensemble des vertus qui possèdent le cœur du juste.

En effet, la guerre intérieure procède du trouble des passions, et de la lutte qui s'établit entre elles; si donc les vertus les domptent et les soumettent à l'empire de la raison, les causes de toutes ces inquiétudes cessent. Cette paix est si excellente qu'elle est un des trois biens qui composent la félicité du royaume des Cieux, puisque l'Apôtre a dit (*Rom.* 14. *v.* 17) : « Le royaume de Dieu n'est pas le manger » ni le boire, mais la justice, la paix et la joie du » Saint-Esprit. »

Par la justice il faut entendre la vertu même, et la sainteté dont nous parlons ici; en elle et en ces deux fruits admirables, qui sont la paix et la joie du Saint-Esprit, consiste la félicité anticipée dont jouissent les gens de bien dès cette vie, et qui recevra dans l'autre sa plénitude. Or, que cette paix soit un effet de la vertu, Dieu même nous l'enseigne clairement par Isaïe, en ces termes (*Isaiæ* 32. *v.* 18) : « La paix se» ra une œuvre de la justice, et le fruit de cette mê» me justice sera le silence et l'assurance perpétuelle; » mon peuple s'asseyera dans la beauté de la paix, » et dans les demeures de la confiance, et dans un » repos ample et abondant. » Ce qu'il appelle ici silence, est cette même paix intérieure, c'est-à-dire le repos des passions, qui, lorsqu'elles ne sont pas calmées, troublent le silence des ames par les inquiétudes et les chagrins qu'elles causent.

En second lieu, cette paix procède de la liberté dont jouit l'ame, lorsqu'elle a pris l'empire sur ses passions. Car, comme après la conquête d'un pays, les habitans étant une fois assujettis, il y a aussitôt une paix générale partout, de sorte que chacun se

repose librement à l'ombre de son figuier et au pied de sa vigne, sans crainte de l'ennemi ; de même après la conquête et l'assujettissement de nos passions, ces perturbateurs de notre repos, règne une paix admirable, qui établit l'ame dans le repos, et la délivre de toute contradiction. Autant la guerre qui avait précédé était violente, autant est profond le calme qui lui succède.

En troisième lieu, cette paix vient des consolations spirituelles, qui contentent de telle sorte tous nos désirs et toutes nos affections, que ces joies célestes leur paraissent plus douces que tous les plaisirs de la terre ; tous nos désirs étant satisfaits, le sentiment profond de la présence de Dieu éteint la concupiscence, et fait jouir notre ame du calme qui suit la possession de tout ce qu'elle désire.

En quatrième lieu, elle procède aussi de la joie intérieure que produit la bonne conscience; le juste, heureux de ce consolant témoignage, jouit d'un repos admirable, quoiqu'il ne doive point s'y fier de telle sorte qu'il se rende négligent et perde la crainte.

Enfin, cette paix vient de la confiance que les gens de bien ont en Dieu; car c'est elle principalement qui les fait vivre en repos, même au milieu des troubles de cette vie; parce qu'ils s'assurent d'avoir Dieu pour père et pour bouclier, et sous sa main ils vivent en repos, chantant avec le Prophète (*Psal.* 4. *v.* 9) : « Seigneur, je me coucherai et je dormirai paisi- » blement et sans crainte, parce que vous avez assu- » ré ma vie par l'espérance de votre miséricorde. » De cette divine protection procède la paix des justes, et en elle est le remède de tous leurs maux. Celui qui

s'appuie sur un tel soutien, ne connaît plus ni la crainte, ni la douleur.

CHAPITRE XX.

Neuvième privilége de la vertu, qui est que Dieu exauce les prières des gens de bien, et rejète celles des méchans.

Les hommes vertueux jouissent encore d'un autre privilége, qui est d'être écoutés de Dieu en leurs prières ; ce qui est un remède très-puissant contre toutes les nécessités de la vie. Pour mieux entendre ceci, il faut savoir qu'il y a eu deux déluges universels dans le monde, l'un temporel et l'autre spirituel ; mais tous deux pour une même cause, savoir pour le péché. Le déluge temporel, au temps de Noé, ne laissa rien en vie dans le monde, sinon ce qui était dans l'arche ; le reste fut enseveli dans les ondes, et la mer abîma toute la terre, avec tous les travaux et les richesses des hommes.

Mais quelque grand que fût ce déluge, l'autre néanmoins le fut bien davantage ; il commença avec le monde, et en perdant le premier homme, il s'étendit sur sa postérité et enveloppa tous ceux qui ont été qui sont, et qui seront dans tous les siècles. Les corps n'en souffrirent pas seuls ; il agit bien plus violemment sur les ames, qui furent tellement dénuées des grâces et des richesses dont le monde avait été revêtu en la personne d'Adam, qu'elles furent réduites en l'état misérable où nous voyons un enfant

nouvellement né, dont l'ame n'est pas moins faible, nue et dépouillée, que le corps.

De ce déluge universel sont sorties toutes les nécessités auxquelles cette vie est sujette : elles sont si grandes et dans un nombre si prodigieux, qu'un grand docteur et un souverain pontife en a rempli un livre entier sans les énumérer toutes (*Innocentius, de vilitate conditionis humanæ*) : plusieurs autres insignes philosophes, frappés tout à la fois et de la dignité de l'homme, et de ses misères, ne pouvaient assez s'étonner d'une telle contradiction, parce qu'ils n'étaient pas capables de s'élever jusqu'à la connaissance de la cause des maux qui sont venus dégrader la noblesse de notre nature.

Ils voyaient l'homme, seul entre les autres animaux, s'attacher à une infinité de plaisirs charnels ; seul travaillé d'avarice, d'ambition, et d'un désir insatiable de vivre ; seul en proie à mille dangers et avec la vie la plus fragile, continuellement tourmenté de passions violentes, et en même temps de craintes imaginaires. Ils voyaient encore que la plupart des autres animaux passaient leur vie sans maladies, sans médecins et remèdes, libres de soins et de travail ; et au contraire l'homme misérable, sujet à des infirmités sans nombre, à des accidens, à des malheurs, à des nécessités, aux douleurs du corps aussi-bien qu'à celles de l'ame, autant travaillé des maux de ceux qu'il aime, que des siens propres, regrettant le passé, affligé du présent, inquiet sur l'avenir, et au milieu de tant de sollicitudes, obligé souvent de consacrer toute sa vie au travail, pour gagner de quoi soutenir une si triste existence.

Nous n'acheverions presque jamais, si nous voulions déduire ici toutes les misères de la vie humaine. Job, qui les avait plus vivement éprouvées qu'aucun autre, dit (*Job.* 7. *v.* 1), « Que la vie est une » guerre continuelle, et que les jours de l'homme » sont comme ceux d'un manœuvre qui travaille » sans relâche depuis le matin jusqu'au soir. » Quelques-uns des anciens sages ont si vivement ressenti les maux de cette misérable condition, que les uns n'ont pu s'empêcher de dire qu'ils ne savaient si la nature avait été pour nous une mère ou une marâtre, nous ayant soumis à tant de malheurs; d'autres que le meilleur serait de ne naître point du tout, ou de mourir un moment après la naissance; et d'autres enfin ont assuré qu'il se trouverait fort peu de gens qui voulussent accepter la vie, si on voulait la donner à l'essai, c'est-à-dire s'il était possible de l'éprouver avant de l'avoir reçue.

La vie étant réduite en cet état par le péché, et l'homme ayant perdu dans ce premier déluge tout le bien qui lui avait été donné, quel remède nous peut avoir laissé celui qui nous a punis de cette sorte? Que resterait-il à un homme malade qui, naviguant sur la mer, aurait perdu d'un coup de vent son vaisseau et sa fortune? Ne serait-il pas contraint d'aller mendier sa vie, puisqu'il n'aurait ni bien, ni santé pour la gagner? Si l'homme dans ce déluge universel a perdu tout ce qu'il avait au monde, et s'il a été réduit à une entière indigence, que lui reste-t-il autre chose que de crier sans cesse comme un mendiant à la porte de son Dieu? C'est ce que nous a enseigné le saint roi Josaphat, lorsqu'il a dit (2 *Paralip.* 20. *v.* 12):

« Puisque nous ne savons, Seigneur, ce qu'il nous » faut faire, nous n'avons d'autre ressource que de » lever nos yeux vers vous. »

Cela nous est encore divinement montré par Ezéchias, quand il dit (*Isaiæ* 38. *v.* 13) : « En un seul » jour, Seigneur, vous mettrez fin à ma vie ; mais » pour moi, comme les petits de l'hirondelle, je vous » appellerai par mes cris, et je gémirai comme la » colombe. » Comme s'il avait voulu dire : je suis si pauvre, Seigneur, et tellement dépendant de votre miséricorde et de votre providence, que je ne suis pas assuré d'un seul moment de ma vie. Que ferai-je donc, et quel sera en cet état mon refuge, sinon de gémir et de me plaindre toujours devant vous comme la colombe, et de vous réclamer comme la petite hirondelle réclame son père et sa mère ? Ce saint homme, quoique roi, tenait ce discours à Dieu ; David son père, encore plus grand que lui, ne laissait pas, dans tous ses besoins, d'avoir recours au même remède. Ainsi, animé de cette inébranlable confiance, il disait (*Psal.* 76. *v.* 1) : « Seigneur, ma voix » s'est élevée vers vous, ma voix vous a fait ma prière, et vous m'avez écouté. Au jour de la tribulation » j'ai eu recours à Dieu, mes mains l'ont invoqué » pendant la nuit, et je n'ai pas été trompé : » c'est-à-dire lorsque, tournant les yeux de toutes parts, je vois que tous les ports de l'espérance me sont fermés, lorsque tous les remèdes de la terre me manquent, je cherche ceux du ciel par la prière que Dieu m'a laissée pour me secourir dans tous les maux qui m'arriveront.

Vous me demanderez peut-être si c'est un remède

certain pour toutes les nécessités de la vie. Mais puisque cela dépend du bon plaisir de Dieu, qui peut mieux répondre à cela que ceux que Dieu a choisis pour être les interprètes de sa volonté, comme les apôtres et les prophètes ? Moïse parle en ces termes au peuple d'Israël (*Deut.* 4. *v.* 7) : « Il n'y a point de » nation au monde, quelle qu'elle soit, qui ait ses » dieux si proches d'elle, comme notre Dieu est tou- » jours prêt à écouter nos prières. » Ce sont les paroles de Dieu même, qui nous assure que lorsque nous prions, quoique nous ne voyions personne, et que personne ne nous réponde, nous ne parlons pas néanmoins aux murailles, et ne frappons pas inutilement l'air du son de notre voix ; parce que celui que nous invoquons est près de nous, qu'il assiste à nos oraisons, qu'il compatit à nos nécessités, et nous prépare les remèdes que nous lui demandons, si ces remèdes sont convenables à nos infirmités.

Quelle plus grande consolation peut donc recevoir celui qui est en prière, que d'avoir ce gage si assuré de l'assistance divine ? et si cela seul est suffisant pour nous donner du courage, et pour nous consoler, combien plus serons-nous fortifiés par cette promesse du Sauveur (*Matt.* 7. *v.* 7) : « Demandez et vous rece- » vrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous » sera ouvert. » Quel gage plus précieux que celui-là ? Qui pourra douter de ces paroles ? et qui ne se confiera en cette assurance infaillible, toutes les fois qu'il se mettra en oraison ?

C'est donc un des plus signalés priviléges que puissent avoir en cette vie ceux qui aiment la vertu, que de connaître que ces promesses s'adressent principa-

lement à eux ; car l'une des plus grandes faveurs que Dieu leur fait pour récompense de leur fidélité et de leur obéissance, est de les secourir et de les exaucer toujours en toutes leurs oraisons. David l'assure ainsi lorsqu'il dit (*Ps.* 33, *v.* 16) : « Les yeux du Seigneur » sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à » leurs prières. » Et Isaïe promet encore la même chose, en disant (*Isa.* 58. *v.* 9) : « Alors, c'est-à-dire » lorsque vous aurez obéi à mes commandemens) vous » prierez, et le Seigneur vous exaucera ; vous appel» lerez, et il vous dira : Me voici présent, et prêt à » tout ce que vous désirez. »

Sa bonté s'étend encore plus loin ; car non-seulement lorsque ses élus l'appellent, il les écoute ; mais avant même qu'ils lui adressent leurs voix, il leur promet par le même prophète, qu'il les attendra. Ne mettant pas de bornes à sa miséricorde, il assure dans S. Jean (*Joan* 14. 13), que tout ce que ses disciples demanderont à son Père en son nom, il le fera, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Et parce que la grandeur de cette parole semblait surpasser toute la foi des hommes, il la répète une seconde fois plus affirmativement (*Joan.* 16. *v.* 23) : « En vérité, en » vérité, je vous dis que quoi que vous puissiez de» mander en mon nom à mon Père, il vous le don» nera. »

Peut-on s'imaginer une plus grande grâce, une plus grande richesse ou un plus grand empire ? Tout ce que vous pourrez désirer, dit-il, demandez-le, et il vous sera accordé. O parole digne de celui qui l'a prononcée ! Qui pouvait jamais faire cette promesse qu'un Dieu ? Quelle est la puissance qui peut tout

donner, et la bonté qui daigne s'engager à ne refuser aucune grâce, si ce n'est celle d'un Dieu? N'est-ce pas faire en quelque façon l'homme maître de toutes choses, et lui mettre entre les mains la clef de tous les trésors divins?

Les autres dons de Dieu et ses autres faveurs, quelque grandes qu'elles soient, ont leurs limites; mais celle-là par-dessus toutes les autres, comme un don royal provenant d'un Seigneur infini, emporte avec soi quelque partie de cette infinité. Il ne détermine ni une chose, ni une autre; mais *tout ce que vous désirerez*, pourvu qu'il soit utile à votre salut, *vous sera accordé*. Si les hommes savaient donner aux choses leur juste prix, combien estimeraient-ils cette promesse! Combien on se croirait heureux d'avoir tant de part à la faveur d'un prince, qu'on pût faire auprès de lui tout ce qu'on désirerait! Si ce crédit semblerait précieux auprès d'un roi de la terre, combien doit-on plus se réjouir de l'avoir auprès du Roi du Ciel!

Les saints ont été tout-puissans par le moyen de l'oraison. Que ne fit point Moïse en Egypte, durant ce long chemin du désert, avec le seul secours de la prière? Que ne firent point par elle Elie et Elisée? Quels miracles n'opérèrent point les apôtres par son moyen? Les saints n'ont combattu qu'avec les armes de l'oraison: par elle ils ont vaincu les démons; par elle ils ont triomphé du monde; par elle ils se sont rendus maîtres de la nature; par elle ils ont converti les flammes les plus ardentes en rosée; et par elle enfin ils ont apaisé la colère de Dieu, et obtenu de lui tout ce qu'ils ont désiré.

On écrit de saint Dominique, qu'ayant dit à un de ses amis qu'il n'avait jamais rien demandé à Dieu qu'il ne l'eût obtenu, et que cet ami lui ayant répondu qu'il demandât donc à Dieu la conversion de Reynaut, docteur d'une grande réputation, le saint fit, la nuit même, son oraison pour ce sujet, et le lendemain au matin, au moment où il allait commencer l'hymne de prime, *Jam lucis orto sidere*, cet homme entra dans le chœur, et se prosternant aux pieds du saint, lui demanda avec humilité l'habit de son ordre. Telle est la récompense promise à l'obéissance des justes; puisqu'ils sont si fidèles et si obéissans à la voix de Dieu, Dieu l'est aussi en quelque façon à leurs prières. C'est pourquoi Salomon a dit (*Prov.* 21. *v.* 28), « que l'homme obéissant remportera la victoire; » car il est juste que Dieu fasse la volonté de l'homme, lorsque l'homme fait la volonté de Dieu.

Tout le contraire arrive aux prières des méchans, à qui Dieu a dit par Isaïe (*Isa.* 1. *v.* 15): « Lorsque » vous étendrez vos mains, je détournerai mes yeux » de vous, et lorsque vous multiplierez vos oraisons, » je ne les écouterai pas. » Et par Jérémie (*Jerem.* 2. *v.* 27): « Au temps de l'affliction ils diront: Levez- » vous, Seigneur, et nous délivrez; et il leur répon- » dra: Où sont les dieux que vous avez adorés? Qu'ils » se lèvent maintenant, et qu'ils vous délivrent au » temps de la nécessité. » Au livre de Job il est aussi écrit (*Job.* 27. *v.* 8): « Quelle espérance peut avoir » le méchant qui a dérobé le bien d'autrui? Peut-être » que Dieu exaucera sa voix lorsqu'il sera pressé d'af- » fliction. » Et saint Jean en son épître dit (1 *Joan.* 3.

v. 21) : « Mes chers frères, si notre conscience ne
» nous reproche rien, ayons confiance en Dieu que
» nous obtiendrons tout ce que nous lui demande-
» rons, parce que nous gardons ses commandemens,
» et que nous faisons ce qui est agréable à ses yeux. »
David, poussé du même esprit, dit encore (*Psal.* 65.
v. 18) : « Si j'ai fait mal en mon cœur, mon Dieu
» ne m'écoutera point; mais parce que je ne l'ai point
» commis, il a exaucé ma prière. »

Nous trouverions dans l'Ecriture une infinité d'autres semblables endroits qui témoignent tous la différence qu'il y a entre l'oraison des gens de bien et celle des méchans : les uns sont écoutés et traités comme vrais enfans, et les autres renvoyés comme ennemis, parce que leurs prières n'étant accompagnées ni de bonnes œuvres, ni de la ferveur d'esprit, ni de la charité et de l'humilité qui en doivent être inséparables, il n'est pas étrange qu'elles ne soient point exaucées ; « car comme dit saint Cyprien (*S*
» *Cypr. de Orat. dominicâ*), la demande ne peut
» être efficace lorsque l'oraison est stérile. » Il est vrai que quoiqu'en général il en soit ainsi, néanmoins la bonté de Dieu est si grande, et sa libéralité si merveilleuse, que quelquefois elle s'étend jusqu'à écouter les prières des méchans, qui, bien que sans mérite, ne sont pas toujours sans effet ; alors, dit saint Thomas (*S.Th.* 22. *q* 83, *art.* 15), le mérite vient de la charité et de la miséricorde de Dieu.

CHAPITRE XXI.

Dixième privilége de la vertu : l'assistance de Dieu dans les afflictions des gens de bien, et au contraire l'impatience et le tourment que les méchans souffrent dans celles qui leur arrivent.

La vertu possède encore un autre merveilleux privilége, qui est de nous faire obtenir des forces suffisantes pour passer avec joie au travers des afflictions, si multipliées en cette vie. Nous savons déjà par notre expérience, qu'il n'est point de mer si orageuse que la vie, et qu'il n'est pas en elle de félicité si assurée, qui ne soit sujette à une multitude d'afflictions imprévues : il est donc de très-grande importance de remarquer avec quelle différence les méchans et les bons supportent ces épreuves.

Les bons, considérant qu'ils ont Dieu pour père, et que c'est lui qui leur présente ce calice d'amertume, comme un remède ordonné par un très-sage médecin, savent que l'affliction comme une lime de fer polit d'autant mieux l'ame de la rouille des vices, qu'elle est plus rude, qu'elle rend l'homme plus humble en ses pensée, plus dévot en son oraison, et lus pur en sa conscience. Ils se soumettent doucement par ces considérations et par plusieurs autres qui se présentent à leur esprit ; ils s'humilient au temps de l'affliction ; ils mêlent l'eau au calice de la croix, ou, pour mieux parler, Dieu la mêle pour eux ; « Car » c'est Dieu, comme dit le Prophète (*Psal.* 79. *v.* 6),

» qui donne aux gens de bien les larmes à boire avec » mesure. » Aussi il n'est point de médecin qui pèse avec plus de soin les onces d'aloès, lorsqu'il en prépare pour un malade qu'il veut traiter selon sa complexion, que ce médecin céleste ne mesure les tribulations qu'il veut donner aux justes, aux forces qu'ils ont pour les supporter.

S'il arrive quelquefois qu'il augmente leurs peines, il augmente aussi son assistance pour les rendre soutenables, afin que l'homme soit d'autant plus enrichi par ses souffrances qu'elles seront plus rigoureuses. Ainsi tempérées, on ne doit plus les fuir comme des choses dangereuses et nuisibles ; mais au contraire on doit les désirer, comme des trésors cachés qui sont destinés à augmenter beaucoup nos richesses. C'est pourquoi les gens de bien supportent souvent leurs peines, non-seulement avec patience, mais encore avec joie ; ils ne regardent pas tant le travail que la récompense, la peine que la couronne, l'amertume de la médecine que le prix de la santé, la douleur de la verge que l'amour de celui qui ne châtie que ceux qu'il aime (*Apoc.* 3. *v.* 19).

Ajoutez à ceci la faveur de la grâce divine, qui ne manque pas au juste au temps de l'affliction. Comme Dieu est très-véritable, et qu'il garde à ses amis une extrême fidélité, il n'est jamais si proche d'eux qu'au temps de leur adversité, quoiqu'il semble alors les délaisser. Pour preuve de ceci, lisez l'Ecriture, et vous verrez qu'il n'y a point de promesse si expresse, ni si souvent réitérée que celle-là. N'est-ce pas de Dieu qu'il est écrit (*Psal.* 9. *v.* 10) : « Qu'il est le secours » des gens de bien dans leurs nécessités et dans leurs

» afflictions ? » N'ordonne-t-il pas qu'on l'invoque en ce temps-là, (*Psal.* 49. *v.* 15) : « Invoquez-moi au » temps de l'affliction, je vous délivrerai et vous me » glorifierez ? » David en avait lui-même fait l'expérience quand il disait (*Psal.* 4. *v.* 1) : « Lorsque j'in- » voquais, le Seigneur Dieu de ma justice exauçait » ma prière ; il a dilaté mon cœur au jour de la tri- » bulation. » N'est-ce pas aussi en Dieu que ce prophète mettait sa confiance lorsqu'il exprimait ainsi ses sentimens (*Psal.* 54. *v.* 9) : « J'espérais en lui, et » il m'a délivré de la faiblesse et du trouble où était » mon esprit ? » Ce trouble est celui qui s'élève dans le cœur du faible et du lâche lorsqu'il est dans l'affliction. Cette même vérité est encore confirmée par ce prophète en plusieurs endroits ; ainsi il dit (*Psal.* 36. *v.* 39) : « Le salut des justes vient du Seigneur : il » est leur défenseur au temps de l'affliction ; il les as- » sistera et les délivrera ; il les tirera des mains des » pécheurs, et les sauvera, parce qu'ils ont mis leur » espérance en lui. »

En un autre endroit il s'exprime encore plus clairement (*Psal.* 30. *v.* 20) : « Quels sont les biens, » Seigneur, que vous avez faits à tous ceux qui es- » pèrent en vous, en présence des enfans des hom- » mes ? Vous les cacherez dans le plus secret de vo- » tre face quand les hommes les persécuteront, et » vous les défendrez dans votre tabernacle contre les » langues médisantes. Béni soit le Seigneur, qui use » envers moi si libéralement de sa miséricorde, me » défendant, me protégeant comme si j'étais dans une » place bien gardée ; quoique je fusse déjà si abattu » et si avant engagé dans la tribulation, que je croyais

» être bien éloigné de la présence de vos yeux. » Voyez par là quels sont la faveur et l'appui que les justes reçoivent de Dieu dans leurs pressantes adversités.

Ce qu'il y a de remarquable en ces paroles, est principalement « qu'il les cachera dans le plus secret » de sa face. » D'où nous devons conclure, comme dit un interprète, que, comme les rois de la terre voulant mettre un homme en sûreté, le retirent dans leur palais, afin que non-seulement les murs de la maison royale, mais même les yeux du roi le protégent contre tous ses ennemis ; ce prince souverain défend les siens avec cette même sollicitude : aussi les saints, quoique environnés de toutes parts de très-grands dangers et de tentations très-violentes, demeuraient néanmoins l'esprit aussi tranquille, et l'ame aussi peu émue, que s'ils n'eussent rien senti, parce qu'ils étaient bien assurés que cette fidèle garde qui veillait sur eux ne les abandonnerait jamais ; au contraire, qu'elle leur était d'autant plus présente que leurs dangers étaient plus pressans.

C'est ce qui arriva à ces trois jeunes hommes que Nabuchodonosor fit jeter dans la fournaise de Babylone, lorsque l'ange du Seigneur, se promenant visiblement entre eux, changeait la violence des flammes en la fraîcheur d'une rosée. Le tyran même, étonné de cette merveille, s'écria (*Dan.* 3. *v.* 1) « N'avons-nous pas jeté trois hommes liés dans la fournaise ? Quel est ce quatrième que je vois avec eux, » si beau, qu'il semble être le Fils de Dieu ? » Voyez combien l'assistance de Dieu est certaine au temps de l'affliction. Ce que fit ce même Dieu pour l'enfant Joseph après qu'il eut été vendu par ses frères, n'est

pas une moindre preuve de cette vérité. Il est écrit au livre de la Sagesse (*Sap.* 10. *v.* 13), «Qu'il des-
» cendit avec lui dans la prison, et qu'au milieu de
» ses chaînes il ne l'abandonna jamais, jusqu'à lui
» mettre entre les mains le sceptre et l'empire d'E-
» gypte, lui donner pouvoir sur ceux qui l'avaient
» affligé, et convaincre de mensonge et de calomnie
» ceux qui avaient diffamé son honneur, et terni la
» gloire de sa réputation. » Ces grands exemples font bien connaître la vérité de cette promesse du Seigneur, qui dit par le Prophète (*Ps.* 90. *v.* 15) «Je
» suis avec lui dans l'affliction, je l'en délivrerai et le
» glorifierai. » Heureuse certes l'affliction qui nous rend dignes d'une si glorieuse compagnie : « Si cela
» est de la sorte, dirons-nous avec saint Bernard
» (*Serm.* 17 *in Psal.* 90), donnez-moi toujours des
» afflictions, Seigneur, afin que vous soyez toujours
» avec moi. »

Il faut encore ajouter à ces grâces le secours de toutes les vertus, qui en ces occasions viennent, chacune avec ses armes, pour fortifier le juste affligé. Car, comme lorsque le cœur est en quelque violente oppression, tout le sang court à son aide, afin qu'il ne tombe point en défaillance; de même, quand l'ame se trouve en quelque grand péril, toutes les vertus se rangent aussitôt auprès d'elle pour l'assister, chacune selon son pouvoir. La foi se présente la première, accompagnée d'une connaissance ferme et inébranlable des biens et des maux de l'autre vie, en comparaison desquels tout ce qu'on peut souffrir en celle-ci n'est rien ; l'espérance la suit, inspirant le courage par l'attente de la récompense ; l'amour de

Dieu vient de même, et en nous montrant Jésus-Christ souffrant, nous fait chérir les croix ; l'obéissance et la conformité aux volontés de Dieu s'y rendent aussi, nous apprenant à recevoir avec douceur et sans murmure ce qui vient de la main de sa providence; la patience nous donne de la force pour supporter tous les fardeaux dont on nous charge ; l'humilité fait ployer les cœurs, comme de jeunes arbres, aux vents impétueux des afflictions, et les abaisse sous la main puissante de Dieu, en leur faisant comprendre que tout ce qu'ils peuvent souffrir est beaucoup moins que ce que leurs fautes méritent.

Ainsi, les vertus nous soutiennent en ces rencontres périlleuses. Elles fortifient le cœur et par la douce influence de l'énergie propre à chacune d'elles, et par leurs exhortations ; car la foi dit premièrement (*Rom.* 8. *v.* 18), « Que les souffrances de ce monde » ne sont pas dignes de la gloire qui nous sera révé- » lée en l'autre ; » la charité, qu'il est bien raisonnable que nous souffrions quelque chose pour celui qui nous a tant aimés : la reconnaissance nous représente avec Job (*Job.* 2. *v.* 10), « Que si nous » avons reçu des biens de la main de Dieu, il est » juste aussi que nous en recevions des afflictions » lorsqu'il les envoie ; » la pénitence, qu'il est bon que celui qui a commis tant de choses contre la volonté de Dieu, supporte quelque chose contre la sienne propre ; la fidélité, qu'il est raisonnable que nous soyons une fois fidèles envers celui qui l'a toujours été si exactement envers nous, et qui nous a comblés de tant de grâces : la pénitence nous apprend encore (*Rom.* 5. *v.* 3), « Que la persécution produit

» en nous la patience, que la patience sert d'épreuve » à notre foi, que cette épreuve affermit notre espé» rance, et que cette espérance ne sera pas vaine, » et ne laissera pas l'homme confus; » l'obéissance, qu'il n'y a point de plus grande sainteté, ni un sacrifice plus agréable à Dieu, que de se conformer en tout à sa volonté.

Entre toutes ces vertus, celle qui fortifie davantage les justes, et qui rend leurs cœurs plus fermes au milieu de l'affliction, c'est l'espérance. Ceci nous est enseigné par l'Apôtre, qui n'a pas sitôt achevé de dire (*Rom.* 12. *v.* 12), «Vous réjouissant dans l'espérance, » qu'il ajoute aussitôt: *prenant patience en vos travaux:* Il comprenait que l'un était la suite de l'autre, c'est-à-dire, que de la joie de l'espérance naît la force de la patience. Aussi c'est pour cette raison que le même Apôtre appelle cette espérance, *une ancre;* parce que, de même que l'ancre enfoncée en terre tient assuré le navire qui est sur l'eau, et fait qu'il méprise les vagues et la tourmente; de même l'espérance vive, attachée fortement aux promesses solides du Ciel, affermit l'ame du juste au milieu des tempêtes de ce siècle, et lui en fait mépriser tous les vents. On dit qu'un saint se voyant environné d'afflictions, avait coutume de dire: «Le bien » que j'espère est si grand, que toutes mes peines » me sont agréables. »

Voilà donc comment toutes les vertus s'accordent pour fortifier le cœur du juste dans l'affliction. S'il arrive après cela qu'il s'affaiblisse, elles reviennent à lui avec plus de chaleur, et semblent lui parler à peu près en ces termes: Quoi donc! si dans le temps de

de la peine, et lorsque Dieu veut vous éprouver, vous perdez votre force, où est la foi que vous devez avoir en lui ? Où est la charité, le courage, l'obéissance, la patience, la fidélité et la ferveur de l'espérance ? Etait-ce pour tomber dans cette lâcheté que vous vous êtes si souvent préparé au bien ? Est-ce là ce que vous avez si souvent désiré et demandé à Dieu ?

Considérez que le devoir du chrétien n'est pas seulement de prier, de jeûner et d'entendre la messe ; mais qu'il faut de plus que Dieu vous trouve fidèle comme un autre Job ou un autre Abraham au temps de l'affliction. Ainsi l'homme juste, se fortifiant de ces considérations et des vertus qu'il possède, mais surtout de la grâce divine, qui ne l'abandonne jamais, supporte ce fardeau non-seulement avec patience, mais encore avec action de grâces et plaisir. Pour prouver ceci, il nous suffira d'alléguer l'exemple de Tobie, dont l'Ecriture dit (*Tob.* 2. *v.* 12) : « Que Dieu ayant permis, après plusieurs afflictions, » qu'il perdît la vue, afin de servir aux hommes d'un » rare exemple de patience, il ne s'affligea pas pour » cela, ni ne diminua rien de la fidélité et de l'obéis» sance qu'il avait pour Dieu avant ces rudes visi» tes. » L'Ecriture en ajoute aussitôt la cause, lorsqu'elle dit (*Ibid. v.* 13) : « Que dès le temps de sa » plus tendre jeunesse ayant toujours vécu en la crain» te de Dieu, il ne murmura point contre lui de ce » coup de verge ; au contraire, persévérant constam» ment dans sa crainte, il lui rendait grâces tous les » jours de sa vie. » Voyez si le Saint-Esprit pouvait plus clairement faire voir que la patience dans l'af-

fliction était la récompense de la vertu de ce saint homme, et de la crainte qu'il avait pour Dieu? Il me serait facile de rappeler ici beaucoup d'autres exemples aussi admirables. Combien de serviteurs et de servantes de Dieu ont supporté avec grande joie et grande constance de longues maladies et d'autres afflictions, trouvant la douceur dans le fiel, le calme dans la tempête, et un agréable rafraîchissement au milieu des flammes de la fournaise de Babylone!

§.

De l'impatience et de la fureur des méchans dans leurs afflictions.

Qu'est-ce, au contraire, de voir les méchans dans l'affliction? Ils n'ont ni charité, ni patience, ni force, ni espérance, ni aucune autre vertu : les maux les surprennent désarmés. La lumière pour comprendre le bien qu'ils pourraient tirer de leurs épreuves, leur manquant, ils ne s'y attachent pas avec une vive espérance; et ils n'ont jamais connu par expérience cette bonté paternelle que Dieu a pour ses élus. C'est une chose pitoyable de voir comme ils s'abîment dans le gouffre de leurs adversités, sans qu'ils puissent ni trouver pied pour s'assurer, ni poser la main pour se soutenir. Privés de toute sorte de secours, naviguant sans gouvernail, et combattant sans armes, qu'ont-ils à attendre, sinon de périr dans la tourmente, et de mourir au combat? La furie des vents et des afflictions les fait échouer contre les écueils de la colère, de l'orgueil, du découragement, de l'impa-

tience, du blasphème et du désespoir. Comme les justes, ainsi que l'or pur, se maintiennent sains et entiers dans le creuset de l'adversité, les pécheurs, comme un vil étain, se fondent par la force de la première chaleur : de sorte que l'on entend sans cesse « retentir les voix de salut dans les tabernacles » des justes : » au lieu que dans ceux des méchans on n'y entend que des voix de tristesse et de confusion.

Considérez en effet à quelles extrémités se portent chaque jour plusieurs femmes sans foi comme sans espérance, lorsqu'elles perdent leurs enfans ou leurs maris : les unes se cachent en des lieux obscurs, où jamais le soleil ne pénètre ; d'autres s'enferment en des cachots comme des bêtes farouches ; d'autres se précipitent au milieu des flammes : d'autres, poussées de rage et ennuyées de cette vie, se donnent de la tête contre les murailles ; nous en voyons qui meurent par la seule impatience de la douleur, laissant ainsi une pauvre famille désolée et sans appui.

Ce qu'il y a de pis, c'est que la violence de leur affliction les fait souvent blasphémer contre Dieu : elles accusent sa providence, elles condamnent sa justice, elles vomissent des injures contre sa miséricorde, ouvrant leurs bouches sacriléges contre le Ciel, pour s'en prendre à Dieu même : tout ceci retombe enfin sur elles, et leur cause d'autres misères encore plus grandes, juste punition de leur témérité. C'est ce que doivent attendre tous ceux qui osent insulter le Ciel, et se soulever contre la volonté du Tout-puissant. Mais par une miséricorde très-admirable, ces châtimens sont quelquefois le remède des péchés qui les ont mérités ; et de nouvelles épreuves brisant ces

cœurs superbes, les font s'humilier sous la main qui les frappe.

Hors ces rares exemples, les méchans privés de la vertu, vont inutilement heurter contre les bancs et les rochers de ce monde. Ils blasphèment lorsqu'ils auraient sujet de louer Dieu; ils s'enflent d'orgueil pour ce qui les devrait humilier; ils s'endurcissent aux châtimens, et deviennent pires par les remèdes; ce qui est en effet un vrai commencement d'enfer, et une image du châtiment qui leur est préparé en l'autre vie. Car si l'enfer n'est autre chose qu'un lieu de péchés et de peine, que manque-t-il à cet état, où il y a tant de l'un et de l'autre, pour n'être pas un enfer? Quel déplaisir et quelle douleur de voir que les afflictions étant inévitables, et que reçues avec patience elles deviennent beaucoup plus aisées à supporter, et même tiennent lieu de mérite pour les ames, ces malheureux perdent par leur faute le fruit inestimable de la patience, et rendent leur fardeau plus pesant! C'est certes un grand tourment de travailler beaucoup et de ne rien gagner, mais c'en est un incomparablement plus grand, de perdre même tout ce que l'on a gagné, et après avoir passé une fort mauvaise nuit, de rencontrer un plus mauvais jour.

Tout ceci nous fait voir le différent usage que les bons et les méchans font de leurs afflictions; de quelle paix et de quelle joie jouissent les uns, pendant que les autres sont accablés d'ennuis et d'inquiétudes.

Outre le bonheur de cette paix, les justes savent encore profiter des afflictions, qui sont si nuisibles aux méchans. Car, comme dit saint Chrysostôme

(*S. Chrysost.*, *hom.* 14 *in Matth.*, *t.* 1), ainsi que l'or s'affine et se purifie par le même feu où le bois se consume; de même le juste devient plus beau au feu de l'affliction, dans lequel le méchant, comme un bois sec, est réduit en cendre. Sur quoi saint Cyprien dit encore (*S. Cypr. de unitate Ecclesiæ*), que comme le vent au temps des moissons emporte les pailles légères, purifie le blé et le rend plus net; ainsi le vent de la tribulation emporte et dissipe les méchans comme des pailles inutiles, au lieu qu'il purifie et rassemble les justes comme le bon froment. C'est ainsi que les enfans d'Israël traversèrent les eaux de la mer Rouge, qui loin de leur nuire, leur servirent de mur et de rempart à droite et à gauche; au lieu qu'elles noyèrent les chariots des Egyptiens, avec tout le peuple de Pharaon (*Exod.* 14). Les eaux de l'affliction servent toujours de garde et de défense aux bons, et éprouvent leur humilité et leur patience; mais aux méchans elles sont comme une mer battue d'orages, qui les ensevelit dans les abîmes de l'impatience, du blasphème et du désespoir.

Les philosophes ont autrefois si hautement loué et estimé leur prétendue sagesse, parce qu'ils croyaient qu'elle seule pouvait rendre l'homme constant dans ses adversités. En quoi certes ils se trompaient comme en beaucoup d'autres choses; parce que la véritable vertu, non plus que la vraie constance, ne se rencontrait point parmi eux: elle ne s'est trouvée qu'en la seule école de ce divin Maître, qui étant attaché à une croix, nous a enseignés et consolés par son exemple. Et maintenant qu'il règne dans le Ciel, il nous fortifie ici-bas par son esprit; et nous promettant la

gloire, il nous anime par l'espérance d'y parvenir. C'est de quoi la philosophie humaine n'était pas capable, étant privée de tous les biens que nous propose le christianisme.

CHAPITRE XXII.

Onzième privilége de la vertu : le soin que Dieu prend de pourvoir les justes des choses temporelles.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des biens spirituels, que reçoivent en cette vie ceux qui aiment la vertu, outre la gloire éternelle qui leur est assurée en l'autre. Ces biens furent promis au monde à la venue de Jésus-Christ, comme le témoignent toutes les Ecritures ; c'est pourquoi il est fort justement appelé Sauveur du monde, puisque c'est par lui que nous recevons le véritable salut, qui est la grâce, la sagesse, la paix, la victoire de nos passions, les consolations du Saint-Esprit, les richesses de l'espérance, et enfin tous les autres biens qui sont nécessaires pour parvenir à la gloire dont le Prophète a dit (*Isa.* 45. *v.* 17) : « Israël a été sauvé par le Seigneur d'un salut éternel. » Mais il se trouve des personnes tellement possédées de l'amour de la chair, que, comme les juifs, elles jettent plutôt les yeux sur les choses charnelles que sur les spirituelles. Je ne veux pas cependant les rebuter : je puis leur faire voir que si Dieu a prodigué aux justes les biens spirituels, il n'a pas oublié leurs besoins temporels. Le sage nous l'enseigne, lorsque,

parlant de la véritable sagesse dans laquelle consiste la perfection de la vertu, il dit (*Prov.* 3. *v.* 15) : « La longueur des jours est à sa droite, et les richesses et la gloire sont à sa gauche ? » Nous voyons par là qu'elle tient en ses mains deux sortes de biens, qui lui servent d'appâts pour exciter les hommes à la suivre : en l'une les biens éternels, et en l'autre les temporels.

Ne vous imaginez donc pas que Dieu laisse mourir de faim ceux qui se donnent à lui, lui qui a soin de la nourriture des fourmis et des vers de terre. Si vous ne me croyez pas, lisez le chapitre VI de saint Matthieu, et vous verrez les promesses qui vous y sont faites : « Regardez, dit Jésus-Christ (*Matth.* 6. *v.* 26), » les oiseaux du ciel ; ils ne sèment point et ne moissonnent point ; ils ne recueillent ni ne font provision pour l'avenir ; et néanmoins votre Père céleste » prend soin de leur nourriture : ne lui êtes-vous pas » plus chers que ces animaux ? » Enfin, après ces paroles, il conclut (*Ibid. v.* 31) : « Ne soyez donc » plus en peine de ce que vous mangerez ni de ce que » vous boirez ; car ces soins ne sont dignes que des » gens qui n'ont pas la connaissance de Dieu : mais » pour vous, cherchez premièrement le royaume de » Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné » comme par surcroît. »

Le Prophète se sert de cette raison, qui suffit pour engager tant de monde au service des hommes pour nous exhorter à servir Dieu : « Craignez, dit-il (*Psal.* » 33. *v.* 10), le Seigneur, vous qui êtes saints, parce » que rien ne manque à ceux qui le craignent. Les riches de ce monde souffriront la faim et l'indigence ;

» mais ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront
» jamais de rien. » Cela est si véritable, que le même prophète ajoute, dans un autre psaume (*Psal.* 36. *v.* 25) : « J'ai été jeune, et je suis maintenant vieux;
» mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses
» enfans mendier leur pain. »

Ces promesses sont surtout développées au Deutéronome, (*Deut.* 28. *v.* 1) : « Si vous êtes attentifs
» à la voix du Seigneur votre Dieu, dit Moïse, et si
» vous observez ses commandemens, il vous élevera
» au-dessus de toutes les nations qui habitent sur la
» terre, et il répandra sur vous ses bénédictions :
» vous serez bénis en la ville et aux champs; béni sera
» le fruit de vos entrailles, le fruit de votre terre et le
» fruit de votre bétail, celui de vos troupeaux et des
» parcs de vos brebis; bénis seront vos greniers, et
» jusqu'aux miettes de votre table. Vous serez bénis
» en vos entrées et en vos sorties, et tout ce que vos
» mains auront touché sera heureux. Dieu abattra
» sous vos pieds tous les ennemis qui s'éleveront con-
» tre vous; ils viendront pour vous attaquer par un
» seul chemin, et s'enfuiront devant vous par sept
» autres. Dieu enverra sa bénédiction sur vos celliers,
» et en toutes choses vous serez bénis. Dieu rendra
» votre peuple saint, seulement pour sa gloire, ainsi
» qu'il vous l'a juré, si vous gardez ses commande-
» mens, et si vous marchez dans les voies qu'il vous
» a prescrites. Enfin vos prospérités seront si grandes,
» qu'elles feront connaître à tous les peuples de la
» terre que le nom du Seigneur est invoqué sur vous,
» et ils vous craindront. Dieu fera multiplier tous vos
» biens, le fruit de vos entrailles comme les fruits de

» vos troupeaux, et ceux de la terre qu'il a promis de » vous donner. Dieu ouvrira sur vous les trésors du » Ciel; il fera pleuvoir en sa saison sur vos terres, et » donnera sa bénédiction sur toutes les œuvres de vos » mains. » Ce sont les paroles de Dieu même, prononcées par son prophète. Toutes les richesses des Indes sont-elles comparables à ces bénédictions?

Quoique ces promesses aient plutôt été faites pour les juifs que pour les chrétiens, que Dieu promet par Ezéchiel d'enrichir des biens plus grands de la grâce et de la gloire, néanmoins, comme en cette loi charnelle Dieu ne laissait pas de donner aux justes de l'ancien peuple les biens spirituels, aussi en cette loi spirituelle il ne refusera pas aux véritables chrétiens les prospérités temporelles, que d'ordinaire Dieu accompagne encore de deux avantages inconnus aux méchans; l'un que, comme un habile médecin, il les donne selon le besoin, afin qu'elles puissent soutenir le juste sans l'enorgueillir. Les méchans ne connaissent pas cette mesure; ils amassent tout ce qu'ils peuvent, sans considérer que l'excès des biens temporels n'est pas moins dangereux pour le salut de l'ame, que l'excès de la nourriture ne l'est pour la santé des corps.

L'autre avantage est, qu'avec moins de bruit, Dieu donne aux siens plus de joie, que les impies n'en trouvent en leur abondance; parce que tout ce que l'homme peut faire par l'entremise des causes secondes, Dieu le peut opérer de lui-même, et beaucoup plus parfaitement. N'en a-t-il pas usé ainsi envers tous les saints, au nom desquels l'Apôtre disait (2 *Cor.* 6. *v.* 10): « Nous n'avons rien, et nous possédons tout; »

étant aussi contens du peu que nous avons, que si nous étions seigneurs de tout le monde ? Les voyageurs sont bien aises de porter leurs richesses en espèces d'or, parce qu'ils en sont et plus riches et moins chargés ; Dieu de même pourvoit ceux qui sont à lui, en leur donnant peu de charge et de très-grandes joies. C'est ainsi que les justes sont tout ensemble pauvres et riches, nus et contens ; mais les méchans au contraire regorgent de biens et meurent de faim ; et comme Tantale, ayant de l'eau jusque sur le bord des lèvres, ils ne laissent pas de mourir de soif.

Moïse recommandait d'observer la loi de Dieu, désirant qu'elle fût notre seule étude, parce qu'en elle consiste l'accomplissement de tout le reste (*Deut.* 6. *v.* 6) : « Mettez dans vos cœurs ces paroles que je » vous dis ; portez-les attachées pour signal en vos » mains ; qu'elles soient toujours présentes et pendues » devant vos yeux, et enseignez-les à vos enfans, afin » qu'ils pensent toujours à elles. Quand vous serez assis » en votre maison, quand vous marcherez, quand vous » vous coucherez ou que vous vous lèverez, n'en dé» tournez jamais votre pensée : écrivez-les sur votre » porte, de sorte que vous les ayez toujours devant » vos yeux, afin que par ce moyen vos jours soient » multipliés, et ceux de votre postérité, dans la terre » que Dieu vous donnera. »

O saint prophète ! que voyiez-vous, que trouviez-vous dans l'observance de ces commandemens, pour la recommander de cette sorte ? Sans doute, comme vous étiez un grand prophète et un des principaux secrétaires des conseils divins, vous connaissiez la grandeur des biens que la loi de Dieu pouvait produire ;

vous saviez que c'était en elle que consistaient tous les biens présens et à venir, temporels et éternels, spirituels et corporels, et qu'en accomplissant les devoirs qu'elle nous prescrit, tout le reste demeurait accompli ; vous connaissiez que l'homme occupé à faire la volonté de son Dieu, ne perdait pas son travail ; mais que c'était véritablement labourer sa vigne, arroser son jardin, augmenter son bien, et faire ses plus importantes affaires, puisque servir Dieu c'est lui confier le soin de tout ce qui nous intéresse.

En effet tel est le traité qui est entre Dieu et les hommes ; pendant que ceux-ci s'appliqueront à observer sa loi, il s'appliquera à la conservation de leurs biens. Et certainement il ne faut point craindre que le contrat manque de la part de Dieu; au contraire, si l'homme est bon serviteur, Dieu sera encore meilleur maître. C'est là cette seule chose que le Sauveur disait être nécessaire, connaître et aimer Dieu ; car qui sait plaire à Dieu doit être assuré de tout le reste. « La piété, dit saint Paul, est utile à toutes choses, » parce que toutes les promesses de la vie présente et » de la vie à venir sont pour elle. » Voyez combien l'Apôtre promet à la piété, qui est le culte et l'adoration de Dieu ! non-seulement les biens de l'autre vie, mais aussi ceux de celle-ci, en tant qu'ils peuvent nous aider à parvenir à l'éternité ; cependant cette confiance ne dispense pas l'homme de son travail ni de son devoir.

---

§.

Des nécessités et de la pauvreté des méchans.

Que celui au contraire qui voudra connaître la pauvreté des méchans, lise le vingt-huitième chapitre du Deutéronome; il verra des choses terribles : « Si vous ne voulez pas écouter la voix du Seigneur » votre Dieu, *dit Moïse* (*Deut.* 28), ni obéir à ses » commandemens, voici les malédictions qui tomberont sur vous, et qui vous accableront. Vous serez » maudits à la ville et aux champs; maudit sera votre cellier et les restes de votre table; maudit sera » le fruit de votre ventre, maudits le fruit de votre » terre, vos troupeaux de bœufs et ceux de brebis; » vous serez maudits en toutes vos contrées et en » toutes vos sorties, et en tout ce que vous toucherez » de vos mains : le Seigneur enverra sur vous la stérilité et la famine, et mettra la confusion en toutes » les œuvres de vos mains, jusqu'à vous détruire; il » vous enverra la peste qui vous consumera, et qui » vous chassera de la terre dont vous allez prendre » possession. Que le Seigneur vous châtie par la pauvreté, par les fièvres, par le froid, par le chaud et » par l'air corrompu, jusqu'à ce que vous périssiez; » que le ciel, qui est sur votre tête, soit pour vous » de bronze et de fer; que le Seigneur couvre de » poussière la terre que vous labourez, au lieu de » l'arroser d'eau, et qu'il tombe d'en haut tant de » cendre que vous en soyez étouffés; que le Seigneur » vous livre à la puissance de vos ennemis; que vous

» sortiez par une seule porte pour aller contre eux,
» mais que vous vous en retourniez par sept autres
» pour vous enfuir, et que vous soyez dispersés par
» tous les royaumes de la terre; que votre cadavre
» serve de pâture à tous les oiseaux de l'air, à toutes
» les bêtes de la terre, et qu'il ne se trouve personne
» pour les chasser; que le Seigneur vous envoie pour
» châtiment la folie, l'aveuglement et la fureur, en
» sorte que vous alliez tâtonnant les murailles en
» plein midi, comme font les aveugles dans l'obscu-
» rité, sans que vous puissiez trouver votre chemin;
» qu'en tout temps vous soyez persécutés de calom-
» nies, et que vous souffriez toutes sortes de violences,
» sans qu'il y ait personne qui vienne à votre se-
» cours; que la femme que vous épouserez soit dés-
» honorée par un autre; que vous n'habitiez jamais
» dans la maison que vous aurez bâtie, et que jamais
» vous ne vandangiez la vigne que vous aurez plan-
» tée; que votre bœuf tombe mort devant vous sans
» que vous en puissiez manger; que votre bétail vous
» soit enlevé devant vos yeux sans qu'on vous le ren-
» de; que vos fils et vos filles soient livrés à un autre
» peuple; que vos yeux voient ce malheur; qu'à
» ce triste objet vous séchiez de douleur, et que
» vous n'ayez aucune force pour les secourir; que
» vous soyez la fable du monde, et un sujet de ri-
» sée et de moquerie à toutes les nations de la ter-
» re. »

Enfin, après plusieurs autres effroyables malédic-
tions, il ajoute encore (*Ibid.*) : « Toutes ces malé-
» dictions tomberont encore sur vous, et vous saisi-
» ront jusqu'à ce que vous périssiez. Et parce que

» vous n'avez pas voulu servir votre Dieu avec joie et » allégresse de cœur, pour reconnaître les biens qu'il » vous avait donnés en abondance, vous servirez, af- » famés, altérés, nus et pauvres, l'ennemi qu'il en- » verra contre vous, et vous porterez un joug de fer » qu'il mettra sur vos épaules jusqu'à vous accabler. » Le Seigneur fera venir des extrémités du monde, » avec autant de vitesse qu'un aigle, une nation dont » vous n'entendrez point la langue, une nation im- » pudente et sans honte, qui n'aura ni respect pour » les vieillards, ni compassion pour l'enfant, qui en- » levera le fruit de vos troupeaux et le fruit de votre » terre; de sorte qu'elle ne vous laissera ni blé, ni » vin, ni huile, ni bœufs, ni vaches, ni brebis, jus- » qu'à ce que vous soyez ruinés dans toutes vos vil- » les, et que les murailles hautes où vous mettiez vo- » tre confiance soient rasées. Vous serez assiégés au » dedans de vos portes, et réduits à une telle extrémi- » té, que vous mangerez le fruit de vos entrailles et » la chair de vos enfans et de vos filles. Voilà l'ex- » trémité à laquelle vous réduiront vos ennemis. »

Il y a plusieurs autres menaces que je ne rapporterai pas ici; mais quiconque les voudra lire, demeurera dans un étonnement effroyable quand il en verra l'horreur. Peut-être que cela servira aussi pour ouvrir les yeux aux pécheurs, et pour leur faire avoir quelque connaissance de la rigueur de la justice de Dieu et de sa haine contre le péché; puisqu'il emploie de si rudes châtimens pour le punir dès cette vie, que penser de ceux qu'il lui réserve dans l'autre, et quel sujet n'avons-nous pas de compatir à l'insensibilité

des méchans, dont l'aveuglement est tel, qu'ils ne voient rien des peines qui leur sont préparées !

Ce qui doit le plus nous frapper, c'est que ces terribles paroles ne sont pas tant des menaces que de véritables prophéties des malheurs qui arrivèrent depuis à ce peuple infidèle : car au temps d'Achab, les Israélites assiégés en Samarie par l'armée du roi de Syrie (4 *Reg.* 6), mangèrent jusqu'aux hommes, jusqu'à la fiente des pigeons, et même ce n'était qu'au poids de l'or qu'on pouvait se procurer de si horribles alimens. Les misères allèrent si loin, que les mères tuèrent leurs enfans pour s'en nourrir : ce que Joseph écrit être aussi arrivé durant le siége de Jérusalem (*Joseph, l.* 7, *cap.* 17). La captivité de ce peuple est assez connue, aussi-bien que l'entière subversion de son royaume ; les onze tribus qui formaient le royaume d'Israël, furent réduites en une servitude perpétuelle par le roi des Assyriens (4 *Reg.* 17) : et la tribu de Juda, qui restait seule, fut long-temps après ruinée par l'armée des Romains. Dans cette dernière dévastation le nombre des captifs, quoique fort grand, fut encore beaucoup au-dessous de celui des morts.

Que l'on ne se trompe pas non plus en se persuadant que ces menaces ne regardaient que le peuple juif : elles s'adressent à tous ceux qui, ayant connaissance de la loi de Dieu, la méprisent et la violent. Dieu même le témoigne par le prophète Amos, en disant (*Amos.* 9. *v.* 7) : « Peut-être que ce n'est pas » moi qui ai retiré les enfans d'Israël des mains des » Egyptiens, les Palestins de Cappadoce, et les Sy» riens de Cyrène, parce que les yeux du Seigneur sont

» sur le royaume qui pèche, pour le détruire, et pour » l'effacer de dessus la terre. » Cela nous fait connaître que tous les changemens d'états et d'empires se font à cause des péchés, et quiconque voudra s'assurer que cela nous regarde, n'aura qu'à lire l'histoire, et il verra comment Dieu traite tous les méchans, et principalement ceux qui, ayant connaissance de sa loi, ne l'ont pas gardée.

C'est le mépris de l'Evangile qui a été cause que les plus considérables parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, autrefois remplies de temples et de chrétiens, sont maintenant possédées par les barbares. C'est de là qu'est venue la ruine qu'a soufferte autrefois l'Eglise par l'invasion des Goths, des Huns et des Vandales, qui, au temps de saint Augustin, ravagèrent toute l'Afrique, sans épargner ni le sexe ni l'âge. De cette même cause est venue presque en même temps la désolation du royaume de Dalmatie, et des autres provinces voisines, réduites en un tel état par les mêmes barbares, que, selon saint Jérôme, qui était de ce pays (*S. Hier. in c.*, 1 *Soph.*), ceux qui passaient par ces provinces n'y voyaient plus que le ciel et la terre, tant elles avaient été désolées.

La vertu ne nous aide donc pas seulement à acquérir les biens éternels, mais encore à nous maintenir dans la possession des biens temporels. Que la considération de ce petit avantage, jointe à celle des autres, bien plus précieux, que nous avons énumérés, fasse impression sur nos cœurs, pour les porter à l'amour et à la recherche de la vertu, puisqu'elle nous délivre de tant de maux, et qu'elle nous procure tant de biens.

CHAPITRE XXIII.

Douzième privilége de la vertu; la paisible mort des gens de bien, et la déplorable fin des méchans.

La mort glorieuse des gens de bien est le dernier des priviléges de la vertu, et semble les couronner tous. Car s'il est vrai que c'est à la fin que l'on chante la gloire, est-il rien de plus digne de louanges que la fin des bons, ou de plus malheureux que celle des méchans? David dit (*Psal.* 115. *v.* 15), « Que la » mort des saints est précieuse devant Dieu; mais » pour l'impie, elle est le plus grand de tous les » maux. » C'est pourquoi saint Bernard sur ces paroles (*Psal.* 33. *v.* 22), « La mort des pécheurs est » très-mauvaise, » a dit (*S. Bern. serm.* 6 *inter parvos*), « qu'elle est premièrement mauvaise à cause » de la séparation du monde, plus mauvaise à cause » de la séparation du corps, mais très-mauvaise à cause » de ces deux tourmens éternels, du feu et du ver immortel, qui sont inséparables de cette mort; » car il est sans doute pénible pour le méchant de quitter le monde, plus encore de quitter la chair, mais incomparablement plus dur de souffrir les tourmens de l'enfer.

Ce sont donc ces maux joints ensemble qui affligent les méchans à leur mort; ils ressentent premièrement les accidens de leur maladie, les douleurs du corps, les terreurs de l'ame, les ennuis de leur état

présent, l'inquiétude de ce qui doit bientôt arriver, la mémoire des péchés passés, la crainte du compte qu'il faut rendre, la terreur du jugement, l'horreur de la sépulture, la séparation de tout ce qu'ils aiment, biens, amis, femme, enfans, et enfin de la lumière et de la vie même. Chacune de ces choses les travaille d'autant plus qu'elle leur était plus chère ; car, comme dit excellemment saint Augustin (*de Civit.*): « On ne quitte point sans douleur ce que l'on a aimé » avec plaisir ; » et selon le sentiment d'un philosophe : « On craint d'autant moins la mort qu'on a » moins goûté la vie. »

Mais ce qui tourmente sur toutes choses le méchant en cet état, est le remords de sa mauvaise conscience, et la juste appréhension des peines qui lui sont préparées; l'homme se réveillant à la vue de la mort, ouvre les yeux pour considérer ce à quoi il n'avait pas voulu penser durant sa vie. Eusèbe Emissène donne une belle raison de ceci dans une de ses homélies (*S. Eucher, hom.* 1, *ad Monach.*) : « Tous » les soins, dit-il, d'avoir ou de chercher les choses » nécessaires à la vie, cessant alors, l'ambition des » honneurs et des richesses cessant aussi, et l'homme » n'ayant plus de pensée, ni pour travailler, ni pour » faire la guerre, ni pour tout autre emploi, il s'en» suit nécessairement que l'ame vide de toute autre » occupation, ne pense qu'au compte qu'elle doit » rendre, et que tous ses sens sont préoccupés du » seul poids des jugemens de Dieu. Or l'homme ré» duit en cet état, voyant que la vie s'en va et que la » mort vient, oublie facilement le présent qu'il quit» te, pour penser à l'avenir qui l'attend. C'est alors

» qu'il voit que tous les plaisirs sont passés, sans
» qu'il en reste autre chose que l'amertume des pé-
» chés qu'il a commis, et qui vont servir de matière
» à la justice divine. »

Le même docteur poursuivant ce sujet dans une autre homélie, dit encore : « Pensons, je vous prie,
» quels seront les regrets de l'ame négligente au sor-
» tir de cette vie ; quelles seront ses angoisses, ses té-
» nèbres et son obscurité, lorsque, parmi les ennemis
» dont elle se trouvera environnée, elle verra sa pro-
» pre conscience s'élever la première pour l'accuser,
» et lui rappeler tous les péchés qu'elle aura commis
» durant la vie. Elle seule, sans qu'il soit besoin
» d'autre preuve, se présentera à nos yeux pour nous
» convaincre par son témoignage, et nous confondre
» par sa connaissance : rien ne pourra se cacher
» alors ; on ne pourra rien nier, puisqu'il ne faudra
» pas aller loin, ni sortir hors de nous-mêmes pour
» trouver notre accusateur et notre témoin. »

Mais le cardinal Pierre de Damien poursuit bien plus au long et plus divinement cette matière. Voici ce qu'il en dit (*Petr. Damian. c. 6, in institut. Montal. ad Blancam Comitissam*) : « Lorsque l'ame
» d'un pécheur commence à sortir des prisons de sa
» chair, considérons de quelles craintes elle est com-
» battue, et de quels aiguillons sa conscience est pi-
» quée. Cette ame se ressouvient des péchés qu'elle a
» commis; elle voit les commandemens de Dieu qu'elle
» a méprisés ; elle s'afflige d'avoir inutilement con-
» sumé le temps de la pénitence, et se tourmente de
» voir que le terme inévitable du compte qu'elle doit
» rendre, et le temps de la vengeance divine, est ar-

» rivé. Elle voudrait bien demeurer, mais elle est
» contrainte de partir ; elle voudrait recouvrer ce
» qu'elle a perdu, mais on ne lui en donne pas le loi-
» sir : si elle tourne les yeux en arrière, elle voit que
» tout le cours de sa vie est passé, comme un mo-
» ment ; si elle les jette devant elle, elle aperçoit l'es-
» pace d'une éternité infinie qui la regarde ; elle
» pleure, parce qu'elle a perdu une joie infinie,
» qu'elle eût pu facilement acquérir durant le peu
» de temps qu'elle a été au monde ; elle se désespère
» de s'être privée pour jamais de la douceur d'un re-
» pos perpétuel, pour un plaisir si court ; et ce qui
» augmente sa confusion, est de considérer que pour
» flatter ce misérable corps qui doit être rongé de vers,
» elle s'est négligée elle-même, elle qui devait avoir
» place entre les chœurs des anges. Contemplant ainsi
» les richesses immortelles auxquelles elle a renoncé
» pour jouir de quelques biens périssables, elle de-
» meure confuse de sa malheureuse conduite ; mais
» lorsqu'abaissant sa vue, elle regarde d'en haut la
» vallée obscure et affreuse de ce monde, et qu'elle
» voit d'ailleurs luire la clarté de cette lumière éter-
» nelle, elle connaît, mais trop tard, que tout ce
» qu'elle aimait ici-bas n'était qu'obscurité. O si elle
» pouvait alors obtenir un peu de délai pour faire
» pénitence, quelles austérités n'embrasserait-elle
» point ! à quelles promesses, à quels vœux et à quel-
» les prières ne se voudrait-elle point obliger ! Pen-
» dant que le méchant roule ces pensées dans son
» cœur, les messagers et les avant-coureurs de la
» mort s'approchent ; les yeux s'obscurcissent et s'en-
» foncent, l'estomac se soulève, la voix devient en-

» rouée, les membres se gèlent, les dents se noircissent, la bouche se remplit d'écume, et la couleur » du visage s'altère. Au milieu de ces sinistres pré» paratifs à la mort, toutes les œuvres, les paroles et » les pensées de sa mauvaise vie se présentant à sa » pauvre ame, rendent de tristes témoignages contre » elle, et l'accusent d'être la cause de tous ses cri» mes ; bien qu'il détourne ses yeux de ces tristes ob» jets pour ne pas les apercevoir, il est néanmoins » contraint de les regarder. Ajoutons à cela d'un » côté l'horrible présence des démons, de l'autre cel» le de la vertu et des anges bienheureux ; car on » voit aussitôt auxquels des deux doit appartenir cet» te proie, parce que, si le mourant porte avec lui » des œuvres de piété, il est consolé par les applau» dissemens des anges ; mais si au contraire l'horreur » de ses vices mérite un autre traitement, il est à » l'heure même saisi d'une effroyable crainte et » d'un horrible désespoir, et ainsi il est détaché de » sa misérable chair, et précipité dans les flammes » éternelles. » Peut-il y avoir quelque chose de plus pressant pour faire connaître aux hommes quels soins ils devraient employer pour éviter la malheureuse condition des méchans, puisqu'ils doivent avoir une si misérable fin ?

Si les biens de ce monde pouvaient au moins nous être alors de quelque utilité, ce serait une consolation au milieu d'un si affreux dénûment ; mais il n'en faut plus rien espérer, car il est certain que ni les honneurs, ni les richesses, ni les amis, ni les serviteurs, ni les parens, ni quoi que ce soit au monde, ne peut à cette heure nous secourir, n'y ayant

que la vertu seule et l'innocence de la vie dont les hommes puissent en ce moment tirer avantage ; « Parce que les richesses, comme dit le Sage (*Prov.* » 11. *v.* 4), seront inutiles au jour de la vengeance, » et la justice seule délivrera de la mort. » Le méchant abandonné de la sorte, et privé de tout secours, est saisi d'épouvante lorsqu'il faut aller seul et délaissé, comparaître devant le tribunal de la justice divine.

§. I.

De la mort des justes.

Comme le méchant reçoit en cette extrémité le châtiment de tous ses crimes, le juste y trouve le salaire de ses mérites. L'Ecclésiastique en rend témoignage par ces paroles (*Eccles.* 1. *v.* 13) : « Celui » qui craint Dieu, sera bienheureux en sa fin, et à » l'heure de sa mort il sera béni ; » c'est-à-dire, il sera récompensé de ses peines. C'est ce que nous enseigne plus clairement saint Jean, dans l'Apocalypse, où il dit, qu'il entendit une voix du Ciel qui lui commandait d'écrire, et les paroles qu'elle lui dictait étaient celles-ci (*Apocal.* 14. *v.* 13) : « Bienheu- » reux les morts qui meurent dans le Seigneur ; le » Saint-Esprit leur dit que le temps est venu de se » reposer de leurs travaux, parce que leurs bonnes » œuvres les accompagnent. » Puisque le juste a cette assurance de la propre bouche de Dieu, comment pourra-t-il perdre courage à la mort, se voyant près d'aller recevoir ce qu'il a recherché toute sa vie ?

C'est pourquoi Job dit (*Job.* 11. *v.* 17) : « Qu'à

» l'heure du soir le juste sera éclairé de la lumière » du midi, et que lorsqu'il lui semblera qu'il va être » éteint, il reluira comme une étoile.» Saint Grégoire dit sur ces paroles (*S. Greg.*, *l.* 10, *Moral.*, *c.* 1) : « Que cette splendeur du matin paraît au » juste sur le soir, parce qu'à l'heure de sa mort il » aperçoit la clarté et la gloire qui lui sont prépa- » rées ; et qu'ainsi au moment où les autres pleurent » et s'affligent, il est consolé en Dieu en qui il a mis » toute sa confiance. » Salomon témoigne la même chose en ses Proverbes (*Prov.* 14. *v.* 32) ; car il est dit : « Le méchant sera rejeté pour sa malice ; mais » le juste sera assuré à l'heure de sa mort. » Peut-on voir une plus grande confiance que celle de saint Martin? le démon osant se présenter à lui, il s'écria : » Que fais-tu ici, bête cruelle ? tu ne trouveras rien » en moi qui t'appartienne, c'est pourquoi le sein » d'Abraham me recevra en paix. » Quelle assurance encore était celle de saint Dominique, qui entouré de tous ses frères qui pleuraient sa mort, à cause du besoin qu'ils avaient encore de ses leçons et de ses exemples, les consolait en leur disant : « Ne vous af- » fligez point, mes enfans ; je vous serai bien plus » utile au lieu où je m'en vais, que je ne puis vous » l'être ici. »

Quelle crainte peut avoir de la mort un homme tellement assuré de son salut, que non-seulement il était certain en son particulier de l'obtenir, mais qu'il promettait encore aux autres de les en rendre participans? C'est pour cette raison que les justes meurent en rendant grâces à Dieu de leur fin, puis- que par elle ils finissent leurs travaux, et que leur

félicité commence. Saint Augustin a dit en écrivant sur l'Epître de saint Jean (*Ser. 9. in Epistol. B. Joan.*) : « Que ce n'est pas assez dire de celui qui » veut être délié pour se voir avec Jésus-Christ, qu'il » meurt en paix ; mais qu'il a vécu en paix, et qu'il » meurt en joie. » Ainsi le juste n'a point de quoi s'affliger des horreurs de la mort ; au contraire, il meurt en chantant, comme le cygne, donnant gloire à Dieu de la grâce qu'il lui a faite de l'appeler à lui. Il ne craint point la mort, parce qu'il craint Dieu ; et quiconque a la crainte de Dieu, n'a plus sujet de rien craindre. Il ne craint point la mort, parce qu'il n'a pas aimé la vie, et qu'il l'a employée tout entière à se préparer à bien mourir ; l'homme qui se tient bien sur ses gardes ne doit point redouter ses ennemis ; il ne craint point la mort, parce qu'il est riche de bonnes œuvres, et qu'il sait bien qu'il aura un juge favorable, disposé à lui faire grâce, en vue des efforts qu'il a faits pour le servir ; enfin, il ne craint point la mort, parce que pour le juste elle est un sommeil, un passage, un dernier jour qui borne ses travaux, un chemin pour passer à la vie, et un degré pour monter à l'immortalité ; car depuis que la mort a passé par les conduits et par les veines de la vie, elle a perdu tout le goût de mort qu'elle avait auparavant, et a pris les douceurs de la vie.

Il ne s'étonne pas non plus des accidens qui se rencontrent en cette dernière heure, parce que ce sont comme les douleurs de l'enfantement au milieu desquelles il renaît à l'éternité. Il ne perd point courage au souvenir de ses péchés, il sait que Jésus-Christ son rédempteur, auquel il a toujours tâché

de

de plaire, sera son avocat pour le défendre contre la rigueur des jugemens divins, son chef et son capitaine pour le protéger en la présence des démons; il n'a pas horreur de la sépulture, parce que sa foi lui apprend qu'il faut semer dans cette terre un corps animal et corruptible, pour le voir naître un jour incorruptible et spirituel.

Puisque la fin couronne l'œuvre, et que le dernier jour, comme dit Sénèque (*Senec. ep.* 12), est celui qui fait juger tous les autres, et qui condamne ou justifie tout le temps passé; la fin des bons si tranquille et si paisible, et celle des méchans au contraire si pénible et si inquiète, sont sans doute des motifs assez puissans pour nous faire quitter une méchante vie, et nous faire suivre la bonne. Que me servent tous les plaisirs, toutes les richesses et toutes les grandeurs du monde, si à la fin je suis précipité dans l'enfer? Et en quoi me peuvent nuire toutes les misères et les afflictions de la vie, si je puis finir en paix, les portant dans mon cœur comme des gages assurés de la gloire qui m'est préparée?

Quelle que soit l'habileté de l'impie, toute sa capacité n'a servi qu'à lui apprendre à acquérir des choses qui le rendront plus vain, plus voluptueux, plus puissant pour le mal, plus impuissant pour le bien, et lui faire trouver la mort d'autant plus amère, que sa vie a été plus douce. S'il est en ce monde quelque prudence et quelque sagesse, c'est celle qui nous prépare à bien mourir, puisque le principal devoir du Sage est de disposer les moyens pour parvenir à la fin. Un médecin est habile lorsqu'il sait à propos ordonner la médecine pour la santé; celui-là

aussi sera parfaitement sage qui saura bien ordonner sa vie pour la mort, c'est-à-dire, pour bien rendre son compte lorsqu'il lui sera demandé ; car c'est la fin à laquelle on doit rapporter toute la vie.

§. II.

Quelques exemples pour prouver ce qui a été dit.

Pour éclaircir davantage ce que j'ai dit, j'ajouterai ici divers exemples remarquables, tirés des dialogues de saint Grégoire, pape.

Il dit (*Cap.* 13), « qu'au temps des Goths une très-illustre dame, nommée Gala, fille d'un consul appelé Symmaque, fort jeune encore, fut mariée et veuve dans une même année. Quoique le monde, son âge et ses richesses l'invitassent à contracter une nouvelle union, elle aima mieux devenir épouse de Jésus-Christ, et célébrer avec lui ces noces qui commencent par des pleurs et finissent par la joie, que de renouveler avec le monde, celles qui commencent par la joie et finissent par les pleurs, puisque l'un des deux époux a bientôt à déplorer la perte de l'autre.

« Le veuvage altéra les traits de cette sainte dame ; mais vivement touchée des beautés intérieures de Jésus, elle ne se mit guère en peine de la difformité extérieure de son corps, qui ne déplaisait pas à son époux céleste ; ayant quitté les habits du monde pour se donner entièrement au service de Dieu, elle entra dans un monastère proche de l'église de saint Pierre ; elle y vécut beaucoup d'années dans une grande simplicité de cœur, et dans de grands exercices d'oraison

qu'elle accompagnait de beaucoup d'aumônes. Jésus-Christ ayant enfin résolu de récompenser les peines et les travaux de sa servante, elle fut attaquée d'un cancer à la mamelle, et son mal l'obligeant de garder le lit, elle tenait toujours deux lampes allumées, parce que, comme elle aimait la lumière, elle avait non-seulement aversion pour les ténèbres spirituelles, mais aussi pour les corporelles.

« Se trouvant une nuit extraordinairement pressée de son mal, elle vit paraître au milieu de ces deux lampes le bienheureux apôtre saint Pierre, sans que cette vision lui donnât aucune frayeur : au contraire, son amour lui faisant prendre courage, toute remplie de joie, elle lui demanda : Quoi donc, grand apôtre, est-il possible que mes péchés me soient pardonnés ? Saint Pierre répondit avec un visage doux : Oui, ils vous sont pardonnés ; venez-vous-en. Mais cette servante de Dieu étant liée d'une étroite amitié avec une religieuse du même couvent, nommée Benoîte, repartit aussitôt : Je vous prie, grand saint, que la sœur Benoîte s'en vienne avec moi. Le saint lui répliqua : Celle-là ne viendra pas encore, mais une autre religieuse, qu'il nomma ; et celle que vous demandez vous suivra dans trente jours.

« Ce discours étant fini, la vision disparut, et la malade ayant fait appeler la supérieure du monastère, lui rendit compte de tout ce qui s'était passé. Trois jours après elle mourut, avec celle qui lui avait été nommée, et au bout de trente jours celle qu'elle avait demandée mourut aussi. La mémoire de ce que je dis est encore récente dans ce monastère, et les religieuses d'aujourd'hui, qui ont appris cette his-

toire par la tradition de leurs mères, la racontent avec autant de sentiment que si elles-mêmes avaient assisté à ce miracle. »

Le même saint, rapporte un autre exemple qui n'est pas moins admirable. « Il y avait, dit-il (*Cap.* 14), à Rome un homme appelé Servule, fort pauvre de biens, mais fort riche en mérites. Sa demeure était sous un portail qui servait de passage pour aller à Saint-Clément, et il ne vivait que des aumônes de ceux qui passaient. Il était tellement perclus de ses membres, qu'il ne pouvait ni se lever, ni s'asseoir sur son lit, ni porter sa main à la bouche, non pas même se remuer d'un côté ni d'un autre. Sa mère et un frère qu'il avait lui tenaient compagnie, et l'assistaient; et lui, par les mains de l'un ou de l'autre, faisait distribuer aux pauvres tout ce qu'il pouvait retirer de ses aumônes. Il ne savait point lire; néanmoins il avait acheté quelques livres de l'Ecriture; et lorsque quelques religieux venaient le visiter, il les priait de lire, et de cette sorte il se rendit en quelque façon savant en l'Ecriture Sainte. Au plus fort de ses maux il avait toujours grand soin de rendre grâces à Dieu, et s'occupait jour et nuit à chanter des hymnes et des louanges en son honneur.

» Enfin le temps de récompenser cette grande patience étant venu, Servule fut réduit à l'extrémité. Se voyant près de la mort, il fit appeler les hôtes qui étaient dans ce lieu, les exhortant à se lever et à chanter avec lui des psaumes, pour louer Dieu de l'espérance qu'il avait de son trépas. Etant ainsi parmi eux, mourant et chantant, il s'arrêta tout d'un coup, leur imposant silence avec un grand cri qui les étonna

tous, et il leur dit : Taisez-vous, je vous prie, n'entendez-vous pas les cantiques de louanges qui retentissent dans le Ciel ? Pendant qu'il était ainsi attentif de l'oreille du cœur à la voix qu'il entendait en lui-même, sa sainte ame sortit de son corps. Comme il mourait, on sentit une si merveilleuse odeur que tous les assistans furent remplis d'une douceur inestimable ; ce qui leur fit connaître que ces concerts de louanges étaient véritables, et qu'ils étaient destinés à célébrer l'entrée de cette belle ame dans le Ciel. Un de nos religieux se trouva sur le lieu, lorsque cette merveille arriva : il vit encore, et nous témoigne souvent avec larmes que ceux qui étaient présens sentirent toujours cette odeur admirable, jusqu'à ce que le corps fût enseveli. »

J'ajouterai un autre exemple tiré du même saint ; il en rend lui-même témoignage comme d'une chose qui le touchait de très-près. « Mon père, dit-il (*Cap.* 16), eut trois filles, qui toutes trois consacrèrent leur virginité à Dieu. L'une s'appelait Tarsile, la seconde Gordienne, et la dernière Emilie. Toutes trois animées d'une même ferveur, s'offrirent à Dieu, et se donnèrent à lui, vivant dans leur propre maison sous l'observance d'une règle très-étroite. Deux d'entre elles, Tarsile et Emilie, persévérèrent long-temps dans cette bonne vie, et y firent un si grand progrès, que leurs corps habitant sur la terre, leur esprit vivait habituellement dans le Ciel ; mais Gordienne s'attiédissant dans l'amour de Dieu, paraissait s'attacher de plus en plus aux biens périssables du siècle. Tarsile, qui s'en apercevait, disait à Emilie avec de grands soupirs : « Je vois bien que notre sœur

Gordienne ne s'accommode point de notre vie ; je vois qu'elle se répand au dehors, et que son cœur ne correspond pas à l'esprit de la religion que nous professons. » Les deux sœurs tâchaient à tout moment de la ramener par la douceur de leurs paroles, afin que quittant sa manière d'agir dissipée et légère, elle rentrât dans une gravité religieuse.

Gordienne changeant de visage à ces bons avis, et témoignant être touchée de leurs paroles, semblait les écouter avec attention ; mais aussitôt que les réprimandes cessaient, elle quittait sa feinte modestie, et employait le temps en des entretiens inutiles, cherchant à se divertir avec des personnes entièrement attachées au monde.

Un jour, Félix, mon bisaïeul, qui a été souverain pontife de l'Eglise romaine, apparut à Tarsile qui, par ses continuelles oraisons, ses rigoureuses pénitences, ses jeûnes, sa modestie, et par toutes sortes de vertus, s'était avancée beaucoup au delà de ses sœurs ; et lui montrant une demeure qui éclatait d'une perpétuelle lumière, il lui dit : « Venez, ma fille, car » je vous dois recevoir dans le séjour de cette clarté. » Peu de jours après cette apparition, Tarsile étant tombée malade, fut réduite à l'extrémité ; et comme c'est la coutume que lorsque les personnes de condition sont proches de la mort, beaucoup de gens viennent consoler leurs parens, ma mère se rencontra avec plusieurs personnes notables auprès du lit de la malade. Alors Tarsile levant les yeux, vit venir Jésus-Christ, et touchée d'une merveilleuse admiration, elle cria à haute voix : « Retirez-vous, car je vois venir » Jésus ; » et les yeux attentivement attachés à ce cher

objet qui lui était présent, elle rendit sa bienheureuse ame ; tous les assistans furent à l'heure même remplis d'une odeur si douce, qu'elle faisait assez connaître que l'auteur de toutes délices était venu en ce lieu. Lorsqu'on lava le corps, selon la coutume, on trouva les genoux et les coudes endurcis de cals aussi épais que le cuir d'un chameau, à cause de l'habitude qu'avait cette sainte vierge d'être continuellement prosternée pour faire oraison ; la chair morte donnant ainsi un évident témoignage de ce que l'esprit avait toujours fait durant sa vie.

Ceci arriva avant la fête de Noël ; elle fut à peine passée, que Tarsile apparut la nuit à sa sœur Emilie, et lui dit : « Venez, ma chère sœur, afin que nous » célébrions ensemble la fête de l'Epiphanie : » mais Emilie saisie de crainte, et touchée du péril que courrait leur sœur Gordienne lorsqu'elle serait seule et abandonnée, lui répondit : « Si je m'en vais avec vous, à qui pourrai-je laisser le soin de Gordienne ? » Et Tarsile, avec un visage triste, lui repartit : « Venez seulement ; car pour Gordienne elle est au nom» bre des séculières. » Peu après cette vision, Emilie étant tombée malade, et son infirmité s'augmentant à tous momens, elle mourut avant le jour qui lui était marqué par sa sœur. Alors Gordienne se voyant seule, se livre plus en liberté à ses déréglemens ; oubliant la crainte de son Dieu, sa pudeur, sa consécration et son vœu, elle se maria enfin avec un homme à qui elle avait affermé son bien. » Ceci est tiré de saint Grégoire, qui, aux dépens de sa propre famille, nous apprend combien est heureuse la fin de la vertu, et en même temps combien triste et hon-

teuse est celle des esprits légers et volages. Je finis cette matière par une autre histoire, écrite par le même saint, comme une chose arrivée de son temps. Voici comme il la raconte.

« Lorsque je me résolus d'entrer dans le monastère, il y avait à Rome une femme âgée, appelée Rédempta, qui portant l'habit de religieuse, faisait sa demeure proche de l'église de la Vierge. Elle avait été autrefois sous la conduite d'une bonne fille nommée Hirundie, en grande estime de vertu, parce qu'elle avait mené une vie solitaire dans les montagnes de Prestre. Deux autres filles s'étaient données pour disciples ou pour novices à cette Rédempta : l'une s'appelait Romula : pour l'autre, qui est encore vivante, je connais bien son visage, mais j'ignore son nom. Ces trois filles demeurant dans un même logis menaient une vie fort pauvre, mais très-sainte : néanmoins Romula surpassait sa compagne par les grands mérites de sa vie; on admirait en elle une patience merveilleuse, une extrême obéissance, un recueillement extraordinaire, un grand silence, et une continuelle oraison.

» Mais souvent ceux qui paraissent parfaits aux yeux des hommes, ne laissent pas d'être encore sujets à quelques imperfections devant Dieu ; et de même que, quoiqu'un tableau ne soit pas encore achevé, il peut paraître accompli à des ignorans, dont les louanges n'empêchent pas le peintre de voir qu'il y a beaucoup à faire, et de travailler encore, afin de mettre la dernière perfection à son ouvrage ; ainsi Jésus-Christ voulant purifier davantage Romula, l'affligea d'une grande paralysie, qui la réduisit à garder le

lit plusieurs années, sans pouvoir presque se servir ni de ses bras ni de ses jambes. Toutes ces épreuves ne la portèrent jamais à la moindre impatience : au contraire, la faiblesse de ses membres sembla donner de nouvelles forces à ses vertus ; de sorte qu'elle s'exerçait d'autant plus dans la ferveur de l'oraison, qu'elle était moins capable de s'occuper d'autres choses.

» Enfin elle appela une nuit la mère Rédempta, qui élevait ces deux disciples, comme si elles eussent été ses propres filles ; Redempta s'étant aussitôt levée avec l'autre disciple, elles se rendirent auprès du lit de la malade. Vers minuit il parut tout d'un coup une lumière du ciel qui éclaira toute la chambre. L'éclat en était si grand, qu'il remplissait de frayeur celles qui étaient présentes ; de sorte que, comme elles le racontèrent depuis, elles avaient le corps comme glacé par l'excès de la crainte. Elles entendirent ensuite un bruit confus, comme s'il fût entré beaucoup de gens dans cette cellule, tellement qu'il semblait que la porte fût pressée par la foule de ceux qui voulaient pénétrer il leur sembla même entendre encore venir beaucoup de personnes ; mais la grandeur de l'étonnement et l'éclat de la lumière les empêchèrent de rien discerner, leurs cœurs n'étant pas moins abattus par l'appréhension, que leurs yeux étaient éblouis par la lumière. Une odeur très-suave vint bientôt s'ajouter à ces premières merveilles.

» La lumière étant trop vive pour être supportée, la malade consola la mère, qui était toute tremblante, en lui disant avec douceur et avec amour : « Ne » craignez pas, ma mère, car je ne meurs pas enco» re ; » lorsqu'elle eut répété plusieurs fois les mê-

mes paroles, la lumière s'évanouit peu à peu, jusqu'à ce qu'elle cessa entièrement : mais l'odeur continua avec la même douceur jusqu'au second et troisième jour. Ce jour expiré, la nuit suivante, la malade appela encore sa maîtresse pour demander le viatique. Elle le reçut ; et à peine la mère et la sœur s'étaient-elles éloignées du lit de Romula, qu'elles entendirent à l'entrée de la porte de la cellule deux chœurs de musiciens. Selon ce qu'elles pouvaient juger par la différence des voix, ils étaient composés d'hommes et de femmes : les hommes chantaient les psaumes, et les femmes leur répondaient : pendant que ces funérailles célestes se célébraient de la sorte, cette ame sainte quitta la prison du corps pour aller au ciel. Ce chant et cette odeur du paradis montaient avec elle ; et plus elle s'élevait, plus ces merveilles s'affaiblissaient, jusqu'à ce que le chant et l'odeur cessèrent entièrement. »

Je pourrais rapporter plusieurs autres exemples ; mais ceux-ci suffiront pour faire voir combien la mort des personnes de vertu est douce, paisible et contente. Car, quoiqu'il n'arrive pas toujours des marques si sensibles de leur bonne mort, néanmoins étant tous enfans de Dieu, et le terme de leurs travaux étant marqué par la mort, qui doit commencer leur récompense, ils sont toujours alors fortifiés du secours de la grâce et du témoignage de leur bonne conscience. C'est ainsi que se consolait le bienheureux saint Ambroise en ce dernier passage (*in vitâ D. Ambr.*), disant « qu'il avait vécu de telle sorte, qu'il » n'avait pas sujet de se repentir d'avoir vécu, et » qu'il ne craignait point la mort, sachant qu'il avai

» affaire à un bon maître. » Si ces grandes faveurs semblent incroyables, que l'on considère la bonté de Dieu, dont l'effet est d'aimer et d'honorer les justes, et l'on jugera facilement que ce que je viens de rapporter est peu de chose à proportion de la vérité. Car, puisque cette extrême bonté a pu s'abaisser jusqu'à prendre une chair humaine, et à mourir sur une croix pour l'amour des hommes, l'on ne doit pas s'étonner qu'il daigne consoler et honorer à leur mort ceux dont le salut lui a coûté si cher, et qui sont appelés à vivre à jamais dans sa maison, et à être participans de sa gloire.

§. III.

Conclusion.

Vous avez pu remarquer jusqu'ici les douze priviléges de la vertu dans cette vie, ce sont comme les douze fruits de cet arbre que saint Jean vit dans son Apocalypse (*Apoc.* 22), car quel pourrait être l'arbre qui porte ces fruits merveilleux, sinon la vertu même, qui est comme chargée des fruits de la santé? et quels fruits plus précieux que ceux que nous avons remarqués? Pouvons-nous désirer un plus beau fruit que la providence de Dieu envers ceux qui le servent, que la grâce, que la sagesse, que les consolations du Saint-Esprit, la joie de la bonne conscience, le secours de l'espérance en Jésus, la vraie liberté de l'ame, la paix intérieure du cœur, la grâce d'être écoutés dans nos prières, d'être assistés en nos afflictions, d'être secourus en nos besoins temporels,

et enfin d'être consolés d'une douce et paisible mort à la fin de notre vie ? Chacun de ces priviléges est tel, que si on les savait estimer, il n'y en a aucun qui ne fût seul suffisant pour disposer les hommes à embrasser la vertu, et à quitter la mauvaise vie. et qui ne leur fît reconnaître combien ce que Jésus-Christ a dit est véritable (*Marc.* 10. *v.* 29), « Que » celui qui pour l'amour de lui quitterait le monde, » recevrait dès ici le centuple de ce qu'il aurait quitté, et à la fin de ses jours la vie éternelle. »

Considérez donc attentivement quel est ce bien à l'acquisition duquel je vous invite ; voyez si vous pourriez vous plaindre d'être trompé, quand vous auriez laissé pour lui toutes les choses du monde. Les méchans ne le méprisent que parce qu'ils ne le connaissent pas. Aussi le Sauveur du monde a dit (*Matth.* 13), que le royaume des Cieux est semblable à un trésor caché. Et en effet, c'est un véritable trésor, mais caché aux yeux des hommes du monde, et connu seulement de celui qui le possède. Le Prophète en savait le prix, lorsqu'il disait (*Isa.* 24. *v.* 16) : « Mon secret est pour moi, mon secret » est pour moi. »

Il se souciait fort peu que les autres eussent connaissance de ce bien qu'il possédait, parce qu'il n'est pas semblable aux autres, qui ne valent quelque chose que lorsqu'ils sont connus ; car leur prix dépendant entièrement de l'opinion, il faut que pour être appelés biens ils soient connus du monde. Mais ce bien dont je parle rend malheureux celui qui l'a, et ne le console pas moins, quoiqu'il soit le seul qui en sache la valeur, que si tout le monde ensemble

en avait la connaissance. Ni ma langue, ni tout ce que j'ai pu dire jusqu'ici, ne peut servir de clef pour ouvrir le secret où est caché ce trésor, parce que tout ce qu'une langue mortelle peut exprimer est infiniment au-dessous de la réalité. La vraie clef, c'est la lumière divine, l'expérience et l'usage de la vertu; demandez-la au Seigneur, et vous trouverez ce trésor, et vous trouverez Dieu même, en qui toutes choses se trouvent. Alors vous vous apercevrez avec combien de raison le Prophète a dit (*Psal.* 143. *v.* 15) : « Bienheureux le peuple qui a Dieu pour son » Seigneur ! » car que peut manquer à celui que possède ce bien?

Il est écrit au livre des Rois, que Helcana, pèr de Samuel, dit à Anne son épouse, affligée de n'avoir point d'enfans (1 *Reg.* 1. *v.* 8) : « Anne, pourquoi » pleurez-vous? pourquoi s'afflige votre cœur? ne » vous suis-je pas plus que dix enfans? » Eh quoi! si un bon mari, qui le sera peut-être aujourd'hui, et demain ne le sera pas, tient lieu à sa femme de dix enfans, combien Dieu vaudra-t-il davantage à une ame qui le possédera véritablement! Que faites-vous donc, ô hommes aveugles et insensés! où allez-vous? que cherchez-vous? pourquoi quittez-vous la source éternelle du paradis pour les bourbiers de ce monde? Que ne recevez-vous ce conseil salutaire (*Psal.* 33. *v.* 9) : « Goûtez, et voyez combien le Sei- » gneur est doux? » Eprouvez-le au moins une fois; goûtez cette nourriture que vous ne connaissez pas, et fiez-vous à la parole de Dieu : commencez hardiment, et vous n'aurez pas sitôt marché dans ce che-

min salutaire, que vous vous détromperez de toutes vos erreurs passées.

Ce n'est pas sans sujet que Salomon a dit (*Prov.* 20. *v.* 14) : « Que l'acheteur a coutume de dire : Cela est cher, cela est cher ; mais lorsqu'il a la chose » en son pouvoir, il s'en vante et s'en glorifie. » C'est ce qui arrive pour la piété : les hommes charnels connaissent le prix des sacrifices qu'on leur demande, et ignorent la valeur de ce qu'ils recevront en récompense, aussi se plaignent-ils de la cherté de ce bien mystérieux. Mais lorsqu'ils ont commencé à goûter combien le Seigneur est doux, ils demeurent contens, se glorifient de leur acquisition, et connaissent qu'il n'y a rien qui doive coûter pour se rendre maître d'un si grand bien.

Avec quelle joie cette homme de l'Evangile (*Matth.* 13) vendit tout ce qu'il possédait pour acheter le champ dans lequel il avait trouvé un trésor ! Pourquoi donc le chrétien se refusera-t-il à faire l'expérience qu'on lui propose? Si un trompeur vous assurait qu'en un endroit de votre maison il y a un grand trésor, vous ne pourriez vous empêcher d'y creuser, pour voir si cela ne serait point véritable ; et la parole infaillible de votre Dieu vous assurant que vous pouvez trouver en vous-même un trésor incomparable, vous n'aurez pas le courage de le chercher ! O si vous saviez combien ce trésor est grand ! si vous saviez combien il faudrait peu creuser pour le trouver ! si vous pouviez vous apercevoir « combien le Seigneur est » proche de ceux qui l'invoquent, s'ils l'invoquent de » bon cœur (*Ps.* 144. *v.* 18) ! »

Combien qui, s'étant repentis de leurs péchés, et

en ayant demandé pardon avec persévérance, ont en moins de huit jours découvert un ciel nouveau et une terre nouvelle, ressentant en eux-mêmes les prémices du royaume de Dieu! Quelle merveille que le Sauveur produise en si peu de temps cet admirable changement, puisqu'il a dit: « Dès l'heure que le » pécheur gémira pour son péché, je ne m'en sou» viendrai plus. » N'est-ce pas lui qui, ne laissant presque pas achever à l'enfant prodigue cette courte prière qu'il avait préméditée, sauta à son cou, l'embrassa, et le reçut avec un excès de joie (*Luc.* 15)? Retournez donc vers ce Père plein de miséricorde, levez-vous un peu matin, continuez durant quelques jours à crier vers lui; et assurez-vous que si vous persévérez avec humilité, il vous répondra enfin, et vous découvrira le trésor caché de son amour; et lorsque vous y aurez part, vous direz aussitôt avec l'épouse des Cantiques (*Cant.* 8. *v.* 7); « Si l'hom» me donnait tout son bien pour la charité seule, il es» timerait comme rien tout ce qu'il aurait donné. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

